

TRAITÉ
DE LA
PAIX INTÉRIEURE

SUIVI DU
TRAITÉ DE LA JOIE DE L'ÂME CHRÉTIENNE

PAR
LE R. P. DE LOMBEZ

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec soin



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCG LXXIV

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

NOTICE

SUR LE PÈRE AMBROISE DE LOMBEZ

Le père Ambroise de Lombez a été sans contredit un des écrivains ascétiques les plus distingués du XVIII^e siècle. Ses ouvrages , par l'heureuse réunion de l'exactitude de la morale et de la pureté du style , ont acquis une réputation qui semble devoir se conserver longtemps. Il naquit à Lombez, autrefois ville épiscopale du Languedoc, le 20 mars 1708. Son nom de famille était la Peyrie. Éclairé de bonne heure sur la vanité et les dangers de ce monde , il prit la résolution de le quitter. Dès qu'il eut atteint sa seizième année , il se consacra à Dieu dans l'état religieux. L'ordre qu'il choisit fut celui de Saint-François, et la congrégation celle des Capucins , société recommandable par l'esprit de pénitence et de ferveur qui l'a animée jusqu'à l'époque de sa destruction en France. La Peyrie y entra le 25 octobre 1724. Ce fut alors qu'il reçut, suivant l'usage établi, le nom d'Ambroise joint à celui de sa ville natale. Les talents du jeune religieux ainsi que son mérite furent bientôt remarqués ; il devint successivement professeur de théologie, gardien et définiteur, c'est-à-dire assistant du supérieur de la province. Il travailla avec beaucoup de zèle à la direction des âmes, fonction qu'il remplissait avec une rare capacité et avec un égal succès. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes, et rassurer ceux qui étaient d'une conscience trop timorée. Ce fut en faveur des chrétiens trop prompts à s'inquiéter et à se troubler dans la vie spirituelle, que le

père Ambroise composa le meilleur de ses ouvrages et celui qui a fait sa réputation. Il est intitulé *Traité de la paix intérieure*. L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, a entrepris son livre pour calmer les peines qui se rencontrent dans la pratique de la piété. Ce livre, qui parut pour la première fois en 1756, se fit promptement remarquer par l'esprit méthodique qui y règne, par la pureté du style et par la douceur de la morale. Aussi les éditions se succédèrent-elles en peu de temps, et maintenant encore on le réimprime souvent. Peu de livres de ce genre méritent mieux l'estime du public et se font lire avec plus de plaisir. Les écrivains qui ont parlé des ouvrages ascétiques ont donné à celui-ci de grands éloges. Le savant évêque de Toulon, Albert Joly de Choin, en indiquant dans son *Rituel* le *Traité de la paix intérieure*, dit que c'est un des meilleurs livres qui aient paru sur cette matière. A cette première production le père Ambroise en fit succéder une autre dans le même genre, c'est le *Recueil de ses lettres spirituelles sur la paix intérieure*. Quoique ce recueil soit moins répandu que son *Traité*, il est néanmoins estimé et recherché des personnes de piété. Il paraît n'avoir été publié qu'en 1766, quoique l'approbation du censeur et la permission du supérieur général des Capucins soient de l'an 1765. Enfin nous devons encore à la plume du père Ambroise un troisième ouvrage qui a pour titre *Traité de la joie de l'âme chrétienne*, écrit suivant le même plan que le *Traité de la paix intérieure*. Le pieux religieux, que le zèle de la sanctification des âmes avait rendu écrivain, soutenait par ses vertus la vérité des maximes qu'il exprimait dans ses livres avec autant de netteté que de précision, d'élégance que d'onction. Il mourut en odeur de sainteté, au couvent de Saint-Sauveur, près de Barrèges, en 1778, à l'âge de soixante-dix ans.

TRAITÉ

DE

LA PAIX INTÉRIEURE

PRÉFACE

On écrit sans fin, dit le Sage ; mais si on se bor-
nait à ce qui intéresse véritablement l'homme, ses
besoins sont si étendus, son goût est si varié, la
vérité est si féconde, qu'il n'y aurait plus d'inuti-
lité dans la multiplicité des livres.

Le Traité qu'on présente au public est divisé en
quatre parties. La première renferme les excel-
lences de la paix intérieure ; dans la seconde, on
détaille les obstacles qui s'opposent à cette paix,
et les moyens de les vaincre ; dans la troisième, on
donne les moyens les plus propres à procurer cette
paix ; et dans la quatrième, on en enseigne la pra-
tique. S'il semble au lecteur exact qu'on pouvait
faire une division plus simple, savoir, en théorie
et en pratique, il peut se donner le plaisir inno-
cent de cette méthode, et rapporter tout à ces

deux objets : l'ouvrage rentre de lui-même dans cette division. On trouvera la théorie mêlée de pratique, et l'on découvrira que dans la pratique la spéculation revient souvent : soit mélange utile, soit confusion d'idées, le jugement du public et le succès en décideront.

On voit tous les jours des personnes pieuses et pleines de bonne volonté, mais troublées par une trop grande activité, dévorées par les scrupules, inégales dans leur conduite, emportées par leur imagination, toujours hors d'elles-mêmes, et toujours privées de la vraie paix de l'âme, qui est le fondement de la solide piété. Le désir de leur affermissement et de leur progrès dans la vertu a déterminé l'auteur à faire part à ces dévots troublés de ce qu'il pouvait avoir appris de cette paix intérieure dans la retraite, par ses lectures et par ses réflexions. Peut-être dira-t-on que les maximes sont bonnes, mais que quelques-unes sont déplacées. Si elles peuvent être utiles aux âmes, fallait-il les supprimer parce qu'elles ne viennent pas se placer d'elles-mêmes, quoiqu'elles ne soient pas étrangères à l'ouvrage ?

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE CETTE PAIX



CHAPITRE I

La paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu.

Toute notre piété ne doit tendre qu'à nous unir à Dieu par la connaissance et par l'amour, à le faire régner en nous par notre dépendance absolue et continuelle, par une fidèle correspondance à son attrait intérieur et à tous ses mouvements, en attendant qu'il nous fasse régner avec lui dans sa gloire. Or, sans la paix intérieure, nous ne pouvons posséder tous ces avantages que très-imparfaitement : le trouble interrompt nos méditations ; alors notre âme affaiblie ne s'élève à Dieu qu'avec peine, et les violentes secousses qu'elle souffre altèrent beaucoup en nous la tranquillité et la solidité de son règne. Notre cœur est toujours son trône ; mais c'est un trône chancelant, qui menace d'une ruine prochaine ; c'est son siège, mais un siège mal assuré, où il ne peut trouver le repos. Aussi le Prophète dit que Dieu habite dans la paix (1). Ce n'est pas qu'il n'habite aussi dans l'âme du juste agité ; mais il n'y est que comme étranger, parce que la confusion qui y règne ne lui permet pas de s'entretenir familièrement avec elle, et que l'agitation qu'elle souffre annonce que son séjour y sera de peu de durée. Car une âme qui est encore violemment agitée n'est pas pour l'ordinaire solidement établie dans la justice ; mais celle qui s'est longtemps soutenue dans la paix est comme une maison établie sur le roc, à l'épreuve des orages et des vents ; Dieu y fait sa demeure avec plaisir et avec assurance. C'est cette maison qu'il veut qu'on lui bâtisse (2), où il puisse avoir une demeure fixe et permanente, peu satisfait d'habiter dans ces pavillons que l'on tend le soir et qu'on enlève le matin, qui flottent à tout vent, et qui n'ont rien de solide : vrai symbole d'une âme

(1) Factus est in pace locus ejus. Ps. LXXX, 2.

(2) II^e Lev. des Rois, VII.

que le trouble fait varier à l'infini par toutes les passions qui le causent, et qui la rendent toujours inégale et différente d'elle-même.

Les saints souffrent aussi quelquefois des tribulations, dont les eaux pénètrent jusqu'à leur cœur ; leurs peines intérieures sont accompagnées de troubles et de divers mouvements ; mais toutes ces épreuves ne sont, pour ainsi dire, que dans l'extérieur de leur âme : la partie la plus intime jouit toujours de la paix : Dieu n'est point agité dans l'intérieur de son tabernacle (1).

CHAPITRE II

La paix intérieure nous dispose aux communications divines.

Cette paix laisse à Dieu toute la liberté d'opérer dans nos âmes, de les éclairer, de les enflammer de son amour, de les conduire comme il veut. Au lieu que le trouble forme une espèce de nuage qui nous dérobe une partie de sa lumière, et un bruit confus qui nous empêche d'entendre sa voix. C'est pourquoi il dit par son Prophète qu'il nous conduira dans la solitude, pour parler à notre cœur (2). Cette solitude, nécessaire à un entretien doux et familier avec Dieu, consiste plutôt dans le silence de l'âme que dans la séparation d'avec les hommes, qui seule n'est pas capable de nous donner le recueillement. Le bruit qui nous est propre, qui se fait au fond de nous-même, et qui affecte les puissances où Dieu veut opérer, nous distrait bien plus que celui qui nous est étranger, et qui ne frappe que nos oreilles. On peut être fort recueilli et vivement touché de Dieu au milieu du tumulte des créatures ; et, en effet, Ezéchiel l'est au milieu d'une troupe confuse d'esclaves gémissants (3). Mais on ne saurait guère être recueilli dans la multitude des pensées, dans l'émeute des passions et dans la confusion de l'âme. Aussi Dieu ne dit pas qu'il nous conduira dans la solitude pour parler à nos oreilles, mais pour parler à notre cœur : il demande donc de nous la solitude intérieure. Sans ce silence de l'âme on sera seul sans être solitaire, et, comme dit saint Bernard, une cellule religieuse sera moins une sainte retraite qu'une honorable prison (4). Pour entendre, comme Madeleine, les

(1) Sanctificabit tabernaculum suum Altissimus ; Deus in medio ejus : non commovebitur. *Ps.* XLV. 5, 6.

(2) *Osee*, XI, 14.

(3) Cum essem in medio captivorum... vidi visiones Dei. *Ezéch.*, I, 1.

(4) Non solitarius, sed solus dicendus est ; nec cella ei cella, sed reclusio et carcer est. *S. Bern.*

paroles de vie qui sortent de la bouche de Jésus, il faut être, comme elle, dans un profond silence et dans un parfait repos.

Afin donc que Dieu soit avec nous, et qu'il se communique à notre âme, il faut nous tenir en paix. *Soyez humble et en paix*, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ (1). Soyez dévot et tranquille, et Jésus restera avec vous. En quittant ce monde, il nous a assurés qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles; mais aussi il a voulu que nous fussions en paix. Il la laisse à ses Apôtres comme un gage de son amour et un sentiment de sa présence; et il leur ordonne de la porter dans tout le monde, avec la lumière de la foi. En quelque maison que vous entriez, leur dit-il, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison (2). Il leur en donna lui-même l'exemple, en les saluant par ces paroles : La paix soit avec vous (3). Saint François, qui ne se servait point d'autre forme de salutation, assure que Dieu la lui a révélée. C'est, en effet, l'abrégé de tous les souhaits heureux : aussi l'Église termine tous ses offices par la demande de la paix pour cette vie, et de la gloire pour l'autre; parce qu'après la gloire du ciel, la paix de l'âme est ce qu'il y a de plus excellent.

CHAPITRE III

La paix intérieure est propre à nous faire discerner les mouvements de Dieu.

Un autre grand avantage de cette paix, c'est qu'elle nous fait discerner les mouvements de Dieu de ceux du démon ou de notre amour-propre. L'esprit de Dieu nous met en recueillement et en paix; au lieu que le mauvais esprit porte en nous la dissipation et le trouble. J'écouterai ce que Dieu me dira au fond du cœur, dit le Roi-Prophète, car ses divines paroles ne sont que des paroles de paix (4). Le démon peut bien produire en nous quelque apparence de cette paix intérieure, et notre amour-propre satisfait nous fait ressentir quelque chose qui semble en approcher; mais les âmes expérimentées ne s'y méprendront pas, comme celui qui a vu le jour ne prendra jamais la lueur d'une lampe pour la lumière du soleil.

(1) Liv. II, chap. VIII.

(2) S. Luc, X, 5.

(3) S. Luc, XXIV, 36.

(4) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus; quoniam loquetur pacem. Ps. LXXIV, 9.

De quelle utilité n'est-il pas pour tout le détail de la vie de savoir ainsi discerner les mouvements de Dieu d'avec ceux qui ne sont pas de lui ! A combien d'égarements ne se livre-t-on pas pour ne savoir point faire ce discernement ! et combien cette paix, qui, après la foi, la saine doctrine et l'obéissance, est un des plus grands moyens de ne s'y pas méprendre, ne doit-elle pas nous être précieuse ! Que de scrupules levés, que d'illusions dissipées, que d'entreprises imprudentes mieux dirigées, que de fausses dévotions rectifiées, si l'on ne sortait jamais de cette paix, qui nous porte à Dieu sans bruit et sans trouble, et si l'on tenait du moins pour suspect tout ce qui peut en altérer la douceur !

Je dis pour suspect et non pas toujours pour faux, parce que souvent un mouvement de Dieu est accompagné d'un autre qui naît de notre fonds : et c'est ce dernier qui nous agite et qui nous trouble. C'est le défaut ordinaire des naturels actifs, qui font entrer leur propre ardeur dans toutes leurs actions. Leur imagination s'enflamme aisément, et ils ne peuvent en venir au point d'agir longtemps d'une manière paisible que par un long usage du recueillement et de la paix, et qu'à force de modérer leur naturel et d'amortir leur activité. Mais pour ceux-là même la paix est un moyen de discerner les mouvements de Dieu d'avec ceux qui naissent du fond de leur naturel. Car si, au moment qu'ils se sentent animés d'une ardeur empressée pour le bien qu'ils se proposent de faire, ils savent s'arrêter tout court, invoquer le Seigneur, se donner le temps de réfléchir, changer d'objet pour quelque temps, ils verront bientôt l'empressement tomber et le trouble se calmer ; et si leur dessein vient de Dieu, la paix restera seule au fond de leur cœur, avec la bonne volonté à laquelle il l'a promise ; au lieu que cette épreuve fera tout évaporer, s'il n'y a que du naturel et de l'humain. Tant que durera ce mouvement empressé et cette espèce de fermentation intérieure, ils doivent être persuadés qu'il y a dans leur cœur beaucoup d'humain, beaucoup de leur propre activité, et que c'est peut-être tout ce qui s'y trouve.

La paix intérieure est donc une marque qui nous fait reconnaître les mouvements de Dieu : et non-seulement elle nous les fait discerner dans leur naissance, mais encore dans leurs effets.

Plus ils deviennent forts, plus la paix augmente : les travaux mêmes qu'ils nous font entreprendre ne nous troublent point, parce qu'ils tiennent de la pureté de leur principe,

qui est d'une activité infinie et d'une paix inaltérable. Il faut pourtant avouer qu'il est rare qu'on ne se dissipe un peu, même dans un travail de véritable et pur attrait, et que ce profond calme ne souffre quelque altération, surtout dans le commerce avec les hommes. Les saints eux-mêmes l'ont reconnu par leur expérience; et le repos que le Seigneur fit prendre à ses disciples, en les tirant de la foule au retour de leurs courses apostoliques (1), nous fait assez comprendre qu'il est bien rare qu'on se trouve aussi recueilli en quittant le travail qu'on l'était en s'y mettant, et qu'il est difficile que la société des hommes n'altère un peu la douceur du commerce que l'on goûtait en ne conversant qu'avec Dieu (2). Mais l'émotion intérieure n'est pas considérable, et encore ne vient-elle qu'insensiblement, lorsqu'on est attentif à ne se communiquer qu'autant qu'il est nécessaire; le même mouvement divin qui nous porte à agir nous inspire toujours cette circonspection. Il est tout ensemble un aiguillon qui nous presse, et un frein qui nous retient : au lieu que le faux attrait nous passionne d'abord, ne nous donne pas un moment de relâche, ne nous laisse pas le temps de nous recueillir; et, bien loin de nous inspirer de la circonspection, il ne nous permet pas même de penser qu'elle puisse être nécessaire dès qu'il ne nous présente que du bien. Néanmoins ce mouvement, qui nous vient du démon, ou de nous-même, quelque louable que paraisse le travail où il nous porte, commence toujours par le trouble, et finit assez souvent par le crime.

CHAPITRE IV

La paix intérieure nous est d'un grand secours contre les tentations.

Quels secours cette paix ne nous fournit-elle pas contre les tentations ! Dans cet état de recueillement, d'attention sur notre intérieur, de possession de nous-même, rien ne passe en nous que nous n'apercevions d'abord. Nous voyons la tentation dès sa naissance, lorsqu'elle est encore sans force, et qu'il est facile d'en arrêter les progrès. Dans ce silence intérieur, on entend d'abord le mouvement de la flèche qui vole légèrement durant le jour, et de l'ennemi qui se glisse sourdement dans les ténèbres : mille traits tombent à notre gauche, et dix mille à notre droite, et pas un seul ne nous

(1) *S. Marc*, vi, 31.

(2) *Quoties inter homines fui, minor homo redii. Imit. de J.-C.*, II, 1.

atteint (1). Notre force et notre salut sont dans le repos et dans le silence (2). Notre âme, recueillie et concentrée en elle-même, fortifiée d'ailleurs par les grâces singulières dont Dieu la soutient, acquiert une solidité que les plus vives secousses de l'ennemi ne peuvent ébranler.

Le trouble, au contraire, nous ouvre de toutes parts, nous déconcerte, et nous rend aussi faciles à être vaincus qu'une armée en désordre où l'on ne distingue point ses frères d'avec ses ennemis, où l'ordre est mal donné et encore plus mal exécuté, et où le nombre des combattants, qui devrait en faire la force, ne fait qu'en augmenter la confusion. Le grand secret dans les périls est de se posséder. Celui à qui la tête tourne sur le penchant d'un précipice y tombera infailliblement. A l'aspect du danger, il tremble, il est saisi d'effroi, sa vue se trouble, son sang se glace; le discernement et la force l'abandonnent en même temps; il n'est plus en état, ni de choisir les moyens propres à se retirer du péril, ni de les mettre en œuvre : figure bien naturelle de la situation d'une âme troublée par la crainte excessive de succomber à la tentation. Depuis que mon cœur est dans le trouble, dit le Prophète-Roi, mes forces se sont retirées de moi : tous les objets capables de me consoler et de me soutenir ont disparu à mes yeux, et je me vois enseveli dans une nuit profonde (3).

Si cette âme se soutient, ce ne peut être que par une espèce de miracle, et par le secours d'une grâce toute particulière, que Dieu ne manque point de donner à celle qui ne s'en est point rendue indigne, et dont le trouble vient plus de crainte excessive que d'infidélité. Mais n'en serait-ce pas une que de se livrer à cette inquiétude, toujours mêlée d'une secrète défiance du secours de Dieu, aussi bien que de sa propre faiblesse; de négliger les devoirs d'un directeur qui prescrit dans ces occasions une contenance plus ferme, et enfin de perdre la paix intérieure contre l'attrait qui nous y porte ?

Outre les tentations que la paix de l'âme nous aide à surmonter, elle nous en épargne un grand nombre, que la légèreté, la dissipation et la facilité à suivre nos penchants nous occasionnent ordinairement.

(1) *A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris.*

Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis; ad te autem non appropinquabit. Ps. xc, 6, 7.

(2) *Si quiescatis, salvi eritis: in silentio... erit fortitudo vestra. Is., xxx, 15.*

(3) *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum. Ps. xxxvii, 11.*

CHAPITRE V

La paix intérieure nous aide beaucoup à nous connaître nous-même.

Un autre grand bien que cette paix nous procure est la connaissance de nous-même, incompatible avec le trouble intérieur. Dans une eau bien tranquille on distingue les plus petits grains de sable, et dans la paix de l'âme on aperçoit ses plus légères fautes : on se voit tel que l'on est, on se connaît et on se méprise : car se connaître et se mépriser sont deux choses inséparables : de là naît l'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice intérieur. Il est vrai que cette paix même pourrait bien nous enfler le cœur, si nous nous arrêtions à nous considérer avec complaisance dans cette égalité et dans ce calme, au lieu de porter nos regards sur les défauts qui nous défigurent. Mais cet inconvénient est commun à la paix intérieure et à tous les autres biens. Eh ! de quoi l'orgueil ne se nourrit-il pas, lui qui vit quelquefois de sa propre destruction, et qui renaît de ses cendres ? Pour éviter cet écueil, il ne faut pas craindre d'être en paix, ni même de l'apercevoir. Les brebis ne quittent point leur peau, parce que les loups s'en couvrent quelquefois, dit saint Augustin. Abandonner le bien pour fuir la vanité qui en pourrait naître, ce serait se rendre méchant par la crainte de le devenir.

Si vous ne vous regardez dans cette paix que par pure nécessité, si vous vous envisagez d'un œil simple et modeste, comme une personne parfaitement désabusée des grâces dont la nature l'a favorisée se présente devant le miroir pour s'arranger d'une manière honnête, sans s'y laisser amuser par la vanité, et aussitôt oublie sa figure, comme dit l'apôtre saint Jacques (1), jusqu'à ce que le besoin l'y ramène ; si vous vous considérez en esprit de désappropriation, comme vous considérez les autres ; si vous regardez en vous le don de Dieu, et non vous-même dans le don de Dieu ; si vous vous perdez de vue autant qu'il le faut, pour ne voir que Dieu opérant en vous et avec vous, vous ne deviendrez pas admirateur de vous-même en vous contemplant dans cette tranquillité ; parce que vous verrez qu'elle ne vient pas de votre fonds, et qu'au contraire vos passions et votre légèreté la troubleraient sans cesse, si le frein de la grâce ne les retenait. Les réflexions de complaisance sur vous-même seront écartées par des retours simples vers Dieu. Se ren-

(1) Chap. I, 24.

dissent-elles toujours importunes, vous n'en devriez être que plus vigilant à la conservation de votre paix : elles ne sauraient la troubler, si vous ne vous en alarmez pas ; et elles l'affermiront même, si, en vous tentant de vaine gloire, elles vous portent à vous mépriser.

CHAPITRE VI

La paix intérieure entretient en nous la simplicité.

La paix intérieure nous humilie encore par la piété simple et modeste qu'elle nous inspire. Elle n'affecte rien de singulier, parce que tout ce qui n'est pas commun, et qu'elle ne trouve pas en elle-même, la générerait et la mettrait dans un état violent. On ne voit en elle ni ces enthousiasmes d'une ferveur sensible qui emportent bien loin une âme sans l'approcher beaucoup de Dieu ; ni ces peintures animées qui charment notre imagination et qui nous donnent une si haute idée de nous-même ; ni cette douceur trompeuse d'une imagination échauffée qui affaiblit notre tempérament, et encore plus notre humilité. Un commençant est enchanté de ces attraits équivoques, et il n'est point d'efforts qu'il ne fasse pour se les procurer, tandis qu'il néglige la paix de l'âme, qui n'a rien d'éclatant, mais qui est d'autant plus utile à notre sanctification, qu'elle est moins flatteuse pour notre vanité.

CHAPITRE VII

La paix intérieure aide beaucoup au recueillement.

On sait assez la nécessité du recueillement pour la vie intérieure. Tous les livres spirituels en parlent fort au long, et prescrivent pour cela différentes pratiques, les bonnes pensées, l'attention à la présence de Dieu, etc. Mais pour moi, je crois que le moyen le plus nécessaire, le moins sujet aux inconvénients, et sans lequel les autres ne peuvent guère être d'un grand usage, c'est la paix intérieure. Les autres pratiques peuvent nous appliquer trop, quelquefois nous amuser, et souvent nous distraire jusqu'à interrompre en nous l'opération de Dieu : elles ne vont pas directement jusqu'à la source la plus ordinaire de nos dissipations, qui est dans nos passions et dans notre activité ; et quelquefois elles n'ont d'autre effet que de trop échauffer l'imagination. Si elles n'occupent que l'esprit, c'est une perte de temps ; si elles vont au cœur par l'esprit, c'est un détour. Ne pour-

rait-on pas aller directement à celui qui est le siège du bien et du mal ? C'est au cœur de Jérusalem que Dieu veut que l'on parle (1). Le moyen le plus court d'éloigner les pensées inutiles et volages, de n'en avoir que de pieuses et de touchantes, c'est de faire cesser tous les mouvements des passions. On doit même se défier de ceux qui semblent produits par la grâce et par la vertu, dès qu'ils altèrent notre tranquillité. Réglons le cœur, et tout sera réglé en nous : soyons en paix, et nos pensées, comme celles de Dieu, ne seront que des pensées de paix (2). Celles qui nous troublent ont leur source dans le cœur plutôt que dans l'esprit (3). Le cœur dirige l'esprit comme il veut : il le règle, s'il est réglé lui-même ; mais s'il se passionne, il obscurcira les lumières de l'esprit. Le cœur est toujours le maître au dedans de nous : s'il se livre à l'humeur, au caprice, à l'emportement, il trouble et déconcerte tout l'intérieur, il s'assujettit tout ; et il est rare que l'esprit, même le plus raisonnable, n'éprouve la tyrannie d'un cœur passionné. Or est-ce à l'esclave ou au maître qu'il faut s'adresser pour traiter de la paix ? Tandis que celui-ci ne sera pas tranquille, l'autre pourra-t-il être recueilli ? Et si, par impossible, il l'était, quel serait ce recueillement ? qu'une oisiveté intérieure, et une espèce de stupidité où l'esprit serait non pas proprement sans distractions, mais en quelque manière sans pensées, et où il s'occuperait secrètement de son inclination, en attendant que le cœur tranquilisé lui fournit ou lui permit quelque réflexion suivie. Ainsi, quand le recueillement ne serait qu'une application de l'esprit, on n'y réussirait jamais ni aussi bien ni aussitôt que par la paix du cœur. Mais si le recueillement a son principe encore plus dans le cœur que dans l'esprit, comme il paraît certain, on s'efforcera en vain de se le procurer, si l'on ne travaille sur le fonds de la paix intérieure.

L'expérience nous apprend tous les jours que la plus dangereuse dissipation part du cœur, et que la multitude des pensées ne nous unit que médiocrement si les affections dérégées ne s'y mêlent. Que votre esprit voltige sur différents objets, ou par nécessité ou par légèreté, si votre cœur ne sort point avec lui, vous vous trouverez dans une facilité à revenir à Dieu, qui est une espèce de recueillement habituel, à la vérité moins parfait que l'actuel, mais

(1) Loquimini ad cor Jerusalem. *Is.*, XL, 2.

(2) Ego cogito cogitationes pacis. *Jérém.*, XXIX, 11.

(3) Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra? *S. Luc.*, XLIV, 38.

qui, dans la nécessité, peut tenir sa place. Si la dissipation, au contraire, part du cœur, ou si elle y est entrée, surtout si elle s'y est établie, le mal sera grand et le remède difficile : vous serez tout dérangé, vous ne vous trouverez plus en vous-même, et ce ne sera qu'à force de temps, d'oraison, de retraite et de mortification, que vous parviendrez à vous recueillir.

CHAPITRE VIII

Plusieurs autres avantages.

Je ne finirais jamais, si je voulais faire l'énumération de tous les biens qui nous reviennent de cette paix. Elle produit dans nos cœurs des délices inexprimables ; et par là elle nous dégoûte des plaisirs sensibles, qui deviennent fades et insipides pour ceux qui ont goûté cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment (1). C'est par ses douceurs que Dieu nous attire à son service (2), et qu'il prémunit nos cœurs contre les attrait de la volupté (3). Elle nous forme un caractère uni et une conduite égale, qui charment les hommes, et qui plaisent beaucoup à Dieu ; au lieu que sans elle on est souvent d'un moment à l'autre si peu ressemblant à soi-même, qu'on déplaît à Dieu et aux hommes. Elle nous donne un air modeste, doux, paisible, simple, ingénu, accommodant, qui fait honneur à la piété, et qui lui concilie l'estime et l'affection des personnes les plus prévenues contre elle.

Enfin, on peut dire de cette paix ce que l'Apôtre dit de la piété, dont elle est comme l'âme et la vie, qu'elle est bonne à tout, et qu'elle nous procure toute sorte de biens pour la vie présente et pour la vie future (4). Si vous venez vous entretenir avec Dieu, il faut vous mettre en paix, puisqu'il ne parle que le langage de la paix, qui ne peut être bien entendu que de ceux qui jouissent de la paix dans leur propre cœur (5). Tandis que vous êtes dans le trouble, vous parlez un autre langage que lui, vous n'entendez pas le sien, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, il n'entend point le vôtre : vous êtes pour lui un étranger qu'il ne connaît pas, et un barbare qu'il n'entend pas. Si vous voulez

(1) Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. *Épît. aux Philip.*, IV, 7.

(2) Pax Christi... in qua vocati estis. *Épît. aux Col.*, III, 15.

(3) Pax Dei.. custodiat corda vestra. *Épît. aux Philip.*, IV, 7.

(4) Pietas... ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. Ire *Épît. à Timoth.*, IV, 8.

(5) Ps. XLVIII, 9.

vous unir à la sainte communion, préparez à ce Roi pacifique une demeure de paix. C'est dans la retraite intérieure et dans le silence de l'âme qu'il veut que vous jouissiez de lui (1). L'ancien agneau pascal se mangeait debout, à la hâte, les reins ceints, et dans une entière disposition au mouvement et à la marche; mais le nouveau se mange dans le repos du cénacle et dans la situation la plus tranquille (2). Voulez-vous rendre au prochain quelque assistance corporelle, agissez en paix; sans quoi vous serez dur, impatient et désobligeant, même avec la meilleure intention et dans les services les plus capables d'obliger. Voulez-vous le servir utilement dans ses besoins spirituels, observez-vous encore plus soigneusement; car, si l'impression de votre zèle vient à troubler l'économie de votre paix, vous parlerez trop, vous agirez sans réflexion; au lieu d'attendre le moment de Dieu, vous saisirez celui de votre ardeur impatiente, vous vous épuiserez d'onction et de recueillement, et, sans pouvoir réussir au bien que vous projetez pour les autres, vous vous ferez à vous-même le mal que vous ne pensez pas. Enfin, si vous voulez travailler à votre sanctification, souvenez-vous qu'elle est l'ouvrage du silence et de la paix (3); et si vous voulez travailler aussi à celle des autres, n'oubliez pas que pour se rendre maître des esprits, et pour leur faire goûter les plus saintes maximes, il faut être homme de paix, et la posséder à un tel degré, qu'elle se répande au dehors sur tout ce qui nous environne (4).

Voilà en abrégé les grands biens qui résultent de la paix intérieure, et qui doivent nous la faire regarder comme une des plus signalées faveurs du Ciel. Elle est quelque chose de si précieux que Dieu n'en fait point part aux méchants, à qui il n'ôte ni les talents, ni la foi, ni l'espérance, ni les grâces prévenantes (5). Elle a toujours été si reconnue comme un bienfait singulier de sa bonté, et une marque de sa présence, que les faux prophètes ne parlaient que de paix, pour faire accroire qu'ils parlaient de sa part; mais il ne pouvait y avoir de véritable paix là où Dieu n'était pas. Il est, ce Dieu de paix, au milieu des saints, comme

(1) *Mane in secreto, et fruere Deo tuo. Imit. de J.-C., IV, 12.*

(2) Les Hébreux mangeaient couchés sur de petits lits; c'est dans cette situation que Jésus-Christ institua l'Eucharistie, après le repas ordinaire qu'il prit avec ses Apôtres.

(3) *In silentio et quiete proficit anima devota. Imit. de J.-C., I, 2.*

(4) *Imperantes in presenti populo et virtute prudentiæ populis sanctissima verba... pacificantes in domibus suis. Eccli., XLIV, 4, 6.*

(5) *Non est pax impiis, dicit Dominus. Is., XLVIII, 22.*

un père dans sa famille. Ceux qui gardent le plus soigneusement la paix dans leur cœur sont ses plus chers enfants.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. Il les aime tendrement, il les porte entre ses bras, ils reposent tranquillement dans son sein. Je goûterai en Dieu une paix délicieuse, dit le Prophète; mon repos en lui sera semblable à un doux sommeil (1).

Si l'acquisition de ce repos intérieur est un peu difficile, notre désir n'en doit être que plus ardent : cette difficulté est une nouvelle preuve de son existence. Ce qui ne coûte pas beaucoup à acquérir n'est pas ordinairement d'un grand prix. Il n'est pas surprenant que le démon et la nature, que cette paix gêne, la troublent par tous les moyens que nous allons détailler.

SECONDE PARTIE

OU L'ON TRAITE DES OBSTACLES A LA PAIX INTÉRIEURE ET DES MOYENS DE LES VAINCRE



CHAPITRE I

La vaine joie et la noire tristesse.

La joie excessive est une des causes qui nous dérangent le plus communément au dedans. On ne sait point se méfier de ses approches, parce qu'elle ne présente que du plaisir, et un plaisir qui souvent n'est point criminel : et l'on ne sent guère les plaies qu'elle fait, parce que la première de toutes, qui est l'inattention sur nous, nous empêche de sentir les autres, et de la sentir elle-même (2). Joie inconsidérée, qui nous dissipe au dedans, qui nous attire au dehors, qui nous donne une espèce de raréfaction par laquelle nous nous répandons de toutes parts, comme une eau qui bout, et comme une cire fondue qui ne laisse au fond du vase

(1) *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Ps. iv, 9.*

(2) *Propter levitatem cordis non sentimus animæ nostræ dolores : sed sæpe vane ridemus, quando merito flere deberemus. Imit. de J.-C., II, 1.*

aride que des restes desséchés (1). Joie ennemie de la retenue et de la mortification, qui nous fait quelquefois oublier jusqu'aux règles de la modestie. Joie folâtre, qui ouvre toutes les portes de nos sens, pour donner entrée à tous les objets extérieurs, et qui, à leur aide, mettant tout en mouvement au dedans de nous, y excite un tumulte qui ne nous laisse point jouir d'un moment de repos. Joie effrénée, qui nous fait parler haut, rire avec éclat, et nous livrer à toutes les saillies inconsidérées de notre imagination. Elle ne se porte pas toujours jusqu'aux derniers excès, mais le mal qu'elle nous fait n'est presque jamais peu important : un quart d'heure de badinage dissipe tout le fruit de plusieurs jours de recueillement ; toute l'onction intérieure s'évapore dans cette espèce d'ébullition ; il s'en élève une épaisse vapeur qui obscurcit notre âme et qui en ternit tout l'éclat. *Fasciatio nugacitatis obscurat bona* ; et il nous faut bien du temps et de la componction pour regagner la ferveur et la paix que la dissipation nous a fait perdre (2).

La tristesse fait sur nous des impressions totalement opposées, mais elle ne nous en fait pas moins perdre la paix. La joie nous dissipe, la tristesse nous concentre ; la paix est au milieu, mais bien loin de l'une et de l'autre. Inutilement nous représenterions ici tous les mauvais effets de cette humeur sombre et chagrine. Tout le monde sait qu'elle nous fait d'abord perdre tout le calme intérieur, et que, se répandant au dehors, elle nous rend ombrageux, timides, impatients, insupportables aux autres et à nous-même. Dans cet état, on semble avoir perdu tous les talents de la nature et de la grâce ; ils sont comme ensevelis sous les ruines de l'édifice intérieur. On ne peut former presque aucune bonne pensée ; rien ne se présente à l'esprit que d'affligeant et souvent d'obscène. On fuit les hommes et on ne s'approche point de Dieu : l'on n'a ni le mérite du recueillement ni le soulagement de la dissipation.

Il y a une tristesse qui est selon Dieu (3), comme une joie que l'on goûte en Dieu (4). L'Apôtre nous exhorte à goûter toujours celle-ci, et il se réjouit de ce que les Corinthiens ont ressenti celle-là. C'est la joie de Marie entre les bras de sainte Élisabeth et sa tristesse au pied de la croix.

(1) Sicut aqua effusus sum... factum est cor meum tanquam cera liquecens... aruit tanquam testa virtus mea. *Ps.* XVI, 15.

(2) Multa bona compunctio aperit, quæ dissolutio cito perdere consuevit. *Imit. de J.-C.*, I, 21.

(3) Quæ secundum Deum tristitia est. *II^e Epît. aux Cor.*, VII, 10.

(4) Gaudete in Domino semper. *Epît. aux Philip.*, IV, 4.

L'une et l'autre concourent à nous procurer la paix de l'âme, bien loin de la troubler. L'une est un frein pour notre légèreté, et l'autre un soulagement pour notre faiblesse. Elles n'ont rien de vicieux dans leurs excès, et ces excès ne commencent qu'avec le trouble intérieur. Ce n'est qu'alors qu'on doit dire avec le Sage que cette joie est une folie (1), et que cette tristesse est une source de mille maux (2).

Il faut donc modérer la joie excessive et la noire tristesse, surtout dès leur naissance : car si on leur laisse faire du progrès, il sera difficile de recouvrer la tranquillité de son âme. Ce sont deux opposés qui se détruisent mutuellement : l'on peut utilement se servir de l'un contre l'autre. s'exciter à une sainte joie lorsqu'on se sent porté à la tristesse, et arrêter par le frein d'une salutaire tristesse les saillies de la vaine joie. Il faut éviter ces deux extrémités : une joie tranquille et modeste tient le juste milieu. Si la crainte de l'un de ces défauts faisait donner dans l'opposé, ce serait se jeter contre un écueil pour se trop éloigner de l'autre ; il faut passer entre les deux. On penche le corps du côté opposé à celui où l'on est près de tomber : ce n'est pas pour tomber de ce côté plutôt que de l'autre, mais pour ne pas tomber du tout : on se jetterait de nouveau si l'on penchait trop. Ainsi une âme doit, pour ainsi dire, se balancer entre ces deux passions, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé l'équilibre.

CHAPITRE II

Le zèle impétueux.

Un zèle trop vif trouble encore cette paix. Celui qui est animé de ce zèle saisit tout avec force et avec chaleur, et semble se faire un point de conscience de s'écarter toujours de la modération si nécessaire à la tranquillité de l'âme ; il est prompt à entreprendre tout ce qui est bon, ou qui paraît l'être ; ardent à l'exécuter, impatient d'en voir la fin. La prudence, qui réfléchit avant de se déterminer, est à ses yeux négligence ou politique ; la modération, qui opère avec retenue, est pesanteur et indolence ; et la modestie, qui voit tranquillement, et sans un plaisir trop sensible, la bonne issue de ces deux projets, est indifférente pour le bien. S'il prend le parti de la solitude, c'est un hibou qu'on ne voit jamais, et qui semble avoir en horreur la lumière ; c'est un

(1) Cor stultorum ubi lætitia est. *Eccl.*, VII, 5.

(2) Omnis plaga tristitia cordis est. *Eccl.*, VI, XXV, 17.

vrai misanthrope dont il faut soigneusement éviter la rencontre, et qu'on n'aborde pas impunément. S'il prend le goût de se produire pour faire le bien, il court çà et là, il s'agite sans cesse, et ne se donne pas un moment de repos. S'adonne-t-il à la mortification, il n'y met point de bornes, et dans peu de temps il ruine sa santé; quand il pense à la rétablir, il se ménage jusqu'à la mollesse. Veut-il rompre une liaison trop naturelle, un commerce qui le dissipe, il ne se donne pas la patience de dénouer insensiblement, il rompt sans aucun égard : en un mot, il est extrême en tout, et ennemi déclaré de la discrétion

Les fautes d'autrui allument d'abord son zèle toujours prêt à prendre feu ; c'est un enfant du tonnerre, qui voudrait foudroyer tous les Samaritains. Zèle indiscret et imprudent : sans respect pour ses supérieurs, sans ménagement pour ses égaux, sans condescendance pour ses inférieurs, il voudrait que tout le monde fût parfait ; et il ne s'aperçoit pas que ce désir impatient est lui-même une grande imperfection. Ce n'est pas qu'il se néglige lui-même : non, son zèle n'est pas celui des pharisiens ; il exige encore plus de lui-même que des autres. Il se presse pour avancer dans la vertu, il se tourmente, il épuise son corps et son esprit. Ses fautes le mettent au désespoir : triste, confus, abattu, il n'a pas la confiance de reprendre la route dont il s'est écarté ; peu s'en faut qu'il n'abandonne tout. On ne possèdera jamais la paix tandis qu'on sera le jouet des saillies, des caprices, des dépits de ce zèle déréglé, comme l'est une plume du vent qui l'agite.

Ce zèle empressé est peut-être ce qui trouble le plus la paix intérieure des âmes dévotes ; c'est du moins ce qui la traverse le plus souvent. Les occasions de se passionner et de se dissiper ne reviennent que rarement pour les personnes retirées ; mais la matière du zèle ne manque jamais. Eh ! quels beaux prétextes l'activité naturelle n'en prend-elle pas pour se livrer à toute son ardeur ! Dieu est offensé : ceux qui font le mal se perdent ; ceux qui en sont les témoins s'en scandalisent : il faut arrêter le progrès du désordre, et l'arrêter d'abord. Ainsi parlaient les ouvriers empressés et imprudents de l'Evangile. De ce pas nous allons arracher cette mauvaise ivraie : *Imus et colligimus*. Mais le père de famille, plus prudent et plus tranquille, sans être moins zélé, les arrête et donne à leur activité, depuis la naissance du froment jusqu'à la moisson, tout le temps de se calmer. Zélateurs impatientes, savez-vous bien ce que vous allez faire ? Dans le premier accès de cette dévote passion qui vous enflamme, votre précipitation

vous empêchera de faire le juste discernement : vous confondrez tout, vous foulerez le bon grain en courant au mauvais ; ou enfin vous les arracherez tous deux à la fois, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre. Eh ! si vous êtes si empressés d'ôter tout le mal, portez-vous d'abord sur celui qui est le plus près, et qui sûrement n'est pas le moins pressant ; tournez votre empressement contre lui-même : par là vous vous assurez un premier fruit de votre zèle, qui vous disposera au second. Autrement, il est à craindre que vous ne perdiez tous vos soins, et que vous ne fassiez qu'ajouter au mal qui vous révolte l'empressement qui vous aveugle.

Pour modérer ce zèle impatient, il faut en considérer à loisir les inconvénients, qui sont la précipitation, le trouble et le scandale ; en réprimer les saillies, en écarter même pour un temps les réflexions, et, avant d'agir, attendre, autant qu'il se peut sans inconvénient, qu'un mouvement plus tranquille caractérise en nous le zèle qui vient de Dieu.

CHAPITRE III

L'activité naturelle.

L'ardeur du naturel, qui fait qu'on s'empresse et qu'on se passionne facilement, a presque les mêmes caractères que ce zèle impétueux, et la même opposition à la paix intérieure. J'ose même dire qu'elle en est ordinairement la source, et que le plus souvent l'on n'est actif et impatient par zèle que parce qu'on l'est par tempérament. Suivez ces personnes d'un zèle trop ardent, vous les trouverez toujours les mêmes, dans les actions ordinaires de la vie humaine comme dans celles de la piété. Elles s'empressent pour tout, jusqu'à s'embarrasser elles-mêmes ; et jamais rien n'est assez tôt fait à leur gré. Elles prennent un ton de voix élevé et décisif ; elles ne louent ni ne blâment rien modérément : tout est excellent ou détestable. Ces dévots inconsidérés accompagnent tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent d'un regard vif et d'une action animée : ils courent toujours, et ne savent pas marcher. Cette activité est comme un feu dévorant, qui dessèche et qui consume autant l'âme que le corps ; toujours dans le mouvement, toujours changeant et irrégulier dans sa figure. C'est un mercure sans consistance, aussi peu fixé que celui qu'on tire des mines. On ne sera jamais dans une assiette tranquille qu'on n'ait auparavant amorti cet excès de vivacité, et qu'on ne se soit bien rendu maître de soi-même.

Je ne prétends point ressusciter ici l'apathie des anciens philosophes, ni anéantir les puissances de l'âme avec les faux contemplatifs du dernier siècle. Agissons, et agissons même avec force autant qu'il nous est donné de pouvoir agir ainsi; mais agissons avec suavité; car ce pouvoir est donné à tout le monde: ce n'est que par notre faute que nous perdons cet avantage. Soyons vifs, si nous sommes nés tels; nous pourrions être plus mal partagés; mais, loin de nous laisser emporter par notre vivacité, soyons-en toujours les maîtres et sachons la contenir dans les bornes qu'une juste modération lui prescrit.

Pour y réussir, il faut éviter tout ce qui passionne. Je ne parle pas ici des passions grossières et criminelles qui déchirent le cœur; ceux qui en sont possédés n'aspirent point à cette paix; ils ne la connaissent même pas. Il serait aussi ridicule de leur parler de silence intérieur et de repos en Dieu, que si l'on eût exhorté les parricides à la tranquillité et au sommeil, lorsqu'ils étaient renfermés dans un sac avec un chien et un aspic en punition de leur crime. Mais je parle de certaines passions délicates, qui, sans être criminelles, ne laissent pas, en attirant l'âme au dehors d'elle-même, de l'éloigner de Dieu, qu'il faut chercher au dedans de soi, comme dit saint Augustin (1).

Ce sont ces passions qui lui donnent des ébranlements et des secousses qui la tirent de cette assiette où elle doit être pour se posséder elle-même et pour s'unir à Dieu: assiette d'esprit, calme intérieur si délicat, que la moindre chose l'altère, comme le moindre vent agite et trouble la surface d'une eau tranquille. C'est ce qui faisait gémir saint Bernard, et qui le faisait se plaindre, malgré son profond recueillement et l'austérité de sa mortification intérieure, que rien n'était tranquille en lui, et qu'il éprouvait de l'agitation dans toutes les puissances de son âme (2), parce que les passions subtiles s'insinuent partout. Telles sont celles de l'amitié même innocente, du plaisir même légitime, du savoir même nécessaire; tels sont certains désirs même permis.

Le calme de notre cœur est trouble par l'excessive vivacité de notre naturel: il faut la ralentir. Ce moyen est facile à trouver; mais on ne le pratique pas aussi facilement, ni avec un succès bien sensible. Ce n'est qu'à la longue qu'on amortit son activité. Plus l'ouvrage est difficile, plus la récompense

(1) *Intus eras, et ego foris quærebam te. Conf.*

(2) *In me nihil sedet.*

en est grande, et plus par conséquent elle doit ranimer notre zèle, appliquer notre vigilance, encourager notre faiblesse et nous consoler de nos peines. Si saint François de Sales employa tant d'années à modérer sa vivacité, et se vainquit enfin parfaitement, devons-nous, ou faire peu de cas de ce travail, ou désespérer du succès?

Un naturel plein de feu peut nous porter loin; mais, afin qu'il ne nous précipite et ne nous fatigue pas, il faut lui tenir les rênes courtes.

Conduisons-nous nous-même comme nous conduisons un enfant d'une vivacité extrême, à qui nous voulons faire prendre la gravité de l'âge mûr: dès qu'il commence à parler haut et précipitamment, à s'empresse dans ses actions, à marcher trop vite, nous jetons sur lui des regards sévères pour l'avertir de se modérer.

Notre imagination est ordinairement ce qui nous donne cet empressement. Le principe de cette activité n'est pas toujours dans notre imagination trop vive ou dans notre cœur passionné, il est quelquefois en partie dans notre tempérament: dans ce cas, la médecine peut venir à propos au secours de la vertu.

CHAPITRE IV

L'indolence.

Pour amortir l'activité, il ne faut pas tomber dans l'indolence; le remède serait pire que le mal. De tous les défauts que j'attaque ici, c'est le plus opposé à la paix intérieure, qui est le partage des âmes courageuses, et le fruit de leur ferveur. On s'en ferait une idée bien fautive, si on la prenait pour une certaine indifférence stupide que rien n'émeut, parce que rien ne la touche; qui est tranquille, non par possession de soi-même, mais par aversion du mouvement, et en qui l'égalité d'humeur n'est qu'une égalité de paresse. Cette paix, au contraire, est un équilibre acquis à force de soins; un repos en Dieu, et non un ensevelissement dans la matière; une régularité de mouvement que les passions domptées n'altèrent pas, et non une profonde léthargie que rien ne pique et ne réveille; une nourriture délicieuse tirée du lion abattu, et non un sommeil honteux dans le sein de la volupté. Cette manne cachée dans le cœur est le prix de notre victoire, et d'une victoire universelle, que nous n'obtiendrons qu'après bien des combats, par un courage prudent et par une patience laborieuse: *Consilio et patientia.*

Ceux qui se sentent portés à l'indolence doivent sans cesse se réveiller eux-mêmes, comme on réveille un léthargique, et se ranimer par l'action et par le travail manuel, comme on ranime par le mouvement des membres engourdis. Un des grands maîtres de la vie spirituelle (1) conseille dans ce cas les austérités corporelles, qui sont comme un aiguillon qui fait sortir l'âme de sa lenteur ; mais il faut en cela beaucoup de modération.

CHAPITRE V

La violence des tentations et de la résistance.

Les efforts excessifs avec lesquels on repousse les tentations altèrent beaucoup la paix de l'âme. Dans ces occasions on s'agite, on se débat, on se tourmente, et l'on entre dans une espèce de fureur. Tout est alors en mouvement et en combustion dans celui que le démon tente, et que sa propre activité tente peut-être encore plus. Son esprit est fortement appliqué, son sang est dans une agitation violente, son pouls est convulsif, sa respiration est forte et précipitée, son imagination s'enflamme, sa tête s'échauffe, sa poitrine s'épuise. La tranquillité et le silence règneraient aussitôt sur une brèche où l'assaut est donné et repoussé avec une égale vivacité. Ce n'est pas là sans doute une bonne manière de rejeter les tentations : ces violents efforts ne font souvent qu'augmenter le danger, et toujours ils produisent le trouble.

Je ne dis pas qu'il faille rester dans l'inaction lors même qu'on est vivement tenté ; c'est l'excès opposé à celui que je combats, et infiniment plus condamnable : il vaut mieux sans doute se défendre en furieux, lorsqu'on est attaqué de même, que de rester dans l'état passif des sectateurs de Molinos. Entre ces deux extrémités, la résistance forte et résolue, mais ferme et tranquille, tient le juste milieu ; et c'est celle-là que je vous conseille. Sans elle vous seriez facile à déconcerter : il vous faudrait du temps pour vous remettre, et le démon aurait toujours dans la tentation une ressource assurée pour vous faire perdre la paix du cœur, le recueillement de l'âme et l'onction de la piété. La patience, la vigilance, la prière, la confiance en Dieu, la défiance de vous-même, l'éloignement des occasions du péché, le désaveu des impressions de la tentation quand elle vient, l'oubli quand elle a disparu, doivent être alors toute votre ressource.

(1) Le P. Surin.

CHAPITRE VI

Quelques autres obstacles à cette paix.

Il y a encore plusieurs choses qui troublent la paix intérieure, je ne les toucherai ici que légèrement, pour n'être pas trop diffus. Ce sont les adresses, les intrigues sourdes de la politique, toujours gênée et toujours sur les épines, toujours occupée à se masquer et à se donner pour ce qu'elle n'est pas, toujours inégale et sans consistance (1); les amitiés trop humaines, qui nous attachent, nous dissipent et nous assujettissent à des égards excessifs, contre l'attrait intérieur, souvent même contre la conscience; le petit amour-propre (car il ne s'agit pas ici de passions grossières), cet attachement à son sens, à ses commodités, à sa réputation, à sa propre volonté, qui remplit de pensées importunes, de désirs impatients, de tristes réflexions, de délicatesses outrées; la secrète vanité sur le savoir, l'esprit, la naissance, que sais-je? sur la dévotion même et la bonne idée qu'on en a, ou le nom qu'on s'en est fait, et enfin sur tous les autres talents de la nature ou de la grâce: vanité qui nous élève ou nous abat, selon qu'on nous loue ou qu'on nous blâme, qui nous tire souvent du recueillement, et qui nous assujettit à toutes les alternatives des caprices d'autrui et des nôtres, comme une outre enflée donne plus de prise à tous les vents; la légèreté, qui nous fait souvent sortir de nous-même; l'imagination, qui nous séduit ou qui nous distrait; les longs entretiens, qui dissipent l'esprit; l'amusement, qui énerve le cœur; l'attachement à quelque créature que ce soit, toujours incompatible avec la liberté de l'âme; et généralement tout ce qui passionne et qui nous tire du repos que nous goûtions en Dieu seul.

Tous ces mouvements irréguliers troublent la sérénité de notre âme: sérénité qui épure toutes ses idées, qui ajoute un nouveau mérite à toutes ses actions, et qui, dans mille occasions, nous rassure et dissipe nos scrupules; sérénité qui, après la loi de Dieu et les devoirs de chaque état, décide de presque toute notre conduite, et, pour ainsi dire, de notre salut éternel. La paix intime qui nous la procure est comme la matière première de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres: c'est cette paix intime et de tous les jours, qui honore Dieu, et qui nous dispose à la contemplation et à l'union divine; c'est ce calme divin, qui

(1) *Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis. Ep. de S. Jacques.*

est sur la terre une imitation du repos qu'on goûte dans le ciel : nous devons nous le procurer par toutes sortes de moyens.

Pour le posséder sans altération, il faut être simple et ingénu, sans être imprudent; penser de tout et en parler d'une manière noble et élevée, mais sans hauteur; éviter les amitiés humaines, sans être incivil; il faut voir tout sans rien regarder, entendre tout sans rien écouter, qu'autant que la nécessité le demande; garder toujours une conduite grave et sérieuse, digne du Dieu qu'on sert, et de la bienheureuse éternité à laquelle on aspire. On doit éviter l'amusement, comme une faiblesse du plus bas âge, couper court aux entretiens inutiles, et dans ceux qui sont nécessaires, n'y rien faire entrer qui ne le soit. Il faut encore modérer ses plaisirs et ses peines; prendre les uns avec retenue, lorsqu'on ne peut s'en passer, et recevoir les autres avec une tranquille soumission, lorsqu'on ne peut le faire avec joie.

CHAPITRE VII

Le scrupule.

I. — Rien ne trouble si fréquemment la paix dans une âme timorée que le scrupule qui la dévore. Elle ne doit pas plus s'attendre à goûter cette douce paix, que l'esclave d'un maître intraitable. Ses plus légères fautes seront des crimes, ses meilleures actions seront mal faites, ses devoirs ne seront pas remplis, et après qu'elle y sera revenue cent et cent fois, ce tyran du repos ne sera pas plus satisfait qu'à la première. Il poursuivra en furieux cette âme timide et tremblante : il l'inquiètera dans son sommeil par des songes effrayants; dans ses oraisons, par la crainte des images indécentes, qu'il suffit de craindre pour n'en être pas exempt; dans ses communions, par les aridités inséparables de ces violents combats, qu'il lui présentera comme une preuve du mauvais état de sa conscience; dans ses confessions, oui, dans la confession même, source des plus douces consolations pour les plus grands pécheurs, cette âme innocente souffrira un cruel tourment. Hésitante et incertaine par la crainte de diminuer ses fautes ou de les exagérer, de tromper le confesseur ou de se tromper elle-même, de manquer quelque circonstance des minuties que le scrupule grossit à ses yeux, elle s'accusera en tremblant; et l'absolution qu'on lui donnera ne fera qu'augmenter ses peines. C'est ainsi que le cruel ennemi tourne à son profit

jusqu'aux exercices de piété dont on peut se servir pour le combattre. Le désir de s'en bien acquitter, quelque grand qu'il soit, ne l'affaiblit pas; il en tire, au contraire, un nouvel avantage. Ce grand désir d'exactitude qui devrait consoler cette âme se tourne, à son instigation, en une crainte de manquer, toujours affligeante; et les petits manquements inséparables de cette crainte excessive lui sont représentés, non comme des excès de zèle, mais comme des négligences horribles, et comme des effets d'une indifférence outrageante pour Dieu.

Cette âme infortunée ira-t-elle dans les compagnies honnêtes pour se distraire un peu, et chercher quelque soulagement à ce qu'elle souffre vis-à-vis d'elle-même: les images importunes, les discours sur le prochain, les pensées qu'elle aura laissé passer dans sa distraction, sans les arrêter à son ordinaire, pour leur crier de toutes ses forces qu'elle les déteste, tout se réunira pour lui changer en poison le plaisir innocent de la plus douce et de la plus honnête société, plaisir si propre à la soulager, et si nécessaire à son état. S'enfoncera-t-elle dans une profonde solitude: ah! c'est là que son ennemi l'attend pour assouvir sur elle toute sa rage: la tenant libre et désoccupée, sans conseil et sans appui, seule avec lui seul, il réparera avec avantage ce qu'il aura perdu dans les moments d'une heureuse distraction; les accusations seront capitales, les preuves spécieuses, et la damnation certaine. Se jettera-t-elle entre les bras miséricordieux de son Dieu: c'est la ressource de tous les autres malheureux; mais ce n'en est pas une pour elle. Le cruel scrupule la lui a ôtée, cette ressource, par les vives peintures de ses offenses chimériques contre Dieu, et de la colère de Dieu encore plus chimérique contre ses offenses. Le sein tendre et paternel de ce Dieu, dans lequel elle se jette quelquefois par une espèce de transport, et, si j'ose le dire, de désespoir, plutôt que par le mouvement affectueux d'un amour plein de confiance; ce sein, dis-je, paternel et divin, dont elle croit se voir repoussée avec indignation, devient pour elle un lieu de tourment et d'horreur. Enfin, triste, accablée et hors d'elle-même, elle s'abandonne aux larmes. Eh! quel moyen de les retenir dans cette désespérante situation? L'homme le plus barbare, témoin de son malheur, ne pourrait lui refuser les siennes. Mais ces larmes ne guérissent pas son mal: au contraire, l'ennemi qui l'obsède s'enorgueillit de sa faiblesse. Pourrait-on goûter quelque paix dans cet état? On la goûterait presque aussi facilement dans les tourments d'une cruelle torture.

II. — L'état des scrupuleux est digne de compassion. Ils craignent Dieu, mais cette crainte fait leur supplice; ils l'aiment, mais cet amour n'est point pour eux une consolation; ils le servent, mais ils le servent en esclaves; ils sont accablés sous le poids de son joug, qui fait le soulagement et le repos du reste de ses enfants. La plupart ont les plus belles dispositions pour cette heureuse paix de l'âme; solitude, recueillement, mortification, etc.; le seul scrupule rend toutes ces vertus inutiles, et souvent même les leur fait perdre. Enfin ce sont des justes dignes d'envie par leurs vertus, et de compassion par leurs souffrances, puisqu'ils endurent dès cette vie une partie des tourments de l'autre. Si leur mal est si affligeant, il n'est pas moins difficile à guérir. Eh! de quels remèdes peut-on espérer du succès en faveur de ceux que ni leurs propres réflexions, ni tout ce qu'ils ont eu à souffrir de leurs scrupules, ni l'expérience de s'être si souvent laissé troubler pour des riens, ni la connaissance de la subtilité de leur imagination, dont cent fois on leur a fait apercevoir le ridicule, ni la patience et l'autorité de leurs confesseurs, n'ont jamais pu soulager? Cependant, plus leur mal est grand, plus il doit animer notre zèle, puisqu'il n'est pas tout à fait sans remède; que, faute d'en appliquer, il augmente tous les jours, et que les suites en sont funestes. La perte de la paix de l'âme n'en est pas la moindre; mais, toute grande qu'elle est, elle n'est pas toujours la plus considérable. Hélas! dans quels désordres ne peuvent pas se laisser emporter par des passions fougueuses et effrénées, et par un naturel ardent et impétueux, ceux pour qui le service de Dieu est devenu un continuel supplice? On a vu des scrupuleux à exciter la compassion devenir des libertins à faire horreur. D'ailleurs leur piété mérite singulièrement nos soins, et il ne faut plus que leur docilité pour en assurer tout le fruit possible. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette matière. elle a déjà été développée par de savants auteurs, et nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous entrions dans un grand détail. Pour en dire autant que notre sujet le demande, sans donner dans une excessive prolixité, nous resserrerons nos réflexions dans de courtes maximes.

III. — Le scrupule vient, ou du défaut de discernement entre le péché mortel et le véniel, entre la pensée et la réflexion, entre le penchant et la volonté, entre la négligence et le consentement; ou d'une affection mélancolique, qui remplit l'esprit de pensées tristes et qui rend le cœur accessible à tout ce qui peut l'affliger; ou d'un grand

échauffement de tête, qui donne une tension forte aux fibres du cerveau, et qui les rend par là susceptibles de divers mouvements, comme les cordes d'un instrument bien tendues, d'où naît une confusion de pensées qu'on ne peut démêler; ou de la timidité naturelle, qui prend facilement l'alarme; ou de la vivacité de l'imagination, qui peint vivement tout ce que l'on craint, et qui le rend si présent à l'âme, qu'il lui est difficile de ne pas s'en occuper; ou d'un désir excessif de certitude en ce qui regarde le salut; ou d'une conduite miséricordieuse de Dieu, qui veut purifier une âme par ces peines d'esprit, bien plus affligeantes que les douleurs du corps; ou de la malice du démon, qui veut affliger une âme innocente qu'il ne peut corrompre, ou enfin d'un orgueil secret qui veut exceller en tout et s'en assurer, se conduire et se suffire à lui-même.

Dans le premier cas, on n'a besoin que des instructions d'un homme éclairé; dans le second, que des secours d'un bon médecin; dans le troisième, que de repos, de sommeil, d'une honnête récréation, de prendre suffisamment de bonne nourriture, et de respirer un air pur; dans le quatrième, il faut s'animer soi-même, s'armer de courage et de résolution, ne s'occuper que rarement des pensées tristes qui nous abattent, comme de la corruption extrême de notre nature, de l'empire des passions sur notre cœur, de la difficulté et de la délicatesse de l'affaire du salut, de la profondeur des jugements de Dieu dans le choix de ses élus, de la sévérité de sa justice, etc.; mais penser souvent à tout ce qui peut exciter notre confiance, et nous remplir le cœur d'un courage ferme et généreux. Il faut, par exemple, envisager la force que nous donne la grâce pour combattre et pour vaincre nos plus terribles ennemis; la bonté infinie de Dieu, son amour pour nous, le désir ardent et éternel qu'il a de notre salut, ce qu'il a fait pour nous le procurer jusqu'à livrer son propre Fils à une mort cruelle et honteuse; la noblesse divine et la haute destinée de nos âmes, formées à l'image de Dieu, gardées continuellement par ses Anges, et héritières de sa gloire. Ce conseil ne convient pas seulement à ceux qui sont scrupuleux par timidité: car, si l'on en excepte ceux qui le sont par présomption, et par la permission de Dieu, qui veut abattre leur orgueil, il est utile à tous. Ceux mêmes qui ne sont pas naturellement timides le deviennent dès qu'ils sont livrés aux scrupules. C'est une maladie qui les rend susceptibles des plus tristes perplexités. Lorsque le vice est dans le tempérament, il ne peut être guéri qu'à la longue: les impressions qui viennent du naturel se repré-

sentent obstinément à notre imagination ; mais un travail soutenu par la patience et par la résolution nous en rend enfin les maîtres.

IV. — Si le mal vient de l'imagination, il faut écarter avec soin les fantômes qu'elle nous présente, ne se servir d'elle que dans le vrai besoin, et avec beaucoup de précaution, comme d'un couteau à deux tranchants qui nous blesse d'un côté, tandis qu'il nous sert de l'autre ; surtout ne l'écouter jamais que quand il est question de juger de soi et de décider ses peines et ses doutes. C'est un avocat passionné, séduisant, décisif, qui fait pencher le juge du côté qu'il veut, ou qui du moins l'éblouit par sa fausse éloquence, et l'empêche de faire un juste discernement. Dépouillez-vous donc de toutes préventions, ne consultez que la raison, renfermez-vous avec elle seule. Écoutez tout ce qu'elle vous dira pour et contre : vous la trouverez sage, désintéressée, équitable, judicieuse, précise, uniforme : et le jugement sera aussi sûr que le conseil sera prudent.

V. — Un scrupuleux jugera assez sainement de lui-même, du premier coup d'œil. Si, pour calmer une inquiétude naissante, il continue de se regarder fixement, son imagination s'enflammera malgré lui, sa raison en sera offusquée, il ne se verra plus que confusément, il doutera de ce qui lui avait paru certain ; et souvent son habitude de se condamner lui-même changera son doute en jugement fixe et arrêté. Un scrupuleux doit juger de lui comme on juge certaines couleurs vives, en promenant légèrement les yeux dessus : si on les regarde fixement, la vue se trouble.

VI. — On doit chercher jusqu'à un certain point à s'assurer que l'on est dans la voie du salut, mais il faut que cette recherche soit réglée par la prudence. Vouloir aller au delà de ce qu'elle dicte, c'est une sagesse intempérante qui passe les bornes de la sobriété. Il restera toujours en nous des obscurités qui nous humilieront, mais qui ne doivent ni abattre notre courage ni tenter notre curiosité. Demander l'évidence sur l'état de notre âme par rapport au salut, c'est tenter Dieu ; c'est vouloir qu'il nous découvre ce qu'il a résolu de nous cacher, ce qu'il ne peut nous découvrir que par une lumière surnaturelle et hors de la voie ordinaire, ce qu'il n'a découvert qu'aux plus grands saints, rarement et par une lumière subite et fugitive, et enfin ce qu'il nous est même utile d'ignorer.

VII. — Dieu vous assure que vous pouvez marcher sans crainte sous la direction de ceux qu'il a chargés de votre conduite ; qu'en les écoutant c'est lui-même que vous écoutez ;

qu'il se regarde comme obéi dans l'obéissance que vous rendez à leurs ordres, et méprisé dans le mépris que vous en faites ; qu'il les a chargés de veiller sur vous, et que vous pouvez vous reposer sur eux, comme on se repose sur de bonnes sentinelles ; qu'à votre décharge ils lui répondront de votre âme, si vos voies sont l'ouvrage de leurs préceptes et non celui de votre indocilité. Et après toutes ces assurances vous demandez le grand jour, et vous voulez obstinément voir où vous mettez le pied ? C'est manque de foi, ou présomption : manque de foi, si vous ne croyez point à la parole de Dieu ; présomption, si vous ne voulez pas vous assujettir à l'ordre qu'il a établi. Attendre le jour pour marcher, c'est, ou se méfier de son guide, ou n'en vouloir point.

VIII. — Non, dites-vous, je ne veux point me conduire moi-même, j'obéis à celui qui est chargé du soin de mon âme ; et mon obéissance serait entière si sa conduite était irréprochable. Ce sont des riens qui vous choquent dans ses mœurs, et que la crainte d'une mauvaise direction vous exagère extrêmement. Mais je veux qu'il soit tel que vous vous l'imaginez. Il peut avoir le cœur un peu altéré, mais il a l'esprit bon. Ce n'est pas un fervent prêtre, mais c'est un bon confesseur ; il n'est peut-être pas de cette piété recueillie, tendre et onctueuse que vous souhaiteriez trouver en lui, mais il ne la méprise pas ; au contraire, il vous y porte : fût-il indigne de la grâce pour lui-même, il n'en sera pas moins le canal pour vous. C'est une grâce d'état qui ne lui sera point ôtée par ses fautes personnelles. Les meilleurs médecins ne sont pas toujours ceux qui se portent le mieux, ni ceux qui vivent avec le plus de régime. Choisissez votre confesseur avec beaucoup de discernement, et laissez-vous conduire.

IX. — Soyez encore moins difficile sur les talents que sur les mœurs. Prenez-les lorsqu'ils se présentent ; cherchez-les même, et attachez-vous-y lorsque vous les trouverez unis avec la probité et avec la prudence. Mais si vous ne les trouvez pas, ou si vous les trouvez seuls, passez-vous-en ; et souvenez-vous que ce ne sont pas les talents, mais la promesse de Dieu et l'autorité du ministère qui font votre sûreté. Prenez ce que vous trouvez de mieux à votre portée, et obéissez aveuglément. Dieu veut faire son ouvrage en chacun de nous par les moyens qu'il lui présente. Qu'il vous nourrisse comme le prophète Elie, ou par le ministère des oiseaux, ou par celui des Anges, cela doit vous être égal, parce que c'est en lui seul que vous devez mettre votre confiance.

X. — Un scrupuleux se figure qu'il aime beaucoup Dieu lorsqu'il subtilise en ce qui est de son service : mais peut-être s'aime-t-il encore plus lui-même. Cette façon de penser délicate, cette exactitude géométrique, sont fort du goût de la vanité, et souvent elles n'ont point d'autre source. On veut être, et encore plus se voir exact, arrangé et plein d'ordre : les fautes qu'on commet jettent dans le dépit, le dépit dans le trouble, et celui-ci dans le scrupule. Vous ne voulez rien vous pardonner, dites-vous ? Commencez par attaquer la bonne idée que vous avez de vous-même : si vous l'épargnez, vous méritez bien qu'elle se tourne contre vous. Celui qui entretient son amour-propre nourrit son plus cruel tyran.

XI. — Je ne sais si le scrupule ne se forme pas ainsi en plusieurs : dans les commencements ils s'occupent beaucoup d'eux-mêmes, ils en entretiennent leurs directeurs, ils sont souvent bien aises d'avoir des doutes, quelquefois même ils en font naître pour les plus petits sujets, afin d'avoir occasion de produire leurs idées. Insensiblement l'habitude se forme, l'esprit subtilise de plus en plus, et les réflexions que l'on fait sur soi et sur ses actions reviennent à tout moment : ce ne sont plus des doutes de choix, ce sont des perplexités cruelles et inévitables ; et pour s'être trop occupé de soi avec complaisance, on se voit dans la dure nécessité de s'en occuper avec chagrin.

XII. — Le doute sur le passé fait le tourment des scrupuleux ; et c'est ce qui devrait faire leur tranquillité. Pour les personnes qui ne sont point attaquées de cette maladie, un doute est un doute ; pour celles qui le sont, un doute est un fort préjugé et presque une certitude en leur faveur. Eh ! que ne trouve point douteux un scrupuleux dans ses perplexités continuelles ? Il douterait de son doute même, s'il y voulait trop réfléchir. Il n'est rien de si confus que ses idées, ni de si embarrassé que ses discours sur ses peines peu fondées ; mais sur celles qui le sont véritablement, personne n'est plus précis, plus net, plus décisif que lui. C'est que l'erreur n'est que trouble et confusion, et que la vérité n'est que lumière et certitude. Quand un scrupuleux dit sans hésiter qu'il a manqué de remplir un devoir, on doit l'en croire ; mais ce n'est qu'alors qu'on le doit.

XIII. — S'efforcer de calmer ses scrupules par le raisonnement, c'est vouloir laver de l'argile jusqu'à ce qu'elle rende l'eau claire. Il faut couper court avec son imagination comme avec une folle, qu'on ne fera jamais taire en répondant à ses extravagances. Mais un scrupuleux veut répondre à ses scrupules seulement pour cette fois, bien résolu de n'y plus reve-

nir. Eh ! pourquoi fait-il maintenant ce qu'il ne veut plus faire en semblable occasion ? C'est un hydropique qui ne veut boire qu'un verre d'eau. Il se satisfait, et il se borne pour un moment ; mais sa maladie empire, sa soif augmente, et il boit toujours.

XIV. — Il en est d'un scrupuleux comme d'un hypocondriaque : il est en même temps malade imaginaire et vrai malade ; il réfléchit sans cesse, il consulte, il fait des remèdes à l'infini pour des maux qu'il n'a pas ; et il ne pense nullement à guérir celui dont il est atteint ; il regarde même en pitié ceux qui l'en avertissent. L'obéissance à des médecins experts, la déférence pour des amis prudents, et, s'il est permis de le dire, la désoccupation de soi-même, sont les moyens de guérir l'un et l'autre.

XV. — Que les scrupuleux ne s'entretiennent-ils beaucoup de Dieu et avec Dieu, et peu d'eux-mêmes avec eux-mêmes ? Le goût de Dieu, le sentiment de sa présence, l'éclat de sa lumière leur dilateraient le cœur, et dissiperait les ténèbres qu'une sombre timidité répand sur leur esprit. Dieu est tout lumière, et l'homme n'est que ténèbres. Ne considérer que soi, et être surpris de ne voir que de la confusion, c'est demander pourquoi on ne voit pas clair dans un profond abîme. Si vous voulez vous regarder vous-même (et il le faut sans doute, mais avec discrétion), considérez-vous en Dieu, approchez de lui, et vous serez éclairé, environné, pénétré de sa lumière, et vous ne deviendrez ténébreux que lorsque vous vous retournerez vers vous-même. La colonne qui éclaire les Israélites aveugle les Égyptiens ; l'aspect divin en fait la différence.

XVI. — Je ne sais, âmes scrupuleuses, pourquoi vous ne tournez pas la délicatesse de votre conscience contre vos scrupules mêmes, qui vous ont été si nuisibles. Ils vous ont souvent fait abandonner la communion, et plus souvent encore ils vous l'ont rendue sèche et presque entièrement infructueuse. Vous en avez perdu la confiance en vos directeurs, ou vous n'y avez eu recours qu'avec les dernières alarmes ; la confession est devenue pour vous une torture ; vous n'en approchez qu'en tremblant, et vous n'en sortez que comme un criminel sort de son interrogatoire. Tandis que les autres font des progrès dans la vertu, vous consommez un temps précieux à grimacer dans la prière, à vous tourmenter sur tous vos devoirs, à peser des atomes, et à vous faire des monstres des plus petites bagatelles. Presque tout le fruit que vous avez retiré de votre piété est d'avoir fait gémir vos confesseurs, affligé vos amis, contristé l'Esprit-

Saint en vous, ruiné votre santé et affaibli votre esprit. Outre le mal que vous vous êtes fait à vous-mêmes, vous en avez fait beaucoup aux autres; vous avez rendu la piété ridicule et rebutante à un grand nombre de personnes qui, ne la connaissant pas, ont cru que vos incertitudes, vos troubles, vos tourments, et, comme ils disent, vos risibles petitesesses en étaient tout le fruit. Si vous voulez encore justifier vos scrupules, je n'aurais qu'à vous demander si la vertu se détruit elle-même.

XVII. — Mais le scrupule produit de bien plus grands maux encore : et c'est ici, hommes scrupuleux, que je vous prie de redoubler d'attention, pour considérer les plus funestes effets de vos perplexités continuelles. J'en remarque trois surtout, qui doivent bien vous alarmer sur vos alarmes mêmes, et vous faire prendre les plus puissants moyens de les surmonter, pour ne pas exposer votre salut.

Le premier de ces effets, c'est que ne vous conduisant que par la crainte, étant toujours saisis, consternés, abattus par ces sortes d'impressions, vous vous accoutumez à ne regarder dans le péché que votre mal, et non le mal absolu et l'offense de Dieu; ce qui vous abat le sentiment vous rend tout mercenaires, affaiblit beaucoup l'amour divin : et plaise à Dieu qu'il n'en soit qu'affaibli!

Le second effet, c'est qu'à force de douter et d'agir, vous vous exposez extrêmement à réunir ces deux choses, et à agir dans le vrai doute du péché mortel, ce qui est incontestablement s'en rendre coupable. Pour éviter ce malheur, vous devez toujours, avant d'agir, opposer à ces doutes déraisonnables un jugement de la raison, ou un mépris plus raisonnable encore que vos craintes peu fondées, et vous bien garder d'agir dans la certitude si vous péchez ou non. Cependant, pour ne pas trop vous alarmer sur ces actions faites dans un prétendu doute, je veux bien vous faire remarquer que souvent vous l'élevez sans vous en apercevoir, et que vous n'avez agi que dans la crainte et dans le scrupule, lorsque vous croyez avoir agi dans le doute. Mais comme la chose est très-délicate, faites-vous une loi, en attendant que vous puissiez vous défaire de vos scrupules, de leur opposer toujours, non un raisonnement, mais une vue simple et un jugement subit et pratique de la raison. J'appelle un jugement pratique de la raison celui qui, sans s'arrêter à une spéculation éloignée, nous décide dans le moment sur des maximes qui nous sont propres.

Le troisième effet de vos scrupules, c'est qu'à force de douter si vous avez péché mortellement dans les actions que

vous avez faites, vous vous familiarisez avec le péché mortel, dont vous devriez rejeter l'idée au plus loin et avec la dernière horreur; et par là vous en affaiblissez en vous la crainte. Ainsi vous vous exposez à y tomber sans un grand combat, à y croupir sans beaucoup de remords, et à vous en confesser sans assez de douleur. Et voilà le fruit de vos prétendues délicatesses de conscience, mais en effet de vos vrais égarements.

J'ajoute encore un quatrième effet, et qui est d'une très-grande conséquence, c'est que vos scrupules roulant toujours ou presque toujours sur ce qui intéresse essentiellement votre salut, et vos craintes ayant pour objet ordinaire le péché mortel, vous êtes tranquilles dès que vous pouvez vous convaincre que vous n'y êtes pas tombés; ce qui vous accoutume à ne faire presque aucun cas du péché véniel, qui est cependant un si grand mal, qu'il vaudrait mieux que l'univers entier rentrât dans le néant que d'en commettre un seul. Cette funeste accoutumance fait que vous tombez sans remords dans une infinité de ces fautes que vous appelez légères : comme si on pouvait appeler léger ce qui déplaît à Dieu, ce qui affaiblit votre âme, ce qui donne au démon un grand avantage sur vous, ce qui vous dispose au péché mortel, et conséquemment met au hasard votre salut!

Voilà le beau fruit de vos scrupules, outre les autres que je viens d'expliquer. Quels soins ne devez-vous donc pas vous donner pour vous préserver d'un mal aussi dangereux, et, en attendant que vous puissiez vous en délivrer entièrement, pour empêcher ses suites funestes ! Mais quel moyen ? Le voici. Remplissez-vous de courage et de générosité : souhaitez de plaire à Dieu, et ne haïssez rien tant que ce qui lui déplaît, et précisément parce qu'il lui déplaît : protestez-lui souvent dans vos méditations, dans vos prières, dans toutes vos communications avec lui, qui doivent être fréquentes, que pour rien au monde vous ne voudriez l'offenser même véniellement. Dans l'occasion mettez cette résolution en pratique, et évitez soigneusement le péché véniel bien connu. Je dis bien connu, car en matière de fautes vénielles il ne faut pas s'arrêter pour des perplexités qui, revenant à tout instant, vous accablent, vous rendraient timide, et vous nuiraient plus que le péché même que vous craindriez. Il suffit d'être dans la résolution sincère de n'en commettre aucun avec une pleine réflexion et une connaissance bien claire.

Après quoi décidez-vous hardiment sur tous vos doutes : et dans ceux mêmes qui ont pour objet le péché mortel,

ne pensez pas en avoir fait un véniel, si cela n'est bien sensible. Vous ne vous y tromperez guère, car souvent vous n'avez pas même commis une imperfection là où vous craignez d'avoir fait une chute mortelle. Et quand vous vous y tromperiez quelquefois, le mal serait moins grand que la timidité, et moins encore que la familiarité avec le péché véniel, à laquelle vous conduirait votre facilité à vous en croire coupables : et d'ailleurs le péché véniel dont vous ne vous croiriez pas coupables serait bien effacé d'abord par le renouvellement de votre détestation de tous les péchés de cette espèce.

Passez courageusement sur tout jusqu'à ce que les bornes de la loi de Dieu, bien sensibles, vous arrêtent, lui protestant fréquemment que pour la vie vous ne voudriez pas l'offenser même véniellement ; et soyez bien persuadés que tant que vous persévèrerez dans cette résolution et dans cette pratique, malgré bien des fautes de faiblesse inévitables dans cette vie, Dieu ne permettra pas que vous tombiez dans le crime et que vous vous perdiez.

Oh ! combien cette généreuse résolution et cette fidèle pratique ne dissiperaient-elles pas de peines, ne lèveraient-elles pas de scrupules, ne donneraient-elles pas de joie sainte, n'attireraient-elles pas de grâces, et n'assureraient-elles pas notre salut, qui court risque jusque dans les âmes scrupuleuses, et par leurs scrupules mêmes ! Souvent leurs scrupules sur des choses de rien concourent à les aveugler sur des points essentiels, et toujours ils les en distraient. Combien cette dernière réflexion ne doit-elle pas les tenir dans l'humilité, mais sans trouble, exciter leur vigilance, et les porter à combattre leurs scrupules !

XVIII. — Avez-vous toujours trouvé raisonnables et solides les incertitudes de votre conscience ? Cent et cent fois vous les avez reconnues chimériques. Ne serait-ce donc pas une souveraine imprudence de suivre un guide aussi sujet à s'égarer, et à vous faire égarer avec lui, par préférence à ceux qui ne vous ont jamais fait faire une fausse démarche ?

XIX. — Vos directeurs ont la grâce et l'autorité pour vous conduire, et votre conscience scrupuleuse manque de toutes les deux. Toute son autorité se borne à vous faire une loi de lui résister, et la grâce que vous devez demander à Dieu, c'est de vous préserver de ses surprises.

XX. — Vous dites que vos confesseurs ne peuvent voir ce qui se passe en vous, ni entendre le témoignage que votre conscience vous rend. Que n'ajoutez-vous qu'il est surprenant que Dieu les ait établis juges de ce qu'ils ne peuvent

connaître? Pensez-vous bien vous connaître vous-même? Ce serait vous abuser. Vous êtes trop près de votre propre cœur. Vos directeurs sont à votre égard dans la juste distance. Un médecin ne sent pas le mal de son malade; il en juge cependant par les symptômes plus sainement que le malade n'en jugerait lui-même.

Mais encore, ce témoignage de la conscience qui vous fait tant de peur, et qui vous fait résister à ceux qui vous dirigent, est-il précis, net, et sans incertitude? Vous n'oseriez le dire. La décision de vos directeurs n'a-t-elle pas tous ces caractères? Vous ne pouvez en disconvenir. Il ne vous reste plus qu'à dire pourquoi vous déférez à un témoignage confus et incertain, préférablement à celui qui est clair et assuré.

XXI. — Je l'ai déjà dit : mais je ne saurais trop le répéter, l'obéissance est le grand, et presque l'unique remède des scrupuleux. Elle doit être prompte, résolue et constante; elle doit être le fruit d'une entière confiance, et non d'une autorité despotique. Elle doit soumettre l'esprit aussi bien que le cœur, autrement le remède serait pire que le mal. Ce n'est pas qu'il faille leur faire beaucoup de raisonnements pour les convaincre. On doit rarement leur faire sentir qu'on a raison de leur commander, il suffit qu'ils soient persuadés qu'ils ont raison d'obéir. Vouloir toujours, ou le plus souvent, lever leurs doutes par la voie du raisonnement serait un travail aussi stérile que pénible et long; il augmenterait même le mal, en les entretenant et en les fortifiant de plus en plus dans le goût de discourir et de subtiliser, et de se conduire par la conviction plutôt que par l'obéissance. Celle-ci doit être leur pain de tous les jours : le raisonnement ne doit être employé que rarement et à propos, comme un assaisonnement à leur nourriture, afin qu'ils ne s'en dégoûtent pas. La patience à les écouter, la condescendance à leur prouver qu'on les entend, autant qu'ils peuvent être entendus, et souvent mieux qu'ils ne s'entendent eux-mêmes, la douceur complaisante envers eux, leur conviction du zèle suffisamment éclairé de ceux qui les conduisent, leur doivent tenir lieu des raisonnements les plus exacts et les plus concluants.

XXII. — La soumission d'esprit que les scrupuleux doivent avoir pour leurs directeurs doit aller non-seulement jusqu'à croire qu'ils décident bien leurs doutes, mais encore jusqu'à se croire eux-mêmes capables de les décider dans les occasions où on leur ordonnera de le faire, et sur les principes qu'on leur prescrira. C'est un moyen d'abrégé

beaucoup le travail des confesseurs, de ménager un temps précieux que bien des pénitents réclament, tandis qu'un seul le leur ravit, et de soulager beaucoup le malade, et en même temps de le conduire bientôt à une entière guérison, s'il continue l'usage du remède, malgré la répugnance et les dégoûts. Pour abréger toujours davantage le travail, et pour parvenir à une plus prompte guérison, on pourrait défendre aux scrupuleux de porter jamais en confession aucune des peines qu'ils auraient décidées eux-mêmes, même en leur faveur, par soumission aux ordres de leurs confesseurs, et conformément aux maximes qu'ils leur auraient données. Ceux-ci savent assez quand il sera temps d'exiger de leurs pénitents une obéissance si pénible dans sa pratique, mais si utile dans ses effets, après qu'ils les auront fait passer par des épreuves moins fortes, qu'ils les auront bien connus, et qu'ils se seront bien fait connaître eux-mêmes.

XXIII. — Pour vous rendre l'obéissance toujours plus consolante et plus utile, persuadez-vous fortement qu'elle vous est nécessaire, que Dieu veut que vous vous y assujettissiez, et que, par une conséquence nécessaire, il ne vous imputera jamais à blâme ce que vous aurez fait par une obéissance toute chrétienne à un sage directeur. Développons cette maxime, qui est fondamentale en cette matière. Le scrupule est un mal, et un grand mal. C'est le vôtre : Dieu veut que vous vous en guérissiez, et l'obéissance en est le plus sûr remède. Ces principes sont incontestablement établis par tous les auteurs qui ont traité cette matière, dont plusieurs sont reconnus pour saints, et ils ne demandent plus aucune discussion. De là je raisonne ainsi : Si Dieu veut que vous guérissiez du scrupule, et si l'obéissance en est le plus sûr moyen, Dieu veut que vous vous y assujettissiez ; et tout ce que vous ferez par obéissance à vos confesseurs éclairés sera un accomplissement de sa volonté ; par conséquent, quand vos confesseurs, par une méprise personnelle, erreraient dans la décision de vos doutes, vous n'erreriez pas ; et il est de la bonté de Dieu, et même de sa souveraine équité, de ne pas vous imputer les méprises où pourrait vous induire cette religieuse déférence à leur autorité, puisque ce serait en vous une erreur bien innocente, et non une malice ; qu'en le faisant, vous auriez suivi l'ordre que Dieu a établi, et qu'ainsi vous n'auriez pas fait votre volonté propre, en quoi consiste le péché, mais la sienne, qui est la règle souveraine de toute justice ; que ce ne serait pas votre penchant que vous auriez suivi, mais la raison et la prudence ; qu'il vous en aurait bien moins coûté de suivre vos scrupules que de

leur résister; et que ce n'est pas pour vous flatter que vous auriez obéi, mais pour vous vaincre.

XXIV. — Quoique le raisonnement que nous venons de faire paraisse clair et concluant, mettons-le dans un autre jour, pour le faire pénétrer, s'il est possible, dans l'esprit des scrupuleux, à qui les choses les plus évidentes ne le paraissent aucunement dès qu'elles ne sont point conformes à leurs idées. Les lois de Dieu et des hommes obligent par elles-mêmes; mais il faut, dans la pratique, qu'elles nous soient appliquées par la conscience, qui est le jugement pratique de la raison, qui nous dicte dans le moment, quand nous sommes bien disposés, ce que nous devons faire. Les lois sont toujours les mêmes, mais elles n'obligent pas également; et on ne pèche pas également en les transgressant, parce qu'elles ne sont pas également appliquées par une conscience droite. L'ignorance invincible, la véritable bonne foi excuse de péché ceux qui transgressent quelque loi divine ou humaine, parce que la conscience ne leur propose pas alors cette loi. Aussi, comme dit saint Bonaventure : *La conscience large sauve souvent celui qui mériterait d'être damné* (1), c'est-à-dire qui fait des œuvres dignes en elles-mêmes de la damnation éternelle; parce qu'elle ne lui dicte pas que la loi qu'il transgresse l'oblige dans ce moment. *Et au contraire, la conscience trop rigide damne quelquefois celui qui mériterait d'être sauvé*; parce qu'il ne fait rien qui l'en rende indigne, que de ne pas faire ce que la conscience lui propose comme une obligation, mais qui dans le fond n'en est pas une pour lui. Si donc une personne scrupuleuse, agitée de quelque perplexité au sujet de certains devoirs qu'elle craint de n'avoir pas remplis, après avoir proposé son doute à son directeur sage et éclairé, fait ce qu'il lui prescrit sans aucun égard à ce doute, sur ce principe universellement reçu qu'un scrupuleux doit toujours obéir dans ses doutes, elle fait ce que la conscience lui propose comme le mieux qu'elle puisse faire; et par conséquent, quand le confesseur se tromperait, elle est exempte de tout péché, parce qu'elle agit selon sa conscience.

Il serait inutile de dire que la conscience lui proposait ce devoir à remplir. Car elle ne le lui proposait pas comme une obligation certaine, mais comme une simple crainte; et cette crainte, dit saint Bonaventure, n'est pas le jugement de la

(1) *Conscientia nimis larga sæpe salvat damnandum; conscientia nimis stricta e contra sæpe damnat salvandum. Compend. theolog. veril., lib. II, cap. LII.*

conscience, qui est la règle immédiate de nos actions (1). Cette crainte, bien loin d'être un jugement, n'est pas même un vrai doute : car le doute dit le pour et le contre, avec des raisons égales de part et d'autre ; au lieu que cette crainte n'est qu'une incertitude de l'âme, dont on ne saurait souvent donner aucune raison, ou du moins dont les raisons sont sensiblement détruites par celle de l'opposé : c'est à quoi les scrupuleux doivent faire attention, pour bien distinguer ces deux choses, qu'ils confondent, et qui sont si différentes ; car le plus souvent ils croient douter, lorsqu'ils ne font que craindre. J'ose même dire que souvent ce n'est pas une crainte de leur esprit, qui doit toujours avoir quelque motif, au moins léger, mais une peur de pure impression, semblable à celle des enfants dans les ténèbres, de laquelle ils ne savent donner d'autres raisons que la peur même et l'obscurité. Ainsi on peut dire qu'ils tremblent de crainte, sans avoir un véritable sujet de craindre (2). On en voit craindre avec les dernières alarmes, sans savoir pourquoi. Alors, pour peu qu'ils soient raisonnables, on leur fera aisément entendre qu'une crainte sans fondement n'est qu'une crainte puérile, plus digne de leur pitié que de leurs réflexions, et, pour peu qu'ils soient dociles, on les fera d'abord résister à cette impression, et bientôt l'oublier.

Quand ce serait une crainte véritable, et qu'elle irait même jusqu'au doute, le scrupuleux devrait toujours obéir, et en obéissant, il serait sans reproche, quand même le devoir sur lequel roule sa peine ne serait pas rempli ; parce que ce doute est une incertitude de la raison et non un jugement de la conscience, et que c'est le jugement qui est la règle de nos actions. La raison lui présente ce doute, non comme une lumière pour sa conduite, mais comme une matière à son obéissance. Il obéit : il suit donc le dernier jugement de sa conscience, qui doit immédiatement le déterminer ; et en prenant le parti qui lui est proposé par ceux qui le dirigent, ce n'est pas seulement par obéissance, mais véritablement par conscience qu'il le prend. S'il semble résister à celle-ci, ce n'est qu'en apparence qu'on lui résiste, mais en effet il se conduit par sa lumière. C'est par conscience qu'il résiste à sa conscience ; par une conscience raisonnable et décidée, à une conscience scrupuleuse et incertaine.

XXV. — Tournons encore ce raisonnement d'une autre

(1) Aliud est conscientia, aliud timor conscientie. *Compend. theolog. verit.*, lib. II, cap. LII.

(2) Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. *Ps.* XIII, 5.

manière, pour le rendre de plus en plus sensible. Nous ne sommes pas toujours obligés de faire ce qui est le plus sûr, ce qui nous approche le plus de la loi de Dieu, ce qui nous éloigne le plus du péché; mais seulement ce qui paraît le mieux fondé, le plus raisonnable, et que la prudence chrétienne nous dit que nous devons faire. Cette vertu a sur nous un empire si absolu, quoique extrêmement doux, qu'elle assujettit la conscience même, qui n'est la règle de nos actions qu'autant que la prudence la dirige. Or, la raison et la prudence disent aux scrupuleux, d'après les saints et les auteurs moraux, qu'ils ne peuvent rien faire de mieux que d'obéir, malgré leurs craintes et leurs doutes; donc en obéissant ils agissent sagement, prudemment, et d'une manière irréprochable, quand même au fond, par une méprise de leur confesseur et par la pureté de leur obéissance, ils s'écarteraient de la loi. Abrégeons tout ce raisonnement, afin qu'il puisse entrer dans les esprits prévenus des scrupuleux.

Tout ce que l'on fait dans une véritable et entière bonne foi, quand ce serait matériellement contre la loi de Dieu, n'est pas un péché, mais plutôt une bonne œuvre, si on le fait par de bons motifs. Or, en suivant dans vos perplexités et dans vos doutes l'avis d'un sage directeur, vous êtes dans une véritable et entière bonne foi, puisque vous faites ce que vous dictent, non une ignorance coupable, non une inadvertance de dissipation, non une erreur de penchant, mais ce qu'une réflexion sérieuse, un jugement éclairé, une maxime incontestable vous proposent comme le mieux, selon la doctrine de tous les auteurs, et selon les règles de la prudence: donc vous ne péchez pas, mais, au contraire, vous méritez devant Dieu par votre obéissance, quand vous donneriez matériellement quelque atteinte à sa loi par votre action.

Ce raisonnement est si commun aux docteurs moraux, qu'il est inutile d'en citer aucun; et il est d'ailleurs si lumineux par lui-même, qu'il n'a pas besoin d'être autorisé. Une personne qui, ne pensant prendre que sur son propre sens et sur sa propre volonté, aurait pris innocemment sur la loi de Dieu ce qu'elle aurait donné à une légitime soumission, pourrait dire confidemment à Dieu: Seigneur, voudriez-vous frapper une âme droite à cause de son ignorance, et d'une ignorance qui vient de sa simplicité et de son obéissance, et non de sa négligence et de sa dissipation (1)?

(1) Domine, non gentem ignorantem et justam interficies? *Gen.*, xx, 4.

XXVI. — Soyez donc obéissant : mais ce n'est pas tout, c'est même peu, si vous n'êtes encore tranquille sur votre obéissance, si vous n'obéissez autant de l'esprit que de la volonté, si vous n'oubliez vos doutes en les soumettant, si vous ne les laissez aux pieds du confesseur. Mais si vous les emportez avec vous pour les lui présenter aux confessions suivantes, ou si, sans les porter de nouveau au sacré tribunal, parce qu'on ne veut point les y écouter, vous les écoutez vous-même, et soupirez en secret après une certitude de lumière, tandis que le Seigneur vous présente celle de l'autorité, qui est bien plus assurée; enfin, si vous obéissez en esclave, moins par goût que par nécessité, moins par déférence et par acquiescement à l'autorité sacrée qui vous décide, que par crainte des derniers excès du scrupule qui vous tourmente; outre que vous n'obéissez que très-imparfaitement, vous nourrissez de toutes vos réflexions le ver qui vous dévore, et vous restez toujours dans une disposition prochaine à tomber dans les tristes excès du scrupule le plus outré. Soyez donc d'une soumission tranquille, et non d'un assujettissement inquiet. Oubliez ces doutes qui dessèchent votre âme, et qui troublent tout esprit intérieur. N'examinez plus ce qui a été décidé par une prudence éclairée. *Marchez toujours devant vous.* Revenir sans cesse sur ses pas, c'est le moyen de ne jamais avancer; se renfermer dans un cercle de perplexités, c'est renoncer à toute issue, et augmenter toujours ses peines. Reposez-vous paisiblement en Celui qui vous offre tant de confiance et de sûreté sous la conduite de ses fidèles ministres.

XXVII. — On ne vous permet pas de répéter des confessions passées ni de vous étendre à votre gré dans les présentes : on ne fait qu'abrégé vos peines, et on vous offre autant de sûreté de conscience que de repos d'esprit. Quand il en serait de ces confessions tout ce que vous vous figurez; et que vous tâchez en vain de persuader à votre confesseur; quand elles seraient nulles, dès lors que vous souhaitez sincèrement et même ardemment de les renouveler, et que c'est par une religieuse déférence à un confesseur éclairé que vous ne les renouvellerez pas, celle que vous faites maintenant, fût-elle encore mutilée par la même autorité, les renferme toutes, et est un renouvellement virtuel, quoique vous ne vous y accusiez que de quelques fautes vénielles; et tous vos péchés vous sont remis. Tout bon théologien en sait la raison : c'est que l'intégrité nécessaire à une confession ne consiste pas à s'accuser dans le plus exact détail de tous ses péchés, mais seulement de ceux

dont la discrétion et la prudence, desquelles les confesseurs éclairés connaissent l'étendue, nous permettent de nous confesser. Tous les autres sont virtuellement renfermés dans la confession qu'on fait de ceux-ci, et sont remis en même temps. Or la discrétion et la prudence vous disent surtout d'obéir, et de ne point passer les bornes qu'une autorité légitime a mises à vos inquiètes recherches et à vos pénibles déclarations.

XXVIII. — Je porte encore la chose plus loin, et je suppose qu'après une confession ordinaire, où vous ne vous reconnaissiez coupable depuis la dernière que de quelques péchés véniels, mais où, sans rappeler bien clairement de vrais péchés omis, vous déclarez votre peine sur les précédentes, votre confesseur vous envoie communier sans absolution; vous voilà extrêmement combattu par la nécessité de l'obéissance et par la crainte du sacrilège. Mais quel serait votre embarras et votre trouble si vous vous trouviez dans cette conjoncture à l'heure de la mort, si dans les trances de l'agonie vous voyiez refuser la ressource de l'absolution à vos tristes perplexités? Ce coup terrible serait capable de hâter votre dernière heure, et peut-être de vous jeter dans le désespoir; mais ce ne serait que votre timidité, et peut-être un défaut d'instruction qui ferait voir votre peine. Celui qui unirait le courage avec le savoir recevrait avec confiance le sacrement des mourants, et passerait confidemment au jugement de Dieu sans y être préparé par l'absolution du prêtre, sachant que le sacrement de l'extrême-onction, dans cette circonstance, opère le même effet que celui de la pénitence. Ce que je dis du sacrement de l'extrême-onction, plusieurs graves théologiens le disent aussi de celui de l'Eucharistie, d'après saint Thomas. Ainsi, quoique ordinairement ce sacrement suppose l'état de grâce en celui qui le reçoit, il le produit cependant quelquefois, et il efface le péché mortel en celui qui, ne s'en croyant pas coupable, le reçoit dans la bonne foi. Or il ne paraît pas y avoir de plus grande bonne foi que celle que forme dans une âme scrupuleuse la décision de son confesseur. C'est donc à tort qu'elle se tourmente par la crainte de faire des sacrilèges, lorsque, par son ordre et sans certitude de son mauvais état, elle communique sans absolution; puisque, dans la bonne foi où la mettent la décision du confesseur et sa propre déférence, le sacrement qu'elle reçoit, bien loin d'être un nouveau péché, lui efface tous ceux même mortels dont elle pourrait être coupable.

XXIX. — Les scrupuleux trouveraient encore une source

abondante de paix et un moyen sûr de s'épargner bien des peines, s'ils s'occupaient plus de l'amour du bien que de la crainte du mal, s'ils étaient plus attentifs aux vertus qu'ils doivent pratiquer qu'aux fautes qu'ils commettent. Je sais que chacun de ces deux objets a son temps et ses droits ; je conviens que l'on cultiverait infructueusement les vertus, si l'on ne travaillait en même temps à déraciner les vices ; mais les scrupuleux n'en sont pas moins condamnables de s'occuper trop souvent et trop longtemps du sentiment et de la confession de leurs fautes, trop rarement et trop superficiellement de leurs remèdes, et presque jamais des moyens d'acquérir les vertus opposées. On doit ordinairement mettre plus de temps à l'acquisition de la vertu qu'à la destruction du vice. C'est abréger le travail et en assurer le succès. La bonne habitude détruit toujours la mauvaise ; mais la destruction de la mauvaise ne suffit pas pour former la bonne. Cette maxime convient singulièrement aux scrupuleux. La vue et l'amour du bien réjouissent le cœur, le remplissent d'une ardeur courageuse, et le mettent en paix : au lieu que la vue trop fréquente de ses fautes ne produit que la timidité, la tristesse et le trouble.

XXX. — De l'amour du bien suit nécessairement l'aversion pour le mal et l'éloignement du péché, même véniel. Dans cette aversion et cet éloignement, une âme scrupuleuse trouve un grand fonds de décision pour toutes ses doutes de péché mortel. Car, pour les véniels, elle doit ordinairement les détester sans les décider, et s'en humilier sans beaucoup examiner si elle en est coupable. Les examens rigoureux sur des fautes légères marquent souvent beaucoup d'amour-propre, et causent ordinairement plus d'embarras de conscience qu'ils ne procurent de progrès dans la vertu. Ce travail excessif qu'on se donne pour éclaircir des doutes, et des doutes qui reviennent souvent, ralentit la dévotion, dont la ferveur effacerait en un moment, et sans examen, des fautes réelles, et tournerait même à son profit des fautes douteuses. C'est d'ailleurs une maxime qui me paraît sûre, et que je crois être de saint François de Sales, qu'il ne faut pas trop craindre les péchés véniels, dont les occasions sont si fréquentes ; que la timidité nous jetterait dans des perplexités continuelles qui ne nous retarderaient pas peu dans le chemin de la vertu. Un voyageur qui marche à grands pas, et qui fait beaucoup de chemin, quoiqu'il bronche quelquefois, et que quelquefois aussi il s'écarte de sa route, est sans doute préférable à celui qui marche avec tant de précaution, qu'il ne fait point de faux

pas, mais qui aussi fait peu de chemin ; qui pose le pied avec la dernière circonspection, dans la crainte de rencontrer quelque petite pierre qui le blesse, ou de faire lever quelque poussière qui l'offusque ; qui s'arrête à tous les sentiers, et qui perd beaucoup de temps à examiner et à se tourmenter par la crainte de s'écarter un peu. Il faut donc appréhender moins de faire des fautes, mais être beaucoup plus résolu de n'en commettre aucune de propos délibéré.

Une âme qui est dans cette ferme résolution de ne commettre aucun péché, même véniel, avec une pleine connaissance, peut donc, et doit se dire à elle-même avec beaucoup de courage et de confiance, pour se tranquilliser dans ses doutes accablants : Je hais le péché, et j'en évite les occasions : ma disposition ordinaire est de n'en commettre aucun, même des plus légers ; et si j'y tombe par faiblesse, du moins je n'y croupis point par habitude. Pour le péché mortel, il me semble que je le hais plus que tous les maux du monde ; et la grande peine que je sens maintenant par la seule crainte d'y être tombé m'en est une preuve. Quel mal ai-je donc fait dans cette occasion qui fait le sujet de mon trouble ? Si je suis coupable, ce ne peut être que de quelque négligence, ou de quelque faiblesse peu réfléchie. Que j'aie entièrement consenti au crime, c'est contre toute apparence. L'homme ne passe point en un instant, et sans milieu, d'une extrémité à l'autre, du soin de son salut, et même de sa perfection, à la révolte contre Dieu et au péché mortel. Ce n'est que par degrés qu'on tombe jusqu'au fond de cet abîme. On roule quelquefois peu rapidement, il est vrai, mais enfin on roule : on ne se précipite pas, mais on descend de Jérusalem à Jéricho ; pour pécher mortellement, il faut un consentement parfait, et j'ai tout lieu de croire que si j'eusse eu toute ma liberté et toute ma réflexion dans l'occasion qui fait ma peine, le péché mortel m'aurait fait autant d'horreur qu'il m'en fait maintenant.

XXXI. — Cette réflexion peut beaucoup tranquilliser une âme dans les scrupules qui regardent uniquement le passé ; mais pour ceux qui regardent le temps présent par rapport au passé, comme sont les doutes que l'on pourrait avoir si l'on a suffisamment rempli certains devoirs et si l'on ne doit pas y revenir, ce qui fait le plus grand tourment des scrupuleux, ils pourront se décider eux-mêmes à peu près de cette manière : Il n'est rien que je ne sois prêt à souffrir plutôt que d'offenser le Seigneur, surtout mortellement. Fallût-il revenir, non une fois, mais plusieurs, au devoir

que je crains de n'avoir pas rempli, je n'hésiterais pas entre cette petite peine et le plus grand de tous les malheurs, qui est la perte de Dieu. Si donc je n'y reviens pas, ce n'est pas la peine que j'appréhende, mais c'est le scrupule que je veux éviter. Ce n'est point paresse, puisque je fais des œuvres de surrogation bien plus pénibles que celles-ci ; c'est prudence, puisque la raison me l'inspire. Ce n'est donc pas indifférence pour Dieu, puisque mon grand, mon souverain, mon unique désir est d'être tout à lui : c'est zèle pour son service et pour son amour, puisque rien ne m'empêche tant de le contempler, de le goûter, de l'aimer et de me reposer en lui, que ces peines intérieures que je veux surmonter. Ces craintes de n'avoir pas bien fait mon devoir, dont je suis maintenant agité, ne sont pas des alarmes nouvelles, mais d'anciennes impressions ; ce ne sont pas des lumières, mais ce sont des troubles : cent et cent fois on me les a fait mépriser, et plus souvent encore j'aurais dû les mépriser de moi-même, puisque je n'y vois que le oui et le non, qui ne sont pas de la simplicité de Dieu et de l'invariabilité de sa lumière, mais de l'ignorance et de l'instabilité de la chair (1). Mais la raison qui m'inspire, et l'autorité qui m'ordonne de l'écouter me disent ce oui immuable qui peut seul fixer mes incertitudes, et m'unir à Jésus-Christ par l'uniformité de la paix de l'âme (2). Je suppose donc ce devoir rempli, et je m'en fais encore un plus essentiel de n'y pas revenir, pour n'être pas toujours, comme un enfant, le jouet de mille idées vagues et de vaines imaginations, mais pour acquérir la solidité de l'âge parfait. Les fautes que j'ai faites en satisfaisant à cette obligation sont, pour la plupart, des effets du désir ordinaire et excessif que j'ai de n'en point faire ; et ainsi ce qui les a causées les justifie : plus je les crains ordinairement, plus j'ai lieu maintenant de ne les point craindre. Assurément je n'eusse point fait par réflexion ce que je crains tant tous les jours, ce que je craignais, en commençant cette action et en la continuant, de faire par fragilité. Et après tout, si je l'eusse fait avec réflexion, je verrais maintenant sans nuage, et ce que j'aurais fait, et la réflexion qui me l'aurait fait faire.

XXXII. — Ces raisonnements ne doivent pas se faire dans toutes les occasions, ni même dans la plupart : les scrupuleux entretiendraient par là leur habitude de raisonner avec leurs craintes et leurs doutes, ce qui est la source de

(1) Numquid levitate usus sum? aut quæ cogito, secundum carnem cogito, ut sit apud me Est et Non? II^e *Épît. aux Corinth.*, I, 17.

(2) Jesus Christus... non fuit Est et Non, sed Est in illo fuit. *Ibid.*, 19.

leur mal ; il suffit de les faire lorsqu'on se sent le plus agité. L'impression qu'ils feront dans l'âme influera , lors même qu'elle n'y pensera point , dans tout le détail de leur conduite , qui en deviendra toujours plus ferme , plus raisonnable et plus sûre. Hors ces occasions des plus vives alarmes, il faut couper court et sans raisonner avec ses peines ordinaires, dès qu'on reconnaît du premier coup d'œil que l'on a fait son devoir, du moins pour l'essentiel. Je dis du premier coup d'œil, et non du premier mouvement ; car c'est par la lumière de la raison, et non par un sentiment d'impression, que nous devons nous conduire.

En faisant ces raisonnements, il ne faut pas vous arrêter à répondre à toutes les objections qu'une conscience alarmée forme contre votre éloignement du péché ; il faut le supposer sans contestation sur le gros de votre conduite. L'éloignement du péché ne consiste pas à n'en commettre plus aucun, mais à avoir un désir sincère de n'en plus commettre, à gémir de ceux que l'on commet par faiblesse , et à se précautionner contre tous. Jouir de Dieu et ne plus l'offenser n'est le propre que des saints qui sont dans le ciel : le servir et faire pénitence de ses fautes l'est de ceux qui sont sur la terre.

Ce qui doit vous encourager à vous décider sur des raisonnements lorsque vous vous trouverez accablé des plus fortes craintes, c'est que, quand vous en tireriez quelquefois des conséquences trop favorables, et quand, ne croyant que mépriser des craintes frivoles, vous passeriez par-dessus des doutes fondés, ce ne serait pas en vous une malice coupable, mais une innocente erreur. La droiture de vos intentions, la bonne foi dans laquelle vous agiriez, la nécessité de vaincre vos scrupules, l'obéissance que vous rendriez à votre directeur en vous décidant vous-même, le trouble intérieur qui vous empêcherait de discerner l'éclat des raisons pour et contre, vous excuseraient devant Dieu ; et si jamais la conscience large peut sauver, comme je l'ai déjà dit d'après saint Bonaventure, c'est dans cette occasion. Jésus-Christ, bien loin de vous faire un crime de l'avoir pris pour un fantôme à travers les ténèbres, vous tendrait la main pour vous préserver du naufrage. Remplissez-vous donc de courage et de résolution ; car il en faut beaucoup pour vaincre des scrupules invétérés. Mais aussi la lumière, la joie et la paix que vous verrez sensiblement renaître à mesure que disparaîtront ces ténèbres, ces chagrins et ces inquiétudes , seront le soutien de votre faiblesse, comme le fruit de votre travail.

XXXIII. — Un scrupuleux qui lira ces réflexions dira d'abord : Ce n'est pas moi qu'elles regardent. Eh ! qui donc regarderont-elles ? car tous diront comme vous. Ceci est fait pour des gens le plus souvent occupés de l'état de leur conscience, rarement tranquilles devant Dieu, et presque jamais satisfaits sur l'accomplissement de leurs devoirs ; gens d'une façon de penser toute singulière, du moins en ce qui fait le sujet de leurs perplexités ; que tout le monde condamne, jusqu'à leurs semblables ; qui tournent contre eux-mêmes tout ce qu'on peut leur dire pour les tranquilliser, parce qu'ils prennent toujours les choses du côté qui leur est le moins favorable, et qui ne croient jamais s'être assez expliqués, quoiqu'ils aient été infinis sur des choses que les plus timorés regardent comme des minuties : gens qui, faisant ce que font les gens de bien, ne croient jamais le faire comme eux, et qui, ne péchant pas dans leurs actions, croient toujours pécher par pensées : gens que leurs confesseurs, leurs amis et généralement tous ceux à qui ils s'ouvrent, regardent comme des scrupuleux, et qui ne veulent point se persuader qu'ils le sont, ou qui, s'ils le croient en général, n'en conviennent jamais lorsque l'on entre dans le détail de leurs actions : gens enfin peu égaux, toujours indécis, et dont l'humeur et les idées varient d'un moment à l'autre. Si vous refusez obstinément de vous reconnaître à ce portrait, quoique tout le monde vous y reconnaisse, ceci en effet ne sera point pour vous.

XXXIV. — La jalousie de Dieu, qui poursuit une âme infidèle par ses miséricordieuses rigueurs, est quelquefois la source de nos ténèbres intérieures et de nos doutes affligeants. Alors le mal est utile, pourvu que nous en reconnaissons la cause, et que nous n'en négligions point le remède. Ces scrupules sont la punition de nos infidélités : la cessation de nos infidélités en est le remède. Ce sont comme des épines dont Dieu borde notre chemin, parce qu'il voit notre grande facilité à nous en écarter (1). Si nous allons droit à lui, et si nous le cherchons de tout notre cœur comme le Roi-Prophète, il nous fera marcher dans des chemins spacieux et semés des fleurs que produit l'amour parfait. On voit tous les jours des gens que ces peines rendent sérieux, appliqués, exacts, de légers, dissipés et peu soigneux qu'ils étaient. Heureuses peines, qui font en peu de temps ce que l'oraison, les saintes lectures, l'attrait intérieur et les sacrements n'avaient pu faire en plusieurs années !

(1) *Sepiam viam tuam spinis... et semitas suas non inveniet. Osée, II, 6.*

Le remède est violent, mais nécessaire, quand les autres n'ont point réussi. Que ceux que Dieu attire fortement à lui prennent bien garde de le mettre dans la dure nécessité d'en user. Que ceux auxquels il l'applique ne s'arrêtent point à chercher le repos dans la seule exactitude à leurs devoirs essentiels; ils ne feraient que prolonger leur peine. Leur moyen d'en voir la fin, c'est de ne se rien pardonner. Dieu sera toujours irrité tandis qu'Achan retiendra une partie de ce qui est voué à l'anathème (1). Interrogez devant Dieu votre propre cœur, comme le saint conducteur du peuple de Dieu interrogea ce méchant Israélite : obligez-le à ne rien dissimuler de tout ce que l'esprit de Dieu lui reproche : *Confitere, ne abscondas*; et sacrifiez sans ménagement toutes ces infidélités secrètes qui sont la cause de votre trouble (2).

Il arrive souvent que des âmes que Dieu poursuit miséricordieusement par des peines intérieures, pour les faire mourir à elles-mêmes, faute de discerner la voix de Dieu, se tourmentent sur la validité de leurs confessions passées, et par la crainte de quelque péché secret qu'elles croient exciter contre elles la colère de Dieu : alors elles se tourmentent pour découvrir ce péché, et pour réparer le défaut de leurs confessions en les réitérant. Elles se donnent beaucoup de peine et sans fruit, parce qu'elles cherchent la cause de leur mal là où elle n'est pas. Elles font comme le jeune Samuel, que Dieu appelle, et qui court à Héli. Cette erreur était pardonnable à un enfant qui n'était pas encore instruit dans les voies de Dieu, et qui ne savait pas discerner sa voix (3) : mais des gens déjà exercés dans la vie intérieure ne devraient pas tomber dans ce défaut; du moins doivent-ils savoir que dans ces sortes de perplexités, dont on ne reconnaît pas la vraie cause, l'ouverture à un directeur éclairé est le seul parti qu'il y a à prendre, après la prière et une réflexion sérieuse sur ses infidélités envers Dieu.

XXXV. — Quelquefois ce ne sont pas tant des défauts sensibles que Dieu châtie par des peines intérieures, qu'un reste d'amour-propre dont il nous purifie. C'est une rouille imperceptible et un alliage délicat que le feu de la tribulation le plus actif et le plus pénétrant peut seul nous ôter (4).

(1) *Josué*, VII, 19.

(2) *Quia turbasti nos, exturbet te Dominus. Jos.*, VII, 25.

(3) *Porro Samuel nescidum sciebat Dominum. 1er Liv des Rois*, III.

(4) *Excoquam ad purum scoriâ tuam, et auferam omne stannum tuum. Is.*, I, 25.

Ce que nous pouvons alors faire de mieux, et ce que nous devons faire avant toute autre chose, c'est de baiser la main de Dieu, qui fait sur nous ces rigoureuses mais salutaires opérations, et de le prier de hâter son ouvrage, afin que nous puissions l'aimer d'un amour chaste, et jouir de la paix intime d'un cœur parfait.

XXXVI. — Sans préjudice de cette entière soumission aux coups de la main du Seigneur, nous devons employer les moyens ordinaires pour surmonter les scrupules que nous jugeons qu'il nous ménage. Car il le veut ainsi, comme il veut qu'on fasse des remèdes dans les maladies mêmes qu'il nous envoie pour notre bien spirituel. Et, outre qu'on pourrait souvent s'y tromper, prenant pour un scrupule de providence celui qui naîtrait d'un autre principe, les remèdes font le même effet que le mal et entrent également dans la voie de notre sanctification; de même que les potions amères, le régime et l'assujettissement aux médecins font souvent autant et quelquefois plus souffrir un malade que la maladie même.

XXXVII. — Si le mal vient du vice séduisant de l'amour-propre, qui nous remplit d'une haute idée de nous-même, et qui fait que tout ce qui nous humilie nous révolte et nous déconcerte, le remède est connu. N'ayez que des pensées désavantageuses de votre vertu et de votre capacité; que vos lumières disparaissent devant celles d'autrui: que vos fautes journalières, reconnues ingénument, abattent l'enflure de votre cœur: que vos anciens égarements, assidûment médités, confondent votre présomption. Vous gagnerez sur le scrupule autant que vous perdrez de la bonne idée de vous-même; accoutumé à considérer la corruption de votre cœur, son infection ne vous donnera plus cette agitation qui trouble. Ne cherchant point à briller à vos propres yeux ni à ceux d'autrui, l'obscurité de votre âme ne vous causera point cette horreur qui saisit, ni cette confusion qui chagrine. Les incertitudes de votre état présent, dès que vous les accepterez comme une juste punition de vos désordres passés, ne vous jetteront plus dans de tristes alarmes. Vous ne serez plus effrayé de votre petitesse, dès que vous ne voudrez plus vous mesurer avec personne, vous regardant comme inférieur à tous. Laissant aux autres les faveurs signalées du Ciel, les vertus héroïques, les grandes consolations, alors la médiocrité de votre grâce, la multitude de vos défauts, l'aridité de votre âme ne vous donneront point ce chagrin qui naît de l'ambition et qui produit la tristesse. Sans avoir ces grandes grâces, dont

vous vous estimerez indigne, vous posséderez un des plus grands biens qu'elle puisse produire, la paix du cœur; et vous ne vous exposerez pas à un grand mal qui en résulte souvent par notre perversité, la présomption de l'âme. Vous jouirez sans trouble et vous vous enrichirez sans risque de votre pauvreté, non avec le paresseux qui hait le travail, mais avec l'humble qui craint le faste.

Peut-être ne pensez-vous pas que ce remède soit celui qu'il vous faut, ni que votre mal soit celui qu'il attaque; mais, outre que cela même prouve qu'il vous est nécessaire, ce qui doit vous donner un grand désir d'en user, c'est qu'il ne peut jamais que vous être utile. Les regards de Dieu s'arrêtent sur l'humble, et ces regards tout lumineux dissipent nos ténèbres, et avec elles disparaissent nos doutes et nos perplexités.

XXXVIII. — Quand le démon serait l'unique cause de vos scrupules (et je crois que du moins il y entre toujours pour beaucoup), le remède dont nous venons de parler serait encore très-salutaire. Les principales forces que nous devons opposer au prince des orgueilleux sont l'humilité, qui le confond, l'obéissance, qui le déconcerte, et la prière, qui le met en fuite. Et puisqu'il a beaucoup de part à toutes les différentes espèces de scrupules qu'il excite ou qu'il fomenté, ces trois moyens de le combattre doivent être employés partout.

XXXIX. — Finissons par un avis nécessaire à ceux qui se trouvent fort soulagés après de longues et extrêmes souffrances : c'est de ne point donner dans un piège subtil où plusieurs ont été pris lorsqu'ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour sortir entièrement de l'abîme. Ils ont comparé leur liberté présente avec leur ancien esclavage, et ils y ont trouvé une si grande différence, qu'ils en ont été saisis de crainte : et comme ils voyaient moins de danger dans la sévérité que dans le relâchement, ils sont revenus à se tourmenter, comme auparavant, sur tout ce qui avait fait autrefois le sujet de leurs peines. Leur dernier état a été pire que le premier, parce qu'ils n'étaient plus scrupuleux par tentation et par une première faiblesse, mais par rechute et par réflexion. Le grand secret, pour éviter ce piège, c'est de regarder toujours devant soi, et de ne point juger de son exactitude présente par comparaison aux scrupules passés, mais par rapport à la loi de Dieu et à la doctrine de ceux qui tiennent sa place à notre égard. La tête tourne à celui qui regarde l'abîme d'où il sort, et il risque beaucoup d'y retomber : il doit le perdre de vue, tandis qu'il est encore

sur le penchant : lorsqu'il sera hors du danger, il pourra y jeter les yeux, pour estimer comme il doit le bonheur de sa délivrance, en remercier le Seigneur, et se précautionner pour l'avenir.

Prière pour les personnes peinées par des troubles intérieurs.

Dieu d'amour, Dieu de paix, qui prenez plaisir à vous communiquer à des âmes paisibles et tranquilles qui vous écoutent dans le silence, et non leur faible imagination; qui se livrent à l'attrait de votre amour, et non à leur penchant pour le scrupule; qui suivent vos inspirations, toujours douces, et non celles de leurs ennemis, toujours turbulentes; qui sont remplies de confiance en votre bonté paternelle, et non d'excessives frayeurs, dont elle se tient offensée : mon Seigneur et mon Dieu, qui voyez combien le démon, ennemi de mon bonheur, et plus encore de votre gloire, réussit maintenant à me troubler, et à vous contrister vous-même dans mon cœur autant qu'il le peut, par mes vaines alarmes, par mes débats intérieurs, par mon activité effrénée; faites, Dieu tout-puissant, que le calme succède en moi à l'agitation, la lumière aux ténèbres, et la paix au trouble. Commandez maintenant aux démons comme vous leur commandiez autrefois, en les chassant des corps des énergumènes avec un empire absolu : commandez à mon imagination et à toutes les puissances de mon âme, qu'ils soulèvent, comme vous commandiez aux vents déchaînés et à la mer agitée. Paraissez, Seigneur, au milieu de moi, et que tous mes ennemis soient dissipés comme la fumée. Que l'éclat de votre divine présence, perçant le nuage qui m'entourne, porte en moi la sérénité de l'âme, et cette paix intime qui surpasse tout sentiment. Je la désire, ô mon Dieu, cette paix, non pour mon plaisir, mais pour votre gloire; non pour me complaire en moi-même par vanité, mais pour vous contempler, vous adorer, vous louer sans obstacles, afin que vous régniez tranquillement en moi durant cette vie, et que vous me fassiez régner heureusement avec vous pendant l'éternité de l'autre. Ainsi soit-il.

TROISIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES MOYENS PROPRES A ACQUÉRIR CETTE PAIX

CHAPITRE I

L'humilité.

I. — Cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres, est surtout nécessaire pour obtenir la paix intérieure, parce qu'elle mortifie les passions, qu'elle les affaiblit insensiblement, et qu'enfin elle les détruit autant qu'elles doivent et peuvent être détruites : moyen court qui les attaque presque toutes à la fois ; moyen doux qui les abat, pour ainsi dire, sans les combattre, qui les assujettit sans effort, et qui les réduit moins en résistant à leur force qu'en la leur ôtant, par la soustraction de leur aliment, qui est la bonne idée qu'on a de soi-même, et qu'on veut en donner à autrui, comme on subjugué ses ennemis formidables en leur coupant les vivres sans en venir aux mains. Une âme véritablement humble est toujours tranquille : et qu'est-ce qui pourrait la troubler ? Les louanges qu'on lui donne la surprennent, bien loin de l'élever ; le blâme et les reproches la réjouissent, bien loin de l'abattre ; elle voit avec plaisir qu'on pense d'elle ce qu'elle en pense elle-même. La calomnie, qui lui fait horreur par l'atteinte qu'elle donne à la vérité et à la justice, ne la déconcerte pas par l'atteinte qu'elle donne à sa réputation, qu'elle ne croit point mériter. Les prospérités ne lui enflent point le cœur, les adversités ne lui affaiblissent point le courage. Elle reçoit, dit saint François de Sales, les peines avec douceur, sachant qu'elle les mérite ; les biens avec modestie, sachant qu'elle ne les mérite pas. Elle voit les fautes d'autrui avec regret, mais sans trouble, se souvenant des siennes ; elle voit les siennes avec douleur, mais sans impatience, connaissant sa fragilité. Les préférences qu'on fait des autres à elle ne l'affligent pas ; elle est toujours trop élevée à son gré, tandis qu'il reste une place au-dessous d'elle. Est-elle à la dernière, elle se croit encore trop favorisée de ce qu'on lui permet de l'occu-

per. Elle s'écarte si loin des honneurs et des dignités, qu'elle ne peut être heurtée par les ambitieux qui y courent; elle se met d'ailleurs si bas, qu'ils la fouleraient aux pieds sans s'en apercevoir, et sans qu'elle s'en aperçût elle-même. Elle prend tant de soins de se cacher, que ses talents n'irritent point l'envie; et elle s'éloigne si fort, qu'elle se met hors de la portée de ses traits. Si on la dévoile malgré sa modestie, si on la produit malgré sa répugnance, si on l'élève malgré ses efforts, les envieux pourront vomir contre elle tout leur venin, mais ils ne sauraient nuire à son repos; bien loin de s'animer contre leur malice, elle les louera de leur discernement; elle se joindra à eux, mais sincèrement, contre le mérite que le public lui attribue, et elle les priera de se joindre à elle pour les détromper. Enfin plus elle s'abaisse, moins elle est agitée (1); et elle trouve le parfait repos dans le centre immobile de son néant.

II. — Heureuse situation! état sublime! qui devrait bien plutôt faire le sujet de l'envie, si une passion aussi lâche était capable d'aspirer à un si grand bien. Ame vraiment humble, aussi basse à vos propres yeux que vous êtes élevée aux yeux de Celui qui prend un plaisir singulier à terrasser les orgueilleux et à élever les humbles, votre justice est comme les montagnes de Dieu (2), dont la cime jouit d'une sérénité continuelle, étant au-dessus des nuages et des vents. Tandis que l'orgueilleux ne possède rien moins que le repos qu'il cherche, qu'ignorant même la route qui y conduit (3), il s'en écarte de tout ce qu'il fait de chemin pour y arriver; tandis qu'il est déchiré au dedans par la multitude et le combat de ses pensées, qu'il est agité au dehors et par les mouvements qu'il se donne pour s'avancer, et par les efforts de ses compétiteurs qui le repoussent; tandis que la réputation d'autrui enflamme sa jalousie, que la sienne propre irrite sa cupidité, que son faste le fait mépriser de ceux dont il cherche l'estime, et que sa vanité le fait tomber dans des petitesse dont il rougit lui-même en même temps qu'il mendie des applaudissements; tandis que les plus grands honneurs et le plus petit mépris concourent également à le rendre malheureux, comme le favori d'Assuérus, qui, élevé jusqu'au trône et à la familiarité du prince, soupire après l'hommage d'un Mardochée, assis avec les gardes à la porte du palais, et qui, ne pouvant l'obtenir, sèche de tristesse et verse des larmes de déses-

(1) Quanto quis in se humilior fuerit, tanto erit pacatior. *Imit. de J.-C.*, 1, 4.

(2) *Justitia tua sicut montes Dei. Ps. xxxv, 7.*

(3) *Viam pacis non cognoverunt. Ps. xiii, 3.*

poir (1); enfin, tandis que le cœur de l'orgueilleux est comme une mer agitée d'une horrible tempête, selon l'expression du Saint-Esprit (2), vous, humble de cœur, vous jouissez d'un calme parfait, don précieux d'un Dieu fidèle à ses promesses (3).

CHAPITRE II

La mortification.

I. — La mortification est aussi nécessaire à la paix intérieure que l'humilité : peut-être l'est-elle davantage, les occasions de la sensualité revenant plus souvent que celles de l'orgueil. La vie des sens est entièrement opposée à la vie intérieure : on prend sur celle-ci tout ce qu'on donne à celle-là. Le corps et l'esprit, la nature et la vertu, l'amour de Dieu et l'amour de soi-même se balancent, pour ainsi dire, mutuellement : à mesure qu'on abat l'un, l'autre s'élève ; ce sont deux puissants ennemis, dont chacun se fortifie de ce qui détruit l'autre (4). Les sens donnent bien de l'occupation à une âme qui veut les borner à la vraie nécessité ; mais ils en donnent plus à celle qui les livre à leurs convoitises. L'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre (5). Ils nous attirent sans cesse au dehors, pour nous entretenir avec les objets extérieurs, qui nous suivent en foule lorsque nous voulons rentrer en nous-mêmes. Ainsi les sens nous entretiennent dans un commerce continuels avec les créatures, qui interrompt beaucoup celui que nous voulons avoir avec Dieu.

Le plaisir tient l'âme attachée à la terre, et l'empêche de s'élever au ciel : il l'amollit d'ailleurs, et la rend faible et timide comme un enfant que la moindre chose arrête, ébranle et renverse ; au lieu que la mortification nous rend vigoureux, fermes, inébranlables. Aussi le démon, dont les traits, redoutables aux faibles, s'émoussent contre les forts, craint de se commettre avec une âme mortifiée (6), dont il est presque toujours repoussé avec perte ; mais il regarde avec mépris la piété même et les bonnes résolutions d'une âme sensuelle, qu'il est comme assuré de renverser entièrement

(1) *Esther*, vi, 12.

(2) *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest. Is.*, LVII, 20.

(3) *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. S. Matth.*, xi, 29.

(4) *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur. Epît. aux Galat.*, v, 17.

(5) *Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur. Ecclés.*, I, 8.

(6) *Pertimescit Satanas piorum vigiliis, jejunia, etc. S. Athanase.*

quand il le voudra , et dont au moins il arrêtera le progrès , si Dieu , par un secours qu'elle ne mérite pas , ne l'empêche de tomber dans le crime. Cet ennemi de notre salut a trois portes pour entrer dans notre âme et pour y mettre le trouble : ce sont la gloire , le plaisir et la cupidité. Si nous les fermons soigneusement , il est réduit à rôder autour de nous : *Circuit quærens* , etc. ; et nous pouvons nous moquer de lui , comme des gens renfermés dans une forte place se moquent des ennemis , qui ne font que tourner assez loin de ses murs sans oser l'insulter.

II. — Mais ce n'est pas assez de renoncer aux plaisirs , il faut encore aimer les souffrances. L'un ne fait que nous éloigner du vice , mais l'autre forme en nous la vertu et nous donne proprement cette force que le retranchement du plaisir ne nous donne point par lui-même. Les saints travaux fortifient l'âme comme le travail du corps le rend sain et nerveux ; et une personne qui ne s'est point exercée à une vie austère et laborieuse est aussi peu capable d'une solide vertu qu'une femme délicate et élevée dans la mollesse est peu capable des travaux pénibles de la campagne. Tout l'incommode , tout l'arrête , tout là rebute ; le moindre exercice la met hors d'haleine , et elle court d'abord aux délassements. Vrai symbole d'une âme peu exercée à souffrir ; tout l'agite , tout la chagrine , tout la révolte , et lui fait perdre cette paix réservée aux hommes de bonne volonté (1) , c'est-à-dire aux hommes d'une résolution ferme et capable de tout entreprendre , parce qu'elle est capable de tout souffrir.

Cette paix , comme celle des Etats , est le fruit de la guerre , et si l'on ne veut supporter les travaux de celle-ci , on ne goûtera jamais les douceurs de celle-là. C'est l'onction du Saint-Esprit qui nous adoucit et qui nous tranquillise intérieurement , et c'est le couteau de la mortification qui fait couler ce baume de nos âmes. Au défaut même de cette onction sensible , la mortification nous soutiendra , et nous fera combattre toute la nuit contre la mer et les vents , en attendant que le Seigneur ramène par sa présence le jour et le calme dans nos âmes (2). Elle nous donnera une paix moins sensible , mais plus solide , parce qu'elle sera dans le fond d'une âme résignée , contente de tout ce que Dieu veut , et véritablement paisible , quoique ses puissances soient agitées , comme le fond d'un vaisseau est assez tranquille , quoique les mâts de hune soient dans un continuel mouvement. Dans cet état d'agitation affligeante et de paix insen-

(1) Pax hominibus bonæ voluntatis. *S. Luc* , II , 14.

(2) *S. Matthieu* , XIV , 24.

sible nous nous croirons dans la dernière misère ; mais nous serons riches devant Dieu , qui comble de ses bénédictions cet homme caché au fond du cœur dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille et modeste (1). Ceux qui se figurent qu'il n'y a que des consolations dans la pratique de la vertu sont dans une illusion grossière. C'est ordinairement celle des commençants, qui, avec les enfants de Zébédée, ne demandent à Jésus-Christ que de jouir tranquillement avec lui des délices de son royaume. Mais que leur répond le Sauveur ? Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ? C'est aussi ce que je vous dis : Pouvez-vous souffrir, et souffrir beaucoup, et souffrir de toutes les manières, au dedans et au dehors, dans le corps et dans l'âme, les maladies et les tentations, les contradictions des hommes et l'ennui de vous-même, la guerre du démon et les épreuves du Seigneur ? Si vous êtes résolu à souffrir tout cela, vous jouirez d'un fonds de paix inépuisable comme les abîmes de la mer, ou comme les eaux d'un grand fleuve, qui se renouvellent sans cesse et qui ne tarissent jamais (2).

Peut-être ne cherchiez-vous autrefois dans la piété que les suavités qui l'accompagnent ; et c'est ce qui la rendait si inégale, parce que ces douceurs ne sont pas de tous les temps. Vous étiez dévot par intervalles, parce que vous l'étiez par sensualité. Vous vouliez, comme dit agréablement saint François de Sales, prier dans l'eau de nasse ; et dès que vos exercices spirituels n'étaient plus assaisonnés de ces douceurs, et que vous ne sentiez plus de parfums s'exhaler pendant votre prière, vous étiez triste et découragé, et votre amour-propre sensuel vous faisait aller chercher dans les créatures le plaisir que vous ne trouviez pas dans le commerce avec Dieu ; vous en perdiez la paix intérieure et le recueillement. Pour vous rendre l'une et l'autre, il fallait, pour ainsi dire, que Dieu usât de caresses à votre égard. Peut-être encore qu'étant trop délicat, la moindre occasion de souffrir vous faisait perdre la paix ; et par le combat intérieur que vous causaient les souffrances, et par l'infidélité à vos exercices, que vous abandonniez, ou dont vous vous acquittiez négligemment, les laissant un jour, comme dit sainte Thérèse, parce que la tête vous faisait mal ; le jour d'après, parce qu'elle vous en avait fait ; et le troisième, crainte qu'elle ne vous en fit. Toutes ces faiblesses étaient supportables dans votre enfance spirituelle ; mais il

(1) Qui absconditus est cordis homo in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples. *Ire Epît. de S. Pierre*, III, 4.

(2) Sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris. *Is.*, XLVIII, 18.

est temps de faire voir que vous avez grandi et que vous vous êtes fortifié, quand vous ne comptez plus posséder votre âme que par la patience (1), et par une patience de tous les moments (2), parce que les croix sont semées partout (3), de la main miséricordieuse d'un Dieu qui en sait le prix et la nécessité, et que celui qui veut être un moment sans souffrir n'aura jamais une paix solide.

CHAPITRE III

Fidélité à ses exercices.

Je viens d'insinuer une chose qui est trop essentielle pour n'être touchée qu'en passant : c'est la fidélité à ses exercices spirituels. Elle doit être grande, parce que la plus légère négligence cause un affaiblissement de l'esprit intérieur, et par conséquent de la paix de l'âme (4). Il faut que cette exactitude aille jusqu'à la rigidité, et à une rigidité qui paraît excessive, dit un grand prélat : mais sans elle tout tombe en confusion : on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir. Ce que dit ici ce pieux et savant évêque est une des véritables et grandes maximes des saints, et surtout des anciens Pères du désert, qui ne recommandaient rien si fort, surtout aux commençants, dont la vertu encore faible et chancelante a besoin d'être étayée par un corps de pratiques. On peut voir, en effet, dans toutes les histoires de ces premiers maîtres de la vie ascétique, que les plus parfaits mêmes, bien loin de se relâcher le moins du monde de cette exactitude, s'en faisaient un devoir essentiel, et quelquefois une nécessité par un saint esclavage. Ils regardaient toutes leurs pratiques de piété comme autant de remparts qui couvraient leurs grands devoirs, et qui mettaient leur salut en assurance : et dans cette pensée ils en augmentaient le nombre autant qu'il leur était possible, pour écarter de plus en plus leur ennemi, et l'obliger de porter ses assauts plus loin d'eux, avec moins d'avantage pour lui et moins de risque pour eux-mêmes. On a même vu des saints s'acquitter publi-

(1) In patientia vestra possidebitis animas vestras. *S. Luc*, xvi, 19.

(2) Necessè est te ubique tenere patientiam, si internam vis habere pacem. *Imit. de J.-C.*, II, 12.

(3) Crux semper parata est, et ubique te expectat. *Imit. de J.-C.*, II, 12.

(4) Non sine dispendio transit levis omissio exercitii. *Imit. de J.-C.*

quement de certaines pratiques austères qu'ils s'étaient prescrites, lorsque la foule qui les environnait les privait de la solitude et du recueillement que demandent ordinairement ces sortes d'exercices, parce qu'ils craignaient moins l'éclat de l'austérité que les mauvais effets de la négligence.

Cependant, sans un attrait particulier qui sort de la voie ordinaire, il ne faut point que cette rigidité aille jusqu'à la roideur ; il faut savoir céder prudemment à la nécessité et aux bienséances. Cette inflexibilité sent le caprice et l'entêtement, déshonore la piété, la rend incommode au prochain, et est ordinairement une production de l'amour-propre. Elle est directement opposée à la paix intérieure, qui demande cette souplesse contre laquelle toutes les forces extérieures s'amortissent sans éclat et sans violence. Il faut se plier sans résistance, sans dépit, sans chagrin, à ce que la charité, l'humanité, la raison exigent de nous, en prenant même, s'il le faut, sur notre règle de conduite. Mais donnons-nous de garde de nous en relâcher trop facilement : ce ne serait plus une condescendance, mais une vraie dissipation. Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté, et non le libertinage, dit fort bien l'illustre évêque dont je viens de parler. Soyons souples et pliants ; mais ayons de la force et de la consistance et comme une forte élasticité, pour nous remettre dans notre premier état dès que les obstacles seront ôtés. Au reste, l'exactitude aux pratiques personnelles et libres ne doit jamais gêner l'attrait intérieur de la paix et du recueillement, puisqu'elle n'est si nécessaire que pour les conserver.

CHAPITRE IV

Ferveur modérée.

Il faut donc s'acquitter de ces pieux exercices avec fidélité, mais non pas avec une ferveur procurée par de grands efforts, qui est moins une ferveur de l'âme qu'une ardeur toute corporelle, c'est-à-dire un échauffement de tête et de poitrine. Tout ce que l'on ajoute au mouvement qui doit venir de Dieu, et à la fidélité qui doit être en nous, est étranger à la dévotion et contraire à la paix de l'âme. Remplissons nos devoirs de piété dans leur temps et dans leur étendue, avec la modestie au dehors et le respect au dedans, l'attention dans l'esprit, la résignation et la prompte obéissance dans le cœur, et laissons à Dieu le soin de tout le reste. Encore ne faut-il pas nous inquiéter sur toutes

ces dispositions par une recherche scrupuleuse qui plairait moins à Dieu qu'à notre amour-propre. Joignons le zèle à la sainte liberté : il en résultera, non pas l'exacitute d'un débiteur superbe qui veut se libérer et ne rien devoir, ou d'un esclave malheureux qui sert un maître redoutable, mais l'attention tout aisée d'un enfant docile qui sert un père tendre.

La fidélité pour le temps et l'étendue des devoirs ne doit pas être géométrique, mais ordinaire. Le dehors doit être composé par la modestie, et non par la contrainte ou par l'affectation. Le respect doit nous humilier tout simplement, et non pas nous abattre. L'attention de l'esprit ne consiste pas à n'avoir point de distractions, mais à ne point s'y livrer quand on vient à y réfléchir ; et les sentiments du cœur ne doivent pas être sensibles, mais effectifs. Ce que nous venons de dire serait suffisant pour exclure tout ce qui est capable de faire perdre le repos que l'on goûte dans les exercices spirituels : il rectifierait le zèle déplacé et la ferveur mal entendue, si le travail excessif qu'on se donne souvent pour arrêter les égarements de l'esprit et pour exciter les mouvements du cœur, et l'inquiétude qu'on ressent de ne pouvoir y réussir, ne nous obligeaient de nous étendre un peu plus sur ces deux points, qui sont d'un si grand usage dans la vie spirituelle.

CHAPITRE V

Patience dans les distractions.

Il faut sans doute, autant qu'il dépend de nous, apporter l'attention de l'esprit à nos prières, à nos méditations, et au reste de nos pieux exercices qui demandent l'application intérieure, mais sans crainte des distractions qui pourraient venir, sans inquiétudes pour celles qui viennent, sans alarmes pour celles qui sont déjà passées. Il en est à peu près de l'attention comme de l'intention ; elles subsistent dans la même action jusqu'à ce qu'elles soient volontairement révoquées. Quelques excursions que l'esprit ait faites, on a toujours été attentif si on n'a jamais été distrait avec réflexion. Appliquons-nous, sans croire que nous pourrions nous fixer : la mobilité de notre esprit n'en est point capable ; il s'irrite, au contraire, et s'égare souvent à proportion des efforts qu'on fait pour le captiver. Il reste quelquefois assez tranquillement auprès de nous ; mais c'est le faire partir que de vouloir s'en assurer : ne nous occupons ni de lui ni de ses distractions, et nous serons attentifs. Tendre fortement son

imagination, c'est se fatiguer inutilement la tête, c'est ruiner sa santé sans aucun avantage, mais plutôt avec perte du côté de la paix de l'âme : c'est tenter l'impossible, et même le ridicule, que de vouloir s'en rendre le maître par ses efforts. On arrêterait plutôt l'air dans sa main, à force de le serrer, qu'on ne fixerait son imagination à force de la contraindre. Quand on réussirait pour un moment à écarter tout autre objet, elle s'occuperait de sa contrainte même.

CHAPITRE VI

Tranquillité dans les mouvements.

I. — Le cœur est plus lent et plus capable d'être fixé que l'esprit et l'imagination ; mais aussi ses mouvements sont plus imperceptibles, et c'est ce qui peine encore davantage ceux qui veulent fortement exciter ses affections et s'assurer de ses dispositions. C'est en connaître peu la nature que de penser à lui donner la détermination par le mouvement du corps, et de croire qu'il aime parce qu'on s'attendrit : cet attendrissement n'est que dans le sang et dans les organes, qui ne sont rien moins que le siège de l'amour sacré. Tout est modéré dans le service de Dieu. Il n'exige point que la tête se fatigue ou que la poitrine s'épuise par des efforts déplacés, et l'on ne doit, par conséquent, ni mettre son esprit à la torture pour en assujettir l'inconstance, ni son cœur, pour ainsi dire, sous la presse, pour en exprimer les affections. Ces mouvements produiraient un effet tout contraire ; parce que le cœur veut être libre et au large. Ce qu'on croirait quelquefois ressentir d'amour de Dieu et de zèle pour son service, ne serait rien moins que l'un et l'autre, et ainsi ce serait se procurer l'illusion de l'esprit par le tourment du corps et de l'âme.

Mais encore, est-ce véritablement l'amour de Dieu que nous cherchons par tous ces efforts ? Non, c'est notre propre satisfaction. Dieu ne demande de nous que la solide préférence, la conduite uniforme, la tranquillité de l'âme, la paisible soumission aux ordres de sa providence, le zèle attentif sans être empressé, pour accomplir sa volonté connue, et nous nous y bornerions si nous ne recherchions que lui seul. Quand nous avons dit à un ami que nous l'aimons sincèrement, que nous n'avons rien qui ne soit à sa disposition, et que nous sommes prêts à nous sacrifier nous-mêmes pour lui, nous sommes satisfaits de nous, et nous croyons qu'il a sujet de l'être, quoique nous lui ayons

donné cette assurance d'un ton simple, sans gestes animés, sans un regard plein de feu, sans mouvements convulsifs, sans une respiration forte et précipitée; et cela, parce que nous savons que les expressions naturelles et les manières ingénues sont le vrai langage du cœur, et que ce n'est que le cœur que notre ami demande. Pensons-nous que Dieu en demande davantage? Nous a-t-il jamais dit : Donnez-moi votre tête ou votre poitrine, vos mains ou vos yeux? Donnons-lui notre cœur, qu'il demande, et tenons-nous en repos.

II. — Mais il y a encore plus, c'est que nous devons réprimer doucement ces mouvements trop sensibles, lors même qu'ils viennent sans que nous les ayons excités. Ces bouillonnements intérieurs d'une imagination échauffée, ces saillies d'un naturel actif et souvent présomptueux, ne font que nous remplir de nous-mêmes et nous guider dans la dévotion. C'est, dit l'apôtre saint Pierre, une ferveur étrangère, qui ne fait que nous égarer, et qui est une vraie tentation pour nous (1). Notre joie dans ce monde doit être de participer aux souffrances de Jésus-Christ (2), et notre consolation d'éprouver les angoisses de son agonie. Il nous fera goûter pleinement les ardeurs saintes, les pieux transports, les délicieux épanchements d'un cœur consumé par le feu de la charité, lorsqu'il manifestera sa gloire dans la céleste Jérusalem (3). S'il en verse dans nos cœurs quelque léger écoulement, dans cette vallée de larmes, ce n'est qu'en passant et quand il le juge à propos, et il ne veut point que nous le désirions jusqu'à l'inquiétude ou seulement pour le goût. Tout ce que nous ferions pour l'attirer serait sans fruit, et tout ce que produiraient nos efforts n'en serait qu'une trompeuse imitation, qui nous donnerait une trop bonne idée de nous-mêmes. En effet, dans ces moments d'ardeur, nous nous épanouissons tout entiers, nous admirons imperceptiblement la beauté de nos pensées, la fermeté de notre courage, la vivacité de nos mouvements, et nous sommes tout orgueilleux de cette superbe roue qui nous environne. Dès que nous nous en apercevons, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de laisser tomber d'eux-mêmes tous ces mouvements, de nous renfermer en nous-mêmes avec Dieu, nous tenant en sa présence dans une contenance modeste

(1) Nolite peregrinari in fervore, qui ad tentationem vobis fit. *I^{re} Epît. de S. Pierre*, IV, 12.

(2) Sed communicantes Christi passionibus gaudete. *Ibid.*, 13.

(3) Ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. *I^{re} Epître de S. Pierre*, IV, 12.

et un humble silence, jetant de temps en temps sur lui des regards pleins de respect.

III. — Il nous donnera ces mouvements paisibles quand il le trouvera bon ; et il ne veut point des nôtres dès qu'ils sont opposés à la paix de l'âme, qu'il désire si fort. Il faut l'attendre, et non pas le prévenir, et nous devons appliquer à cela toute notre force (1) : il faut marcher à sa suite, et non pas le devancer ; et nous devons faire consister en cela toute notre gloire (2). C'est en vain, dit le Prophète, que vous vous levez avant le jour : vous vous donnez d'inutiles mouvements au milieu des ténèbres (3) : tenez-vous en repos en attendant que le soleil paraisse et ramène la lumière, la chaleur et l'action. Nourrissez-vous cependant du pain de la componction, qui fortifie et qui soutient, et de l'eau des pleurs, qui assoupit et qui tranquillise (4). Au milieu de ce sommeil intérieur, et lorsque vous y penserez le moins, l'Époux céleste viendra, vous introduira dans la salle du festin, et les délices qu'il vous fera goûter dans ce misérable exil vous feront comprendre et désirer celles qu'il vous prépare dans la céleste béatitude, qui sera l'héritage du Seigneur et la récompense de ses enfants (5). Alors vous discernerez les mouvements de la grâce d'avec ceux que vous formez seul ; vous comprendrez, vous sentirez la vérité de ce que vous croyez maintenant savoir, que personne ne peut aller à Jésus-Christ s'il n'est attiré par son Père. Dieu fera plus en un moment que vous ne sauriez faire en toute votre vie. Vous marcherez, dit le Seigneur, dans les routes que vous ne connaissez pas ; vous y avancerez jusqu'à vous étonner vous-même, et la rapidité de votre course sera semblable à la vélocité d'une flèche qu'un homme vigoureux a décochée de toute la force de son bras (6). Voilà ce que Dieu fait quand il le veut, ce que nous pouvons espérer si nous sommes fidèles, et ce que nous ne devons ni prévenir par notre impatience, ni troubler par nos efforts. Nous ne devons cependant pas réprimer tous les mouvements intérieurs vifs et sensibles : il en est auxquels nous devons nous livrer sans réserve. Je donnerai ailleurs plusieurs marques auxquelles on peut les discerner : il me suffira de dire qu'ils tiennent

(1) *Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum. Ps. XXVI, 14.*

(2) *Magna gloria est sequi Dominum. Ecclés., XXIII, 38.*

(3) *Vanum est vobis ante lucem surgere. Ps. CXXVI, 2.*

(4) *Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris. Ibid.*

(5) *Cum dederit dilectis suis somnum ; ecce hæreditas Domini, filii merces. Ibid.*

(6) *Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. Ps. CXXVI, 4.*

de la tranquillité de Dieu même, qui en est l'auteur, et qui, nous ayant formés à son image, veut que nous l'imitions dans toute notre conduite (1), et que nous soyons comme lui, autant que peut le supporter notre faiblesse, dans une continuelle action et dans un profond repos (2).

CHAPITRE VII

Souffrir sans inquiétude les aridités de l'âme.

I. — Loin de rechercher un goût sensible dans des affections excitées avec effort, il faut souffrir sans impatience les aridités et les dégoûts, et préférer toujours une paix solide, fondée sur la fermeté des résolutions, à des consolations passagères, souvent formées par notre tendre nature, ou accordées comme à regret à notre excessive faiblesse. En effet, ce ne sont guère que les âmes faibles et peu versées dans la vie intérieure qui recherchent les consolations avec ardeur, et qui s'affligent à l'excès des sécheresses. Dès que Dieu cesse de les caresser comme une tendre mère caresse un petit enfant attaché à son sein, elles croient qu'il les a abandonnées, elles sont tentées de l'abandonner à leur tour : ordinairement elles négligent son service, et toujours elles perdent la paix du cœur. C'est un mal si commun, qu'il n'est pas de livre spirituel où il n'en soit traité ; et je me dispenserais volontiers d'en parler, si le peu que j'en vais dire, et que je tiens même de ces auteurs, n'entraîne nécessairement dans mon sujet.

D'abord je conviens qu'il est triste de remplir les plus religieux devoirs avec un cœur froid et un esprit dissipé ; d'y revenir toujours sans zèle, et d'être obligé d'y traîner son cœur comme par force ; de se trouver devant Dieu sans sentiment et avec une stupide indifférence ; de prier sans recueillement, de méditer sans affection, de se confesser sans douleur, de communier sans goût, de manger le pain céleste avec moins de satisfaction que le pain matériel, de souffrir au dehors sans être soulagé au dedans, de porter de pesantes croix, et, bien loin d'y ressentir cette onction secrète qui les adoucit, d'y trouver de nouvelles croix cachées, beaucoup plus pesantes que celles qui paraissent. Cet état est sans doute bien mortifiant, mais ménagé avec beaucoup de sagesse par la providence d'un Dieu qui connaît parfaitement ses droits et nos besoins. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et tous vos

(1) Ideo novimus hominem ad imaginem Dei conditum, ut imitator sui esset auctoris. *S. Léon le Grand.*

(2) Semper agens, semper quietus. *S. Augustin.*

arrêts sont dictés par l'équité même. Mais votre miséricorde entre aussi toujours pour beaucoup dans tous vos conseils ; elle dirige toutes vos voies de concert avec votre vérité infinie (1). Vous triompherez toujours de l'homme qui voudra entrer en jugement avec vous (2) : mais ici surtout votre conduite est si lumineuse, que l'homme même qui entreprend de défendre votre cause auprès de ces serviteurs tristes et presque mécontents, peut en peu de mots vous justifier et les confondre.

II. — Ou c'est pour vous punir de vos fautes que Dieu retire ses consolations, ou c'est pour augmenter vos mérites. Si c'est pour vous punir de vos fautes, que ne tournez-vous votre mécontentement contre vous-même ? Si c'est pour augmenter vos mérites, pourquoi vous plaindriez-vous de lui ? S'il vous traite comme vous le méritez, quel tort vous fait-il ? S'il veut vous donner plus que vous ne méritez, en vous faisant mériter davantage, quelle reconnaissance ne lui devez-vous pas ! Craindriez-vous, ou qu'il vous fit expier vos péchés trop facilement dans ce monde, ou que, par de légères souffrances, il vous rendit trop heureux dans l'autre ? Vous aurez beau raisonner ; ce que vous appelez ses rigueurs doit nécessairement avoir un de ces deux motifs. Dieu ne hait point son ouvrage (3), et il n'appelle point l'homme à son service pour le rendre malheureux : toujours heureux en lui-même, il ne l'a point créé à sa ressemblance pour se donner la satisfaction ridicule de se voir misérable dans son portrait ; et lorsqu'il l'appelle à lui, ce n'est pas pour se jouer de sa faiblesse en le repoussant d'une main tandis qu'il l'attire de l'autre. Il se joue des cieus, de la terre et des éléments, qu'il meut et qu'il varie à son gré, sans pourtant changer l'ordre primitif de sa providence (4) ; mais pour l'homme, il le conduit avec des ménagements qui font voir qu'il respecte (5) en lui l'image de sa divinité même : il envisage dans sa personne la fin glorieuse pour laquelle il l'a créé, sa parole qu'il lui a engagée, son adoption dont il l'a honoré, ses faveurs dont il l'a comblé, son amour dont il l'a prévenu, le sang de Jésus-Christ dont il l'a couvert. Si donc il vous châtie, aimez-le, puisqu'il ne vous hait pas : s'il vous perfectionne, aimez-le encore davantage, puisqu'il vous témoigne un plus grand amour. S'il vous fait sentir vos plus

(1) *Universæ viæ Domini misericordia et veritas. Ps. xxiv, 10.*

(2) *Ut vincas cum judicaris. Ps. l, 5.*

(3) *Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti. Sag., xi, 25.*

(4) *Ludens in orbe terrarum. Prov., viii, 31.*

(5) *Cum magna reverentia disponis nos. Sag., xii, 18.*

légers manquements, ne vous troublez pas ; c'est une marque qu'il ne veut pas vous perdre : s'il vous fait souffrir ses plus rudes épreuves, troublez-vous encore moins, puisque c'est une marque qu'il veut vous rendre saint. Il n'y a donc rien dans ces aridités intérieures qui doive vous jeter dans le trouble et dans l'abattement, et moins encore dans l'impatience et dans le murmure.

III. — C'en est assez pour arrêter les plaintes de ces Israélites sensuels rebutés de la stérilité du désert et tentés de retourner en Egypte ; il faut maintenant tirer de l'erreur ceux qui ne croient pas être dans la terre promise, parce que la manne n'y tombe pas. Ce qui m'afflige et ce qui me trouble, dit chacune de ces bonnes âmes plus timides qu'impatientes, ce n'est pas l'âpreté des voies dans lesquelles je marche ; je serais satisfaite si je savais que j'y marche avec Dieu : je reconnais sa souveraineté et ma dépendance, ce qu'il mérite de pur amour, et ce qu'il a droit d'exiger de pénibles services : mais ce qui me fait perdre la confiance, et avec la confiance la paix du cœur, qui ne peut subsister sans elle, c'est que je crains que Dieu ne se soit retiré de moi à cause de mes fautes ; ou qu'il ne s'en retire enfin, puisque je le sers si mal ; ou qu'il ne m'aime plus, puisqu'il ne jette sur moi que des regards sévères ; ou que je ne l'aime plus moi-même, puisque je le regarde avec tant de froideur.

Ames de peu de foi, et conséquemment éloignées de la paix intérieure (parce qu'on n'en trouve l'abondance que dans la nuit obscure de la foi la plus vive), voilà vos craintes ; voici mes réflexions. Vous rendez justice à Dieu, mais vous ne la rendez pas à vous-mêmes, ou plutôt vous ne la rendez ni à vous ni à Dieu. Vous vous soumettez à son empire, mais vous n'êtes pas assez pénétrées de sa bonté. Vous vous occupez beaucoup de ce qu'il a droit d'exiger de votre fidélité, et non pas assez de ce qu'il veut supporter de votre faiblesse. Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vous ne connaissez ni votre infirmité, ni la grâce que Dieu vous fait, ni ce que vous êtes de vous-mêmes, ni ce que vous êtes par les bienfaits de Dieu ; vous voyez ce que vous devez faire pour lui, mais vous ne voyez pas ce qu'il fait en vous et ce que vous faites avec son secours. Est-ce une humilité mal entendue qui vous fait craindre d'apercevoir en vous le moindre don de Dieu ? Est-ce par humilité que vous vous faites un mérite de vous tourmenter toujours jusqu'au trouble sur l'accomplissement de vos devoirs, vous à qui la moindre apparence de repos suffit pour vous faire

perdre tout le fruit de vos bonnes actions ? Est ce une présomption secrète qui vous fait croire que vous pouvez beaucoup pour le service de Dieu, que la dévotion et la ferveur vous appartiennent en propre, et sont toujours à votre disposition ? Est-ce par présomption que vous vous occupez de vous-mêmes à l'excès, et que vous ne pouvez jamais réussir à vous satisfaire, parce que vous le désirez trop ? Je ne décide pas lequel de ces deux sentiments fait le sujet de votre inquiétude, et il serait aussi difficile que peu nécessaire de le décider. Peut-être que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais seulement une erreur qui n'a besoin que d'instruction. Je le suppose de même, et en laissant à vos réflexions le soin de vous guérir de votre vaine enflure ou de votre timide et toujours tremblante pusillanimité, je remplis mon dessein en vous instruisant.

IV. — Ce que vous craignez en premier lieu, c'est que Dieu ne se soit retiré de vous à cause de vos fautes, et qu'il ne vous aime plus, puisqu'il ne jette sur vous que de sévères regards. Mais je vous demande, n'est-ce que pour punir nos péchés que Dieu tient à notre égard cette conduite rigoureuse ? N'est-ce pas quelquefois et même souvent pour perfectionner notre vertu ? Cette froideur apparente n'est-elle pas ménagée par la Providence pour détruire notre amour-propre jusqu'à la racine, et pour en faire jeter de plus profondes à notre patience et à notre humilité, etc. ; pour épurer notre charité, nous rendre plus fervents dans la pratique des bonnes œuvres, et plus conformes à Jésus-Christ, modèle de notre prédestination ; pour nous faire mériter une plus riche couronne dans le ciel, et dans ce monde attirer plus de grâces sur nous et sur notre prochain ? L'autorité de tous les maîtres de la vie spirituelle qui le disent ainsi, et les exemples de tous les saints qui l'ont éprouvé, ne suffisent-ils pas pour nous en convaincre ?

Mais encore, je suppose que ce soit pour vous punir de vos fautes que Dieu vous traite avec cette rigueur : je souhaite même que vous en soyez persuadé, pourvu que ce soit sans vous troubler ; je crois de plus que très-souvent, du moins dans les commencements, où le lait de la dévotion est plus nécessaire et la dissipation plus fréquente, vous penserez avec fondement que Dieu ne vous prive de ce lait précieux qu'à cause de vos infidélités, ou bien que ce sont vos négligences qui vous en privent directement et par elles-mêmes, en les laissant écouler par les ouvertures de vos sens dissipés (1). Je ne parle pas ici de ces abattements et de ces

(1) *Pleni rimarum undequaque diffluimus. S. Bernard.*

dégoûts des exercices spirituels, causés par la mauvaise disposition du corps, par la pesanteur du temps, par la malignité du démon : les personnes versées dans la vie intérieure les discernent assez et les souffrent en patience ; je me borne à ces aridités qui les troublent si fort, parce qu'elles sont une punition de leurs fautes, et qu'elles les regardent comme une marque d'un entier abandon de Dieu.

Mais quelles sont les fautes que la peine vous exagère si fort ? Un simple badinage, mais trop soutenu ; une conversation innocente, mais trop prolongée ; un épanchement de cœur légitime, mais excessif ; un plaisir non défendu accordé à vos sens, mais peu nécessaire ; une infidélité à l'attrait de la grâce ou à vos exercices ; un trop long retardement à vous tourner vers Dieu et à rentrer en vous-même ; une action faite hors de propos, par goût naturel et avec trop d'activité, etc. : sont-ce là de ces fautes pour lesquelles ce Dieu, qui est tout amour (1), abandonne un pécheur à regret et comme par force ? En est-ce assez pour qu'il vous réproouve, ou pour que vous vous livriez au découragement et à une espèce de désespoir ? Ah ! sa bonté s'offense de ces idées. Quoi ! parce que c'est pour vos fautes que Dieu se retire ou se cache, vous pensez que c'est pour votre perte ! Eh ! ne savez-vous pas que ce Dieu de bonté fait, de la peine que nos fautes nous attirent, le sujet de nos mérites et la matière de notre vertu ? Il condamne les Israélites à errer pendant quarante ans dans le désert à cause de leurs indocilités et de leurs révoltes ; mais il met tout ce temps à profit pour leur perfection, en affermissant leur foi, en exerçant leur patience, en leur apprenant à estimer des biens après lesquels il les fait longtemps soupirer, en leur enseignant dans le dernier détail les cérémonies de son culte. Tandis qu'il les punit d'une manière qui semble un peu sévère, il les protège d'une façon éclatante : il leur sert de guide dans ce vaste désert, et marche toujours à leur tête ; il les instruit par ses oracles et pourvoit à tous leurs besoins ; le ciel leur fournit journellement leur nourriture, les eaux coulent en abondance d'une roche aride, et leurs habits sont miraculeusement conservés. Voilà quel est le Dieu que nous servons ; voilà combien il nous aime, lors même qu'il nous châtie.

Un exemple encore plus propre à mon sujet est celui d'une grande sainte. En s'entretenant avec des personnes religieuses, elle leur parla de la douceur des exercices spirituels et des grands biens qu'ils produisent ; et les y trou-

(1) *Deus charitas est. I^{re} Epît. de S. Jean, vi, 16.*

vant moins versées qu'elle, elle sent s'élever au fond de son cœur je ne sais quel mouvement de complaisance qu'elle ne réprime pas assez tôt. (Les saints eux-mêmes n'ont pas toujours évité les surprises du subtil amour-propre. Quel avertissement pour nous!) Pour cette faute, Dieu la livre pendant plusieurs années à des aridités et à des désolations intérieures plus pénibles que la mort. Une de vous, âmes timides, à qui mon discours s'adresse maintenant, aurait cru que c'en était fait d'elle, et que Dieu l'avait abandonnée sans retour : mais la sainte, qui connaît le prix de ces miséricordieuses sévérités, en prend de nouveaux motifs de ferveur et même de confiance, et met si bien sa peine à profit, que sa faute concourt beaucoup à sa sanctification. Comme l'épouse des Cantiques, elle cherche l'époux avec d'autant plus de diligence, qu'il s'est retiré d'elle dans le temps qu'elle s'était laissé surprendre par le sommeil (1), et sa persévérante ferveur lui en assure une possession durable (2).

V.— En second lieu, vous craignez que Dieu ne se retire de vous parce que vous le servez mal, et que vous ne vous portez qu'avec une pesanteur insupportable à tout ce qui est de son service ; vous croyez avoir tout sujet de craindre qu'il ne vous vomisse à cause de votre tiédeur. A cela je réponds que si c'est une véritable négligence, vous avez sujet de craindre ; mais vous avez aussi de quoi vous tranquilliser. Renouvelez votre ferveur par l'exactitude et sans effort ; réveillez-vous de cet assoupissement, et vous empêcherez que Dieu ne se retire, lorsqu'il est sur le point de le faire. Mais si cette pesanteur est tout involontaire, si elle est encore plus affligeante pour vous que désagréable à Dieu, si vous en gémissiez, et si vous souhaitez sincèrement de la voir changer en ferveur, votre crainte me rassure sur votre compte ; et je verrais avec plaisir les alarmes peu fondées qui vous humilient, si elles n'allaient pas jusqu'à vous troubler : modérez-les, et tout est fait. Cette pesanteur que vous ressentez pour les saints exercices est toute naturelle ; et Dieu, après la grâce du saint baptême, ne nous punit pas de ce que nous apportons en naissant. La ferveur sensible nous est étrangère : Dieu seul peut nous la donner ; et s'il ne la donne pas, vengera-t-il sur nous sa réserve ? Quand ce serait même pour nos fautes qu'il l'aurait retirée, si nous en supportons la privation avec humilité et avec une

(1) In lectulo meo per noctes quæsi vi quem diligit anima mea : quæsi vi illum, et non inveni. *Cant.*, III, 1.

(2) Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. *Ibid.*, 4.

patience laborieuse qui est une ferveur sèche, substituée à la ferveur du goût, notre peine ne sera pas un nouveau crime, et nous ne serons pas coupables parce que nous serons affligés : Dieu sera, au contraire, touché de notre pénitence, et il ne tardera pas à nous consoler. Nous n'avons donc point de sujet de perdre la paix dans notre affliction, puisque l'auteur même de notre affliction n'a sur nous que des pensées et des vues de paix (1). Il désire plus que nous de voir notre patience éprouvée et nos péchés expiés, pour mettre fin à nos souffrances (2). Au reste, votre état n'est rien moins qu'une véritable tiédeur, puisque vous ne vous négligez pas, que vous vous précautionnez contre les plus légères fautes, que vous gémissiez de celles où vous tombez par fragilité, que vous remplissiez les devoirs de votre état et de votre règle de conduite. S'y mêlât-il quelque négligence, l'œil tendre du Seigneur ne verrait en cela qu'un effet naturel de l'état forcé où vous êtes. Eh ! pourquoi y verriez-vous une tiédeur formée, capable de vous faire bannir de son cœur ou vomir de sa bouche ?

VI. — Achéons votre apologie, pour calmer votre cœur. Vous n'aimez point Dieu, dites-vous, vous qui, pour lui, vous privez du commerce du monde, du plaisir des sens, de mille commodités de votre condition et des divertissements de votre âge ; vous qui l'adorez, le priez, méditez sa loi et sa parole ; vous qui voyez avec horreur ses ennemis et les outrages qu'ils lui font, et avec tant de plaisir ses vrais adorateurs et les services qu'ils lui rendent ; vous pour qui rien ne serait aussi satisfaisant que de savoir que vous êtes agréable à ses yeux, et qui ne vous alarmez si vivement de vos aridités que parce que vous craignez de lui déplaire ; vous qui servez votre prochain malgré vos répugnances, parce que Dieu le veut, et qui le servez lui-même malgré vos dégoûts, parce qu'il le mérite ! Tout cela ne marque-t-il que de l'indifférence pour Dieu ? son amour a-t-il d'autres caractères ? Il vous comble de ses grâces ; et, au lieu de les reconnaître avec humilité, vous employez à vous tourmenter le temps que vous devriez donner à la reconnaissance. Vous qui craignez tant vos pesanteurs dans son service, ne devriez-vous pas bien plus craindre votre ingratitude ? Pensez-vous ou pouvoir le servir sans son assistance, ou pouvoir soutenir longtemps les travaux de son service sans l'aimer ? Reconnaissez avec modestie les présents de son amour, et livrez-vous sans inquiétude à l'im-

(1) Ego cogito super vos cogitationes pacis et non afflictionis. *Jérém.*, xxiv, 11.

(2) Ut dem vobis fidem et patientiam. *Ibid.*

pression de sa grâce. Servez-le sans tant de réflexions sur la manière dont vous le servez : ce sont les seules distractions que vous ne craignez pas, et ce sont pourtant celles qui vous nuisent le plus. Occupez-vous beaucoup de Dieu, et peu de vous-même.

VII. — Mais vos sécheresses vous rappellent à vous-même comme malgré vous. Oui, et peut-être par amour-propre plutôt que par zèle. Votre peine est que vous vous déplaisez, et vous vous faites accroire que vous craignez de déplaire à Dieu. Mais s'il veut vous conduire par cette voie, pourquoi en chercheriez-vous une autre? Ce que vous choisiriez serait-il plus agréable à Dieu, qui ne demande rien tant que la soumission à sa volonté; ou plus utile pour vous, qui n'avez besoin de rien tant que de mourir à vous-même? Laissez, laissez-le faire, parce qu'il sait mieux que vous ce qui vous convient. Remplissez vos devoirs comme vous le pourrez, et tenez-vous en paix; contentez-vous de ce qu'il vous donnera, puisqu'il veut bien se contenter de ce que vous pourrez faire.

CHAPITRE VIII

Vie de foi.

Entrez courageusement dans la voie de la foi à mesure que Dieu vous y attire, et marchez-y à grands pas, sans jamais souhaiter d'en sortir. Que son autorité soit votre lumière, et que sa fermeté soit votre appui. Ces épaisses ténèbres vous feront horreur dans les commencements; vous serez dans des inquiétudes continuelles; vous souhaiterez de voir et de toucher, comme saint Thomas : mais si vous êtes fidèle à calmer vos inquiétudes; si, loin de demander des lumières, vous êtes content de voir toujours moins; si vous fermez les yeux aux fausses lueurs de l'imagination, que vous seriez tenté de préférer aux plus utiles ténèbres; si vous avancez toujours dans cette obscure carrière, où rien ne réjouit votre vue, et où rien ne console votre cœur que l'accomplissement de la volonté de Dieu et l'espérance en ses miséricordes, une paix intime et solide sera le fruit de votre travail et de votre patience. Cette vie de foi est très-humiliante. On voudrait s'occuper beaucoup de soi-même, remarquer les défauts du prochain, et en gémir sous une apparence de zèle pour lui, mais en effet par un retour de complaisance sur soi; l'on voudrait se tâter sans cesse comme un malade impatient de recouvrer la santé, réfléchir souvent sur le bien que l'on a fait et sur celui que l'on veut

faire, s'observer toujours avec satisfaction sous prétexte de vigilance, comme un homme vain observe sa démarche et son port; et on se verrait presque réduit à se perdre de vue, si l'on ne sentait le besoin que l'on a de régler ses actions sur ses devoirs, de les épurer par les intentions, et de les élever à Dieu pour les rendre méritoires.

Cette vie de foi est encore très-mortifiante, parce qu'elle ôte tout appui sensible. Elle fait disparaître les vives peintures de l'imagination, auxquelles, toutes fausses qu'elles sont, l'on aimerait mieux s'attacher que de ne tenir à rien : elle ôte l'attache que l'on avait pour de grandes austérités qui sont hors le cas de devoir et d'attrait, et dans lesquelles une âme que Dieu conduit au dépouillement chercherait une ressource : elle fait compter pour rien les goûts sensibles, qui sont, en effet, moins que rien dans ceux qui les estiment quelque chose. Une âme à qui, dans cette privation de tout appui sensible, il ne reste plus que la foi avec ses obscurités, l'espérance avec ses incertitudes, la charité, encore plus enveloppée de ténèbres que l'espérance et la foi; l'accomplissement des devoirs communs, qui n'a rien de personnel; la paix du cœur, qui n'a rien de piquant qui nous rappelle et nous rende présents à nous-mêmes; une méditation sèche des mystères de Jésus-Christ et de toutes les vérités de la religion, et un profond oubli de toutes les choses du monde; cette âme, dis-je, se trouvant comme seule avec Dieu seul, frémit de cette vaste solitude; mais si elle se confie en Dieu, si elle est contente de n'avoir que lui seul, qu'elle intéressera ce Dieu d'amour à sa sanctification! qu'elle fera de grands progrès dans les voies intérieures! que la paix s'affermira dans son cœur! Elle sera comme suspendue en l'air, et soutenue par son seul abandon à la divine Providence, ainsi que le prophète Habacuc n'était porté que par un de ses cheveux; mais qu'elle sera en sûreté par un soutien si faible en apparence! qu'elle avancera rapidement dans ce chemin peu frayé! que ce cheveu blessera profondément le cœur de l'Époux céleste (1)! En effet, est-il rien de si touchant pour Dieu que ce renoncement à tout appui sensible, pour n'être soutenu que de lui? Est-il rien qui témoigne autant de foi en sa parole et de confiance en sa bonté? Celui qui marche confidemment dans une route entièrement inconnue et par une épaisse nuit, sans hésiter, sans sonder le chemin, sans soupirer après la lumière, sans vouloir tenir par la main le guide

(1) *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Cant., IV, 9.*

qui le conduit, comptant autant sur sa parole que sur ses propres yeux, témoigne une entière confiance en lui, et mérite tous ses soins : de même, nous ne pouvons mieux témoigner à Dieu notre amour, ni nous attirer plus puissamment le sien, qu'en vivant des ténèbres de la foi.

CHAPITRE IX

L'amour de Dieu.

I. — C'est surtout dans ce divin amour que nous trouvons la paix intérieure : c'est le grand moyen de l'acquérir, et tous les autres lui sont subordonnés. L'âme qui possède son Dieu par l'amour se repose en lui comme dans son centre. En vain elle a cherché le repos partout ailleurs (1). Telle qu'un membre disloqué, elle souffrait partout, parce qu'elle était partout hors de sa place ; mais elle trouve en Dieu son siège naturel. Ce fonds d'inquiétude qu'elle portait toujours en elle-même se change en fonds de consolation et de paix (2). Elle avait cherché par de grands travaux ses agitations et ses peines, et elle trouve par de petits soins son repos et sa félicité (3). A mesure que cet amour augmente, ses passions s'amortissent, et sa paix devient toujours plus intime et plus solide : elle se regarde dans ce monde comme dans un affreux exil ; tout lui paraît étranger, rien ne la touche, rien ne l'applique : les plaisirs des sens lui deviennent insipides et même insupportables ; les biens terrestres lui paraissent frivoles et même onéreux ; les occupations des enfants des hommes ne sont plus à ses yeux que des amusements puérils, si ce ne sont pas des actions coupables : les intrigues du monde, loin de l'intéresser, lui font horreur ; l'oubli des hommes, loin de l'affliger, la console, parce qu'il la rend tout entière à elle-même, et qu'il lui procure la liberté de s'occuper de l'objet de son amour. Cette occupation, qui serait un travail fatigant pour une âme tiède, est pour celle-ci la source d'un saint et délicieux repos. Elle n'est plus fatiguée du poids de la chair ; les misères de cette vie ne la plongent plus dans un triste ennui ; elle n'est plus étourdie du tumulte de ses pensées ; un silence profond et une tranquillité parfaite règnent dans tout son intérieur. *Silent cuncta, tranquilla sunt omnia.*

II. — L'amour des créatures passionne, enflamme, transporte. A voir cette ardeur avec laquelle l'homme les recher-

(1) In omnibus requiem quæsi, et in hereditate, etc. *Ecclés.*, XXIV, 11.

(2) Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. *S. Augustin.*

(3) Modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. *Ecclés.*, LI, 35.

che, on dirait qu'il croit trouver en elles la fin de ses désirs et le commencement de sa félicité; mais il n'y trouve que l'agitation, l'inquiétude, l'illusion et le dépit. Son expérience ne le rend pas toujours plus sage, et il est souvent malheureux en pure perte. Ses désirs se multiplient et s'aigrissent à mesure qu'ils sont frustrés, et une affliction est toujours pour lui le germe de plusieurs autres. Les biens créés sont hors de lui; il faut qu'il en sorte pour les chercher: ils sont rapidement entraînés vers le néant; il est forcé de courir pour les atteindre. S'il les saisit, ils lui échappent; s'il en jouit quelques moments, outre la crainte de les perdre, bientôt il y trouve du vide dans le temps même qu'il en jouit le plus. C'est que ces biens grossiers et bornés ne peuvent pénétrer jusqu'à son cœur ni remplir une âme qui est faite pour l'infini. Terrestres et périssables, ils ne peuvent être l'aliment d'une créature immortelle. Elle peut bien, dans l'oubli d'elle-même, s'y amuser, mais non pas s'en nourrir; comme l'air peut bien nous remplir, mais non pas nous rassasier ni nous servir de nourriture. Mais pour Dieu, elle le trouve au fond d'elle-même, et elle est sûre de l'y trouver toutes les fois qu'elle y rentrera. Elle trouve en lui son aliment, sa force et son tout. Infini, il remplit toute sa capacité, et elle sent que rien ne lui manque. On aurait beau lui exagérer l'opulence des mondains et son indigence, tous les discours du monde ne prévaudraient jamais contre le sentiment qu'elle a de sa propre félicité. Il ne lui reste qu'un désir, celui de s'unir de plus en plus à son objet. Mais ce désir n'est pas de la nature de ceux qui troublent; il porte, au contraire, le calme dans le cœur, et par l'espérance dont il est accompagné, et par la jouissance même qu'il suppose et qu'il augmente (1).

CHAPITRE X

La conformité à la volonté de Dieu.

L'amour de Dieu produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de sa providence, et cette soumission nous conserve dans une sainte tranquillité parmi les plus fâcheux revers, et dans une admirable égalité au milieu des grands mouvements et des cruelles vicissitudes de cette vie. Si nous aimons Dieu, nous ne voudrions que ce qu'il voudra: et, n'ayant d'autre volonté que la sienne, rien de ce qui paraît le plus affligeant ne sera opposé à la nôtre, parce que rien

(1) *Hæc est vera cordis requies, cum totum in amorem Dei per desiderium fligitur. S. Augustin.*

n'arrive dans ce monde que ce qu'il ordonne ou qu'il permet. Quel bonheur pour l'homme de s'unir à cette souveraine Providence, qui conserve, qui gouverne, qui arrange tout ; de vouloir tout ce qu'elle veut, et de ne vouloir rien de plus ; conséquemment d'être assuré d'avoir toujours tout ce qu'il souhaite, de ne souffrir jamais que ce qu'il veut souffrir, et de se rendre ainsi en quelque manière l'arbitre de son sort ! Quelle élévation ! quel calme ! mais quelle merveille ! Faire toujours sa volonté, parce qu'on ne veut jamais la faire ! s'oublier entièrement et se retrouver tout entier, et se retrouver aussi saintement qu'on s'est oublié, se retrouver en Dieu parce qu'on s'est oublié pour Dieu !

Est-ce une fiction de notre piété ? est-ce une chimère de notre imagination ? Ah ! quand les divins oracles ne le diraient pas, quand les exemples des saints ne le prouveraient pas, vous le ressentez assez, âmes solidement pieuses, vrais enfants de la Providence, qui ne mangez que de son pain, qui ne vous entretenez que de ses pensées, qui n'agissez que par son mouvement. Elle vous porte comme une mère porte un enfant qui n'a pas encore vu le jour (1). Quel repos ne goûtez-vous pas dans son sein ! Sa vérité vous couvre de toutes parts comme un bouclier impénétrable aux traits du jour et à ceux de la nuit (2). Ou elle les repoussera, ou, si elle s'ouvre pour leur laisser une issue, vous les recevrez, non comme partant de la main ennemie qui les a lancés, mais comme ménagés par cette bonté paternelle qui ne fait que des blessures utiles, et qui les guérit quand elle veut. Sachant qu'un seul de vos cheveux ne peut périr, vous possédez votre âme dans la patience (3). Je ne parle pas ici de votre amour pour la croix, fondé sur ce que Jésus-Christ l'aime et qu'il y est attaché ; je ne dis pas que vous recevez les adversités avec joie, mais avec une sainte défiance de vous-même, parce que vous connaissez leur utilité et votre faiblesse ; je ne dis pas que vous recevez les prospérités avec reconnaissance, mais avec crainte, parce que ce sont des soulagements nécessaires, mais dangereux. Je ne considère que votre parfaite tranquillité sous l'œil de Dieu qui voit tout, sous sa puissance qui peut tout, sous son action qui concourt à tout, et singulièrement dans les bras de son amour, qui veut tout ce qui est pour votre bien. Mais votre repos est

(1) Qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. *Is.*, XLVI, 3.

(2) Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis a timore nocturno, a sagitta, etc. *Ps.* XC, 5.

(3) Capillus de capite vestro non peribit ; in patientia vestra possidebitis animas vestras. *S. Luc.*, XXI, 18, 19.

tout divin, et je ne saurais le peindre : j'aime mieux admirer en silence ce que la grâce et la vertu font en vous, ce que les saints vous ont enseigné par leur doctrine et par leurs exemples, ce que les bons anges cultivent avec tant de soin, et ce que les mauvais regardent avec tant d'envie; ce que les impies blasphèment, mais que toutes les âmes justes s'efforcent d'imiter.

CHAPITRE XI

La fréquente communion.

La sainte communion est une source de paix, puisqu'elle nous unit à Celui qui désire ardemment qu'elle règne en nous, et qui seul peut nous donner le bien qu'il nous demande. Il est rare que l'on n'y ressente pas le calme intérieur, et que l'on n'en rapporte pas une délicatesse de sentiment qui nous avertit des mouvements de nos passions dès leur naissance, et une force sensible pour les réprimer. Les douceurs spirituelles qu'on y goûte dans leur source adoucissent l'amertume du cœur, et en émoussent les désirs. Rarement on voit des personnes qui communient fréquemment dominées par leurs passions et sujettes au caprice et à l'humeur : elles sont ordinairement paisibles et maîtresses d'elles-mêmes, du moins jusqu'à un certain point; et s'il en était qui ne vissent point dans leur conduite ce fruit ordinaire des fréquentes communions, du moins dans une habitude de réprimer les saillies considérables du naturel, qu'elles rentrent en elles-mêmes, pour reconnaître ce qui empêche le sacrement divin d'opérer son effet (1). Nous avons dit ailleurs que la paix intérieure est une disposition à la communion, et nous disons ici qu'elle en est l'effet : ce qui ne doit point paraître un cercle vicieux, puisqu'il en est de même de la pureté du cœur, de l'amour de Dieu, et de toutes les autres bonnes dispositions que la communion exige et qu'elle augmente. C'est ainsi qu'une bonne communion est une préparation à l'autre, parce qu'elle dispose encore mieux les cœurs bien disposés, et qu'elle fait éclore en nous toutes les semences de vertu qu'elle y trouve.

CHAPITRE XII

L'raison mentale.

I. — Mais un des plus puissants moyens, sans lequel la plupart des autres ou ne peuvent subsister en nous, ou ne

(1) *Perturbationes animi exstinguit. S. Cyrille d'Alexandrie.*

sauraient produire qu'imparfaitement leur effet, qui est de tranquilliser l'âme, c'est l'oraison. Dès que nous approchons de Dieu, nous sommes éclairés (1); la paix et la sérénité succèdent bientôt aux ténèbres qui confondent tout, et nos gémissements devant lui dissipent tous nos troubles (2). Fussions-nous émus, passionnés, inquiets, lorsque nous nous mettons en oraison, nous nous sentons tranquilliser peu à peu; et si à la fin il nous reste quelque peine, c'est d'être obligés de nous éloigner de la source d'un si doux repos. Les exemples des saints qui employaient les nuits entières à ce céleste exercice, ou plutôt qui semblaient ne l'interrompre jamais, prouvent assez le calme qu'il produit; sans quoi ils n'auraient pu y persévérer longtemps, une âme agitée étant comme un malade dévoré de la fièvre et privé du sommeil, qui se tourne et retourne sans cesse, et pour qui l'assujettissement à une même situation serait un tourment terrible: et de même que l'on reconnaît à la tranquillité du malade l'effet des remèdes et la diminution du mal, on reconnaît aussi, au repos d'une âme dans l'oraison, l'affaiblissement de ses passions, et son progrès dans ce saint exercice.

Nous mettons ce moyen un des derniers, parce que nous souhaitons qu'il reste profondément imprimé dans les esprits, et parce qu'il est un des plus puissants, et qu'il renferme même les autres. Si nous les avons expliqués en détail, ce n'est pas comme des pratiques indépendantes de celle-ci, mais comme des fruits sur lesquels il faut insister lorsque l'on s'y applique. Quoi que l'on puisse dire de la paix intérieure et des différentes voies pour l'acquérir, il faut toujours revenir à l'oraison; sans elle on n'en obtiendra jamais ni la fin ni les moyens. Si l'on voit des âmes fort tranquilles, quoiqu'elles ne s'appliquent pas à la méditation et qu'elles en ignorent même la théorie, c'est que Dieu leur accorde une oraison qu'elles ne discernent pas, et quelquefois même très-sublime.

II. — La sainte communion même, qui renferme l'Auteur de toutes les grâces, ne produit pas la paix de l'âme sans l'oraison, qui nous dispose à ce sacrement dans la préparation prochaine et éloignée, et qui en reçoit les fruits dans l'action de grâces et dans le recueillement qui la suit: et l'oraison, qui nous unit à Dieu, qui nous nourrit de Dieu, qui nous transforme en Dieu, et qui par ces avantages est

(1) *Accedite ad eum, et illuminamini. Ps. xxxiii, 6.*

(2) *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum, et de omnibus tribulationibus ejus salvavit eum. Ps. xxxiii, 7.*

une espèce de communion sublime et angélique, peut opérer notre sanctification sans la communion sacramentelle, comme on le voit dans plusieurs saints (1). Nous n'avons garde de vouloir ralentir le zèle des fidèles pour la fréquente communion; nous voudrions bien plutôt l'augmenter et l'inspirer à tout le monde avec les dispositions requises; nous souhaiterions, avec le concile de Trente, qu'ils pussent communier à toutes les messes où ils assistent : mais ceux qui sont empêchés de suivre leur attrait pour la divine Eucharistie ont de quoi se consoler, puisqu'ils peuvent y suppléer par l'oraison, dont rien ne peut les priver que leur dissipation et leur négligence.

L'oraison peut donc tenir lieu de la fréquente communion, mais seulement dans le besoin, lorsque l'on est involontairement privé de cette dernière. Car ceux qui voudraient de leur chef, sans nécessité, substituer l'une à l'autre, donneraient dans l'illusion, et sortiraient avec grand risque de l'ordre de la Providence, qui veut nous communiquer ses grâces par ce sacrement. Jésus-Christ semble l'avoir institué singulièrement sous les espèces des aliments journaliers, et nous avoir ordonné de nous en nourrir, pour nous apprendre les sentiers de notre intérieur, qui nous étaient inconnus, et pour nous forcer, pour ainsi dire, d'y rentrer du moins avec lui et de nous y tenir d'abord en sa présence, et ensuite même en son absence, dans le recueillement et dans le repos. Une âme qui communie fréquemment acquiert insensiblement une grande facilité à rentrer dans ce sanctuaire intérieur, et à se tenir en paix dans cette profonde solitude où tantôt elle jouit de Jésus-Christ présent, tantôt elle l'adore dans le lieu où ses pieds se sont reposés à la communion précédente, et tantôt elle le lui prépare de son mieux pour celle qui doit bientôt suivre.

CHAPITRE XIII

Détachement universel.

Il faut surtout se dégager de tout attachement, même aux plus petites choses. Un cœur partagé n'aura jamais de paix. La jalousie de Dieu, qui le poursuit pour le purifier, le troublera sans cesse par des regards sévères, par des reproches secrets, ou par un silence affligeant. Il aura beau vouloir se faire accroire que ce n'est que par une délicatesse excessive de conscience et par un raffinement de piété

(1) Sainte Madeleine, saint Paul ermite, sainte Marie Egyptienne, etc.

trop singulier et trop subtil qu'il se tourmente sur des minuties dont tant d'autres personnes d'une solide vertu ne se font aucune peine, il sentira toujours, malgré tous ses efforts pour se calmer, qu'il y a entre Dieu et lui comme un mur de séparation, et que c'est l'ouvrage de sa résistance à l'attrait intérieur et aux desseins de Dieu sur lui; et jusqu'à ce qu'il dise du fond du cœur avec le jeune prophète de Silo : *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute disposé à vous obéir sans réserve*, ce Dieu viendra toujours miséricordieusement troubler son repos. Les personnes de piété à qui il s'ouvre de sa peine, les ministres mêmes du Seigneur à qui il confie sa conduite, auront beau l'exhorter à se remettre en paix en assoupissant ces vaines alarmes d'une conscience trop timide, et en laissant effacer par l'oubli ces impressions d'une imagination trop susceptible : *Revertere et dormi*; ils s'efforceront vainement de tranquilliser celui que Dieu trouble et réveille sans cesse; et si les doux accents de sa voix ne suffisent pas pour fléchir ce cœur rebelle, il emploiera contre lui la force de son bras, et il le renversera d'une manière éclatante et humiliante, comme Saul, pour le forcer de dire à son exemple : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* jusqu'à ce que, sans raisonner contre l'attrait intérieur qui le sollicite à un dénûment parfait, il se laisse conduire à son impression. C'est ainsi que l'on conduisit par la main le nouvel apôtre frappé d'aveuglement. Dieu est plus fort que nous; il est impossible que nous ayons la paix tandis que nous lui résisterons (1).

CHAPITRE XIV

Conclusion de ces trois parties.

I. — Voilà bien des moyens, et des moyens nécessaires pour acquérir cette paix et pour la conserver. Peut-être paraîtront-ils difficiles à pratiquer. Que ne puis-je en adoucir les rigueurs en faveur de ces personnes lâches à qui les plus grands biens coûtent toujours trop! Quoi! disent-elles, s'observer de près dans toutes les circonstances et dans tous les moments : agir toujours par le mouvement de la grâce, et jamais par celui de la nature; réprimer toutes les passions, même les plus légitimes; posséder l'égalité d'âme au milieu des plus étonnantes révolutions, et passer soudainement des plus éclatantes prospérités aux plus affligeants revers, sans que l'intérieur change le moins du monde! Quel homme est capable d'une si haute perfection?

(1) Fortis est robore; quis restitit ei, et pacem habuit? *Job*, ix, 4.

Si la paix intérieure en dépend absolument, on ne doit pas espérer de la posséder en cette vie.

Il est vrai, l'on ne doit pas espérer de posséder en ce monde une tranquillité si parfaite qu'elle ne souffre pas la moindre altération (1) ; mais cette vertu, comme toutes les autres, n'a-t-elle pas ses différents degrés ? Et parce qu'il n'en est aucune qu'on puisse acquérir ici-bas dans toute son étendue, puisque l'on peut toujours y faire du progrès, doit-on en négliger la pratique ? Ames timides qui vous exagérez la perfection de la vertu pour couvrir la honte de votre négligence, la chose n'est pas aussi difficile que vous le pensez ou que vous le dites. Chrétiens lâches, vous êtes dans l'erreur : c'est votre paresse qui vous arrête, et c'est le démon qui vous séduit. Il vous ôtait autrefois l'idée des beautés de la vertu, de peur que vous n'en fussiez épris ; il vous en représente aujourd'hui toute la perfection, afin que vous en soyez effrayés. Tandis qu'à peine vous pouvez faire quelques pas dans les sentiers épineux de la sainteté, il vous propose, pour vous décourager, d'en atteindre tout à coup le sommet par un vol rapide. Mais vous déconcerterez son artificieuse malice par une résolution ferme et tranquille, soutenue de la confiance en Dieu (2), qui n'est pas seulement sur la sainte montagne pour vous y attendre et vous y recevoir, mais encore pour vous tendre la main et vous aider à y monter (3). Gémissiez, à la bonne heure, et pleurez de vous voir encore au pied ; mais ne vous bornez pas à répandre des larmes stériles ; remplissez votre cœur du généreux projet de monter jusqu'à la cime (4) ; et Celui qui vous exhorte de monter toujours de vertu en vertu, et qui vous fait même une loi, du moins de le désirer, vous remplira de force par ses abondantes bénédictions (5). Commencez avec son secours, et de nouvelles forces seront le fruit de ces heureux quoique faibles commencements. Réprimez du moins les plus violentes passions, aussi contraires à la santé de votre corps qu'au repos de votre âme. Essayez-vous à faire quelque bien sans trop d'activité : c'est

(1) *Nunquam sentire aliquam turbationem, nec aliquam pati cordis... molestiam, non est presentis temporis, sed status aeternae quietis. Imit. de J.-C., III, 25.*

(2) *In Domino confido; quomodo dicitis animae meae: Transmigra in montem sicut passer? Ps. x, 1.*

(3) *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi: auxilium meum a Domino. Ps. cxx, 1.*

(4) *Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum. Ps. lxxxiii, 7.*

(5) *Etenim benedictionem dabit legislator: ibunt de virtute in virtutem. Ibid., 8.*

ce qui vous sera le moins difficile ; mais retirez du moins cet avantage de votre tiédeur. Désirez ardemment ce que vous ne pouvez pratiquer ; vous pratiquerez insensiblement ce que vous désirerez toujours. Nourrissez ce désir par de fréquentes réflexions sur les grands avantages de cette paix que le démon s'efforce de vous cacher, et sur la facilité d'en surmonter les obstacles qu'il vous exagère.

II. — Pour ce qui est des avantages, j'en ai déjà parlé : mais ce serait bien peu les connaître, que de croire avoir tout dit, ou pouvoir tout dire. Cette paix nous affranchit de la tyrannie du démon, dont l'empire est dans le séjour du désordre, de l'horreur et du trouble (1) : elle le chasse de notre cœur, lui en ferme les avenues, et rend notre âme comme un mur inébranlable à l'épreuve de ses attaques (2). Cette paix est le règne de Dieu en nous, que nous demandons tous les jours, et que nous devons désirer sur toutes choses. Cette paix est la félicité de cette vie, et un puissant moyen de nous procurer celle de l'autre : elle est comme un gage et un essai de la paix éternelle des saints. Cette paix est l'abrégé de la perfection chrétienne. Elle est le nœud qui réunit toutes les vertus : sans elle on n'en acquerra jamais aucune véritablement ; mais la posséder, c'est les posséder toutes : elle en est comme le centre, ou plutôt la charité est le centre où elles aboutissent, et la paix est la règle qui les y conduit. Cette paix est quelque chose de tout divin. Divin dans son principe : Dieu seul peut la former en nous et avec nous. Divin dans ses effets : elle nous unit à Celui qui fait son séjour dans la paix (3). Divin dans sa récompense : c'est le Dieu même de la paix. Divin dans son modèle : les pacifiques seront reconnus pour les enfants de Dieu à ce trait de ressemblance (4). Divin dans Celui qui nous l'offre, et dans le prix par lequel il nous l'a acquise : c'est un Dieu homme (5) qui nous l'a méritée par son sang. (*S. François de Sales. Ep. 26, liv. 4.*)

III. — C'est dans ce sanctuaire de paix, où règne un silence éternel, que Dieu entre avec plaisir, qu'il demeure avec sûreté, qu'il opère sans résistance. Il cherche des

(1) De hujusmodi regno pacatissimo missus est foras princeps hujus sæculi, qui perversis inordinatisque dominatur. *S. Augustin.*

(2) Hac pace intrinsecus constituta, quascumque persecutiones ille qui foras missus est, forinsecus concitaverit, auget gloriam, non aliquid in illo ædificio labefactans, sed deficientibus machinis, etc. *S. Augustin.*

(3) Pacem habete, et Deus pacis erit vobiscum. *II^e Epît. aux Cor., XIII, 2.*

(4) Beati pacifici, quoniam, etc. *Et utique filii similitudinem patris habere debent. S. Augustin.*

(5) Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. *S. Jean, XIV, 27.*

cœurs paisibles, il se communique à eux, il les remplit. Les pacifiques sont ses enfants de prédilection, les images de sa profonde paix; c'est à eux qu'il se communique avec une intime confiance. Ce repos intérieur n'est pas moins utile à l'homme qu'agréable à Dieu, qui trouve sa gloire dans notre bonheur, et qui nous fait trouver notre bonheur dans sa gloire. Un homme tranquille, affranchi des cupidités insatiables, des noirs chagrins, des cuisants soucis, jouit d'un calme délicieux, qui est comme un essai de l'éternelle béatitude, qu'il préfère à tous les plaisirs des sens, et pour lequel les prétendus heureux de la terre sacrifieraient volontiers leur fortune, leur santé, leur vie même, s'ils étaient capables de le goûter. Elevée en Dieu, et approchant de la pureté des anges, ne tenant qu'au ciel par goût, et à la terre par nécessité, ainsi placée entre l'un et l'autre, cette âme voit sous ses pieds toutes les créatures emportées par le torrent des temps dans l'abîme d'un éternel oubli. Elle gémit sur le malheur des hommes qui s'y laissent entraîner, et sur l'illusion qui les aveugle. Elle est toujours égale à elle-même, parce que tout lui est égal; et tout lui est égal, parce qu'elle sent que tout n'est rien.

Rien n'altère la paix de cette âme, parce que rien ne la touche. On voit en elle une humeur douce, des manières affables, un caractère qui, s'accommodant à tout, est réglé en tout; qui travaille sans empressement, qui se repose sans indolence; qui s'élève sans hauteur, qui descend sans bassesse; qui hait sans colère, qui aime sans passion; qui supporte les défauts d'autrui sans pusillanimité, les siens propres sans négligence; qui corrige les uns et les autres sans emportement et sans dépit.

IV. — Pour ce qui regarde la facilité de l'acquérir, il n'en faut pas juger comme des choses humaines, qui sont rares et d'une acquisition difficile à mesure qu'elles sont précieuses; si l'on n'aime mieux dire qu'on ne les estime précieuses qu'à proportion de ce qu'elles sont rares, et qu'il en coûte plus pour les avoir. Il n'en est pas ainsi de cette paix, quoiqu'elle n'ait dans ce monde ni son prix ni sa récompense, et que nous puissions lui appliquer tout ce que Salomon dit du mérite de la sagesse, puisqu'elle en est la consommation (1). Cependant tout le monde peut la posséder, s'il veut travailler à l'acquérir; et rien ne peut nous en priver que notre négligence. On ne nous dit pas de l'aller

(1) *Hæc est pax quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis; hæc vita consummati perfectique sapientis. S. Augustin.*

chercher dans le ciel, ou de descendre dans de profonds abîmes, ou de passer les mers pour la trouver (1) : elle est tout près de nous, au dedans de nous, au fond de notre cœur (2). C'est là que l'ont trouvée ceux à qui tout l'enfer et tout le monde conjurés semblaient devoir ôter toute espérance de repos, et qui en effet n'en eussent jamais goûté aucun, s'ils ne se fussent renfermés dans cette solitude intérieure, où les hommes ni les démons ne peuvent pénétrer. C'est là que l'ont trouvée ceux qui l'avaient cherchée en vain dans les déserts les plus reculés, parce qu'ils cherchaient au dehors et au loin ce qu'ils avaient tout près et en eux-mêmes, comme un homme distrait cherche de toutes parts ce qu'il a dans ses mains sans s'en apercevoir. C'est là que l'ont trouvée ceux qui avaient travaillé inutilement à se la procurer par les austérités et les autres exercices extérieurs, mais qui l'ont trouvée assise et les attendant à la porte de leur cœur (3), dès qu'ils ont pris sincèrement le parti d'y rentrer. C'est là que l'ont trouvée les philosophes même profanes, quoique, n'étant entrés dans les routes ténébreuses de leur âme qu'à la lueur de la raison obscurcie par le péché et par l'irréligion, et ne s'étant pas assez approfondis, ils n'aient découvert de cette paix que la superficie, et qu'ils aient toujours conservé un germe d'inquiétude et de trouble, fomenté sans cesse par la vanité cachée dans les replis de leur cœur. Et vous qui faites profession de piété, seriez-vous moins ardents que les païens mêmes à vous procurer la paix intérieure ? Seriez-vous assez aveugles ou assez lâches pour méconnaître ou pour négliger un si grand bien ?

C'est un trésor caché, à la vérité, mais qui ne l'est que dans votre âme, sous une foule d'amusements et de bagatelles que vous pouvez dissiper quand vous voudrez. Cela demande du soin, il est vrai ; mais qu'est-ce qui n'en demande pas ? Les affaires, les divertissements, les crimes même ne donnent-ils aucun souci ? Les mondains seraient moins à plaindre si leurs intrigues et leurs désordres ne les engageaient pas dans de plus pénibles travaux que n'en exige la paix la plus profonde. Et, dans l'ordre du salut, est-il quelque chose qui ne coûte ? La sainteté et la gloire se donnent-elles pour rien ? La croix qu'il faut porter, la

(1) Non supra te est, neque procul positum, etc. *Deutér.*, xxx, 11, et *Epît. aux Rom.*, x, 6.

(2) Juxta te est, valde... et in corde tuo. *Deutér.*, xxx, 14.

(3) Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit; assidentem enim illam foribus suis inveniet. *Sag.*, vi, 15.

violence qu'il faut se faire, la guerre qu'il faut soutenir, et cela pendant toute sa vie, ne sont-ce que de grands mots qui ne signifient rien dans le fond? Si vous ne voulez pas sincèrement acquérir les vertus, pourquoi trompez-vous le monde en vous revêtant de leurs apparences? et pourquoi vous trompez-vous vous-même en vous faisant accroire que vous les goûtez, et peut-être que vous les pratiquez, parce que vous lisez les livres qui en traitent? Que si vous les souhaitez tout de bon, vous devez savoir qu'on ne les acquiert qu'à force de soins et de diligence (1). Mais si vous prenez le chemin de la paix, vous y arriverez plus tôt, et vous aurez moins à souffrir. Ne l'envisagez pas dans toute son étendue; les obstacles et les moyens réunis effraieraient peut-être votre peu de courage; considérez-la par rapport à la pratique. Ce n'est pas tout à la fois, mais en détail, que vous devez la pratiquer. Les obstacles ne reviennent pas toujours, et les moyens se rendent familiers par l'usage. Il faut deux choses pour cette paix : l'acquérir, et s'y maintenir. Le premier ne demande que quelques sacrifices; le second n'exige qu'un peu d'attention. Une âme qui est en paix s'y maintient facilement, pour peu qu'elle s'observe. C'est comme une machine qui va d'elle-même dès qu'on l'a mise en mouvement, et qui ne demande, pour ainsi dire, que l'œil de l'ouvrier pour la régularité de l'ouvrage.

V. — Jusqu'ici nous n'avons donné que la théorie de la paix de l'âme, il faut maintenant vous en donner la pratique, qui dirigera de plus près vos pas dans la voie de cette paix. Nous tomberons infailliblement dans des répétitions, puisque la pratique n'est autre chose que la théorie appliquée aux différentes circonstances; mais répétitions utiles et même nécessaires à la multitude; et c'est l'utilité des âmes que nous cherchons uniquement. Les principes dans la pure spéculation sont secs, métaphysiques, peu intéressants, et insuffisants pour l'instruction du plus grand nombre; mais la pratique les dépouille de leur sécheresse, leur donne de la consistance et du goût, et les met à la portée des plus simples, et, pour ainsi dire, sous leurs yeux.

(1) Sine sollicitudine et diligentia nunquam acquires virtutes. Magna diligentia opus est bene proficere volenti. *Imit. de J.-C.*

QUATRIÈME PARTIE

OU L'ON ENSEIGNE LA PRATIQUE DE CETTE PAIX

CHAPITRE I

Il ne faut point chercher cette paix avec trop d'ardeur.

I. — Vous voilà donc résolu de travailler sérieusement à acquérir la paix intérieure, et à mettre en pratique tous les moyens que nous vous en avons donnés. Vous voulez absolument vous posséder vous-même, pour posséder Jésus, qui est le Roi pacifique, dont l'empire est celui de la paix, et qui hait tant le trouble, qu'il sort des âmes qui s'y abandonnent, et qu'il s'en sert comme d'un des plus terribles ministres de ses vengeances pour punir leur infidélité. Vous voulez être dévot et tranquille, afin que Jésus demeure en vous (1). Projet bien louable, mais qui demande beaucoup de discrétion. Il faut chercher cette paix avec soin, mais sans empressement. C'est un ouvrage de votre patience plutôt que de vos efforts. Le plus grand que vous feriez pour acquérir ce saint repos, ce serait celui qui vous en éloignerait le plus. Ce n'est point par l'activité que l'on obtient la tranquillité. Ce n'est pas à force d'exhorter un malade au sommeil, ce n'est pas en lui faisant de longs raisonnements pour lui en prouver la nécessité, et en criant fort haut contre ceux qui font du bruit qu'on réussit à le lui faire prendre, mais en lui donnant des remèdes propres à l'assoupir, et en gardant le silence. Lui-même il l'écarterait s'il voulait trop l'attirer. C'est en bannissant tout souci, toute inquiétude, et toute réflexion qui lui est contraire, plutôt qu'en s'occupant du désir et des moyens de le prendre, qu'il le fera venir.

II. — Vous devez rentrer au dedans de vous-même, si vous voulez trouver la paix qui est dans le plus intime de votre âme. Si vous ne la trouvez pas d'abord, c'est que vous ne pénétrez pas assez avant dans ce temple intérieur, et

(1) *Esto humilis et pacificus, et erit tecum Jesus; sis devotus et quietus, et manebit tecum Jesus. Imit. de J.-C., II, 8.*

qu'au lieu d'entrer dans le tabernacle, où l'on ne voit que la lumière du Seigneur et où l'on ne sent que l'odeur des parfums; au lieu de pénétrer jusque dans le sanctuaire, où règne un éternel silence et où l'on n'entend que les oracles divins, vous restez dans le parvis, où la foule vous presse et où les victimes qu'il faut immoler se débattent et font du bruit. Vous vous arrêtez, pour ainsi dire, au dehors de votre âme, où les passions dominant; et peut-être ignorez-vous encore qu'il y ait un lieu plus sacré et plus reculé qui leur soit inaccessible. C'est la partie supérieure de cette âme où règnent souverainement la raison sur les appétits, et la foi sur la raison, et avec la raison et la foi toutes les vertus. Renfermez-vous dans ce cabinet intérieur, et tirez-en la porte sur vous, en attendant que la tranquillité revienne.

III. — Souffrez en patience ce que vous ne pouvez empêcher. Il y a du mérite pour vous à souffrir de vos propres défauts. Ce désordre intérieur que causent les passions révoltées est une suite du péché et du dérèglement de la nature; mais il en est aussi le remède, parce qu'il excite notre vigilance, qu'il exerce notre patience et qu'il humilie notre orgueil. Le Fils de Dieu, en se revêtant de notre chair sans en prendre les faiblesses, les a tournées en remède les unes pour les autres. Priez-le, à la bonne heure, de vous délivrer de cette corruption qui vous infecte, d'amortir ce feu qui vous dévore, de faire cesser cette guerre intestine qui vous donne de si violentes agitations : car il ne faut point regarder avec indifférence des mouvements qui nous portent au péché, ou qui nous jettent dans le trouble; ce serait ou y consentir secrètement, ou s'y exposer par sa négligence. Nous ne souffrons ces révoltes avec fruit que lorsqu'elles ne font qu'exercer notre courage, et Dieu ne les voit avec complaisance qu'autant qu'elles ne servent qu'à faire triompher son amour. Appelez-le à votre secours, puisque lui seul peut apaiser cette tempête. Mais s'il semble toujours endormi, tandis que vous serez agité, ne perdez ni le courage ni la patience : c'est assez que Jésus soit avec vous. Les pensées de votre esprit ébranlé, les fantômes de votre imagination échauffée, les inquiétudes de votre cœur alarmé iront et viendront avec précipitation, se traverseront mutuellement, voleront en foule, bourdonneront autour de vous comme un essaim d'abeilles (1); mais, dit saint François de Sales, vous n'en souffrirez aucun dommage si vous restez immobile au milieu de ce grand mouvement.

(1) Circumdederunt me sicut apes. Ps. cxvii.

IV. — Quand le bruit serait si grand que vous ne vous entendriez pas vous-même, vous ne devriez pas vous inquiéter : ce serait le moyen de vous faire perdre ce que vous posséderiez encore, bien loin de vous faire recouvrer ce que vous auriez déjà perdu. La souveraine paix consiste à ne tenir à rien, non pas même à la paix sensible. Tandis que l'on tient encore à une paix aperçue, on n'en a tout au plus que quelques fruits qui se consomment bientôt, et nullement le germe et la racine, qui sont dans une volonté toute dénuée. C'est comme la paix mondaine qui consiste dans la jouissance des biens dont on n'a pas en soi le principe, et qui par conséquent ne peut longtemps durer, et non proprement la paix que Jésus-Christ nous a laissée, dont l'auteur est l'Esprit-Saint, qui habite en nous, et qui la forme en nous par un détachement universel et par une entière désappropriation de ses dons même sensibles. Aussi remarquez que Jésus-Christ, en nous laissant la paix comme un riche héritage, dit qu'il nous la donne d'une manière toute différente de celle dont le monde donne la sienne (1). En effet, le monde nous offre sa paix en nous exhortant à jouir de ce qu'il nous présente et à nous y attacher ; et Jésus-Christ, au contraire, nous donne la sienne en nous détachant de tout, même de ses dons sensibles.

V. — Assurez-vous autant que vous le pourrez de votre volonté et de votre résolution de servir Dieu ; attachez-vous inviolablement à son amour ; détestez de tout votre cœur tout ce que vous éprouvez en vous qui lui est contraire : souhaitez le repos intérieur, et la sainte joie qui l'accompagne, pour pouvoir adorer et bénir en toute liberté le Dieu infiniment digne de tous nos hommages et de toutes nos louanges. Mais s'il permet que le trouble continue, ne vous en alarmez point. Gardez-vous bien de croire, comme il arrive assez souvent, même aux âmes les plus pieuses, que Dieu est sans doute bien irrité contre vous, puisqu'il permet que vous soyez battu d'une si furieuse tempête, et que les eaux entrent à grands flots jusque dans votre âme (2) ; regardez, au contraire, votre état comme une épreuve qu'il veut faire de votre bonne volonté pour lui, et comme une peine qu'il veut que vous supportiez pour son service. Bien loin d'attendre, par une erreur assez commune, le retour du calme pour pouvoir répandre votre cœur devant sa divine majesté, c'est votre trouble même qui doit vous en

(1) *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quemodo mundus dat, ego do vobis. S. Jean, XIV, 27.*

(2) *Intraverunt aquæ usque ad animam meam. Ps. LXVIII, 1.*

inspirer la plus pleine et la plus consolante confiance, puisque Dieu n'est jamais plus près de vous que lorsque vous souffrez pour lui, non-seulement les peines au dehors, mais encore le trouble au dedans (1). Dites-lui donc avec une tranquille simplicité : « Seigneur, vous êtes témoin de ma situation : mon âme est triste et abattue ; mon esprit est dans un égarement continuel, mon imagination m'emporte fort loin si je veux la suivre, elle m'agite et me fatigue si je veux l'arrêter. Le trouble de mon cœur est extrême ; les noires vapeurs que sa fermentation excite, m'offusquent et m'étourdissent. A peine suis-je présent à moi-même ; je n'y suis presque rappelé que par le sentiment de ma douleur. Les peines les plus sensibles, les craintes les plus vives, les images les plus sombres, les réflexions les plus accablantes m'obsèdent en foule, et dérobent à ma vue tout ce qui pourrait me consoler (2). Si vous voulez me donner une situation plus tranquille, vous le pouvez : une de vos paroles suffit pour calmer cette mer agitée ; un rayon de votre lumière peut en un instant dissiper les ténèbres, et ramener la sérénité dans mon âme. Si vous ne le voulez pas, je me sou mets sans réplique, et j'attendrai votre secours dans un humble silence (3). C'est cette assistance divine qui fait ma sûreté et ma consolation. Je ne doute point que vous ne me l'accordiez, puisque votre infinie miséricorde la sollicite puissamment pour moi. » Fussiez-vous même troublé au point de ne pouvoir faire cette prière, ni presque aucune autre, vous ne devriez point vous déconcerter ; mais, en baissant humblement les yeux devant le Seigneur, dire, à l'exemple du Sauveur dans son agonie : Que votre volonté soit faite. Et sachez que vous seriez plus agréable à Dieu dans cet état d'agitation et de trouble que dans la plus dévote tranquillité.

CHAPITRE II

Ne point rechercher la dévotion sensible avec trop d'empressement.

I. — Il faut se comporter à l'égard de la dévotion et de la ferveur sensible comme à l'égard de la paix : la désirer sans empressement, la demander sans inquiétude, la posséder sans attachement, la perdre sans alarme ; ne pas la regarder avec indifférence, puisque c'est un frein pour nos passions,

(1) *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde. Ps. xxxiii, 19.*

(2) *Circumdederunt me mala quorum non est numerus, et non potui ut viderem. Ps. xxix, 13.*

(3) *Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei. Thren., III, 26.*

un délassement pour notre faiblesse, un assaisonnement pour la nourriture de notre âme ; ne point perdre courage quand elle est ôtée, puisque la grâce du Seigneur est notre invisible appui, et l'accomplissement de sa volonté notre aliment (1), et puisque Dieu veut tenir lieu de tout à ceux qui ne tiennent qu'à lui. Il faut conserver précieusement la ferveur intime et solide des résolutions, mais ne pas s'occuper beaucoup de la ferveur variable des sentiments ; la cultiver quand Dieu la donne, sans trop y réfléchir ; s'en passer quand il l'ôte, sans la trop regretter ; ne pas la perdre par sa faute, puisque c'est un vrai bien ; ne pas s'affliger jusqu'au trouble quand elle vient à manquer, de quelque manière que cela arrive, puisque ce serait un grand mal. Souhaitons le lait de la dévotion comme de jeunes enfants qui sentent combien il leur est utile ; mais souhaitons-le aussi comme des enfants déjà raisonnables qui savent s'en passer (2). Si cet aliment nous fait croître pour notre sanctification (3), l'attachement que nous y aurions ne retarderait pas peu ce grand ouvrage.

Nous pouvons et nous devons goûter la présence de Jésus autant qu'il voudra rester avec nous ; l'accompagner partout comme les apôtres ; le suivre pas à pas sans le perdre d'un moment ; courir à lui à travers les vagues de la mer comme saint Pierre ; nous reposer sur son cœur comme saint Jean : mais s'il se retire, nous ne devons point nous livrer à la tristesse et au chagrin, puisque son absence doit nous être utile (4).

II. — Si l'absence de Jésus a été utile aux apôtres et nous l'est encore, et si sa présence visible peut être un obstacle à la perfection des saints, quel est le bien, même spirituel mais sensible, dont nous ne devons être entièrement détachés ? Vouloir absolument suivre Jésus dans son éloignement, s'efforcer de *quitter la terre* et de prendre son essor vers le ciel, c'est renverser l'ordre qu'il a établi, c'est troubler l'économie de sa providence, c'est se fatiguer inutilement. Attendons en repos que nous soyons revêtus de la force d'en haut... (5). Vouloir être toujours à sa droite ou à sa gauche, c'est ne savoir pas ce que l'on demande (6) :

(1) *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. S. Jean, IV, 34.*

(2) *Sicut modo geniti infantes, rationabile sine dolo lac concupiscite. 1^{re} Épît. de S. Pierre, II, 2.*

(3) *Ut in eo crescatis in salutem. Ibid.*

(4) *Tristitia implevit cor vestrum, sed ego veritatem dico vobis : expedit vobis ut ego vadam. S. Jean, XVI, 6, 7.*

(5) *Sedete donec induamini virtute ex alto. S. Luc, XIV, 39.*

(6) *Nescitis quid petatis. S. Marc, XX, 22.*

souhaiter de se fixer avec lui sur le Thabor, c'est ne savoir pas ce que l'on dit (1) : et souvent, outre la sensualité spirituelle qui nous rend si avides des goûts de la piété, il y a encore quelque chose de plus bas, de plus grossier, de plus désagréable à Dieu et de plus nuisible pour nous, qui nous porte si fort à désirer les lumières et l'éclat de la dévotion : une vanité secrète qui veut briller en piété par la ferveur et par les enthousiasmes, comme le corps brille par les grâces et par les parures, et l'esprit par les saillies et par le savoir. Mais à quoi aboutit une ambition aussi subtile et aussi déplorable ? à nous rendre guindés dans la dévotion comme les gens pleins de vanité le sont dans leurs discours et dans leurs manières, et à nous rendre plus insupportables aux yeux de Dieu, que ne le sont ces airs vains et ces manières affectées aux yeux des hommes un peu sensés. Beaucoup d'humilité et de simplicité avec Dieu, et non tant d'ardeur et d'activité.

On prend son essor vers le ciel, on veut obstinément s'élever au-dessus des astres (2), sans faire attention que l'on y monte bien plus vite par une humble prière que par un vol présomptueux (3). Mais qu'arrive-t-il ? On se fatigue par ses efforts, on est étourdi de son élévation, on tombe, on se précipite, on se brise en tombant de si haut ; et pour avoir entrepris avec orgueil de voler, on ne peut plus marcher à son ordinaire (4) : on roule quelquefois jusque dans l'abîme d'un désordre honteux, on se traîne, on se vautre dans le limon et dans l'ordure (5). Et c'est, hélas ! à quoi aboutit une dévotion mal réglée et une vaine ferveur. Mais ceci est une trop grande conséquence, les peines qu'occasionne ce désir empressé de la ferveur sont trop vives, les illusions qui en résultent sont trop fréquentes, et la paix intérieure en est trop altérée, pour nous borner à des maximes générales ; examinons les choses en détail.

ARTICLE I^{er}. — Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur quand on se prépare à la confession.

I. — Lorsque vous êtes sur le point de vous présenter au tribunal de la pénitence, vous vous donnez peut-être beau-

(1) *Faciamus his tria tabernacula... nesciens quid diceret. S. Luo, ix, 33.*

(2) *In cœlum conscendam, super astra Dei, etc. Is., xiv, 13.*

(3) *Prior ascendit ad Dominum oratio, quam volatus; et ante pervenit justa petitio, quam iniqua præsumptio. S. Maxime.*

(4) *Ut qui paulo ante volare tentaverat, subito ambulare non posset; et qui penas assumpserat, plantas amitteret. Ibid.*

(5) *Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum. Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris? Corruisti in terram, etc. Is., xiv, 11.*

coup de peine pour vous exciter à la contrition ; vous multipliez vos réflexions, vous vous efforcez de vous faire les plus vives peintures de la majesté de Dieu, que rien ne peut peindre, de l'infinité de son être, que rien de sensible ne peut représenter, de la rigueur de ses jugements, de la sévérité de ses vengeances, peut-être encore, mais rarement, de la multitude et de la grandeur de ses bienfaits, de la magnificence de sa gloire, de l'éternité de ses récompenses ; mais votre esprit fatigué de vos réflexions multipliées, et votre cœur serré à force d'en vouloir exprimer les affections, ne vous fournissent plus que du dégoût. Alarmé de cette disposition, vous redoublez ce qui en est la cause, vous ajoutez de nouvelles réflexions aux premières, et vous faites de nouveaux efforts pour exciter ce que vous appelez dévotion ; et le mal augmentant toujours parce que la source fournit sans cesse, le trouble se joint au dégoût, l'affaiblissement et le découragement suivent le trouble ; et approchant du tribunal sacré dans ces dispositions, pour avoir trop voulu y apporter une contrition sensible, peut-être n'en rapportez-vous qu'une noire tristesse, un secret dépit, et une espèce de désespoir. Votre zèle m'édifie, mais votre terreur me fait compassion. Le remède à ce mal est assuré dans un éclaircissement tout simple.

II. — Je vous demande : Qu'est-ce que la contrition, ou l'attrition, sur quoi vous êtes si fort en peine ? C'est, me direz-vous, une douleur sincère d'avoir offensé Dieu, ou précisément parce qu'on l'a offensé, ou du moins parce qu'on l'a perdu. Mais, ajouté-je, est-ce une douleur de tête ou de quelque autre partie du corps ? Non, répondrez-vous ; c'est une douleur du cœur. Mais encore (car en matière de piété nous ne saurions jamais trop éclaircir les choses, pour nous en former les idées les plus nettes) est-ce de ce cœur de chair qui est en vous le centre de la vie corporelle ? Nullement : c'est (pour ôter toute équivoque) un regret de l'âme qui déteste le péché, et qui se repent de l'avoir commis. Eh ! pourquoi donc tourmentez-vous votre corps pour exciter en vous ce que l'âme seule, prévenue et aidée de la grâce, peut produire ? Pourquoi fatiguez-vous votre vue par un regard fixe de quelque objet touchant, votre tête par une forte application, tout votre corps par des situations gênantes ? Les réflexions même de l'esprit, qui sont propres à exciter les sentiments du cœur, ne doivent être ni trop multipliées ni trop suivies ; elles deviendraient un travail, au lieu d'être un secours : l'âme, épuisée par cette contention, ne sentirait plus que de la faiblesse dans les mouve-

ments qui la portent à Dieu. Vous trouveriez sans peine dans quelque pensée toute simple, dans quelque affection tranquille, dans des résolutions consolantes, par la vue du bien, qui réjouit toujours et qui dilate le cœur de ceux qui l'aiment, ce que vous cherchez inutilement, et que vous éloignez même par des efforts qui ralentissent la dévotion et qui détruisent la santé.

III. — Au reste, n'est-il pas vrai que vous vivez dans l'éloignement du péché et de ses occasions ; que vous détestez non-seulement celui qui donne la mort à l'âme, mais encore celui qui l'affaiblit ; que, quand vous y êtes tombé, vous en avez du regret, et que vous vous précautionnez pour la suite ? N'est-il pas vrai que, sans attendre l'occasion du sacrement, vous vous excitez souvent à la douleur de vos égarements passés et de vos fautes journalières ? Vous possédez donc ce que vous cherchez ; ou plutôt ce que vous cherchez est de beaucoup inférieur à ce que vous possédez. Vous avez, autant que nous pouvons en juger, la véritable contrition, et vous en cherchez l'ombre séduisante. Vous êtes dans une disposition soutenue de préférence pour Dieu sur tous les biens du monde, et vous détestez le péché plus que tous les maux, et principalement le péché mortel : c'est tout ce qu'il faut pour la véritable contrition. Tournez votre habitude en acte pour la matière du sacrement, cela suffit. Vous aviez toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le sacrement avec fruit avant de vous y exciter : en vous y excitant, vous n'avez fait qu'en perdre une partie, et troubler la paix entière du cœur.

ART. II. — Éviter le grand empressement pour la ferveur dans la communion.

I. — Vous allez approcher de la sainte table : gardez-vous bien de la déshonorer par des contenance forcées et des gestes ridicules, presque inséparables des efforts que l'on fait pour attirer la dévotion sensible. Soyez sérieux, grave, simple, modeste, sans affectation, sans singularité, sans empressement, et soyez au dedans et aux yeux de Dieu ce que vous serez au dehors et devant les hommes. Approchez du Seigneur dans cette contenance modeste et paisible, adorez sa majesté, admirez sa bonté, reconnaissez votre néant devant lui, désirez de lui être uni, exposez-lui votre misère ; offrez-lui votre cœur d'une manière aussi tranquille que si vous ne faisiez qu'un exercice ordinaire de religion. Si vous vous efforcez, vous pourrez peut-être d'abord ressentir quelque goût et quelque ferveur, mais

qui se tournera bientôt en piège ; parce que cette ferveur sensible venant à manquer, ce qui arrivera infailliblement (rien de forcé ne pouvant se soutenir longtemps), et cette contrainte intérieure empêchant l'onction divine de pénétrer dans l'âme, et en faisant même écouler celle que le Seigneur y avait répandue, vous ne saurez plus comment aller à lui, parce que vous n'êtes accoutumé d'en approcher que lorsque vos goûts et vos pieuses sensations vous y attirent. D'ailleurs votre aridité vous jettera dans d'extrêmes alarmes sur l'état de votre conscience. Vous craindrez que quelque péché secret ne vous ait privé de cette ferveur sur laquelle vous comptiez si fort, et de cette onction qui avait pour vous tant de charmes ; et alors, ou vous prendrez le parti de vous priver des sacrements, ce qui sera toujours un mal, mais qui peut-être par degrés deviendra extrême ; ou vous ne les recevrez qu'avec de tristes perplexités qui vous en feront perdre presque tout le fruit.

II. — On a vu des personnes qui, après avoir fréquenté longtemps les sacrements avec succès, en sont venues jusqu'à s'en priver entièrement, parce qu'elles n'y ressentaient plus cette ferveur. Elles s'appuyaient trop sur le goût sensible, qui ne peut servir de fondement à l'édifice immortel ; et ayant bâti sur cette molle argile, dès qu'elle a manqué, tout leur ouvrage est tombé en ruine, et les a entraînées elles-mêmes dans le précipice. Au scandale de leurs frères, et à la perte de leurs âmes, on les a vues plusieurs années de suite séparées de la table sacrée, vivre sans remords dans cette espèce d'excommunication prononcée par le tribunal de leur erreur, et, ce qui est encore plus déplorable, finir une vie peu édifiante par une mort très-équivoque. L'on en a vu d'autres qui, dans les premières années de leur piété, ne participaient jamais au sacrement divin que le cœur plein de trouble, et ne voyant qu'avec une secrète horreur approcher les jours qui les ramenaient à la sainte table. Cette disposition les alarmait. Par une erreur assez ordinaire, ils en cherchaient la source dans leurs confessions, sur lesquelles ils n'étaient jamais satisfaits : ils se donnaient la torture pour se tranquilliser, et comme le sacrement de la pénitence précédait toujours immédiatement celui de l'Eucharistie, ce n'était que par un tourment qu'ils se préparaient à un autre tourment : et ainsi leurs communions devenaient tous les jours plus pénibles, et par conséquent plus pleines de dégoût. Dans cet état déplorable, ils traînaient de tristes jours, ils s'épuisaient de force, ils séchaient tout vivants. Ils faisaient une funeste

épreuve de ce que l'on est exposé à souffrir, et des écarts que l'on risque de faire dans le chemin de la vertu, lorsque l'on est sans expérience et sans guide, sans confiance ou sans docilité. Mais dès qu'ils se sont ouverts, et qu'ils ont bien voulu souffrir que l'on sondât la plaie de leur cœur, on leur a découvert la source de leur peine, qui ne consistait qu'à vouloir sentir Celui qu'il ne faut qu'aimer, et à s'efforcer, pour ainsi dire, de lever le voile de la foi, malgré la main toute-puissante qui le tient abattu. La lumière leur a rendu la paix. Ils ont commencé d'attendre de Dieu ce qu'ils avaient cru pouvoir se procurer, ils ont substitué à leur empressement inquiet une diligence tranquille : et leur cœur pacifié étant devenu susceptible des mouvements délicats de la grâce, que leurs troubles et leurs alarmes intérieures interrompaient, et Dieu bénissant leur docilité, ils ont été touchés de la présence de Jésus dès qu'ils ont moins voulu l'être, et ce qui faisait le tourment de leur piété est devenu la plus douce consolation de leur vie.

III. — J'entends ici un de ces dévots actifs à qui la retenue paraît une tiédeur. Quoi ! approcher froidement de son Dieu ! faire la plus grande et la plus sainte de toutes les actions comme une action ordinaire ! Ne se donner aucun soin pour se mettre dans les dispositions que l'Église nous ordonne d'y apporter, et que la sainteté de ce sacrement exige par elle-même ! Ne point s'éprouver comme l'Apôtre le prescrit, ou approuver tout ce que l'on est, quelque sec que l'on puisse être ! S'unir à son Sauveur d'un air tranquille qui sent l'indifférence et le mépris !

Non, je ne veux point que vous approchiez froidement de ce Dieu d'amour. Mais est-ce de votre feu ou du sien que vous devez brûler ? Certes le vôtre est tout à fait de trop lorsque vous approchez de cette fournaise ardente et de ce feu consumant (1). Je ne craindrai point de vous dire et vous ne devez pas craindre de penser qu'il faut faire cette grande action avec la même tranquillité que le reste des pieux exercices, quoique avec des soins bien différents. Je ne veux point que vous vous négligiez sur les dispositions nécessaires pour vous nourrir de ce pain du ciel ; mais je voudrais fort que vous comptassiez la paix du cœur pour une des principales : et c'est la seule que vous ne vous mettez pas en peine d'acquérir, et que vous semblez même vous faire un devoir de détruire. Vous voulez vous éprouver

(1) Dominus Deus tuus ignis consumens est. *Deutéron. IV, 2.*

vous-même ? Bien loin de vous en détourner, je vous y exhorte ; et vous ne sauriez excéder en cela , tandis que votre épreuve ne fera qu'augmenter en nous l'humilité , l'amour de Dieu, la confiance en lui et le désir de le recevoir, et non le trouble, les alarmes, et l'éloignement de ce souverain remède à tous nos maux. Je n'ai garde d'approuver la sécheresse de votre cœur ; au contraire, je vous conseille de ne pas l'augmenter par la chaleur de vos désirs et par la vivacité de vos mouvements. Malheur à la tranquillité qui vient de l'indifférence pour Dieu ! oui ; mais aussi malheur à l'empressement qui vient de l'amour excessif de soi-même. La tranquillité que produit l'amour réglé de l'un et de l'autre tient le juste milieu. Préparez-vous donc de votre mieux à cette grande action, sans trop compter sur vos soins ; ranimez votre zèle , sans perdre votre repos ; efforcez-vous doucement et sans trop d'ardeur, possédez-vous courageusement et sans indolence : c'est tout ce que Dieu demande de vous.

IV. — S'agiter, perdre la paix de l'âme, est-ce une bonne préparation à un sacrement dont un grand fruit est de nous mettre en paix ? Détruire la fin pour mieux pratiquer les moyens, quel renversement d'ordre ! C'est se mettre hors d'état d'avoir la paix qui est le fruit de la bonne communion, et s'exposer à en faire une peu utile, quoique l'on s'épuise, pour la bien faire, jusqu'à perdre la paix. Les ardents désirs que l'on a des sentiments de dévotion quand on doit communier, les soins pressés que l'on se donne pour les exciter, l'inquiétude que l'on ressent quand on n'y peut point réussir, ne servent, dit l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (1), qu'à nous rendre moins disposés pour la communion à laquelle nous voulons excessivement nous préparer, à interrompre les effusions de la grâce que nous voulons désordonnément attirer, et à détruire en nous toute la dévotion, au lieu de l'augmenter. Le sacrement de l'Eucharistie est sans doute un puissant moyen de salut et de sanctification, puisqu'il contient la source de toutes les grâces : j'ose dire, toutefois, que si vous ne pouviez vous nourrir de ce pain vivifiant sans altérer considérablement cette paix qui est la vie même, il vaudrait mieux que vous en approchassiez rarement, et que vous possédassiez une paix constante et uniforme, que de lui donner de fréquentes atteintes par des communions réitérées. Je trouve bien des saints qui n'ont

(1) *Sape etiam impedit nimia sollicitudo pro devotione habenda. Age secundum consilium sapientum, et depono anxietatem et scrupulum; quia gratiam Dei impedit, et devotionem mentis destruit. Imit. de J.-C., IV, 10.*

communié que rarement, mais je n'en trouve aucun qui n'ait possédé la paix de l'âme. Eh! comment auraient-ils été des saints sans cette paix solide, intime, profonde, qui est la sainteté même, comme nous l'avons déjà dit d'après saint Augustin ?

V. — En vérité il y a un grand fonds d'amour-propre caché sous ce voile de la dévotion. On est tout confus de se voir peu fervent, parce que l'on a la présomption de croire que l'on peut l'être par ses propres forces ; on se persuade qu'il n'est pas de moyen d'acquérir la ferveur sensible, qui puisse déplaire à Dieu ; l'on n'a pas l'humilité de reconnaître ingénûment les fautes qui ont détruit ou affaibli en nous cette heureuse disposition, ou la confiance en Celui qui peut seul nous la donner de nouveau. Pour peu que l'on y fasse réflexion, on peut comprendre que ce mouvement et cette agitation intérieure que l'on se donne, ne peuvent produire le feu de l'amour divin, mais seulement celui de l'imagination et de l'activité naturelle. N'importe ; on veut être fervent, de quelque manière que ce puisse être, parce que l'on veut être content de soi, sans beaucoup examiner si c'est le moyen que Dieu le soit aussi.

Je compare ces communiants animés d'un si grand zèle à certaines personnes du monde : j'y reconnais le même empressement, qui part du même principe. Ces dernières, qui aiment à être fort arrangées chez elles, qui se flattent de l'être, et qui veulent bien que l'on sache qu'elles le sont, surprises par une visite dans un moment de désordre et de dérangement, se donnent beaucoup de mouvement, crient contre leurs domestiques, s'inquiètent elles-mêmes, étourdissent leur monde, le font gémir en secret, et le reçoivent fort mal, pour vouloir trop bien le recevoir. Si un ami vous accueillait de la sorte, ne vous affligerait-il pas ? Ne seriez-vous pas plus sensible à sa présence qu'au grand ordre qu'il s'empresserait de mettre dans sa maison ? Ne prendriez-vous pas peut-être la liberté de lui dire : C'est pour vous que je suis venu, et non pour votre domestique ou pour votre ameublement : de grâce, soyez avec moi, et faites - moi goûter tranquillement le plaisir de vous posséder, et cela me suffit ? Jésus-Christ vous dit à peu près de même, tant il aime à se mettre à notre portée. Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes (1), et je me plais singulièrement avec les pauvres, s'ils ont en partage l'humilité, qui est le premier apanage de leur état. C'est de boiteux, d'aveugles, de para-

(1) *Deliciae meae esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 31.*

lytiques que je remplis la salle de mon festin (1). J'y appelle les petits, et ceux en qui la confiance d'approcher de moi semble une présomption et une folie (2), pourvu que je voie une résolution sincère dans les premiers de renoncer à la légèreté de l'enfance, et, dans les seconds, d'acquérir la véritable sagesse (3). C'est vous-même que je demande, et non vos présents (4). J'aime la pureté du cœur, l'éloignement du monde, le silence des passions et une grande tranquillité d'âme (5). Des pensées sublimes me plaisent moins que l'humble connaissance de vos misères. Celles-ci entrent dans mes desseins; elles en font éclater les miséricordes dans le sacrement de mon amour. En vain vous penseriez pouvoir vous y préparer suffisamment par vos efforts (6) : l'amour qui vous invite peut seul suppléer à l'indigence qui vous confond. Venez, recevez-moi, et qu'il vous suffise que c'est moi qui vous l'ordonne (7).

VI. — Reconnaissez les dispositions intérieures des saints lorsqu'ils ont reçu le Sauveur dans le sacrement de son corps, à la manière dont se sont comportés au dehors ceux qui ont eu le bonheur de le recevoir chez eux ou d'approcher de lui pendant sa vie mortelle. Zachée le reçoit dans sa maison lorsqu'il s'y attend le moins : il l'accueille avec autant d'affection que de respect : il le regarde avec des yeux pleins de simplicité et de candeur ; pris au dépourvu, il le traite comme il peut, sans troubler sa joie ni celle des autres conviés par son empressement et son inquiétude. Saint Pierre reçoit aussi le Sauveur dans sa pauvre maison, sans s'inquiéter de ce qui y manquait pour le recevoir avec décence, persuadé que, puisque rien ne lui est caché, et qu'il veut cependant loger dans cette pauvre demeure telle qu'il la connaît, il voudra bien se contenter de ce qu'il y trouvera. Aussi, bien loin de se troubler, et de croire le Sauveur offensé de l'indigence de son accueil, il lui demande confidemment une grâce ; il lui présente sa belle-mère, qui est malade, et le prie de la guérir. Les deux sœurs de l'Évangile sont favorisées à leur tour de la visite de leur

(1) *Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc. S. Luc, XIV, 21.*

(2) *Si quis est parvulus, veniat ad me. Et insipientibus locuta est : Venite, comedite, etc. Prov., IX, 4.*

(3) *Relinquitte infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ. Ibid., 6.*

(4) *Non quæro datum tuum, sed te. Imit. de J.-C., IV, 8.*

(5) *Ego cor parum quæro : exclude totum sæculum, et omnem vitiorum tumultum. Imit. de J.-C., IV, 12.*

(6) *Scito tamen te non posse satisfacere huic præparationi ex merito tuæ actionis. Ibid.*

(7) *Ego sum qui vocavi, ego jussi fieri, ego supplebo quod tibi deest : veni, et suscipe me. Ibid.*

divin Maître. Marthe s'empresse pour le bien recevoir, elle en est reprise; Marie le reçoit avec plus d'humilité que de soins, avec plus de repos que d'ardeur, l'âme assise aussi bien que le corps, *sedens* : elle écoute les paroles de vie qui sortent de sa bouche, et ne lui en dit pas une, *audiebat* : elle en est hautement louée. Le Fils de Dieu va chez le centenaire, et il s'avance à grands pas, parce qu'on l'en presse. Celui-ci va à sa rencontre et lui dit : Seigneur, ne vous hâtez pas : hélas ! je ne mérite pas même que vous entriez chez moi. Eh ! pourquoi vous donner une peine inutile ? Dès ce moment, et du lieu où nous sommes, vous pouvez ordonner à la maladie de mon serviteur, comme j'ordonne à mes soldats et à mes domestiques, qui partent à l'instant. Le Sauveur se présente au baptême de saint Jean. Moi, Seigneur, que je vous baptise ! lui dit le saint précurseur. Je serai trop heureux si je reçois de vous cette grâce, bien loin que j'ose exercer ce ministère d'autorité sur votre divine personne. Jésus insiste ; Jean obéit. Il voit avec étonnement, mais sans trouble, son Dieu à ses pieds ; et tout occupé du soin d'accomplir sa volonté, après avoir reconnu devant lui son insuffisance, il le baptise, le cœur pénétré de respect et d'amour, mais l'esprit tranquille, et le corps dans une contenance grave. Venons au plus grand de tous les exemples : c'est celui de la sainte Vierge au moment où elle est favorisée de la plus intime union avec Jésus-Christ, en devenant sa mère. A la vérité, elle est d'abord un peu troublée, mais ce n'est que de s'entendre donner de grandes louanges qu'elle ne croit pas mériter. Dès que l'ange ne lui parle plus d'elle, mais du mystère divin qui doit s'opérer en elle, non-seulement elle acquiesce à ce qui lui est annoncé, *Ecce ancilla Domini*, mais encore elle en désire l'accomplissement, et elle le témoigne avec simplicité, quoiqu'elle soit pénétrée de la sublimité du mystère et de son propre néant : *Fiat mihi*.

Retrouvez-vous dans quelqu'un de ces exemples vos trësaissements forcés, les agitations qui vous épuisent, et ce feu pris de votre propre foyer, et non de l'autel ; feu naturel pour vous, mais étranger pour le Seigneur ? Vous n'y voyez qu'humilité, que candeur, que regards simples, que sentiments ingénus ; et si vous pouviez pénétrer au dedans de ces grands modèles, c'est tout ce que vous y verriez, avec des mouvements tranquilles qui coulent de leur cœur comme de source, proportionnés à leur degré de grâce et à l'impression actuelle de l'Esprit-Saint. Imitiez-les sans y ajouter votre prétendue ferveur. Ouvrez votre cœur à Jésus-Christ avec simplicité, comme Zachée lui ouvre sa maison ; reconnaissez

votre indignité devant lui comme le centenier ; demandez-lui la guérison de votre âme, comme saint Pierre lui demande celle de sa belle-mère ; seul avec lui, seul au fond de vous-même, écoutez, comme Madeleine, les paroles qu'il dit à votre cœur dans cette profonde solitude ; témoignez-lui une disposition sincère à obéir à toutes ses volontés, comme saint Jean ; désirez de vous unir intimement à lui, comme Marie ; et que, pour rendre cette union toujours plus étroite, il vienne souvent en vous.

Communiez donc, sans vous mettre trop en peine pour avoir cette ferveur sensible et cette vivacité de sentiments qui ne dépendent pas de vous, et que Dieu ne regarde pas tant en vous que l'humilité, la candeur, le repos, la confiance et le soin de votre avancement dans la vertu, dont vous semblez faire peu de cas. Communiez souvent, communiez plusieurs fois par semaine, sous la conduite d'un directeur pieux, prudent et éclairé, si l'attrait que vous avez pour ce sacrement adorable est accompagné du sentiment de votre indignité, si vous y joignez la pratique des bonnes œuvres, la fuite du monde, une vie de mortification et de recueillement déjà longtemps soutenue, l'éloignement de tout péché, même véniel (je dis l'éloignement et non l'exemption, qui est incompatible avec la fragilité humaine), le désir sincère d'avancer dans la vertu, l'attention sur vous-même, autant que votre état vous permet de l'avoir : communiez, dis-je, quoique vous ne paraissiez présenter à Jésus qu'un cœur sec et un esprit enveloppé de ténèbres. Souvenez-vous que ces ténèbres louent Dieu aussi bien que la lumière (1), et que l'on peut confidemment se présenter devant lui et entrer dans son sanctuaire avec cette aridité, sur laquelle il se plaît à faire éclater sa gloire (2).

CHAPITRE III

Ne point se troubler de ses dégoûts ni de ses vicissitudes.

I. — Après ce que nous avons dit sur les dégoûts et les aridités, en traitant des moyens d'acquérir la paix, il ne nous reste que de l'appliquer à la pratique. Ainsi, quelque peu de goût que vous ressentiez pour les saints exercices, persévérez-y constamment, pour vous maintenir dans la paix par une conduite toujours égale. Si votre prière devient une pratique insipide, et même un tourment, souffrez-le sans

(1) *Benedicite, lux et tenebræ, Domino. Cant. des trois enfants.*

(2) *In terra deserta, et in via, et in aquosa, sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam. Ps. LXII, 3.*

impatience, et joignez au sacrifice des lèvres celui de la privation des goûts sensibles. Bannissez soigneusement de votre esprit l'erreur trop commune qui consiste à croire que Dieu n'agrée plus le sacrifice de louange dès que l'on a le cœur resserré, puisqu'il veut, au contraire, qu'on le lui offre lorsque l'on est affligé par la tribulation (1), et que c'est le moyen d'attirer sur nous la grâce, la lumière et la joie (2). Remplissez-vous de force, par la persuaion que plus la prière est laborieuse, plus elle est ordinairement agréable à Dieu et utile pour vous, supposé que vous ne vous négligiez pas. Unissez-la à celle du Sauveur agonisant, que la tristesse mortelle dont elle était accompagnée ne rendit pas moins méritoire; et, à l'exemple de ce divin Maître, prolongez-la même quelquefois (3), pour mieux vaincre le démon et l'amour-propre, qui voudraient vous la faire abandonner ou abrégier.

II. — L'oraison devient-elle quelquefois pour vous un exercice pénible et qui vous rebute, un serrement de cœur, une désoccupation qui égare votre esprit loin de le captiver, un théâtre où votre imagination se livre à toutes ses chimères, humiliez-vous devant le Seigneur de tout ce que vous éprouvez en vous-même; pensez que vos péchés méritent bien ces froideurs de sa part, et que les vôtres en sa présence sont l'effet ou de vos infidélités envers lui, ou de ses sages desseins sur vous. S'il ne vous permet pas de vous asseoir avec ses enfants, et de vous nourrir des mets délicieux qu'il leur sert, priez-le de vous accorder du moins les miettes qui tombent de la table (4). Estimez leur bonheur; désirez-le sans inquiétude; efforcez-vous sans vous fatiguer; demandez, soupirez, craignez, espérez, méditez sur ce que vous ne méditez pas. Si vous ne pouvez gagner la hauteur des montagnes comme les cerfs, enfoncez-vous dans les antres des rochers comme les hérissons (5). Enveloppez-vous dans votre propre néant, loin d'affecter une élévation violente, inutile et même nuisible. Tenez-vous assis dans vos ténèbres, et priez le Seigneur de vous éclairer (6). Dites-lui du fond d'un cœur tranquille: « Sei-

(1) *Immola Deo sacrificium laudis, et invoca me in die tribulationis. Ps. XLIV, 14, 15.*

(2) *Sacrificium laudis honorificabit me, et illic iter quo ostendam illi salutare Dei. Ibid., 23.*

(3) *Factus in agonia prolixius orabat. S. Luc, XXII, 44.*

(4) *Si aridum te sentis, insiste orationi, ingemisce et pulsa; nec desistas, donec merearis micam aut guttam gratiæ salutaris accipere. Im. de J.-C, IV, 12.*

(5) *Montes excelsi cervis, petra refugium herinaens. Ps. CXXX, 18.*

(6) *Illuminare his qui in tenebris sedent. S. Luc, I, 79.*

gneur, me voici devant vous sans réflexion, sans sentiment, comme un animal stupide ; et cependant je ne me rebute pas, puisque vous ne vous rebutez point vous-même. Je veux persévérer dans l'oraison : et si je ne puis faire beaucoup pour vous, du moins je me tiendrai devant vous (1). Je vous glorifierai par mes souffrances, si je ne le puis par une ferveur sensible. Je hais de tout mon cœur les péchés et les négligences qui vous éloignent de moi ; mais j'en reçois volontiers la peine. Quand je ne serais point coupable, je voudrais toujours être soumis. Votre volonté toujours adorable me rendra précieuses jusqu'à vos rigueurs. J'adorerai votre souveraineté, si je ne puis goûter vos miséricordes ; mais je ne désespère pas d'en ressentir enfin les douces effusions. Vous avez beau me montrer un visage sévère ; quand vous me frapperiez du dernier coup, mon dernier soupir serait un mouvement de ma confiance (2). Quand je serais cette vigne que vous avez abandonnée, que vous avez défendu aux nuées d'arroser, et que vous avez changée en une solitude inculte (3), j'espère que dans votre plus grand éloignement vous vous tournerez vers moi, que du haut du ciel vous jetterez un regard favorable sur cette vigne que votre droite a plantée (4), et que vous la visiterez par les influences de votre amour ; que le temps viendra où le désert le plus stérile et le plus affreux sera changé en un champ fertile et riant (5), où vous vous plairez à faire éclater votre gloire et à peindre votre beauté (6). Vous aimez, Seigneur, à travailler sur le néant : me voici ; et si je suis encore quelque chose à mes propres yeux, hâtez mon anéantissement, pour commencer votre ouvrage. »

III. — Comportez-vous de même dans vos communions, dans vos pratiques de mortification, dans le service que vous rendez à votre prochain, et généralement en tout ce qui est de la piété, sur cette maxime déjà établie que plus vos exercices vous coûtent de peines et de violences, plus ils vous méritent de couronnes, et attirent sur vous les regards favorables de Dieu. La croix, la croix, c'est là votre partage, si vous voulez marcher à la suite de Jésus-Christ. Fondez votre édifice spirituel sur la vive roche du Calvaire,

(1) Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. *Ps.* LXXII, 23.

(2) Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. *Job*, XIII, 15.

(3) Ponam eam desertam, non putabitur, et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem. *Is.*, V, 6.

(4) Respice de cælo et vide, et visita vineam istam. *Ps.* LXXIX, 15.

(5) Lætabitur deserta, in via, et exsultabit solitudo, et florebit quasi lilium. *Ps.* XXXV, 1.

(6) Ipsi videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri. *Ibid.*, 2.

où Jésus, dans la plénitude de son âge, développe les plus profonds secrets de sa doctrine et consomme l'ouvrage de votre salut, et non sur les terres grasses de l'Égypte, où il n'est que bégayant, faible et inconnu. Est-ce pour vous amuser avec quelque douceur puérile que vous vous êtes engagé dans le service de Dieu, ou pour opérer la sanctification de votre âme par toutes sortes de travaux? Malheur à vous, si, après bien des années d'une vie dévote, vous n'étiez à votre mort qu'un enfant de cent ans, et si n'ayant semé pendant vos jours que dans la sensualité de la dévotion, et non dans l'esprit de la solide vertu, vous ne pouviez moissonner à la fin que la faiblesse et l'imperfection! Que les goûts dont les autres jouissent ne vous fassent point porter impatiemment vos aridités. Ils ont comme vous leurs jours tristes. Leurs délices présentes sont ou la récompense de leurs travaux pour Dieu, ou une effusion gratuite de ses miséricordes, et vous ne devez ni comparer vos vertus à celles qu'ils pratiquent, ni être jaloux des faveurs dont ils sont comblés.

IV. — Il est vrai, direz-vous, Dieu ne fait pas les mêmes grâces à tout le monde. Il en est le maître absolu, et je n'ai garde de murmurer contre la distribution qu'il en a faite : c'est faveur quand il les accorde, et ce n'est jamais injustice quand il les refuse. Je reconnais même que je m'en rends toujours plus indigne, et c'est ce qui m'afflige le plus. Je serais sans inquiétude si j'étais sans infidélité. Si je cours jusqu'à me lasser, ce n'est pas pour ravir la couronne d'autrui, mais pour ne pas perdre la mienne, qui m'échappe à tout moment. Hier j'étais fervent, aujourd'hui je suis tiède, peut-être que demain je serai froid. Et moi je vous dis que vous ne connaissez pas assez votre cœur et ses alternatives, la grâce dont vous êtes favorisé et ses différentes formes (1); que vous serez peut-être demain ce que vous étiez hier. Parce que vous étiez fervent hier, il ne s'ensuit pas que vous deviez l'être aujourd'hui, et que ce soit par votre faute que vous ne le soyez pas. Qu'il serait à souhaiter que ce que vous appelez une tiédeur qui vous confond ne se tournât point, par votre impatience, en une ébullition qui vous évapore! La vie de notre âme, comme celle de notre corps, est mêlée de jour et de nuit. Pendant le jour il faut travailler avec force, et pendant la nuit souffrir avec patience. C'est beaucoup alors de ne pas dissiper ce que l'on a acquis; et il serait aussi ridicule d'être surpris de la faiblesse que l'on ressent que des ténèbres où l'on se trouve.

(1) *Multiformis gratia Dei. 1^{re} Epît. de S. Pierre, iv, 10.*

« Ne comptez pas beaucoup sur votre disposition présente, qui se changera bientôt en une autre, dit l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Tant que vous vivrez, vous serez, même malgré vous, sujet au changement et aux alternatives; de sorte que vous vous verrez tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse; tantôt tranquille, tantôt troublé; tantôt dévot, tantôt sans dévotion; tantôt fervent, tantôt lâche; tantôt sérieux, tantôt léger. Mais un homme prudent et bien versé dans la spiritualité se met au-dessus de toutes ces vicissitudes : sans faire attention à ce qui se passe en lui, ni de quel côté souffle le vent de l'inconstance, il ne vise qu'à son but, qui est son avancement dans la vertu; et ne regardant que Dieu en toutes choses, il rend sa conduite égale malgré ces alternatives, et sa vertu ferme parmi toutes ces variations. »

V. — Saint François de Sales ne veut point que nous nous étonnions de ces vicissitudes, et que nous soyons alarmés de la faiblesse qui succèdera à la plus courageuse résolution. Il nous assure que Dieu fera de nos misères le trône de sa miséricorde, et de nos impuissances le siège de sa toute-puissance, si nous les supportons avec humilité, avec tranquillité, avec douceur; si nous ne perdons pas la confiance parmi ces faiblesses et ces obscurités; si nous évitons l'impatience, l'empressement et le trouble, qui ne feraient, dit-il, qu'entortiller le fil de notre ouvrage, et nous embarrasser de nous-mêmes dans nos pensées multipliées et dans nos désirs entrelacés, comme un oiseau s'enlace dans un filet. Assurément ce ne serait pas le moyen d'aller plus vite dans le chemin de la vertu, et de regagner bientôt la ferveur passée : il faudrait bien du temps pour se dégager et pour se remettre dans la liberté dont on jouissait avant de se livrer à cette activité turbulente; et l'on en perdrait encore infailliblement beaucoup à suivre une ferveur artificielle que le démon, profitant de notre disposition, ne manquerait pas de nous présenter pour nous faire abandonner la véritable.

Ces vicissitudes qui nous affligent avaient plusieurs fois servi d'épreuve au saint que nous venons de citer. Il les supportait sans s'en alarmer et sans se livrer à l'inquiétude et à l'empressement qu'il condamne partout. « Sortant de ma retraite, dit-il dans une de ses lettres, je semblais revenir de l'autre monde, et je ne savais presque plus parler de celui-ci. La multitude des affaires, et les distractions qu'elles causent, ont insensiblement ralenti cette vivacité de sentiments, et il ne me reste de cette retraite qu'une pratique

sèche des résolutions que j'y pris. » Imitez-le par votre fidélité, par une conduite toujours sérieuse et recueillie, par une mortification continuelle de vos passions et de votre activité, par la patience à attendre tranquillement le Seigneur, qui vous a longtemps attendu, qui s'est souvent présenté à la porte de votre cœur sans jamais entreprendre de la rompre, qui vous a sollicité sans vous troubler, qui s'est offert sans empressement, qui s'est retiré sans se rebuter, qui est revenu sans cesse. Cette attente tranquille de la ferveur, jointe à un désir sincère et à des soins modérés, est le moyen le plus sûr de la rappeler plus vite, de la posséder plus constamment, et de nous rendre supérieurs, par notre fidélité, à des alternatives qui ne dépendent pas de nous.

VI. — Sainte Thérèse ressentait aussi ces vicissitudes (1), se trouvant tantôt avec un courage que rien n'ébranlait, tantôt avec une timidité qui était effrayée de la moindre peine; tantôt avec une ferveur qui semblait ne devoir jamais se ralentir, tantôt avec une langueur qui semblait ne pouvoir jamais être ranimée; tantôt avec un dégagement qui s'élevait sans peine au-dessus de tout, tantôt avec des affections d'attachement qui l'abaissaient, pour ainsi dire, au-dessous de tout. Néanmoins ces changements étonnants qu'elle dit avoir non-seulement éprouvés en elle-même, mais encore remarqués en plusieurs autres saintes âmes, ne servaient qu'à lui faire connaître la faiblesse de la nature sans l'abattre, et la force de la grâce sans l'enorgueillir. Plus ces alternatives étaient fréquentes, plus elles lui rendaient présents ces deux objets, qui, se balançant, pour ainsi dire, l'un l'autre, la tenaient dans le milieu, entre la crainte excessive et la trop grande confiance. Sachant que le jour et la nuit se succèdent mutuellement, l'arrivée de l'un ne lui faisait pas oublier le prochain retour de l'autre; et accoutumée à passer alternativement de la lumière aux ténèbres, elle n'était ni effrayée de celles-ci, ni éblouie de celle-là.

Si ces grands saints et presque tous les autres ont ressenti ces faiblesses, ces ténèbres, ces aridités, devons-nous être surpris de ne pas jouir sans interruption de la force de l'onction, de la lumière dont Dieu nous favorise en certains temps? S'ils n'ont trouvé de ressource à ces infirmités que dans une humble prière, devons-nous en chercher dans de présomptueux efforts? Si, persuadés que leur naturel, quelque vif et quelque droit qu'il pût être, ne pouvait produire que du na-

(1) Voyez son *Chemin de la perfection*, ch. xxxviii.

turel, ils se sont contentés d'agir doucement, selon la mesure de leur grâce présente, croyons-nous pouvoir ajouter quelque chose de notre fonds à la force de la nôtre? ou voudrions-nous en interrompre le mouvement par nos propres efforts, plutôt que de renoncer à la vaine satisfaction que nous cherchons dans notre vivacité? Si, avec les vierges prudentes, ils ont attendu tranquillement le retour de l'époux, se contentant de veiller et d'avoir leurs lampes en bon état, serions-nous sages de sortir sans ordre, sans huile, à travers l'obscurité et les dangers de la nuit, pour prévenir Celui dont il faut attendre les approches? Attendons-le donc dans un grand repos, sans nous endormir et sans nous empresser. S'il tarde à venir, redoublons notre vigilance, persuadés qu'il ne manquera pas à sa promesse, et qu'il viendra sans délai (1). Y a-t-il une contradiction à dire que différer n'est pas tarder? Non, puisque ce sont les paroles de la Vérité même. Il semble quelquefois à notre amour-propre impatient, ou à notre zèle peu éclairé, peut-être encore à nos pieux désirs, que le retour sensible du Seigneur est tardif, et ses absences bien longues; mais, en effet, il vient toujours sans délai, parce qu'il vient précisément au moment que sa sagesse infinie a marqué, et que nos vrais besoins le demandent.

CHAPITRE IV

Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus mêmes avec modération, et les pratiquer sans trop d'ardeur.

ARTICLE 1^{er}. — Modération dans les désirs de la vertu.

I. — On serait sans doute étonné de nous entendre dire qu'il faut être sobre en sagesse, si nous ne le disions d'après saint Paul, qui l'appuie de toute l'autorité que lui donne son apostolat (2). Quoiqu'il n'y ait jamais d'excès dans la vertu, il y en a souvent dans les idées qu'on s'en forme, dans les désirs que l'on en conçoit, et dans les actions qu'on en pratique; parce que la vertu consiste dans un milieu dont on s'écarte en allant au delà comme en restant au-dessous, milieu encore plus difficile à trouver que le centre de la pesanteur des corps et le parfait équilibre: et de même qu'une main tremblante et trop empressée ne trouverait jamais cet équilibre, ainsi les désirs trop ardents qui

(1) Si moram fecerit, exspecta illum; quia veniens veniet, et non tardabit... non. *Habac.*, II, 3.

(2) Dico enim per gratiam quæ data est mihi, non plus sapere quam oportet sapere ad sobrietatem. *Epît. aux Rom.*, XII, 3.

jettent dans le chagrin et dans le trouble ne feront jamais parvenir à la vertu qu'on se propose ; ils feront, au contraire, perdre la paix de l'âme, qui est en même temps le principe et le fruit de toutes les vertus. Des commençants peu versés regardent ces désirs véhéments comme des coups de vent qui les poussent rapidement vers le port ; mais, en effet, ils ne font que les faire tourner, ou les écarter de leur route. Aussi saint François de Sales, qui était si éclairé sur la conduite intérieure, veut qu'on tienne son cœur au large, et qu'on ne le presse pas trop par de grands désirs de perfection.

Puisque toutes les vertus sont unies et qu'elles se donnent mutuellement du secours, il n'en est aucune qui puisse être opposée à une autre. Principe constant, règle invariable, sur laquelle on doit juger de certains mouvements de piété et de certains attrait personnels qui ne doivent pas être regardés comme des productions de la vertu, dès qu'ils sont opposés à l'obéissance et à la paix. La première de ces vertus est une règle vivante, sensible et parlante, qu'on peut facilement appliquer. La seconde est intérieure et cachée, mais elle se fait assez discerner à une âme un peu attentive.

Nous ne devons désirer les vertus que pour la gloire de Dieu et pour notre sanctification. La gloire de Dieu consiste dans l'accomplissement de sa volonté, et notre sanctification dans le renoncement à la nôtre. Or Dieu veut que la paix règne dans nos âmes sur toutes les vertus, qu'elle en règle les désirs, qu'elle en dirige les pratiques ; et votre volonté serait une opposition formelle à celle de Dieu, si elle renversait cet ordre.

II. — Il y a deux choses dans la vertu qui peuvent exciter nos désirs : l'une est la vertu même et les grands biens qu'elle nous procure ; l'autre est l'éclat de la vertu, et la gloire qui nous en revient. Les saints, qui n'avaient en vue que le premier objet, cherchaient la perfection avec des désirs tranquilles et de paisibles mouvements ; mais nous, qui envisageons aussi le second, et qui peut-être, par une suite de notre corruption, lui donnons la première place, nous voulons être parfaits jusqu'à nous impatienter de ce que nous ne le sommes pas. Quel éloignement des hommes, dans lequel nous vivons peut-être, ne nous trompe pas, et ne nous fasse pas accroire que notre vanité n'entre pour rien dans notre empressement. L'on n'est jamais tout à fait séparé du monde, et l'orgueil avide s'attache à tout : rampant malgré sa hauteur, il mendie les applaudissements de

ceux même qu'il méprise; et ne fût-on que vis-à-vis de soi-même, on aimerait à s'y mirer, sans faire attention qu'il n'est pas pour notre vertu de regards plus meurtriers que les nôtres. La chute de ces anciens anachorètes qui se perdirent par la vanité en est une forte preuve et un exemple formidable.

Accoutumons-nous à regarder sans cesse nos péchés et nos imperfections; mais n'envisageons que rarement, et seulement pour le vrai besoin, nos progrès dans la vertu et notre exemption de certains défauts. Souhaitons, autant que la charité peut le permettre, que les yeux du prochain ne tombent que sur le premier objet. Aimons à être méprisés, et méprisons-nous nous-même encore davantage, et nos désirs inquiets se ralentiront bientôt. Et plaise à Dieu que nos lampes ne s'éteignent pas dès que l'huile de l'estime publique viendra à nous manquer, et que nous ne soyons pas dans la nécessité de revenir à ce que nous aurons quitté, pour ne pas tomber dans le dernier relâchement, et pour soutenir un reste de probité par le misérable appui de l'honneur, qui est peut-être tout ce qui nous presse si fort de tendre à l'acquisition de la vertu!

III. — Vous vous proposez d'abord la perfection de la vertu, et vous la regardez, non comme un objet éloigné auquel vous devez tendre par des progrès, mais comme une élévation où vous voulez atteindre par les derniers efforts. Les degrés vous ennuiet : mais un autre plus prudent que vous en profite, et arrive bientôt, sans se fatiguer, au lieu vers lequel vous vous élancez vainement. Tout l'ouvrage de notre sanctification est partagé en commencements difficiles, en progrès insensibles, et en heureuse consommation. Dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature, Dieu veut que les accroissements soient imperceptibles; et vous voudriez joindre les deux extrémités, et anéantir la gradation. Le laboureur est plus patient que vous, et vous devriez profiter de son exemple, puisque c'est à lui que le Sauveur vous envoie pour votre instruction (1). Il prépare d'abord les terres, il leur donne plusieurs façons; ensuite il jette son grain, qui disparaît aussitôt à ses yeux, sans qu'il s'alarme et qu'il croie avoir perdu son temps, ses peines et son froment. Celui-ci reparaît après un peu de patience; mais il faut encore beaucoup avant de pouvoir recueillir quelque chose. Ce n'est d'abord qu'un tendre germe; l'herbe vient après, ensuite l'épi dans lequel le froment se

(1) Sic et regnum Dei, quemadmodum si homo jaciât semen in terram. S. *Marco*, IV, 26.

forme et mûrit peu à peu (1) sans que le laboureur s'en aperçoive (2).

Le Seigneur a répandu sur vous le grain de sa parole et mis dans votre cœur des semences de vertu, et vous êtes impatient de les faire éclore. Vous voulez hâter par l'ardeur de vos mouvements des fruits que la seule patience conduit à maturité (3). Vous allez tout gâter et tout perdre, pour vouloir repaître les yeux de votre amour-propre du fruit de votre travail, ou pour vouloir le recueillir à contre-temps, sans patience et sans discrétion. Vous dites, et vous pensez même, que c'est zèle de la gloire de Dieu et de votre avancement; mais en effet c'est l'amour déréglé de vous-même, et manque de confiance en Dieu et de dépendance de sa grâce. Vous attendez trop de vous-même; et comme c'est sur vous seul que vous comptez sans vous en apercevoir, au lieu de mettre dans les trésors de la Providence tout le bien que vous faites, et de l'oublier, vous voudriez voir chaque jour votre progrès, comme un marchand compte son gain à la fin de la journée. Peu satisfait de l'espérance de la moisson, vous voudriez la voir croître à chaque moment d'une manière sensible, et en repaître vos yeux. Homme de peu de foi! eh! confiez-vous du moins autant au Seigneur, qui reçoit dans ses mains tout ce que vous faites pour vos progrès, que le laboureur se confie à la terre sur laquelle il répand son grain. Dieu, qui est trop juste pour oublier vos bonnes œuvres, formera en vous insensiblement les vertus, et sans que vous vous en aperceviez. S'il vous les montre quelquefois dans leur naissance pour vous encourager, gardez-vous bien d'exposer ces tendres germes à la rigueur des temps. N'ayant pas encore jeté de profondes racines, ils seraient desséchés par les ardeurs du soleil (4): la contradiction des méchants et la persécution que le monde ne manquerait pas d'exercer contre vous étoufferaient dans sa naissance cette espérance de moisson (5).

Vous êtes faible. Malheureux si vous ne le sentez pas, et plus malheureux encore si, sentant votre faiblesse, vous

(1) *Ulro enim terra fructificat primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica. S. Marc, IV, 28.*

(2) *Et semen germinet, et increseat, dum nescit ille. Ibid., 27.*

(3) *Fructum afferunt in patientia. S. Luc, VIII, 15.*

Patientes igitur estote, fratres, usque ad adventum Domini. Ecce agricola exspectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens donec accipiat temporaneum et serotinum. Patientes igitur estote et vos. Epît. de S. Jacques, V, 7.

(4) *Sole autem orto, æstuaverunt, et quia non habebant radicem, aruerunt. S. Matth., XIII, 6.*

(5) *Facta autem tribulatione et persecutione propter verbum, continuo scandalizantur. S. Matth., XIII, 21.*

vous exposez imprudemment. Mais aussi ne pensez pas que les progrès que vous ferez doivent vous rendre immobile au milieu des vents et des orages. Peut-être en serez-vous agité davantage à mesure que vous vous élèverez, et peut-être éprouverez-vous de plus violents penchants vers la terre, lorsque vous serez le plus chargé de fruits. Ceux qui s'étonnent et qui s'inquiètent d'éprouver en eux-mêmes des inclinations terrestres, et qui, comme dit saint François de Sales, ne se contentent pas de ce que leur plante est ferme et bien enracinée, mais qui voudraient que le vent n'en fit pas même remuer une feuille, ne connaissent pas assez le caractère du cœur humain, la nature de la vertu, ni l'économie de la grâce.

ART. II. — Modération dans l'imitation de la vertu.

Ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres.

I. — Penser que l'on doive imiter tout ce que l'on voit faire de bien, c'est une erreur, c'est une présomption qui ne produit que des distractions dangereuses, des efforts inutiles et le trouble du cœur. Dieu ne donne pas à tout le monde la même force pour pratiquer la vertu, parce que tous ne doivent pas avoir le même rang dans la gloire. Il donne cinq talents de grâce à l'un, tandis qu'il n'en donne que deux à l'autre. Lui demanderez-vous pourquoi il ne les rend pas tous égaux, pourquoi il y a plusieurs demeures dans sa maison, ou d'où vient qu'il ne vous donne pas la première? Ce serait une témérité qui entreprendrait sur les droits de Dieu, en prétendant s'élever au-dessus du rang qu'il a destiné à chacun, et s'y élever par ses propres forces, puisqu'elle n'attendrait pas le mouvement du Seigneur; au lieu qu'une sagesse sobre attend tout de lui, et se contente de la mesure de grâce qu'il lui a destinée (1), bornant toute son attention à n'en laisser rien perdre, et toute sa ferveur à agir à chaque moment dans toute l'étendue de cette même grâce.

Où courez-vous, et qu'est-ce qui vous presse si fort? Vous avez pu faire une action héroïque de vertu, et vous ne voulez pas être un moment sans l'imiter: vous vous livrez sans fruit, et même avec perte de votre repos, à votre zèle bouillant et précipité. Avez-vous la grâce de cette action, comme vous en avez la volonté? Dieu demande-t-il de vous ce service? En même temps que cette action de vertu s'est

(1) Sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram. *Épît. aux Rom.*, XII, 3.

faite, combien ne s'en est-il pas fait d'autres ! Pouvez-vous imiter tout et être partout ? Eh ! restez, restez dans la place où Dieu vous a mis, fût-elle la dernière, et attendez avec modestie qu'il vous dise de monter plus haut. Vous discernerez sa voix à la paix qu'elle portera dans votre cœur, où une ambitieuse piété ne portera que le trouble. Vieillissez sans inquiétude dans un médiocre degré de vertu proportionné à votre attrait et à vos forces (1). Ne perdez cependant pas le désir d'une plus grande perfection. Dieu vous y fera peut-être parvenir à la fin et en très-peu de temps, après avoir affermi votre humilité en vous faisant sentir longtemps votre indigence (2). Le moyen le plus propre à attirer ses faveurs, c'est de se confier en sa bonté, et de se tenir avec modestie dans le rang où l'on est appelé, sans envie et sans négligence (3). Il ne veut pas que tout le monde le serve de la même manière, mais les uns d'une façon, les autres d'une autre, selon la diversité des talents, des lumières et des forces qu'il leur communique (4); et vouloir tout entreprendre sans attendre son mouvement, sans que sa volonté se déclare, mais précisément parce que c'est un bien et que les autres le font, c'est imiter le zèle imprudent de ces Hébreux qui voulaient être les libérateurs de leur peuple et les vainqueurs de ses ennemis, aussi bien que les Machabées, mais dont Dieu ne bénit pas l'entreprise, parce qu'ils n'étaient pas les hommes de sa droite, et qu'il les avait destinés à gouverner le peuple, et non à dompter les nations (5).

II. — Les saints eux-mêmes ont-ils pratiqué tout ce qu'ils ont remarqué de bien dans les autres ? Saint Louis, roi de France, a-t-il imité la pauvreté réelle de saint François ? et les Pères du désert se sont-ils engagés dans les travaux apostoliques ? Je sais que chacun d'eux a réuni toutes les vertus dans sa personne ; mais les ont-ils toujours pratiquées de la même manière et dans le même degré ? Ceux qui ont reconnu en quoi les autres excellaient et les surpassaient se sont-ils livrés à l'empressement, à l'envie et au chagrin ? S'ils eussent été susceptibles de ces impressions à la vue de l'abondance d'autrui et de leur propre indigence, ils n'eus-

(1) *Sta in testamento tuo, et in eo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce. Ecolés., XI, 21.*

(2) *Facile est enim in oculis Dei subito honestare pauperem. Ibid., 23.*

(3) *Confide in Deo, et mane in loco tuo. Ibid., 22.*

(4) *Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius vere sic. 1^{re} Epît. aux Corinth., VII, 7.*

(5) *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel. 1^{er} Liv. des Mach., VII, 62.*

sent jamais trouvé de repos ; car ils ont toujours eu une haute idée de leur prochain , et une fort basse d'eux-mêmes. Et vous, si vous attendez que le sentiment de votre perfection vous mette dans le calme, vous devez renoncer entièrement, ou à ce dernier, ou à l'humilité chrétienne. Mais Jésus-Christ a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est la maxime fondamentale de toute sa doctrine. En vain , par une ambition et par une présomption qui se croirait capable de tout, l'on s'efforcera de bâtir un édifice spirituel sur un autre fondement que sur celui de cette humilité, ou le cimenter autrement que par cette douceur. Les âmes justes sont comme autant de fleurs dans le jardin de l'Epoux céleste. Toutes n'ont pas la même beauté et ne répandent pas la même odeur : c'est dans leur variété qu'éclate admirablement la sagesse divine, dont elles sont l'ouvrage. La sainteté a plusieurs formes, comme la grâce, qui en est le germe. Portons notre fruit, portons-le dans son temps, et ne regardons celui des autres que pour l'admirer.

« Que ferai-je, mon père ? disait un solitaire à un ancien qu'il consultait. Depuis que je suis dans le désert, je n'ai pu parvenir à faire que trois cents oraisons par jour ; et cependant j'apprends qu'une fille qui vit dans un village en fait jusqu'à sept cents. Son exemple me confond et me trouble. — Et moi, lui répondit le sage vieillard, je n'en fais que cent, et je n'en ai point de remords. Si vous en sentez, c'est que vous ne faites pas tout ce que vous pourriez faire. » Que d'utiles réflexions cet exemple ne nous fournit-il pas ! Un solitaire souffre de grandes peines de conscience de ce qu'il ne fait que trois cents oraisons par jour. Quelle condamnation de notre lâcheté, de notre dissipation et de notre éloignement pour la prière ! Une fille en fait sept cents. Que ne peut pas notre faiblesse lorsqu'elle est animée d'une vive foi, d'un grand courage et d'une ardente ferveur ! Un homme d'une vertu consommée ne fait pas ce que fait une fille. La perfection est donc indépendante de la multitude des pratiques. Dieu ne donne donc pas la même force à tous, et n'exige pas de tous les mêmes services. Donc l'on peut être parfait dans son degré par la fidélité à ce que Dieu exige, sans imiter ce que les autres font ; et par conséquent nous ne devons pas nous faire un devoir d'imiter tout ce que nous voyons faire d'édifiant. Le jeune solitaire est blâmé comme négligent par le saint qui en fait moins que lui. Profonde sagesse : solide instruction pour les directeurs des âmes, qui doivent discerner les forces et les attrait, conduire chacun

selon la mesure du don de Jésus-Christ (1), se bien garder d'assujettir ceux qu'ils dirigent à une routine de conduite invariable, et ne craindre pas de les voir plus fervents qu'eux-mêmes, de leur prescrire des règles qu'ils n'observent pas, et de les reprendre des manquements dont ils ne sont pas exempts eux-mêmes, de leur propre aveu. Le solitaire ainsi condamné par celui qui lui est inférieur en pratiques, ne se récrie point contre son jugement. Modestie digne d'un saint qui consulte un autre saint. Discernement judicieux, qui comprend qu'en faisant plus que les hommes parfaits on peut ne l'être point, parce que l'on ne fait pas tout ce que Dieu exige. Utile instruction pour nous, d'écouter avec simplicité ce que disent ceux qui sont assis sur la chaire, sans examiner avec malignité ce qu'ils font. Si le sage vieillard ne dit pas au jeune solitaire qu'il ne devait pas se piquer de faire autant d'oraisons que cette fille, c'est que, comme il paraît assez par sa réponse, il comprit que le jeune solitaire péchait plus par négligence que par présomption, et qu'il fallait plutôt exciter sa ferveur que travailler à la renfermer dans ses justes bornes. D'ailleurs, en lui disant qu'il faisait lui-même moins d'oraisons, et qu'il était tranquille, il lui donnait précisément l'instruction que nous donnons ici.

III. — Tenez donc votre cœur en paix, et toujours en état, par ses forces ménagées, de faire un coup de vigueur et de soutenir des travaux pour le service de Dieu ; mais n'entreprenez rien au-dessus de votre portée. Approuvez tout ce que vous verrez faire de bien ; regardez avec complaisance tout celui qui se présentera à votre esprit, sans pourtant imiter ceux qui s'amuse à contempler l'étendue des cieux et la beauté des astres, perdant de vue le chemin où ils marchent et les précipices où ils risquent de tomber. Occupez-vous des devoirs de votre état et des besoins de votre âme. Admirez et louez les saints, sans avoir ni la vanité de vous croire tel, ni la présomption de vouloir les imiter. Tout ce que leurs exemples doivent vous inspirer, c'est d'être toujours plus fidèle à vos devoirs et à la mesure de grâce qui vous est donnée. Ne sortez point de votre sphère ; vous ne feriez qu'errer au hasard. Quoique le soleil darde de fort loin ses rayons, la lune doit se tenir dans sa place (2) pour en être éclairée : elle ne gagnerait rien à l'approcher. Ne vous piquez donc pas d'imiter en tout les actions des saints. N'imites pas même en tout leur langage. Il était l'expression de leurs

(1) Secundum mensuram donationis Christi. *Epît. aux Eph.*, IV, 7.

(2) Elevatus est sol, et luna stetit in ordine suo. *Habac.*, 3. Ainsi cité par S. Grégoire le Grand, *hom. 29 sur les Evangiles.*

héroïques sentiments, et les vôtres ne sont que médiocres. Si vous affectez de parler comme les plus grands saints, quoique vous ne soyez en effet qu'un homme faible, ce serait un mensonge si vous vouliez tromper autrui, ou une erreur si vous vous trompiez vous-même. Un langage toujours sublime, opposé à une conduite ordinaire, formerait un contraste ridicule, qui serait nuisible à la piété.

ART. III. — Modération dans l'exercice de la vertu.

I. — Ce n'est qu'en combattant courageusement et en remportant la victoire que l'on mérite d'être couronné. Mais il y a des couronnes de différents prix, il y a du plus ou du moins dans les combats. La prudence doit nous faire éviter ceux qui seraient dangereux pour notre faiblesse, et nous ne devons pas exposer sans nécessité la paix de notre cœur. Vous aspirez à la plus haute perfection, et le bien le plus difficile à pratiquer est le seul qui peut vous satisfaire. Résolution louable, et même nécessaire pour faire quelques progrès. Mais ne commencez point par où vous devez finir, ne vous piquez pas d'abord d'un héroïsme qui, dans un commençant, n'est qu'une présomption. Votre vigne est encore en fleur : vous pouvez vous exercer à prendre les petits renards qui s'y tiennent cachés et qui y feraient du dégât (1); mais n'allez pas chercher imprudemment les sangliers retirés dans les forêts qui l'environnent, et qui, après vous avoir renversé, la ravageraient entièrement (2). Commencez par l'entourer d'une bonne muraille, et renfermez-vous-y pour la cultiver et pour en écarter l'indiscrétion des passants (3). Ne tentez pas au-dessus de vos forces. Que le sentiment de votre faiblesse soit un avertissement de ne point vous exposer à voir le terme de votre vertu, ou la ruine de votre paix. Votre cœur est votre forteresse. Si vous y commandez en maître, si vous y faites régner la tranquillité et la discipline, si vous en tenez les portes bien fermées, si vous repoussez avec vigueur et en bon ordre les assauts que l'on y donnera, comptez cela pour beaucoup, et ne hasardez pas, comme les prêtres d'Israël (4), une sortie imprudente, qui vous exposerait ou à une défaite dans

(1) Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas, nam vinea nostra floruit. *Cant.*, II, 15.

(2) Exterminavit eam aper de silva. *Ps.* LXXIX, 14.

(3) Destruixisti maceriam ejus, et vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam. *Ibid.*, 13.

(4) Ceciderunt sacerdotes in bello, dum volunt fortiter facere, dum sine consilio exeunt in prælium. *Ier Liv. des Machab.*, v, 67.

laquelle vous péririez, ou à une déroute dont vous ne vous remettriez pas aisément.

II. — Mais il faut user en ceci d'un grand discernement. Il faut savoir avancer et reculer à propos dans cette guerre spirituelle : et cela demande pour le moins autant de sagesse que de résolution, la retraite comme l'attaque étant toujours funestes lorsqu'elles sont faites à contre-temps. Eviter l'ennemi quand on peut le battre, c'est manquer la victoire ; vouloir le battre quand on doit l'éviter, c'est courir de grands risques. Nous ne parlons pas ici de l'esprit impur, avec lequel on ne doit jamais se commettre. Il faut toujours tourner le dos à Sodome, et ne pas la regarder même de loin et dans son embrasement pour en concevoir de l'horreur. Mais s'il faut fuir l'esprit de fornication (1), il faut résister aux autres (2), et il en est même qu'il faut provoquer au combat. Celui qui, au lieu de les vaincre, ne s'étudie qu'à n'en être pas vaincu, en évitant toutes les occasions d'en venir aux prises, n'acquiert jamais aucune vertu. « Nous avons besoin d'une grande discrétion, dit saint Jean Climaque, pour reconnaître quand, en quelles rencontres et jusqu'à quel point nous devons combattre contre le péché, dans les occasions qui nous y exposent, et quand nous devons nous retirer sagement de ce combat. »

Si le discernement est d'une grande conséquence, il n'est pas d'une moindre difficulté ; et le saint qui en enseigne la nécessité n'en donne pas en même temps le moyen. Toutefois l'on peut dire qu'il l'a indiqué en quelque manière, en traitant presque tout de suite du saint repos. En effet, ce repos intérieur est une règle intime et toujours présente, qui nous fait discerner les ennemis que nous devons combattre avec vigueur d'avec ceux que nous devons éviter avec prudence. Si la tentation vous agite violemment, si vous en perdez la paix de l'âme, s'il vous faut beaucoup de temps et de soins pour retrouver cette paix, ne vous exposez pas à ce choc, puisque vous en sortez toujours avec perte ; éludez-le autant qu'il dépendra de vous, jusqu'à ce qu'exercé par de petits combats, vous soyez en état de remporter de grandes victoires.

S'il ne fallait consulter que vos intérêts, les grandes occasions de vous vaincre seraient toujours les plus précieuses ; mais comme il faut aussi consulter vos forces, les plus grandes occasions sont pour vous les plus critiques. Examinez-vous sans prévention et sans timidité ; et, s'il le faut,

(1) Fugite fornicationem. *I^{re} Epît. aux Cor.*, VI, 18.

(2) Resistite diabolo. *Epît. de S. Jacques*, IV, 7.

évitez la rencontre d'un puissant ennemi, plutôt que de vous exposer à être vaincu, ou du moins troublé, épuisé, rebuté par un débat violent et opiniâtre. Mais aussi ne manquez pas de combattre en fuyant, et de gagner par l'humilité, en vous confondant de votre peu de courage, ce que vous auriez gagné par la force en terrassant votre ennemi; et cependant proposez-vous de faire un jour, avec le secours de Dieu et à l'aide d'une vertu exercée, ce qui est maintenant trop fort pour vous. Venons à une pratique plus détaillée et plus sensible : les exemples réalisent les maximes.

III. — Ma réputation est attaquée par des traits calomnieux (1) que je puis repousser sans beaucoup de peine, mais qui se répandent au loin, à la faveur de mon inaction. Quelle occasion pour moi de détruire ce fonds d'amour-propre qui, sous les plus beaux prétextes, me rend avide d'estime et si délicat sur l'honneur ! Si j'étais assez fort pour supporter les atteintes de ces traits qui me percent, toute la corruption dont je suis rempli disparaîtrait bientôt; mais je sens une extrême faiblesse, et mon cœur est aux abois. Je ne suis plus en état de prier, de méditer; j'ai entièrement perdu la paix de l'âme, et rien ne me dit qu'elle reviendra avant la réputation que l'on m'a ôtée injustement. Je gémiss de mon peu de vertu. Je me demande à moi-même si je prétends l'acquérir sans la pratiquer, ou si j'attends, pour la pratiquer, que je n'y sente aucune répugnance; si c'est en reculant toujours que l'on va au ciel, ou en avançant malgré les obstacles. Mais enfin je me traite moi-même dans cette occasion comme je traite un malade faible et timide; touché de compassion, je diffère l'opération jusqu'à ce qu'il ait pris du courage et des forces; mais je l'exhorte toujours à s'y résoudre et à s'y disposer; puisque sa vie en dépend. Il ne faut qu'une parole ingénue et modeste pour dévoiler mon innocence; je la dis, et en la disant j'accepte au moins l'humiliation qui m'en revient et à mes propres yeux et aux yeux des personnes vertueuses, qui sont surprises de voir le fond de ma patience si près de sa superficie.

Une personne est tellement indisposée contre moi, que toutes les fois qu'elle peut me joindre elle me traite de la manière la plus dure et la plus outrageante. Je sens que je ne suis pas encore assez mort à moi-même pour souffrir cet affront avec la tranquillité nécessaire. Le fonds d'amour-propre qui est en moi me cause des agitations violentes qui

(1) D'une espèce que l'on peut souffrir en conscience sans se justifier.

m'ôtent la paix. J'évite la rencontre de cette personne lorsque je la vois le plus envenimée, et que je puis l'éviter sans scandale et sans inconvénient; mais si je me sens venir des forces, j'attire mon adversaire, et je reçois sur moi tout le poids de la contradiction. Ainsi saint François fuit d'abord la colère injuste de son père; mais, fortifié dans sa retraite, il s'expose sans crainte à tous les excès de sa fureur.

J'ai reçu un sanglant affront. Quoique je n'y sois pas insensible, le Seigneur me fait la grâce de n'en être pas troublé. J'en fais usage selon les desseins de Dieu et les besoins de mon âme : je l'accepte de bon cœur; je remercie le Seigneur de me l'avoir ménagé; je le prie pour celui qui m'a procuré un si grand bien. Pour confondre mon amour-propre, je me rappelle l'outrage que j'ai essuyé, j'y fixe toute mon attention, et dans ces moments je reconnais, mais sincèrement, que j'ai mérité cette humiliation par mille endroits, si ce n'est pas par celui qui en a été l'occasion. Mais ce que cet affront n'a pas fait en moi, la réflexion le fait dans la suite. L'idée que je m'en retrace m'émeut, me trouble vivement, et me fait perdre la paix. Je n'ai garde d'en venir aux mains avec un ennemi déjà vaincu, et de disputer encore la victoire que j'ai remportée : je renouvelle tout simplement l'acceptation intérieure de cet affront, et je ne m'occupe qu'à en dissiper le souvenir. C'est ainsi qu'en usa saint François de Sales lorsque, sentant le mouvement de sa piété fortement combattu par le penchant de la convoitise, il prit le parti de se distraire de cet objet, et tout son soin fut d'en écarter la pensée.

Voilà la prudence des saints. Mais notre téméraire présomption ne s'accommode pas de ces sages tempéraments; elle veut toujours avoir la gloire de voir ses ennemis à ses pieds, et jamais l'humiliation d'éviter d'en venir aux mains. Mais qu'arrive-t-il? C'est que l'on se fatigue à les combattre, et souvent on emploie sans raison ses efforts contre ceux que l'on a déjà vaincus et que l'on tient aux fers : quelquefois même l'on s'anime et l'on s'épuise contre des fantômes et des chimères qui n'auront jamais aucune réalité, et l'on perd à ces vains débats contre des ennemis imaginaires les forces qu'il faudrait réserver pour la pratique des vertus; mais on y perd encore plus la paix, qui n'habite jamais dans une âme tumultueuse.

IV. — Enfin, il ne faut jamais troubler la paix de son âme par une pratique forcée de la vertu. Je dis une pratique forcée, et non pas une pratique fervente. La première est la

seule qui trouble, qui fatigue et qui égare : la seconde tranquillise, soulage et fait avancer. J'appelle une pratique forcée celle qu'inspirent l'ambition et la présomption, ou du moins un zèle peu éclairé, et qui ne consulte ni ses forces ni son attrait. Marchons avec précaution, mais avec fidélité, et toujours sur les pas de la grâce, dans les routes scabreuses de la perfection. Quelque lentement que nous allions, nous ferons beaucoup de chemin si nous avançons toujours, dit saint François de Sales. Si nous ne nous possédons et ne nous observons soigneusement dans ces sentiers rapides, nous risquons beaucoup de faire de faux pas et de tomber dans le précipice. Les saints ont toujours redouté de marcher précipitamment dans les sentiers roides de la vertu, comme on tremble pour un imprudent qui court sur le penchant d'un abîme où il faudrait se traîner sur ses pieds et sur ses mains, à l'exemple du sage Jonas (1). Des progrès trop subits leur ont paru aussi peu durables que les richesses amassées à la hâte, qui se dissipent en très-peu de temps. Un commençant, qui veut tout faire et exceller d'abord, s'excite lui-même sans se donner aucun repos, et s'anime à courir comme un géant, tandis qu'il n'est encore qu'un enfant dans la vertu ; et plutôt à Dieu qu'il le fût autant par la défiance de lui-même que par son peu d'expérience et de force ! Je le vois, en effet, avancer rapidement ; mais je vois aussi sa marche forcée, qui ne le conduira pas loin. Bientôt il se sent fatigué, il s'arrête ; et s'arrêter dans le chemin de la vertu, c'est revenir sur ses pas (2) ; tandis que Celui qui le suivait de loin par une marche réglée, le laisse à son tour bien loin derrière lui. Il ne convient qu'à celui qui part du haut du ciel et qui descend sur la terre, de courir comme un géant (3) : mais nous qui sortons du sein de la terre pour monter au ciel, nous devons marcher avec précaution et ménager nos forces. Les saints ont cependant marché à pas de géant dans la voie de la perfection ; mais leur marche n'était point forcée, parce qu'elle était proportionnée aux grands desseins de Dieu sur eux, et aux grâces abondantes qu'il répandait dans leurs âmes. C'est néanmoins toujours en pure perte que l'on trouble la paix de son âme par le zèle excessif, mais séduisant, de son avancement dans la vertu.

(1) *Ier Liv. des Rois*, 13.

(2) *In via salutis non progredi, regredi est.*

(3) *Exsultavit ut gigas ad currendam viam ; a summo cælo egressio ejus.*
Ps. XVIII, 7.

CHAPITRE V

De la paix intérieure dans les tentations.

ARTICLE 1^{er}. — La paix intérieure est un moyen très-efficace de combattre les plus fortes tentations, et le démon ne gagne pas peu sur nous lorsqu'il réussit à nous la faire perdre.

I. — Si l'amour du bien est capable d'exciter dans nos âmes des mouvements peu réglés qu'il faut amortir, l'horreur du mal, et la vivacité de la tentation qui le rend présent, y excitent plus souvent des troubles dangereux qu'il faut apaiser. Notre faiblesse nous rend bien plus susceptibles de la crainte qui effraie le cœur et qui le décourage, que de l'imprudente ardeur qui l'enflamme et qui le transporte. On ne saurait donc trop se posséder et se munir contre les impressions de la crainte dans les plus violentes tentations : c'est un puissant moyen d'éviter les surprises, de résister aux attaques, de réparer les pertes, et de le laisser pénétrer par les lumières du Ciel, si nécessaires dans ces moments ténébreux. L'ennemi est déconcerté lorsqu'il voit que nous montrons une contenance ferme et assurée ; que, bien loin de gagner quelque avantage, il perd à nous tenter ; que nous devenons toujours plus humbles par le sentiment simple et tranquille de notre faiblesse, et plus expérimentés pour user de la force qui nous vient d'en haut ; que nous possédons toujours la paix avec plus de mérite, et qu'enfin notre infirmité se fortifie de tout ce qu'il fait pour le terrasser, comme le roseau se nourrit du torrent même qui l'agite.

II. — Vous avez surmonté une fâcheuse tentation, et vous voilà tout satisfait d'avoir frustré toutes les espérances de votre ennemi... Vous vous trompez. S'il n'a pu gagner sur vous tout ce qu'aurait souhaité sa malice, il a du moins obtenu tout ce qu'il avait espéré, puisque vous êtes sorti du combat tout troublé, tout dissipé, tout épuisé de forces. Il ne s'était point flatté de vous faire tomber d'abord dans le précipice qu'il vous a présenté ; il vous voyait trop loin du danger, et trop bien soutenu par la main du Seigneur : il ne prétendait que vous effrayer et vous troubler, en vous montrant la profondeur de cet abîme ; mais il ne désespère pas de vous y conduire dans la suite, ne fût-ce que par votre étourdissement, s'il peut le fomenter par le trouble où vous êtes déjà. Il vous attaque dans votre cœur, comme l'on attaque quelquefois des ennemis dans un fort, non pour les y forcer, mais pour les attirer au dehors et les défaire plus aisément en rase campagne. Vous êtes hors de vous-même :

voilà tout ce que le démon se promettait de son premier choc. Prenez garde que le second ne lui réussisse aussi bien, si vous ne vous hâtez de prendre sur lui, par une profonde paix, l'avantage qu'il eu sur vous.

III. — Non assurément ce n'est pas avoir vaincu une tentation, que d'en sortir plein d'un trouble qui est lui-même une grande tentation. Dans le trouble intérieur il ne vient que des pensées tristes et capables de nous décourager. L'obscurité, le chagrin, la tristesse, le dépit, la jalousie, la défiance, le découragement, tout renaît alors, et se réunit en nous, contre nous : et ainsi la crainte excessive d'une tentation fait renaître presque toutes les autres, parce que le trouble remue tout le fond de l'âme, et qu'alors tout ce qui était assoupi en nous se réveille, comme la lie tombée au fond d'un tonneau se mêle avec le vin dès qu'on le remue. Dans cet état, l'on ne connaît Dieu que confusément, l'on ne sait discerner ni son éloignement ni ses approches (1), et, comme les disciples de Jésus, on le prend tantôt pour un esprit qui nous trompe (2), tantôt pour un fantôme qui nous fait peur (3); l'on ne se reconnaît plus soi-même, l'on n'y retrouve plus ni la sérénité de son âme, ni la délicatesse de son attrait, ni la netteté de ses idées, ni la vivacité de ses sentiments, ni la fermeté de ses résolutions : enfin l'on ne sait plus où l'on en est, ni presque ce que l'on est ; et pour parvenir à se posséder, il faut calmer ses inquiétudes, se distraire par le mépris de tout ce qui les excite, en se retirant au dedans de soi-même. C'est le seul moyen de dissiper les nuages qui troublent cette heureuse sérénité.

Mais la tentation est horrible, mais elle fait impression sur vous, mais vous sentez du penchant pour le mal. N'importe. Soyez tranquille dans le combat, puisque vous êtes sans blessure, et que vous vous exposeriez à en recevoir de mortelles si vous ne vous possédiez. L'impression est un sentiment qui vous humilie, et non un consentement qui vous rend coupable. Le penchant est une infirmité de votre nature, et non un désordre de votre volonté. L'horreur et l'infamie de la pensée qui vous fait tant craindre, est, entre autres choses, ce qui doit vous rassurer. Plus elle est horrible, moins elle est dangereuse pour vous ; et plus vous la craignez, moins vous avez sujet de la craindre. Comment

(1) Si venerit ad me, non videbo eum : si abierit, non intelligam. *Job*, IX, 11.

(2) Conturbati vero existimabant se spiritum videre. *S. Luc*, XXIV, 37.

(3) Turbati sunt, dicentes quia plantasma est ; et præ timore clamaverunt. *S. Matth.*, XIV, 26.

aimeriez-vous ce que vous craignez même de voir ? Et comment Dieu, qui ne vous reproche qu'un amour volontairement entretenu, vous condamnera-t-il pour une pensée qui vous afflige ?

ART. II. — Assurance intérieure dans les tentations de blasphème.

C'est un horrible blasphème que le démon vous suggère ; c'est tout ce que l'enfer peut inventer de plus infâme et de plus impie. Reconnaissez donc à ces traits, sans vous émouvoir, la malice de votre ennemi, et non la corruption de votre cœur. Un préjugé favorable pour le dernier, c'est qu'il n'a peut-être jamais produit rien de semblable, lors même que la plus grande dissipation en faisait sortir tout ce qu'il contenait de mauvais. Un autre préjugé bien consolant pour vous, c'est que le démon, qui vous afflige, ne vous compte pas sans doute parmi les siens, qu'il n'a garde d'inquiéter. Il vous porte une haine mortelle ; et, désespérant presque de vous tourmenter dans l'autre monde, il tâche de se satisfaire dans celui-ci. Sentant qu'il ne peut vous vaincre, il s'efforce du moins de vous intimider ; et ne pouvant d'abord vous abattre, il tâche de vous fatiguer et de vous affaiblir, pour vous combattre ensuite avec avantage lorsque vous vous serez épuisé à lutter contre ces fantômes. Mais enfin, après que le Fils de Dieu fait homme a été tenté du plus énorme de tous les crimes, qui est celui d'adorer le démon et de le reconnaître pour son Dieu, et qu'il n'a rejeté cette tentation qu'en répondant tranquillement au tentateur : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul, » faible créature pétrie de corruption, devez-vous être surprise de vous voir susceptible de quelque suggestion infâme ? L'horreur que vous en concevez doit-elle être la matière de votre trouble ? et faut-il faire tant d'efforts pour la repousser ? Faut-il vous donner de violentes secousses et vous débattre comme vous faites ? Le combat contre le démon est-il celui du ceste ou de la lutte ? Est-ce par le mouvement du corps que l'on chasse les pensées de l'esprit ?

ART. III. — Assurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.

I. — C'est d'une pensée contraire à la modestie que vous êtes affligé, votre trouble est superflu, mais il ne me surprend pas. Ces sortes de tentations sont du nombre de celles dont les âmes timorées sont les plus affligées. Elles voient que le fonds vicié de leur nature ou les produit ou les fomente. L'on s'y complaît ; et plus on est pur, plus on est affligé d'éprouver en soi des pensées et des impressions qui

ne le sont pas. Saint Paul lui-même, qui souffrait avec tant de patience les plus furieuses persécutions et les plus cruels traitements, ne peut s'empêcher de se plaindre à Dieu de ces attaques de Satan; il le prie plusieurs fois de l'en délivrer. Tout concourt à rendre cette tentation violente, et capable de troubler une personne modeste. L'esprit, la mémoire, l'imagination, le penchant naturel, tout se réunit contre elle. Les pensées sont importunes, et semblent s'attacher à l'âme qui veut les repousser; les images sont vives et séduisantes, la nouveauté ajoute aux attraits de la volupté: que sais-je? la chair se joint à l'esprit; et l'âme qui se trouve entre ces deux ennemis ne sait sur lequel porter ses coups, l'un restant dans toute sa liberté, tandis qu'elle est aux prises avec l'autre. Violente situation, mais qui ne doit, âme timide, ni vous troubler, ni vous faire donner des agitations corporelles semblables à des convulsions, comme vous faites assez ordinairement, puisque le trouble, bien loin de dissiper les mauvaises pensées, serait seul capable de les faire naître, et que l'agitation que vous vous donnez suffirait pour exciter l'impression qui vous afflige. Plus le penchant est rapide, plus vous devez vous tenir ferme pour ne pas tomber; et plus l'ennemi qui vous assaille est impur, moins vous devez vous commettre avec lui, puisque vous vous souilleriez même en le terrassant. Tournez - lui le dos; oubliez qu'il soit derrière vous; ne répondez rien à ses propos honteux; ne vous apercevez pas qu'ils frappent votre oreille intérieure; occupez votre esprit de quelque sainte et consolante pensée, et votre corps de quelque exercice modéré, et soyez tranquille.

II. — Lorsque votre ennemi se sera retiré, ne le rappelez pas pour savoir les coups qu'il vous a portés, et si vous les avez écartés assez tôt et assez bien pour n'en recevoir aucune blessure. Ce serait rengager le combat avec plus de danger, puisque votre adversaire conserve toute sa force, et que vous êtes affaibli par le premier choc. Combien le démon n'en a-t-il pas trompé par là! Il a tourné contre eux la délicatesse de leur conscience, qui les rendait comme inaccessibles au mal; il les a insensiblement affaiblis et enfin vaincus, en les faisant revenir sans cesse sur des pensées séduisantes, pour examiner s'ils en avaient été séduits. Oubliez donc et l'espèce et l'occasion et la durée du combat, et les perplexités même qu'il vous occasionne. Si, dans la suite, il faut tranquilliser la conscience timide et alarmée, prenez - en les moyens moins dans un examen suivi, qui lui serait aussi dangereux que le jugement pourrait lui être

favorable, que dans ces grands principes, que l'on n'aime jamais véritablement ce que l'on craint encore d'aimer; que ce qui fatigue ne plaît pas; que ce n'est pas le sentiment, mais le consentement qui fait le péché; que plus le débat est violent, plus la résistance est manifeste; que ce que nous souffrons de l'impression du mal est pour nous un sujet de mérite, et qu'ordinairement, pour les personnes timorées et accoutumées à discerner le péché, un doute si elles ont consenti est une présomption et presque une certitude qu'elles n'ont point succombé, du moins jusqu'au péché mortel. Et les péchés véniels en cette matière sont plutôt le sujet de nos gémissements et de nos précautions, que de nos examens rigoureux et de nos confessions détaillées.

ART. IV. — Assurance intérieure dans les tentations de vaine gloire.

I. — Une autre espèce de tentation qui porte ordinairement le trouble dans le cœur, ce sont les pensées et les sentiments de vaine gloire. L'on sait que ce vice déplaît infiniment à Dieu, qu'il est le poison de toutes les vertus, et qu'il est lui seul capable de perdre les saintes âmes; qu'il ruine tout le mérite des bonnes œuvres, et qu'il les tourne même en sujet de condamnation: l'on sait tout cela, on le rappelle; et le démon, tout orgueilleux qu'il est, ne laisse pas d'en exagérer la malice. Tout lui est bon, pourvu qu'il porte le trouble dans les âmes, dont il ne voit le saint repos qu'avec le dernier dépit. Le piège est subtil, et il est rare que l'on n'y soit pas pris. Qui croirait, en effet, pouvoir trop craindre la vanité, et que le père de l'orgueil se cachât sous le voile de l'humilité même? L'on ne garde aucun ménagement dans l'exercice de cette vertu, pour éviter le précipice opposé: l'on fait les derniers efforts pour s'abîmer dans son néant, on multiplie les réflexions les plus tristes et les plus effrayantes, jusqu'à ce qu'étant accablé de leur poids, l'on se croit humble parce qu'on est abattu. Ce n'est pas assurément le bon moyen de rejeter les tentations; mais c'en est un tout propre à troubler la paix de l'âme. Un regard dédaigneux de votre ennemi et de vous-même, un prudent oubli de tout ce que votre amour-propre s'imagine trouver de bon en vous; une fidélité attentive, sans contention, à rendre à Dieu la gloire de tout ce qu'il vous a confié de talents que vous ne pouvez vous dissimuler; l'exactitude à laisser tomber tous les désirs de vaine estime, et à retrancher autant qu'il se peut tout ce qui serait capable de vous l'attirer; le soin de vous humilier simplement de votre orgueil: c'est ce qu'il y a de plus propre à le faire

périr, et à conserver en même temps l'humilité et la paix de l'âme.

II. — L'on n'ose ordinairement adresser ses prières à Dieu dans cette fâcheuse situation, parce que l'on est tout confus de sa vanité; ce qui augmente la tristesse et l'abattement. C'est une illusion. Tournez-vous vers Dieu par un regard simple et amoureux, il vous remplira le cœur de consolation. Regardez votre tentation plutôt comme une infirmité que comme une malice, puisque votre volonté s'en défend. Découvrez-la avec confiance et avec simplicité au souverain Médecin des âmes. Dites-lui ingénument : « Seigneur, celui que vous aimez est malade; il est dans une sorte de délire. Voyez l'égarement de mon imagination et l'excès de ma folie. Je me crois tout ce que je ne suis pas, et je ne crois être rien moins que ce que je suis en effet. Le larcin se joint au délire : je m'approprie injustement ce que vous m'avez confié, après m'être attribué follement ce que vous ne me confiez pas. Mon Dieu, préservez-moi de ce double égarement. Donnez-moi un juste discernement de ma pauvreté et de vos largesses. Ne permettez pas que j'exagère les talents que vous m'avez ordonné de faire valoir, ni que je vous en dérobe la gloire, dont vous êtes si justement jaloux. Gardez vous-même votre bien, qui est entre des mains suspectes; je serais capable, et vous me voyez même tenté de détourner à mon profit, comme Judas, ce qui m'a été confié pour votre service. » Si les pensées de vaine estime et de vaine complaisance revenaient avec importunité, un retour simple vers Dieu serait un renouvellement abrégé de ces humbles et pieux sentiments, et un suffisant désaveu des impressions contraires.

ART. V. — Assurance intérieure dans les tentations contre la foi.

I. — Nous ne devons pas oublier ici les tentations contre la foi, qui sont les plus capables d'ébranler les âmes, parce qu'elles portent sur le fondement de l'édifice intérieur. Une âme qui en est attaquée se trouble d'autant plus, que ce qui fait sa ressource dans les autres tentations fait précisément le sujet de celle-ci; qu'elle est toute découverte aux traits de son ennemi, parce qu'elle combat contre lui pour son bouclier et pour son armure (1); qu'elle n'a plus cette force que donne la vive conviction que l'on combat pour la justice, et que ce n'est plus une vive tentation clairement reconnue qu'elle combat, mais une impression que sa con-

(1) Accipite armaturam Dei, in omnibus sumentes scutum fidei. *Épît. aux Eph.*, VI, 13, 16.

science même lui fait craindre de combattre. L'embarras est grand, et il est bien difficile et bien rare que l'on n'y perde pas la paix du cœur. Car enfin quel parti prendre? Examiner et raisonner? Ce n'en est pas le temps. Croire sans examen et sans raisonnement? Mais est-ce absolument sans raisonnement et sans examen que l'on fait taire un esprit qui se révolte et une conscience qui s'alarme? Croire parce qu'on est résolu de croire? C'est caprice. Croire parce qu'on a été élevé dans cette croyance? C'est préjugé. Croire aujourd'hui parce que l'on croyait hier? C'est habitude. Croire parce que nombre d'habiles gens et des peuples sans nombre croient ainsi? C'est foi humaine. Croire parce que par ses propres lumières l'on se juge fondé sur la parole de Dieu? C'est une présomption qui préfère son discernement à celui des autres; c'est une source d'hérésie, bien loin d'être une ressource dans les tentations. Croire parce que l'Eglise catholique croit ainsi, et que Dieu l'a révélé? Oui: c'est l'unique voie pour sortir de ce labyrinthe. Heureux qui peut venir jusque-là et s'y tenir! Mais est-ce sans examen que l'on y parvient? Mais encore, si la tentation porte sur l'Eglise même et sur la révélation divine? Mais si l'on ne voit pas plus les premiers principes que les dernières conclusions? Mais si toute la religion disparaît dans cet orage? L'appui échappe, l'on revient à flotter comme des enfants, avec une perte infaillible de la paix de l'âme et un grand risque pour la foi. (1).

II. — On voit par là que ceux qui ne donnent pour remède aux âmes tentées contre la foi que de se soumettre aveuglément aux vérités révélées et de désavouer les impressions qui leur sont contraires, ou ne donnent pas un remède aussi étendu que le mal, ou n'en expliquent pas assez l'usage: remède qui, resserré dans l'idée qu'il présente, ne guérit pas radicalement la paix du cœur, mais y laisse un fonds d'inquiétude; remède qui peut être tourné en poison, et qui ne montre point par lui-même lequel il est des deux, puisque plusieurs de nos adversaires exigent de leurs sectateurs une soumission aveugle; remède, enfin, qui ne suppose pas dans le fond la véritable connaissance du mal, qui est pourtant le premier pas qu'il faut faire pour parvenir à une solide guérison. Il ne faut donc pas raisonner pendant la tentation, mais il faut la prévenir par de sérieuses réflexions sur ce que l'on croit, et sur les motifs que l'on a de le croire. Il faut être

(1) Ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ. *Epit. aux Eph.*, IV, 14.

sobre en sagesse, mais il faut être aussi prudent et raisonnable en soumission. Il faut obéir sans réplique, mais il faut savoir à qui l'on obéit, et ce qui l'autorise à nous faire obéir : sans quoi on risque de ne pas bien obéir, même en obéissant à qui l'on doit.

III. — Il faut donc connaître la religion, du moins jusqu'à un certain point, et selon que l'on est capable. Il faut en avoir remarqué les appuis extérieurs et l'économie intérieure. Il faut savoir qu'il n'y en a qu'une; qu'elle est divine dans son institution comme dans son objet; qu'elle est le seul moyen de connaître Dieu autant qu'il veut être connu, parce qu'il ne s'est fait connaître que par elle; qu'elle est l'autorité qui nous dirige, et la lumière qui éclaire nos pas. Il faut être instruit que c'est l'Eglise catholique, qui remonte, par l'Eglise d'Israël et par les patriarches, jusqu'aux commencements de la foi et du culte, qui est seule la dépositaire de cette religion, l'interprète légitime des Ecritures et le témoin fidèle de la révélation; que, par une nécessaire et dernière conséquence après laquelle il n'est plus permis de raisonner, il faut écouter cette Eglise avec une entière soumission, quelque difficile à croire que soit la doctrine qu'elle nous propose. Ces principes sont si lumineux, qu'ils peuvent pénétrer les esprits les plus bouchés, s'ils leur sont présentés dans tout leur jour par ceux qui sont chargés de les instruire. S'il semble à quelqu'un que c'est trop faire raisonner les simples fidèles, qu'il fasse attention que celui qui n'est pas conduit, du moins implicitement, par ces degrés, à croire la saine doctrine, croit souvent sans savoir pourquoi, et, pour ainsi dire, au hasard. Et à quelles tentations n'est-il pas exposé! Quelle sera alors sa ressource? S'il n'est point tenté, sa tranquillité n'a-t-elle pas peut-être son origine dans son indifférence? Quelle injure ne fait-il pas à la religion, qu'il craint toujours d'approfondir, de laquelle il ne peut rendre aucune raison, et à laquelle il ne paraît et n'est peut-être attaché que parce que sa naissance, son éducation, et, pour ainsi dire, le sort l'ont voulu ainsi!

IV. — Mais ces grands principes une fois posés et suffisamment approfondis, une âme qui sait qu'il y a un temps de voir et d'examiner, quoique sans entrer en doute, et un temps de se soumettre et de faire taire sa raison, quoique sans imprudence; que le premier n'est pas celui de la tentation et du trouble, et que le dernier est celui de presque toute la vie; que la religion dans son tout est sensible et lumineuse; que ses principes tiennent l'un à l'autre par un enchaînement si nécessaire, que l'on ne peut en abandon-

ner un seul que tout ne se démonte et ne se dissipe ; qu'elle ne peut nier un seul article de sa croyance sans être conduite par degrés et par des conséquences nécessaires jusqu'à nier l'existence d'une Eglise, d'une religion, et même d'un Dieu ; que ce qui fait maintenant le sujet de son embarras pendant le trouble et l'orage a fait l'objet de ses ferventes adorations, de ses méditations enflammées, de ses saintes délices dans le temps serein ; que, quoique la foi, dans ses dehors et dans ses préliminaires, soit une obéissance raisonnable, elle est en elle-même une obéissance de la raison : une âme, dis-je, qui connaît toutes ces vérités se possède dans le temps de la tentation, et elle se sent fondée à ne pas se troubler. Elle respecte les ténèbres répandues sur la face de l'abîme, et elle y descend sans crainte sur les pas de la foi. Elle est ferme et assurée parce qu'elle sait en qui elle se confie (1). Non-seulement elle n'est point troublée de se voir dans cette épaisse obscurité, mais encore elle sent que le plus grand jour ne lui donnerait jamais une consolation aussi solide. Voilà de quelle manière on peut conserver la paix dans les tentations contre la foi : sans cela on s'exposerait à perdre l'une et l'autre.

ART. VI. — Assurance intérieure dans les tentations contre l'espérance.

I. — Après les tentations contre la foi, desquelles nous venons de parler, celles qui attaquent l'espérance viennent se placer ici comme d'elles-mêmes. Elles sont toutes propres à troubler la paix intérieure d'une âme qui ne se repose en Dieu que parce qu'elle connaît ses bontés, qu'elle goûte sa présence, et que, s'il se cache pendant le temps de cette vie, elle espère de le voir et de le posséder dans l'éternité de l'autre. Tandis que le juste aura son soutien dans une ferme espérance, il ne sera point ébranlé (2) ; mais si ce soutien lui manque, ou chancelle dans sa main, comment pourra-t-il se tenir ferme ? La crainte du Seigneur, qui faisait sa consolation, n'étant plus modérée par l'humble confiance, ne fera plus que son tourment. C'était un maître doux et attentif, qui l'instruisait et qui le protégeait (3) ; ce ne sera plus qu'un censeur terrible, qui lui fera souffrir ce qu'à peine il souffrirait d'un ennemi déclaré (4). Les traits imaginaires de la colère de Dieu, que cet infortuné aiguise sans cesse lui-même, le

(1) Scio cui credidi, et certus sum. II^e Epît. à Timoth., I, 12.

(2) Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : non commovebitur. Ps. CXI, 8.

(3) Est custos timor quasi pædagogus. S. Augustin.

(4) Terrores Domini militant contra me. Job, VI, 4.

perceront jusque dans le fond du cœur, et dévoreront en lui tout l'esprit intérieur et toute l'onction sainte (1). Il n'osera chercher de la consolation en Dieu, puisque c'est des mains de Dieu même qu'il croit voir partir ce feu qui le dévore. Il en cherchera peut-être parmi les hommes; mais peu entendront sa peine, et parmi ceux-là il s'en trouvera peu qui y compatissent, et moins encore qui soient en état de l'adoucir; plusieurs mêmes l'augmenteront en lui exagérant ses fautes, ou en irritant son imagination, qu'il faudrait calmer. Les ténèbres de son esprit augmentent à proportion du saisissement de son cœur (2); et plus il s'éloigne de la voie de la paix, plus il écarte les ressources pour y rentrer. Pour surcroît de malheur, cette tentation, la plus terrible de toutes, est celle qui lui paraît le moins ce qu'elle est; il se figure, au contraire, que c'est une foi vive qui lui fait sentir tout le poids des vérités terribles dont il est frappé.

II. — Mais il s'en faut de beaucoup que ces terribles transes soient ce que l'on se figure. La foi est le fondement de l'espérance; et celle-ci est ferme et consolante à mesure que celle-là est vive et animée. L'on voit toujours augmenter la joie, la consolation, l'assurance et la paix, à mesure que l'on est plus persuadé de l'amour de Dieu pour nous, de la puissance de sa grâce, de l'efficacité du sang de Jésus-Christ, de la vertu des sacrements, qui en contiennent le prix et qui en appliquent les mérites: toutes vérités essentielles, primordiales et lumineuses, que l'on néglige pour s'occuper de quelques autres qui sont moins prochaines et même impénétrables, comme de l'incertitude de la prédestination, de la profondeur des jugements de Dieu, de la sévérité de sa justice; vérités auxquelles il ne faut penser que rarement, et seulement pour le besoin où l'on est d'abattre la présomption et d'exciter la vigilance. Les fréquentes réflexions que l'on fait sur des vérités effrayantes se tournent souvent en tentation, et tentation ordinairement la moins connue de toutes, mais en effet très-facile à connaître, si l'on y réfléchit comme il faut. Elle porte dans l'âme le trouble, l'affaiblissement, le découragement et l'éloignement de Dieu, ce que nos seuls ennemis peuvent faire. Dieu, au contraire, excite toujours en nous une agréable sérénité, une joie modeste, et une résolution ferme de le servir, même dans les impressions les plus fortes que sa grandeur fait sur nos âmes, dans les retours les plus humiliants qu'il nous fait faire sur nous, et

(1) *Sagittæ Domini in me sunt, quarum indignatio ehibit spiritum meum. Job. VI, 4.*

(2) *Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ. Ps. LIV, 6.*

dans les plus cuisants remords qu'il nous inspire. Plus cette tentation est dangereuse, turbulente et opposée à la paix de l'âme, plus nous devons lui résister dans ses accès, et l'affaiblir pendant ses intervalles par les réflexions et les pratiques suivantes, la plupart tirées de saint François de Sales, qui, ayant éprouvé ces grandes peines durant un assez long temps, compatissait sensiblement, comme il dit lui-même, à l'état triste des âmes qui en étaient affligées.

III. — Nous avons déjà dit qu'il ne fallait s'occuper que rarement, et pour le besoin, de certaines vérités de la religion qui effraient et qui accablent. Les personnes timides et sujettes aux tentations contre l'espérance doivent encore réfléchir sobrement à ce qui les étonne et qui les saisit; à la vaste étendue de l'éternité, où la vue se perd; à l'infinité de Dieu, qui est un abîme sans route et sans fond; au peu que nous pouvons faire pour mériter ce poids immense de gloire auquel nous aspirons, et au peu encore que nous faisons de ce peu que nous pouvons faire. Il n'y a qu'un pas à faire pour passer de la frayeur à la défiance. Les mystères les plus connus, les vérités les plus pratiques, les maximes les plus saintes doivent faire l'occupation ordinaire des âmes timides et encore peu avancées dans la vertu.

IV. — Il est si rare que les pensées sur la prédestination touchent le cœur et excitent la piété autant qu'elles étonnent l'esprit et qu'elles irritent l'imagination, que les directeurs des âmes les plus éclairés ne les leur permettent qu'avec la dernière réserve, et qu'ils les interdisent absolument à celles qui sont agitées des tentations dont nous parlons ici. Quel avantage pouvez-vous retirer, leur disent-ils ordinairement, ou plutôt quelle perte n'est-ce pas pour vous, que d'employer à penser tristement si vous êtes prédestiné un temps qu'il faudrait mettre tout entier à travailler courageusement pour mériter de l'être? Il n'est rien, dites-vous, que vous ne voulussiez faire si vous saviez être du nombre des élus. Faites tout ce que vous voudriez faire alors, et vous le serez plus certainement que si un ange vous l'avait révélé. La crainte de la réprobation qui vous abat est tout à fait frivole dans ses excès et dans ses recherches sur l'avenir. Dieu, qui a fait connaître à plusieurs saints, pendant leur vie mortelle, qu'ils étaient prédestinés, a-t-il jamais mis dans l'esprit à aucun réprouvé qu'il le serait? C'est que cette connaissance et cette pensée ne sont bonnes à rien. Ou vous serez un jour du nombre des bienheureux, ou vous n'en serez pas, disent encore ces sages directeurs à ces personnes qui perdent leur temps, leur santé, leur dévotion à

faire ces réflexions aussi stériles qu'effrayantes. Si vous venez à l'être, vous le serez toujours moins de tout ce que vous aurez perdu de temps à penser si vous le seriez. Si vous ne l'êtes pas, ce ne sera que par votre faute. Et n'en est-ce pas déjà une, que de vouloir prévenir le jugement de Dieu, sonder la profondeur de ses conseils, et découvrir comme malgré lui ce qu'il veut tenir caché, au lieu d'adorer sa majesté, de louer sa sagesse, de goûter sa présence et d'accomplir sa volonté ? Laissez donc là des pensées qui ne servent qu'à vous faire souffrir dès ce monde une partie des tourments de la réprobation, et à vous la faire presque mériter à force de la craindre et de vous en occuper contre la volonté de Dieu.

V. — Une tendre piété est toute propre à soulager les âmes attaquées de ces tentations. L'onction intérieure adoucit toute l'amertume de ce poison que le démon souffle dans les cœurs. La vue, le goût et encore plus la pratique du bien réjouissent, consolent et encouragent bien plus que les réflexions les plus consolantes que l'on puisse prescrire dans cet état. Celles-ci livrent souvent une âme déjà accablée de peines à une méditation sèche et à une triste désoccupation, où les anciennes idées, plus puissantes que celles que l'on veut substituer (parce qu'elles occupent la place, et qu'elles s'y sont fortifiées par un long séjour), font les plus vives et les plus dangereuses impressions. Si l'on veut des réflexions (et en effet il en faut, puisque le siège du mal est dans l'esprit et dans l'imagination, et qu'il y faut porter le remède), qu'elles soient vives, courtes, pleines d'onction. Que l'on aille à l'esprit par le cœur, puisque toutes les autres avenues sont fermées. Les mouvements intérieurs, pourvu qu'ils ne soient point forcés et trop longs, produisent ordinairement un feu qui éclaire l'esprit en même temps qu'il échauffe le cœur. Ainsi, au lieu de raisonnements amenés de loin, lentement et avec peine, je conseillerais à ces personnes de se répandre fréquemment en affections toujours animées, et toujours propres à consoler les âmes et à mettre en fuite les démons. Nous leur fournirons ici quelques-unes de ces élévations affectueuses, dont elles pourront se servir utilement, mais qui doivent toujours céder à celles dont l'expérience leur fera connaître qu'elles seront plus touchées, ou que leur cœur attendri produira subitement de lui-même.

« C'est en vous, mon Dieu, que j'ai mis mon espérance ; je ne serai jamais confondu... A vous, esprits orgueilleux et obstinés, démons infâmes, à vous le désespoir et la répro-

bation, et non à une âme pénitente et humiliée qui gémit tous les jours du mal qu'elle fait tous les jours... Que la vertu de votre sang est grande, Seigneur Jésus ! Le monde entier y trouve une rédemption surabondante. Elle le serait pour un million d'autres, et pour les démons mêmes, s'ils étaient capables de pénitence et de salut comme je le suis... Ah ! quand mes péchés seraient mille fois plus énormes et plus nombreux, mes mauvais penchants plus violents et plus horribles, mes fautes journalières plus fréquentes et plus réfléchies, je ne craindrais rien tant que de trop craindre... Non, Seigneur, quand mes chutes deviendraient tous les jours plus considérables, tandis que je conserverai la volonté de m'en relever, tandis que vous m'attirerez encore par le désir d'aller à vous, je ne désespérerai jamais ni de votre grâce pour me convertir, ni de votre miséricorde pour me pardonner... Qu'il est doux d'espérer au Seigneur ! L'enfer même ne serait plus ce qu'il est, si la moindre lueur de cette espérance pouvait percer ses ténèbres. Lui seul peut m'envier un si grand bien, et le nuage du désespoir ne peut s'élever que de ses abîmes. »

VI. — La dévotion envers la sainte Vierge est singulièrement une grande ressource dans les tentations contre l'espérance. Elle est un puissant moyen de salut, une source féconde de toute sorte de biens, et même une marque de prédestination, selon saint Anselme et plusieurs autres Pères de l'Eglise. « Si les remords de votre conscience et la crainte des jugements de Dieu vous jettent dans une profonde tristesse, dit saint Bernard ; si le poids énorme de vos crimes vous entraîne vers l'abîme du désespoir, tournez-vous vers Marie, implorez son assistance : vous verrez bientôt renaître en vous la joie, la confiance et la paix... Vous êtes pécheur : Marie est cette échelle mystérieuse par laquelle les pécheurs montent au ciel, dont ils s'étaient fermé les avenues. Pécheur comme vous, je suis encore plein de confiance, parce que j'en trouve en elle les plus puissants motifs (1). » Avant lui, saint Ephrem l'avait appelée l'espérance de ceux à qui il n'en reste plus aucune : *Spes desperatorum* ; et après lui, saint Thomas, lui appliquant avec l'Eglise les éloges de la Sagesse, nous la présente comme le principe de toute espérance de vie et de vertu (2).

Il est donc très-utile, dans ces moments d'orage et de

(1) *Hæc peccatorum scala, mea maxima fiducia, tota ratio spei meæ.*

(2) *In omni periculo potes obtinere salutem ab ipsa Virgine gloriosa ; et ideo dicit ipsa : In me omnis spes vitæ et virtutis.*

trouble, d'avoir recours à Marie, mais d'une manière simple, affectueuse et pleine de confiance, en prononçant son nom, regardant ses images, pensant aux vertus qu'elle a pratiquées, à la gloire qu'elle possède, et à l'amour tendre et vraiment maternel qu'elle nous porte; lui adressant cette prière de l'Eglise: *Marie, Mère de grâce et de miséricorde, protégez-nous contre notre ennemi* (1); ou cette autre, que l'on récite peut-être tous les jours sans goût et sans réflexion, parce que l'on s'en est fait une habitude, mais qui en elle-même est pleine d'onction, et qui, surtout au moment de la tentation, devient personnelle, intéressante et animée: *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant*; ou bien ces trois paroles courtes et enflammées: *Notre vie, notre douceur, notre espérance*; ou bien encore lui disant dans les plus violents accès de la tentation, comme le jeune Tobie à l'ange Raphaël: *Hélas! ce monstre infernal est près de me dévorer; il me saisit et m'entraîne dans les abîmes, puissante protectrice, hâtez-vous de me secourir!*

L'état de votre âme fût-il aussi triste et aussi désespérant que celui du célèbre Théophile, vendu au démon, non-seulement par égarement et par désordre, mais par choix et par convention expresse écrite de sa main et de son sang; comme lui, vous trouverez toujours dans la confiance en Marie l'espérance, la grâce et le salut (2).

VII. — L'amour de Dieu surtout est propre à ramener la paix dans une âme agitée de ces sortes de tentations, parce qu'il dilate le cœur, qu'il fortifie, qu'il inspire des sentiments généreux, et qu'il bannit cette espèce de crainte qui fait des malheureux, et qui ne convient qu'à des esclaves. Voyons-le dans un exemple connu, de saint François de Sales. Le démon, jaloux de la paix de son âme et des progrès qu'il fait dans la vertu par ce moyen, lui met dans l'esprit qu'en vain il gêne ses inclinations et mortifie ses sens, puisqu'il n'est pas du nombre des prédestinés. Idée bien affligeante pour un saint. Celui-ci en est accablé. En vain il cherche du soulagement; partout il porte l'image de la réprobation empreinte dans son esprit, et il en ressent en partie les peines. Le Dieu de bonté qui appelle les pécheurs, qui aime les plus obstinés, qui console et qui sauve les pénitents, n'est plus pour lui

(1) *Maria, mater gratiæ, dulcis parens clementiæ, tu nos ab hoste protege.*

(2) *Tu peccatorum quantumlibet fetidum non horres, non despicias, si ad te suspiraverit... Tu illum a desperationis barathro pia manu retrahis, spei medicamen aspiras, foves... quousque horrendo Judici miserum reconcilies. Famosum hujus tuæ benignitatis testimonium est per te Theophilus restauratus gratiæ... Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea (Maria) noverimus redundare. S. Bernard.*

qu'un juge sévère qui le condamne aux peines éternelles pour les taches imperceptibles de sa vie, ou par la profondeur impénétrable de ses conseils. Mais ce Dieu, dont il craint si fort les jugements dans ces moments terribles, il l'a toujours aimé, il l'aime encore; et le démon, qui lui imprime des images tristes et accablantes, ne peut affaiblir cet amour généreux et consolant, qui lui fournit une puissante ressource. « Eh bien, dit-il au milieu de ce nuage ténébreux qui l'environne, si je suis si malheureux que de ne pouvoir contempler cette beauté infinie pendant toute l'éternité, du moins je la louerai et je l'adorerai pendant toute ma vie; et plus je crains de n'aimer pas toujours un Dieu si digne d'être aimé, plus je veux redoubler mes soins pour l'aimer toujours davantage. » Cette résolution courageuse, fervente, et toute de pur amour, est comme un éclair qui porte une lumière subite dans son âme, et comme un coup de foudre qui terrasse son ennemi.

VIII. — La crainte excessive de sa faiblesse et des tentations auxquelles on pourra être exposé, est une source féconde de vaines terreurs. On ne sera jamais tranquille tant que l'on craindra de perdre son repos (1). Vous qui trouvez dans le présent de quoi vous consoler, vous allez chercher des alarmes dans l'avenir! Le repos vous est-il à charge? Quoi! tandis qu'à chaque jour suffit son mal (2), vous rassemblez dans un moment celui qui est répandu dans toute la vie! vous réunissez, par votre prévoyance, des tentations que Dieu ne veut vous faire vaincre qu'en détail! C'est de toutes les tentations la plus dangereuse: il est bien difficile que vous n'y succombiez pas. C'est tenter Dieu; c'est attirer sur vous des ennemis auxquels il ne veut point que vous vous exposiez maintenant: c'est vouloir les combattre seul et sans secours; c'est vouloir périr. Bornez-vous au moment présent, et vous serez tranquille. Vivez du pain quotidien: ne pensez pas au jour de demain, et ne vous inquiétez pas d'un avenir éloigné, vous qui touchez peut-être au dernier moment de votre vie. Si vous avez déjà vaincu les tentations que vous craignez, pourquoi ne les vaincrez-vous pas encore? Vous ne sentez maintenant de la faiblesse que parce que ce n'est pas le temps du combat, mais celui de votre imprudence. Dieu donne la grâce dans l'occasion et selon le besoin, et non dans tous les moments et selon votre caprice. Le fort d'Israël n'est saisi de l'esprit de Dieu que lorsqu'il se présente des monstres à ter-

(1) Calamitosus est animus futuri anxius. *Sénèque*.

(2) Sufficit diei malitia sua. *S. Matth.*, vi, 34.

rasser ou des ennemis à combattre (1). Eussiez-vous eu autrefois du dessous avec ceux qui vous font trembler jusque dans leur éloignement, vous devriez vous fortifier par toutes sortes de précautions, loin de vous affaiblir par la crainte. Rien de plus formidable pour les démons qu'une âme qui unit la confiance en Dieu au mépris et à la défiance d'elle-même. C'est ce qu'ils furent forcés d'avouer plus d'une fois à l'abbé Moïse. « Tu nous as vaincus, Moïse, lui disaient-ils, et tous nos efforts contre toi sont vains, parce que, quand nous voulons t'abaisser pour te faire tomber dans le désespoir, tu te relèves; et lorsque nous voulons t'élever pour te porter à la vanité, tu t'abaises et tu t'humilies. »

IX. — Enfin, puisque la seule crainte qui arrête nos passions et qui excite notre ferveur est un vrai bien, et que celle qui ne sert qu'à nous affliger, qu'à nous abattre, qu'à nous ôter le goût des choses divines, qu'à émousser les désirs de notre avancement, ne peut être qu'un mal et un grand mal, ce n'est pas trop de tous nos efforts pour détruire cette dernière. Nous le pouvons en réfléchissant souvent qu'elle ne peut venir de Dieu, puisqu'elle nous éloigne de lui : et qu'elle ne peut être que la manœuvre du malin esprit, puisqu'elle est si conforme à ses desseins. Nous le pouvons par une dévotion tendre qui dilate le cœur, qui en adoucit les plaies, et qui met en fuite les démons, comme le son de la harpe touchée de la main de David délivrait Saül de l'esprit malin dont il était tourmenté. Nous le pouvons encore par la confiance en Dieu, qui désire notre salut plus que nous ne le désirons nous-mêmes. Il veut tellement que nous en soyons convaincus, qu'il nous fait un crime, et un grand crime, d'en douter. Il est aussi puissant pour exécuter avec nous ses desseins de miséricorde, qu'il est bon pour les former en notre faveur. Notre perte semble intéresser sa souveraine félicité, tant il y paraît sensible. Enfin nous pouvons détruire cette crainte par la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la participation fréquente au sacrement de son corps, par la méditation de ses mystères, et de l'amour qui les lui a fait opérer pour notre salut, amour qui le pressait sans cesse de consommer l'œuvre de notre rédemption par le baptême de son sang.

ART. VII. — Maximes générales pour conserver également l'innocence et la paix dans les tentations.

Nous ne finirions jamais, si nous voulions parcourir toutes les différentes espèces de tentations qui peuvent

(1) *S. François de Sales.*

troubler la paix de l'âme. Nous avons touché les principales; mais il n'en est point qui ne puisse produire et qui ne produise le plus souvent ce mauvais effet, si l'on n'observe les maximes suivantes.

PREMIÈRE MAXIME. — Il ne faut pas trop craindre les tentations, ni désirer avec trop d'ardeur d'en être délivré, puisque la crainte excessive nous tiendrait dans des alarmes continuelles, qui suffiraient pour faire revenir la tentation par l'image vive qu'elles en conserveraient, qui enhardiraient notre ennemi, et nous affaibliraient pour le temps du combat. Persuadons-nous bien que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et qu'ainsi les tentations ne peuvent nous faire que le mal que nous voudrons. D'ailleurs elles produisent toujours de bons effets dans les âmes fidèles : elles les humilient, elles excitent leur vigilance, elles exercent leur patience et leur courage, elles entretiennent leur ferveur en les ramenant souvent à Dieu, et les rendant compatissantes aux infirmités du prochain, et capables de lui donner des conseils utiles; ce qui a souvent porté les saints à les souffrir avec joie, loin d'en demander à Dieu la délivrance (1); et enfin toutes celles que nous surmontons nous méritent des couronnes et nous fournissent des armes, comme en fournit à David son triomphe sur Goliath.

SECONDE MAXIME. — On ne doit pas opposer toujours aux tentations une vive résistance, mais substituer le mépris à la force, si elles ne cèdent pas aux premiers coups. Je l'ai déjà insinué, mais je ne saurais trop le dire; car c'est ordinairement par un combat opiniâtre que l'on se fatigue et que l'on se trouble. D'ailleurs le mépris est le moyen le plus court de se défaire d'un ennemi orgueilleux que rien ne blesse tant que le dédain. C'est un enfant pour ceux qui le méprisent, et un géant pour ceux qui le craignent. On voit, dans la vie de saint Antoine et de plusieurs autres saints, qu'ils mettaient en fuite des légions de démons par un ris moqueur et par une piquante raillerie. Vous vaincrez plus aisément les tentations, aidé du secours de Dieu, en les combattant peu à peu avec patience et avec douceur, qu'en les repoussant avec trop d'empressement et de chagrin (2).

TROISIÈME MAXIME. — Il faut découvrir ses tentations à son directeur. On voit dans les instructions et dans les Vies des saints, et particulièrement dans celles des Pères des

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, chap. XXXVIII.

(2) Paulatim, et per patientiam, cum longanimitate, Deo juvante, melius superabis, quam cum duritia et importunitate propria. *Imit. de J.-C.*, I, 13.

déserts, combien ils jugeaient cette pratique nécessaire; et l'un d'eux en fit une triste expérience. Il fut tourmenté pendant l'espace de vingt années d'une grande tentation, dont il ne fut délivré qu'à la première ouverture qu'il en fit à un ancien. Le prince des ténèbres craint beaucoup la lumière, qui manifeste le fond des cœurs, et qui le fait voir lui-même à découvert. Ce lion qui court pendant la nuit, cherchant quelqu'un à dévorer, rentre dans ses sombres retraites dès que le jour paraît (1). Le père de l'orgueil ne hait rien tant que l'humilité qui découvre toutes ses misères; et l'ouverture du cœur est comme une issue pour le feu intérieur de la tentation, qui, renfermé, excitera toujours de violentes secousses et de funestes ébranlements. Mais il faut bien choisir celui à qui on s'ouvre; car, s'il était peu expérimenté, il risquerait d'aigrir la plaie du cœur au lieu de la guérir, et peut-être de se salir sans la nettoyer.

QUATRIÈME MAXIME. — Il est important de ne pas multiplier des réflexions qui ne peuvent qu'affliger sur des tentations assez affligeantes par elles-mêmes, sur leur durée, sur leur vivacité, sur le danger d'y consentir, sur la tranquillité de ceux qui en sont exempts, sur l'incertitude du temps où elles finiront, etc.; mais il faut veiller, prier, se méfier de soi-même, se confier en Dieu, et éviter les occasions autant qu'on le peut, sans sortir des bornes de la prudence. Saint Pierre marcha d'un pas ferme sur les abîmes de la mer, tandis qu'il ne regarda que Jésus-Christ; mais il commença d'enfoncer dès qu'il se détourna pour considérer les tourbillons de vent et les flots qu'ils soulevaient (2).

CINQUIÈME MAXIME. — Quoique la prière soit notre grande ressource contre les tentations, il en est pourtant qui demandent quelque chose de plus, et, ce qui paraîtra peut-être surprenant, quelque chose d'opposé : le travail, la distraction, la gaieté. Il est des imaginations qui saisissent les objets avec tant de vivacité, et qui en reçoivent de si profondes impressions, qu'elles les portent partout, et les retiennent jusqu'à ce que d'autres plus fortes viennent à les effacer. Alors il est tout manifeste que se recueillir n'est que se désoccuper, pour être, même malgré soi, spectateur des peintures que l'on a toujours présentes; que prier ne

(1) *Posuisti tenebras, et facta est nox; in ipsa pertransibunt omnes bestię silvę, catuli leonum rugientes ut rapiant. Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur. Ps. ciii, 20, 23.*

(2) *Ambulabat super aquam, ut veniret ad Jesum: videns vero ventum validum, timuit; et cum cœpisset mergi, etc. S. Matth., xiv, 30.*

Dum respicit Jesum, non respicit elementum. S. Ambroise.

suffit pas , parce que Dieu veut que l'on se serve des moyens connus. C'en serait un bien puissant pour effacer ou faire oublier toutes ces images, qu'une affaire sérieuse ou même fâcheuse qui surviendrait (1). Au défaut de ce moyen, on peut avoir recours à une étude appliquante, à un travail qui demande beaucoup d'attention, à une multitude d'occupations qui se succèdent les unes aux autres sans laisser d'autres intervalles que ceux qui sont nécessaires à de courtes et vives élévations de cœur à Dieu pour attirer son secours, pour ne pas trop se dissiper, et pour ne point perdre par cette dissipation la paix de l'âme que l'on veut conserver en cherchant à se distraire de la tentation.

C'est de ce dernier moyen qu'usa un sage supérieur envers un jeune solitaire, qu'il délivra d'une tentation fâcheuse et opiniâtre par des occupations continuelles de corps et d'esprit, qui lui ôtaient la liberté de penser au mal, ne lui laissant pas même, pour ainsi dire, le temps de vivre (2). On sait encore que c'est par le même motif que saint Jérôme redoubla ses études dans son désert, et s'appliqua singulièrement à apprendre la langue hébraïque, qui occupait son esprit presque jusqu'à lasser sa patience. Ceux qui ne sont capables ni d'une forte étude ni d'un long travail pourront trouver une utile diversion dans la conversation édifiante et agréable de leurs pieux amis, dans le spectacle de l'univers, simple, mais touchant pour qui le considère de près; dans une douce promenade à la campagne, toute propre à dissiper les dangereuses impressions et la tristesse presque inséparable du violent combat qu'elles causent.

SIXIÈME MAXIME. — L'on est ordinairement porté à prendre des résolutions pour éviter les tentations ou pour les vaincre, lorsque l'on en est le plus pressé; mais c'est précisément alors que l'on n'en doit prendre aucune que celles que l'on prendrait en tout autre temps, et que la prudence suggère à toute personne sensée. Les partis que l'on prend, les pratiques que l'on s'impose dans le temps de l'agitation, se ressentent presque toujours de cet état violent. Elles sont ordinairement extrêmes, et la source de plusieurs troubles: troubles lors même que l'on remplit les onéreux devoirs que l'on s'est imposés, parce qu'ils sont au-dessus de ses forces; troubles encore plus grands lorsqu'on vient à y manquer, et que l'on regarde ces manquements comme des infidélités envers Dieu, quoiqu'en effet Dieu ne puisse jamais inspirer une résolution imprudente ou en exiger la pratique: troubles

(1) *Malitia horæ oblivionem facit luxuriæ magnæ. Ecclés., II, 29.*

(2) *Quomodo fornicari libeat, cui nec vivere licet?*

surtout lorsque la tentation revient, et qu'on la regarde comme une punition de ces infidélités chimériques. Et fasse le Seigneur que ces troubles ne soient pas suivis de l'affaiblissement et du découragement, et que l'on ne soit pas vaincu de la tentation par les moyens mêmes que l'on croyait devoir servir à les vaincre !

SEPTIÈME MAXIME. — Non - seulement nous devons conserver la tranquillité de l'âme parmi les tentations, mais encore, si elle avait commencé de ressentir quelque trouble, nous n'en devons rien témoigner au dehors par nos gestes et par notre inquiétude, mais faire bonne contenance, pour déconcerter le démon, qui, ne pouvant pénétrer dans nos âmes, ne juge de leur disposition que par l'extérieur, et qui, désespérant de nous abattre, nous laissera peut-être lorsque nous serons déjà ébranlés, comme un ennemi qui assiège une place que l'on défend vivement, et où tout paraît disposé à faire une longue résistance, l'abandonne quelquefois lorsqu'elle est sur le point de se rendre, parce qu'il ne sait ni les grands effets qu'ont produits les feux qu'il y a jetés, ni le trouble et la division qui y règnent.

CHAPITRE VI

Que l'on ne doit pas même se troubler des péchés que l'on commet.

I. — C'est ici surtout que nous avons besoin d'autorité, et vous de confiance, âmes chagrines de vous-mêmes, qui ne pouvez supporter vos péchés, tandis que Dieu les supporte avec tant de patience. Vous ne voulez entendre à aucune proposition de paix au sujet de vos fautes, parce que vous ne faites pas attention que ce n'est que de la paix avec vous-mêmes, et nullement avec le péché, que nous vous parlons. Un repentir tranquille, surtout au moment qui suit celui de vos chutes, vous semble toujours un paradoxe, ou même une erreur. Nous savons qu'il faut haïr le mal ; et que c'en serait un grand que de le regarder avec indifférence : mais n'y a-t-il pas un milieu entre l'indifférence que craint votre raison, et le dépit, le chagrin et le trouble où vous jette votre impatience ? Un humble et paisible retour vers Dieu s'éloigne également de ces deux extrémités. « Retour paisible vers Dieu ! » me répond ici une de ces âmes préoccupées dans lesquelles rien de ce que l'on dit pour les porter au calme ne peut pénétrer. « Il faut attaquer vivement le péché, et c'est dans son propre cœur qu'il faut l'attaquer ; il faut le détruire et se confondre. Il siérait bien au publicain de lever la tête, d'entrer dans le tabernacle, de porter

ses audacieux regards du côté du sanctuaire ! Rester dans le parvis, baisser les yeux, se frapper la poitrine, s'abîmer dans son néant, et encore plus dans la profondeur de ses désordres, c'est tout ce qui lui convient. Considérer ses plaies et les sonder tandis qu'elles sont encore tout ouvertes, c'est le moyen d'en savoir la profondeur et de connaître toute l'étendue de ses misères. » Je reconnais aisément, à ce discours, l'attachement à vos idées et votre ardeur excessive ; mais, s'il est encore possible, écoutez-moi tranquillement.

II. — Il faut détruire le péché, sans doute ; mais est-il nécessaire pour cela de se détruire soi-même, de troubler sa raison, de ruiner sa santé ; et par la violence de ces mouvements, de se déranger au dedans et au dehors, et de se mettre hors d'état de suivre la lumière divine, et même de la discerner ? Il faut briser son cœur, sans doute ; mais ne le peut-on sans se démonter tout entier ? Il faut sonder ses plaies ; mais faut-il les agrandir et les envenimer à force de les ouvrir pour en bien reconnaître la profondeur ? Le publicain est au fond du temple, frappant sa poitrine et baissant les yeux : oui, c'est là sa place, et la situation qui lui convient ; mais il est plus tranquille dans l'humilité de son repentir, que ne l'est le pharisien dévoré de ses passions et enflé de sa fausse justice. Comme ce publicain converti tous les vrais pénitents ont été tranquilles tandis qu'ils se sont reconnus coupables. Le saint roi Ezéchias repasse les années de sa vie dans l'amertume de son cœur ; mais cette amertume n'en altère nullement la paix (1). David, à la vérité, parle souvent de trouble et de frémissement dans les Psalmes de la pénitence, mais il reconnaît que ce trouble n'est qu'au dehors d'une âme pénitente et affligée, et dans le fond remplie de la joie que lui inspire la confiance en Dieu (2). Sainte Marie, nièce de saint Abraham solitaire, pleure ses péchés : et quels péchés ! mais elle les pleure, dit l'auteur de sa Vie, dans un grand repos d'esprit.

Le retour simple et tranquille vers Dieu vous paraît-il encore difficile ? Faites attention que le péché n'étant qu'un éloignement de Dieu pour s'attacher à la créature, la véritable conversion consiste à se détourner de la créature pour revenir à Dieu, avec un regret sincère de lui avoir déplu, et une véritable résolution de lui satisfaire pour le passé

(1) *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. In pace facta est amaritudo mea amarissima. Is., xxxviii, 15, 16.*

(2) *Tu es refugium meum a tribulatione quæ circumdedit me : exsultatio mea, etc. Ps. xxxi, 7.*

et de lui être plus fidèle à l'avenir. Tout ce qui est au delà, chagrin, trouble, réflexions infinies sur ses chutes, n'est qu'un reste d'attachement à la créature, qu'un amour raffiné de soi-même, et qu'un obstacle à la parfaite conversion. Il faut gémir de ses fautes, mais ce ne doit pas être par le sentiment naturel qu'inspire le dépit de ses imperfections, ce qui est l'unique source de l'impatience et du chagrin; mais il en faut gémir par amour pour Dieu, et par le désir de sa gloire et de son propre salut. Vous voulez revenir à Dieu en détestant la créature qui vous l'a fait abandonner: vous devriez, au contraire, commencer par revenir à Dieu, et votre attachement à la créature tomberait nécessairement.

III. — Il s'en faut bien que les alarmes d'une âme qui est hors d'elle-même à la vue de ses fautes réitérées soient ce qu'elle se figure, c'est-à-dire la connaissance de soi-même et l'humilité. Elle se voit confusément dans un certain désordre qui l'effraie, mais qu'elle ne peut définir; et elle ne remarque ni les miséricordes de Dieu sur elle, ni les semences de vertu qu'il y a mises, ni les mouvements intérieurs qu'il y opère; elle ne voit ni la résistance qu'elle oppose à la tentation avant d'y succomber, ni le regret avec lequel elle y succombe, ni la promptitude avec laquelle elle se relève. Elle ne démêle point cette heureuse inclination pour la piété, qui l'y ramène sans cesse, et qui est un présent de Dieu et un gage de son amour, d'avec cette espèce de fatalité qui lui a fait contracter de mauvais penchants dans le temps de sa dissipation, et que le Seigneur, moins attentif à ses surprises qu'à ses dispositions, regarde plutôt comme un malheur que comme une malice. J'ose même dire, non pour l'effrayer davantage, mais pour lui découvrir l'illusion cachée sous cette belle apparence de connaissance de soi-même, qu'elle ne voit pas tout le mal qui y est; qu'un saint y en verrait davantage, sans cependant perdre la paix: témoin, entre autres, saint François d'Assise, qui se disait et qui se croyait le plus grand de tous les pécheurs, et qui toutefois était toujours dans une sainte joie et ennemi déclaré de la tristesse dans lui-même et dans les autres. Si l'on se trouble de voir la corruption de son cœur, ce n'est pas qu'on la connaisse à fond, mais parce qu'on la voit dans un mauvais jour: c'est plutôt vue confuse que connaissance distincte.

Aussi cette fausse connaissance de soi-même ne produit point l'humilité qui devrait en être le fruit. L'on voit souvent ces personnes qui pensent en apparence et qui disent en effet tant de mal d'elles-mêmes, remplies réellement de

l'idée de leur propre mérite, dont elles s'occupent sans cesse ; on les voit chagrines, décisives, pleines de dépit, et dans le fond moins humiliées du mal qu'elles voient en elles que flattées de savoir le discerner. Ce trouble et cette crainte excessive sont l'ouvrage du démon ; et le démon, toujours orgueilleux, enfle toujours le cœur, lors même qu'il abat le courage. C'est donc, pour m'exprimer d'après sainte Thérèse, une humilité diabolique, que celle qui ôte la confiance en Dieu et la paix de l'âme (1).

IV. — Vous perdez courage à la vue de vos rechutes malgré vos résolutions ; et moi j'espère beaucoup de vos résolutions, si vous les soutenez malgré vos rechutes, et j'ose dire que le démon espère bien moins de celles-ci qu'il ne craint celles-là, et que, s'il s'attache si fort à vous faire souvent retomber dans les mêmes fautes, c'est moins pour vous rendre criminel que pour vous rendre timide. C'est surtout à votre courage qu'il en veut. Il sera déconcerté si vous ne vous laissez point abattre comme un ennemi fier, robuste et plusieurs fois vainqueur, est enfin intimidé de voir celui qu'il a souvent terrassé se relever toujours avec un nouveau courage, et revenir sur lui avec plus de feu. Ainsi, quand vous retomberiez plusieurs fois le jour dans les mêmes fautes, relevez-vous autant de fois avec le même courage, et ne craignez rien tant que de ne pas espérer assez. Eh ! pourquoi n'espèreriez-vous pas, puisque Dieu vous appelle encore ? Le désir que vous sentez d'aller à lui, dont lui seul peut être l'auteur, et qui serait encore plus vif si vous étiez moins timide, vous est garant de la volonté sincère où il est de vous sanctifier malgré vos fautes et vos imperfections.

Espérez beaucoup en Dieu, et j'espérerai beaucoup de vous malgré vos faiblesses ; et c'est sur sa parole que j'espérerai de voir dans la suite la rapidité de vos progrès égaler l'étendue de vos misères présentes (2). Et ne pensez pas que ces maximes ne regardent qu'un petit nombre d'âmes choisies : elles sont applicables à toutes sortes de personnes. Les directeurs y sont si accoutumés, qu'ils attendent toujours plus de ces âmes pieuses qui, faisant des fautes, même assez marquées, se relèvent toujours avec une nouvelle ardeur, que de celles qui sont exemptes de ces fautes, mais aussi qui n'ont pas cette résolution qui les précède et qui les suit (3). Ils voient dans les premières un reste de faiblesse, à la vérité, mais aussi

(1) Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, chap. xxxix.

(2) *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum ; postea acceleraverunt. Ps. xv, 4.*

(3) *Diligens æmulator valentior erit ad proficiendum, etiamsi plures habeat passiones, quam alius bene morigeratus, minus tamen fervens ad virtutes. Imit. de J.-C., I, 25.*

un courage toujours renaissant : ils voient les efforts extraordinaires que le démon fait pour les arrêter ; mais aussi l'assistance toute particulière que Dieu leur accorde, et qui est une marque de prédestination, n'échappe pas à leurs lumières. Jamais ces personnes ne frustrent leurs espérances, si elles ne donnent pas dans le piège de la dissipation ou dans celui du découragement : il est même rare qu'elles leur fassent attendre longtemps les fruits abondants de leurs soins et de leur patience.

L'on voit un exemple de cette conduite dans la vie d'une fondatrice de maison religieuse. Deux aspirantes se présentent à elle pour embrasser la vie monastique. L'une, d'un caractère doux, pratiquait d'un air tranquille tous les devoirs de l'état religieux ; on ne remarquait en elle ni manquement ni humeur ; l'autre, au contraire, était sujette à tous les deux ; mais ces défauts étaient contre-balancés par une ferme résolution de s'en corriger et d'acquérir la perfection. Cette fondatrice renvoya la première et reçut l'autre ; au grand étonnement de ceux qui ne discernaient point comme elle les caractères, la force de l'attrait et l'étendue de la grâce, et qui ne savaient pas qu'avec beaucoup de courage et de force on fait beaucoup de chemin, quoique l'on tombe fréquemment ; mais qu'avec beaucoup de lenteur on avance peu, quoique l'on ne fasse aucun écart ni aucun faux pas.

V. — Dosithée faisait des fautes ; mais parce qu'il les réparait d'abord sans se rebuter, il ne lui a fallu que peu d'années pour se rendre saint. Sainte Catherine de Sienne en faisait aussi ; et comme elle s'en affligeait devant le Seigneur, il lui fit entendre que ses retours simples, prompts, vifs et pleins de confiance, lui plaisaient plus qu'il n'était offensé de ses fautes. Tous les saints en ont fait, et quelquefois les plus grands en ont commis des plus considérables, comme David, saint Pierre, saint Théophile ; et peut-être n'eussent-ils jamais été si grands saints s'ils n'eussent fait des fautes et de grandes fautes. Tout concourt au bien des élus, dit saint Paul (1) ; jusqu'à leurs péchés, dit saint Augustin. Oui, au lieu qu'une âme tiède tourne en piège et en péché même le peu de bien qu'elle fait, une âme fervente tourne en moyens de sanctification jusqu'aux péchés dans lesquels elle tombe. Sa ferveur augmente à l'occasion de ses infidélités, comme un grand feu devient plus actif lorsqu'on n'y jette que quelques gouttes d'eau : et Dieu, qui voit combien ces infidélités sont utiles, les permet par pro-

(1) *Omnia cooperantur in bonum iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. Epît. aux Rom., VIII, 28.*

vidence, et les pardonne avec bonté. *Dieu de miséricorde, vous sacrifiez donc ainsi votre gloire à notre utilité, et vous souffrez que nous devenions ingrats, infidèles, coupables, parce que vous voyez que nous en serons plus humbles, plus circonspects et plus saints.*

VI. — J'insiste beaucoup sur ce chapitre ; et ma prolixité doit faire comprendre à ces pénitents inquiets combien leur état demande de soins, et combien je me sens fondé à condamner leur impatience. Je multiplie les réflexions, parce que l'expérience m'a appris que, quoiqu'elles soient très-nécessaires, on est peu capable d'en faire dans un état où à peine on peut profiter de celles d'autrui, l'esprit bouché par les plus tristes images, et le cœur serré par la crainte, ne laissant presque aucune ouverture à la lumière et à la consolation. C'est pourquoi je demande d'abord à ces personnes de m'écouter tranquillement, et de calmer pour un moment toutes leurs alarmes ; et comme leur situation n'est pas celle où l'on peut absolument exiger leur obéissance, je m'efforce d'en rendre la nécessité sensible ; l'autorité fait place à la persuasion : et si je réussis alors à convaincre que je commande avec raison, je suis assuré de commander avec succès dans mille autres occasions, sans rendre raison de ce que je commanderai.

Pensez-vous, dis-je à ces esprits plus abattus de leurs réflexions que de leurs chutes, que cette forte impression d'effroi et d'abattement que vous appelez une impression de regret et de pénitence, soit en vous une production du Saint-Esprit ? Vous n'oseriez le dire, ou du moins vous ne sauriez le prouver ; et moi je dis que l'Esprit-Saint n'en est ni n'en peut être l'auteur ; et ce que je dis, je le prouve. Les véritables sentiments de pénitence sont toujours accompagnés de l'espérance du pardon, et l'espérance est la source de la véritable joie (1) ; et vous ne sentez que de l'opposition à l'une et à l'autre. Les remords de conscience que Dieu produit en font cesser le trouble (2) ; et les vôtres l'augmentent toujours de plus en plus. Dieu excite en nous le désir de réparer nos pertes (3) ; et vous ne vous sentez de penchant qu'à tout abandonner. L'âme animée d'un saint repentir s'élève à Dieu, qui se penche vers elle pour lui donner le saint baiser (4) ; et vous, comme Adam prévaricateur, vous fuyez sa présence, et vous voudriez pouvoir vous dérober à ses

(1) In vera contritione spes nascitur veniæ. *Imit. de J.-C.*, III, 52.

(2) Reconciliatur perturbata conscientia. *Ibid.*

(3) Reparatur gratia perditâ. *Ibid.*

(4) Occurrunt sibi mutuo, in osculo sancto, Deus et penitens anima. *Ibid.*

regards. La tristesse excessive, c'est-à-dire celle qui va jusqu'à troubler et décourager, est si peu, en effet, de la véritable contrition, que l'Apôtre ne veut pas que l'incestueux Corinthien s'y livre pour un crime énorme, public, scandaleux et longtemps soutenu (1); et cela, dit saint Paul, pour ne pas donner dans le piège du démon, dont nous connaissons les desseins (2); et vous, pour des fautes assez pardonnables, vous vous livrez à de sombres et tristes regrets, d'autant moins utiles qu'ils sont plus cuisants par le défaut de confiance. Il est donc hors de doute que c'est le démon qui vous inspire ce repentir accablant, ou du moins qui le pousse jusqu'à l'excès.

VII. — Mais que vous dit cet esprit de ténèbres ? Deux choses principalement. La première, que vous n'êtes pas sans doute bien converti, puisque vous êtes encore si faible; que l'on ne tombe pas si facilement dans le mal que l'on a sincèrement détesté; que la justice donne une tout autre consistance à l'âme; qu'il n'est pas facile au démon d'entamer ce trésor, protégé qu'il est, au dedans de la vertu de Dieu même, qui y habite, et au dehors de ses Anges, qui l'entourent. Raisonement aussi faux que spécieux et séduisant. Une âme qui craint le péché et qui en évite les occasions, qui travaille journalièrement à se fortifier contre les tentations par les saints exercices, qui prévient l'attrait du plaisir par les mortifications, les surprises des passions par la vigilance, et leurs efforts par la prière; cette âme, dis-je, est sincèrement convertie, quoiqu'elle ne soit pas impeccable. Elle possède ordinairement la justice, quoiqu'elle tombe quelquefois. Les fautes qu'elle commet de temps en temps, ou ne sont pas de nature à lui faire perdre la grâce, ou du moins elles ne supposent pas que cette âme ne fût point juste avant que de les commettre, et, moins encore, qu'un sincère repentir ne la rétablisse pas dans son premier état. Rien, au contraire, ne prouve tant les regards favorables de Dieu sur une âme, que le mouvement qu'elle se sent pour revenir à lui dès qu'elle a eu le malheur de s'en séparer, et rien ne prouve tant qu'il y habite encore, que le reproche intérieur qu'elle essuie de ses plus légères fautes.

VIII. — En second lieu, cet esprit d'erreur vous dit que vous ne vous corrigerez jamais de vos défauts, puisque

(1) Ne abundantiori tristitia absorbeatur qui ejusmodi est. II^o Epît. aux Corinth., II, 7.

(2) Ut non circumveniamur a Satana : non enim ignoramus cogitationes ejus. *Ibid.*, 2.

vous y tombez si fréquemment malgré les résolutions les plus fortes ; que vos mauvaises habitudes se fortifient tous les jours ; que chacune de vos chutes en appesantit les chaînes, que vous ne pourrez plus enfin ni rompre ni porter ; qu'étant aussi négligent dans la première ferveur, qui fait franchir ordinairement tous les obstacles, temps où l'on brise et où l'on entraîne tout ce qui s'oppose à un zèle naissant, un rien vous arrêtera lorsque les premiers bouillons de ferveur seront tombés. Il vous suggère enfin que chacune de vos fautes est une diminution de la grâce qui vous a été donnée, un refroidissement réciproque entre Dieu et vous. Raisonement aussi spécieux et aussi faux que le premier. Non, les habitudes de vos défauts ne se fortifient point par vos chutes ; mais vos résolutions se fortifient par chacun de vos retours. Vous tombez par faiblesse, par surprise, par un reste d'habitude, qui devient tous les jours moins forte et moins volontaire : mais vous vous relevez par courage, par réflexion, et par le désir d'une fidélité constante, qui se fortifie par tous vos gémissements sur vos continuelles infidélités. Des fautes de pure faiblesse précédées d'une forte résistance, ou commises sans réflexion et suivies d'un prompt repentir, ne laissent presque aucune trace dans l'âme. C'est un feu que l'on prend dans ses mains et que l'on rejette tout de suite, dont on ne ressent presque aucune impression. Mais ce qui forme une véritable habitude, ce sont les retours de votre pénitence, bien volontaires, bien réfléchis, bien soutenus, et d'ailleurs bien difficiles, puisqu'ils ont à surmonter l'impression du péché encore toute récente, la faiblesse et le penchant qu'il a laissés dans l'âme, l'ascendant qu'il a donné au démon, la violence avec laquelle ce cruel ennemi vous pousse sur le penchant du précipice, et votre propre timidité, qui ne peut se relever que par un dernier effort. Ainsi vous pouvez dire, dans un vrai sens, que vous vous fortifiez par toutes vos faiblesses : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort (1) ; » et que tous les jours les bonnes habitudes gagnent sur les mauvaises, à l'occasion même des surprises que vous font les misérables restes de celles-ci. Que sera-ce donc de vos communions, de vos prières, de vos méditations, de vos austérités, et enfin de tous vos saints exercices ? C'est de quoi votre ennemi ne vous parle pas, et ce qu'il a même intérêt d'éloigner de vos réflexions.

IX. — Autre erreur, autre illusion diabolique. Un com-

(1) Cum infirmor, tunc potens sum. II^e Epît. aux Corinth., XII, 1.

mençant rempli de ferveur, que Dieu attire fortement, et qui veut de tout son cœur aller à lui, vient à commettre une faute considérable, dans laquelle le démon le fait tomber ou par adresse ou par effort, et qu'il ne manque pas de lui exagérer autant qu'il lui est possible. Alors, prenant la forme et le ton de l'Ange de lumière, il lui dit au dedans, d'un air sévère et dédaigneux : « Comment es-tu tombé du ciel, toi qui en faisais ou plutôt qui te flattais d'en faire un des plus beaux ornements, toi qui disais dans ton cœur : Je m'élèverai, je me perfectionnerai, j'ornerai mon âme de toutes les vertus, j'approcherai de plus en plus du Très-Haut? Te voilà donc tombé dans l'abîme, esprit téméraire, jeune audacieux qui voulais porter ton vol rapide jusqu'au sommet de la perfection, et dont l'ambitieuse et frivole piété voulait égaler les saints mêmes! Que sont devenues tes belles résolutions prises, réitérées, écrites? Est-ce donc là que devait aboutir ce système original d'une dévotion raffinée : *N'y aez pas de sentiments trop élevés*(1)! (Car il ne craint point de prendre le langage des saints divinement inspirés, pour tromper les serviteurs de Dieu, puisqu'il s'en est servi contre Dieu même, pour le tenter dans son humanité.) Apprends, continue-t-il, à t'humilier et à suivre les routes communes, esprit vain et singulier : les grands exemples de vertu sont des merveilles pour toi, et non pas des modèles »

L'illusion ne peut être plus grossière : un commençant sans instruction comme sans expérience peut à peine y être trompé. Dieu se rit-il d'une âme lorsqu'elle vient à tomber? et lui fait-il de son zèle et de sa ferveur des sujets de reproches? Est-ce un crime d'avoir voulu le servir, lorsque l'on vient à l'offenser? Cela ne demande pas une longue discussion. Vous devez donc alors vous armer de force, faible commençant; mais, âme généreuse, dont les premiers pas dans la vertu sont dirigés vers la perfection, vous devez opposer la vérité au mensonge, et le courage à la tentation de pusillanimité, et répondre à l'ennemi : « Retire-toi de moi, Satan, ou prends d'autres stratagèmes : ta malice te couvre mal ici. Ce que j'ai à me reprocher, ce n'est pas la sublimité de mes vues et l'austérité de mes résolutions, mais l'inconstance de mon cœur et l'infidélité de mes pratiques : ce n'est pas d'avoir voulu aimer mon Dieu, puisque ce n'est que dans cette vue qu'il m'a formé; mais de m'être attaché à la créature, dont je ne devais me

(1) *Noli altum sapere. Epît. aux Rom., XI, 20.*

servir que pour tendre à ma fin. Oui, j'ai voulu m'unir à mon Créateur, qui est le centre aussi bien que le principe de mon être, et je le veux plus que jamais, observant seulement d'aller à lui par les différents degrés de la vie spirituelle. Soit faiblesse, soit malice, soit surprise, soit reste d'habitude, soit permission divine pour me désabuser de moi-même et me rendre plus propre à la solide vertu, j'en suis déchu à ce moment; mais je ne la perds pas de vue. Plus je m'en suis éloigné, plus je veux redoubler mes efforts pour en approcher toujours davantage. Je n'affecte point les voies extraordinaires; je les laisse pour les saints; mais la mortification des sens, mais l'humilité de l'esprit et du cœur, mais le renoncement à moi-même, mais l'obéissance à mes supérieurs et la déférence pour mes égaux, mais le recueillement et l'oraison ne sont-ils pas de la voie ordinaire où tout chrétien est appelé, et où je veux courir de toutes mes forces?

« Et vous, Seigneur, témoin de ma faiblesse, auteur de ma résolution, daignez affermir celle-ci en m'ôtant celle-là. Vous voyez que les désirs de mon cœur me portent à vous; que ma plus grande consolation serait d'imiter les âmes qui ne vivent que pour vous; que mes plus doux moments sont ceux que je passe avec vous; que je porte à regret le poids de mes passions, qui m'entraînent loin de vous, et que je gémiss continuellement des chutes qu'elles me font faire. Ces chutes sont lourdes, à la vérité; mais la douleur que j'en ressens d'abord me prouve que je ne les aime pas, et que, malgré mes infidélités, vous m'aimez encore. N'abandonnez donc pas votre ouvrage: continuez, hâtez, achevez ma sanctification; et puisque vous voulez que ce soit aussi mon ouvrage, je vais y mettre la main avec autant de confiance, de zèle et de tranquillité que si je ne l'en eusse jamais retirée. »

X. — Concluons donc avec un grand saint que je cite souvent (1), parce que c'est un des plus grands maîtres de la vie spirituelle et de la paix intérieure, que vous devez, âmes timides, regarder vos fautes plutôt avec compassion qu'avec indignation, et avec plus d'humilité que de sévérité. Vos péchés ne peuvent étonner que votre présomption: votre raison doit plutôt être surprise, et votre religion reconnaissante envers Dieu de ce que vous ne péchez pas davantage. Vous n'êtes pas un Dieu impeccable, dit le pieux et consolant auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* (2),

(1) S. François de Sales.

(2) Homo es, et non Deus; caro es, non angelus. *Imit. de J.-C.*, III 57.

mais une créature sujette au péché; non pas un esprit céleste, mais un homme pétri de boue et rempli de corruption. Et cette boue et cette corruption seraient surprises de se sentir exhaler quelquefois une vapeur de péché et une odeur de mort, dont les anges dans le ciel et Adam dans le paradis terrestre non pas été exempts (1)! Je suis le seul, dit le Seigneur, exempt de corruption et de faiblesse. C'est moi qui puis soulager, délivrer de l'une et de l'autre, et qui le fais jusqu'à rendre participantes de ma sainteté les âmes qui, bien convaincues de leur misère et de leur néant, sont entièrement éloignées de s'approprier leur vertu et de m'en dérober la gloire (2).

Lisez ceci de temps en temps pour être prêt dans l'occasion, vous que vos péchés jettent ordinairement dans le trouble. Lisez encore plus le *Combat spirituel*. Lisez surtout les lettres de saint François de Sales, qui ne respirent partout que la confiance et la paix au milieu de nos misères. Vous ne sauriez trop vous précautionner contre le trouble que vos péchés vous causent, puisque c'est ordinairement le plus difficile à apaiser, et toujours celui dont l'occasion est inévitable dans cette vie. Nous ne cesserons de pécher que lorsque nous cesserons de vivre; et plus nous serons surpris et chagrins de nos chutes, plus elles nous seront nécessaires; et Dieu les permettra pour nous guérir de notre présomption; mais lorsque nous n'attendrons rien de nous que le péché, le péché même ne nous troublera pas.

XI. — Quoique je vous aie déjà montré non-seulement la confiance, mais encore la simplicité avec laquelle vous devez revenir à Dieu lorsque vous vous en êtes éloigné par le péché, je ne puis finir ce chapitre sans vous parler de cette simplicité dans un plus grand détail. Il est nécessaire de vous précautionner contre l'empressement téméraire qui succède quelquefois à la pusillanimité et à l'abattement. Je dis donc que vous devez être aussi tranquille dans votre retour que patient dans votre chute. L'un est presque inséparable de l'autre, et ceux qui voient leurs fautes avec plus d'humilité que de dépit en gémissent avec plus de patience que d'activité: au lieu que le même orgueil, qui consterne et qui décourage lorsqu'il est abattu, enflamme et transporte lorsqu'il se relève. Il passe en un moment du désespoir à la présomption, et toujours par le même principe,

(1) Quomodo tu posses semper in eodem statu virtutis permanere, quando hoc defuit Angelo in celo, et primo homini in paradiso? *Imit. de J.-C.*, III, 57.

(2) Ego sum qui morentes erigo sospitate: et suam cognoscentes infirmitatem ad meam proveho divinitatem. *Ibid.*

qui est la confiance en soi-même, chagrine et désespérée lorsqu'elle se voit confondue, fière et arrogante lorsqu'elle croit trouver des ressources en elle-même. N'espérez rien de vous, mais espérez tout de Dieu, le repentir comme le pardon, le désir et la pensée même de revenir à lui, et votre pénitence sera simple, humble et retenue.

L'enfant prodigue est le modèle des vrais pénitents. Voyez-le se présenter devant son père d'un air grave et sérieux, mais pénitent et modeste. Il ne se frappe point le front, il ne s'arrache point les cheveux; mais aussi la bonne conduite qu'il se propose de tenir désormais ne lui fait pas prendre un air ferme et assuré. Il témoigne ingénument les sentiments de sa douleur; il n'emploie point de grands discours pour exprimer son vif regret et ses sincères résolutions; sa contenance parle pour lui. Il retranche la moitié du peu qu'il voulait dire, dès que la bonté de son père l'interrompt. Quand sa tendresse se penche sur lui pour l'embrasser, il ne se retire point par une humilité mal entendue; mais aussi l'on ne remarque point en lui une confiance pleine de fierté. Il se laisse dépouiller de ses haillons et revêtir d'habits magnifiques sans se répandre en discours superflus. Il voit dans un humble silence, mais avec des yeux reconnaissants, le festin qui se prépare: il y prend sa place dès que son père l'en convie, sans exagérer par des exclamations mal placées la magnificence de ce bon père et sa propre indignité. Il n'écoute pas la symphonie d'un air morne et consterné; mais aussi il n'a garde de se mêler avec ceux qui chantent pour faire éclater ses transports. Une joie modeste et une grande retenue, jointe aux sentiments de regret et de reconnaissance que son cœur pénétré épanche sans affectation par ses yeux et par tous ses mouvements, expriment mieux toute la sincérité de sa conversion, et présentent le modèle de la véritable pénitence. Laissez donc là cette ferveur qui sent l'enthousiasme, et qui n'est rien moins que ce qu'elle vous paraît; revenez à Dieu avec plus de candeur que d'activité. Il aime mieux un cœur touché qui ne peut exprimer ses affections, qu'une imagination échauffée qui ne saurait retenir l'impétuosité de ses saillies. S'il vous semble que votre cœur n'est dans le silence que parce qu'il est sans ferveur, présentez-le tel qu'il est au Seigneur; priez-le de le ranimer, et ne prévenez point par votre impatience, n'empêchez point par votre empressement ce qu'il peut faire par sa grâce, et ce qu'il fera par sa bonté lorsqu'il le jugera convenable.

CHAPITRE VII

Ne pas se troubler des fautes d'autrui.

I. — Vous avez du zèle, vous aimez le bon ordre ; la gloire de Dieu vous intéresse vivement ; après elle et votre salut éternel, rien ne vous touche autant que celui de votre prochain ; l'ardent désir que vous en avez fait que chacune de ses fautes vous perce de plusieurs traits, parce qu'elle blesse et celui qui la commet, et plusieurs de ceux qui en ont la connaissance. Utile disposition, si vous savez la régler ; ardeur nuisible et pour vous et pour autrui, si vous vous y livrez sans mesure. Outre la perte de la paix, la charité, comme dit saint François (1), sera infailliblement altérée en vous et en votre prochain, si votre zèle contre ses fautes se tourne en courroux contre lui. Vous ne sauriez donc trop vous prémunir contre les agitations et le feu d'un zèle ardent et impétueux, au milieu duquel le Seigneur n'habite pas (2), et où toutefois des yeux offusqués par l'impatience ne croient apercevoir que lui seul. Le zèle qui plaît au Seigneur est celui qui, semblable à un doux zéphyr, adoucit et purifie sans émotion, sans bruit et sans danger (3). Plus donc le vôtre s'enflamme, plus il vous semble que le mal qui l'irrite est grand, et qu'il faut vous y opposer d'abord et de toutes vos forces, plus vous devez vous en méfier et vous tenir en garde contre ses saillies ; parce que vous avez lieu de craindre que ce feu ne vienne pas de Dieu, que sa sombre lueur ne vous fasse paraître les objets tout autres qu'ils ne sont, et qu'il ne vous fasse donner dans des travers qui augmenteraient le mal, bien loin d'en accélérer la guérison. Ajoutez à cela que ces grands mouvements feraient perdre à votre âme cette assiette où Dieu la veut, et dont le démon s'efforce toujours de la tirer, même sous les plus beaux prétextes.

Si cet ennemi rusé, qui vous observe continuellement, vous voit porté à cette indignation, il vous pressera sans cesse de ce côté-là, sachant bien qu'il y gagnera toujours contre vous, et qu'à l'égard de votre prochain du moins il n'y perdra rien, *la colère de l'homme n'opérant point la justice de Dieu* (4). Sans que vous vous en aperceviez, vous

(1) *Chapitre VII de la règle des Frères mineurs.*

(2) *Zelo zelatus sum... Non in spiritu Dominus, non in commotione Dominus, non in igne Dominus... III^e Liv. des Rois, XIX, 10, 12.*

(3) *Et post ignem sibilus auræ tenuis.*

(4) *Epît. de S. Jacques, I, 20.*

deviendrez semblable à ceux dont vous ne sauriez approuver la conduite, qui n'ont jamais de repos ni au dedans ni au dehors, et dont le zèle dévore le corps aussi bien que le cœur, parce que les agitations qu'il leur donne détruisent également la santé de l'un et la paix de l'autre.

II. — Chacun doit porter son fardeau : voudriez-vous vous charger de celui de tous les autres ? Mais encore croyez-vous ramener l'ordre par le désordre de votre passion, et corriger les fautes de votre prochain par les vôtres ? L'hypocrite même que Jésus-Christ condamne dit modestement : *Mon frère, souffrez que j'ôte de votre œil une paille que vous y avez*. Et vous vous ferez un mérite de l'arracher brusquement, avec autorité et avec violence ! Vous aigrissez le mal de votre prochain au lieu de le guérir, et, par votre emportement, la correction détruit la vertu qui la commande. La vertu est patiente et douce (1), et votre zèle est inquiet et amer. « Celui-ci ne peut pas plus conduire à celle-là qu'une eau salée n'en peut rendre une autre douce, comme dit l'apôtre saint Jacques (2). Si quelqu'un croit être sage et retenu parmi vous, continue le même auteur inspiré, qu'il le fasse voir par une conduite pleine de discrétion et de douceur. Si, au contraire, vous êtes animé d'un zèle plein d'amertume, qui excite l'indignation dans le cœur et les contestations dans les paroles, gardez-vous bien de vous en glorifier, car ce serait donner le démenti à la vérité même. Non, mes frères, cette sagesse ne vient point d'en haut ; elle est toute terrestre, animale, diabolique : car là où est le zèle inquiet et le bruit qu'il excite, là règnent l'inconstance et toutes sortes de désordres. La sagesse qui vient d'en haut, la voici : c'est celle qui est retenue, amie de la paix, modeste, insinuante, pleine de déférence pour les gens de bien et de compassion pour les méchants ; qui est chargée de bonnes œuvres, et qui juge de tout avec la dernière simplicité. Voilà les fruits de la véritable justice, qui se sèment dans la paix, et qui ne sont que pour ceux qui cultivent la paix. »

Vous ne devez donc avoir que de la compassion pour les fautes de vos frères, et de l'indignation que contre le zèle amer dont vous vous sentez animé. De la compassion pour les fautes de vos frères ; car ils en sont tout à fait dignes s'ils pèchent par ignorance, puisqu'ils ne connaissent pas le bien ; mais, s'ils pèchent par malice, leur état est encore plus déplorable, puisqu'ils se rendent plus coupables, connaissant le mal qu'ils font et le bien qu'ils devraient faire.

(1) Charitas patiens est, benigna est. *1^{re} Epît. aux Cor.*, XIII, 4.

(2) Sic nec salsa dulcem potest facere aquam. *Epît. de S. Jacques*, III, 11.

Réservez, au contraire, votre indignation contre le zèle impétueux qui vous dévore, puisqu'il est ordinairement une production de l'orgueil et de la présomption. L'humilité porte dans l'âme la douceur et la paix (1).

III. — J'ai dit au chapitre précédent qu'il y avait de l'amour-propre à ne pouvoir supporter ses propres faiblesses. Il y en a bien plus encore à ne pouvoir supporter celles d'autrui. S'il y a quelquefois de l'imperfection à vouloir être parfait, il y en a toujours à exiger rigoureusement la perfection des autres. Le zèle qui veut corriger tous les abus est lui-même un grand abus. Il y en a de presque insurmontables : l'on s'efforceraient en pure perte de les réformer par une activité dérégulée et par un ministère sans vocation. Il en est même d'utiles qu'il serait dangereux de retrancher d'abord. Tel, par exemple, est l'attachement trop fort et trop naturel qu'aurait un faible commençant pour un homme plus avancé dans la perfection qui le soutient. Lui ôter son appui avant qu'il soit en état de s'en passer, c'est ôter à un enfant sa gouvernante qui le conduit par la lisière : on veut qu'il marche seul, il tombe et il se blesse. Telle est encore une certaine roideur qui éloigne une jeune personne des compagnies dangereuses pour sa fragilité. Tels certains petits excès d'autorité dans celui qui est environné de délices qui l'amolliraient. Telle une régularité inflexible dans celui qui porte dans son caractère un violent penchant pour l'inconstance.

IV. — Il est donc des défauts utiles ; mais il est rare que la correction subite et prématurée le soit aussi. Il faut beaucoup de jugement et d'expérience pour discerner ceux-là et pour diriger celle-ci ; et cependant tout le monde s'en croit capable. Il n'est pas d'homme rempli de défauts qui n'en voie dans les autres, quelque vertueux qu'ils puissent être, et qui ne se croie en droit ou de les reprendre ou de les critiquer, sans faire attention qu'il s'expose lui-même à une plus juste correction ou à une plus judicieuse critique. Il faut, pour ainsi dire, être parfait pour faire voir aux autres qu'ils ne le sont pas ; mais il faut l'être en effet pour les conduire à la perfection. La correction, si elle n'est longtemps méditée autant que la nature du mal peut le permettre, et si elle n'est préparée par la prière, aura le plus souvent la passion ou pour principe ou pour effet. Dans les premiers mouvements de notre activité, que notre illusion

(1) *Jugis pax cum humili; in corde autem superbi zelus et indignatio frequens. Imit. de J.-C., I, 7.*

déguise sous le nom de zèle, nous nous troublons, nous troublons les autres, nous brouillons tout, nous blâmons, nous louons sans discernement, sans mesure; nous choquons ceux que nous prétendons corriger, et dont il aurait plutôt fallu gagner l'affection. Dans cette confusion, nous ne savons choisir ni les moyens de nous insinuer, ni les paroles ni les gestes pour nous expliquer comme il faut; tout n'est que feu, qu'aigreur, que dépit de part et d'autre.

V. — Les anciens solitaires, ces hommes d'une vertu consommée, méditaient longtemps, consultaient entre eux, concevaient sagement les moyens les plus doux pour corriger un de leurs frères, dont la sainteté devait inspirer tant de confiance à leur zèle, si elle n'eût imprimé encore plus de respect à leur discrétion. Ils usaient de ménagements lors même qu'il ne s'agissait que de fautes très-légères, dont la correction devait plus flatter qu'offenser celui en qui l'on ne voyait que ces imperfections à reprendre. Nous, au contraire, nous faisons rougir ceux que nous reprenons, en appuyant sur la grièveté de la faute qu'ils ont commise, que nous exagérons même, contre les règles de la prudence: nous ne manquons pas de nous prévaloir de ce qu'elle est encore toute récente, et nous déconcertons par des reproches animés, sans ordre et sans égard, de faibles commençants qu'il faudrait plutôt encourager par des éloges. Ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'après avoir excité du trouble sans aucun fruit, on va, tout satisfait de soi-même, s'applaudir en secret, et encenser ce zèle imprudent dont on fait son idole (1): et souvent ceux qui s'ingèrent à faire ainsi des leçons de vertu et à en venger les outrages, ne sont encore que des novices dans la perfection (2). Il n'y a même guère que ceux-là qui tombent dans cette imprudence, parce qu'ils sont ordinairement et plus ardents et moins éclairés. La véritable et parfaite justice est pleine de compassion et de charité; mais celle qui est fautive ou imparfaite ne montre que de l'indignation et du dédain (3).

VI. — Faites de sérieuses réflexions avant que de reprendre, et vous vous épargnerez des émotions fâcheuses en reprenant, et des retours affligeants après avoir repris. Voyez si ce qui vous paraît un défaut et un grand défaut n'est pas une simple faute et une faute assez légère, où la faiblesse et la surprise ont plus de part que la malice et la

(1) *Idolum zeli. Ezéch., VIII, 4.*

(2) *Idolum zeli in ipso Introitu. Ibid.*

(3) *Vera justitia compassionem habet, falsa justitia dedignationem.... S. Grégoire.*

réflexion. Attendez que le temps vous fasse connaître si l'habitude, si le scandale, si les suites dangereuses de cette faute sont aussi importantes que votre première ardeur vous le représente. C'est une faute de réflexion, de malice, d'habitude. Soit : elle est d'une nature à ne devoir pas être tolérée ; mais l'occasion la plus propre de s'élever contre cet abus est-elle celle qui se présente maintenant ? Dieu vous a-t-il destiné à le corriger ? En voyez-vous tous les moyens, pour choisir le plus doux et le plus convenable ? Êtes-vous exempt de ce défaut comme il faut l'être, pour que la récrimination ne soit pas le seul fruit de votre zèle ? Est-ce le défaut qui doit être corrigé le premier dans la personne que vous allez reprendre ? N'est-ce pas peut-être, non le plus nuisible pour elle ou pour les autres, mais le plus choquant pour vous, qu'il intéresse par quelque endroit ? De quelle paix ne jouirait-on pas si l'on faisait toutes ces réflexions ! et quel avantage ne retirions-nous pas de la conduite de notre prochain, quelque imparfaite qu'elle fût, si chacun de ses manquements nous ramenait ainsi aux règles de la prudence !

VII. — Vous qui ne pouvez conserver la paix de l'âme à la vue des imperfections des autres, vous allez la chercher loin des imparfaits, en vous retirant du commerce des hommes. Vous faites voir par là que vous êtes très-imparfait vous-même, et que, par conséquent, vous portez toujours avec vous ce que vous voulez éviter. Vous fuyez donc en vain, et le trouble vous accompagnera jusqu'au fond des déserts. Le solitaire qui ne peut avoir la paix dans son monastère avec ses frères, ne peut l'avoir dans le désert avec sa cruche. Restez avec vos frères, quoiqu'ils ne soient que des hommes, puisque vous n'êtes pas vous-même un ange. S'ils conviennent avec vous sur les règles des mœurs, s'ils s'en écartent par faiblesse plutôt que par habitude, s'ils louent votre exactitude bien loin de la blâmer, si leurs fautes ne portent directement que sur vous, et sur les saintes lois seulement par contre-coup, votre amour-propre sera celui qui perdra le plus à leur compagnie. Ceux qui vous paraissent et qui sont peut-être en effet les moins pieux et les moins traitables, vous sont, à certains égards, plus utiles que les plus sociables et les plus vertueux. Avec ceux-ci notre amour-propre trouve son compte ; il se nourrit et se fortifie des égards qu'on a pour lui, et de l'affection qu'on lui témoigne ; il s'applaudit de la profonde paix dont il jouit, sans faire attention qu'elle vient plutôt des autres que de lui-même ; mais avec des personnes d'un commerce diffi-

cile, d'une humeur fâcheuse et d'une conduite peu régulière, on apprend à se vaincre et à se renoncer soi-même ; ce qui est toujours le plus essentiel de la vertu, et cependant souvent le plus négligé.

Réflexion bien consolante dans les petites peines que nous avons à souffrir de notre prochain ! Moyen bien puissant pour arrêter l'ardeur qui nous enflamme contre ses manquements ! Ces petites fautes qui nous font gémir peuvent guérir en nous de grandes imperfections que nous n'y apercevons pas, l'amour de nous-mêmes, la dureté pour les autres, l'impétuosité du naturel, le penchant excessif à suivre nos idées et nos goûts, et à éloigner de nous tout ce qui les contrarie. Pourquoi nous révolter des petits défauts que nous apercevons dans notre prochain ? Dieu ne les laisse peut-être en lui que pour être un contre-poids à sa vertu, et encore plus une épreuve pour la nôtre ; et il n'attend que de nous voir tels que nous devons être pour le rendre tel que nous le souhaitons (1). Ce Père plein de bonté, qui fait entrer les fautes de nos frères dans les desseins que sa providence a sur nous, ne voit qu'avec douleur l'indignation que nous en concevons contre eux. Ils se rendent coupables, mais ils nous deviennent utiles : recueillons nos avantages avant de travailler à guérir leurs maux ; et si nous ne pouvons réussir dans le dernier, que le premier nous console. Dans le fond, ces défauts ne sont presque rien pour eux, mais ils sont beaucoup pour nous. Quel aveuglement que de négliger ce qui nous intéresse le plus, pour nous occuper de ce qui est moins important !

VIII. — Nous avons tant de péchés, de si grands péchés à pleurer, que nous ne pouvons sans égarement nous occuper des manquements journaliers des autres. Hypocrite, arrache avant toutes choses la poutre de ton œil. Notre zèle est ordinairement si faible et si lent, que si quelquefois nous retrouvons en lui quelque force et quelque vivacité, nous devons dans ce précieux moment le tourner tout entier sur nous-mêmes. Nous sommes si imparfaits, que ce n'est pas trop de tout notre temps et de tous nos soins pour notre amendement ; et nous avons besoin de tant de moyens pour nous perfectionner, que, s'il était permis, nous devrions souhaiter que la malice des hommes se joignît à tous les secours du Ciel. Ce qu'il ne nous est pas permis de souhaiter, Dieu permet qu'il arrive. Réjouissons-nous, non

(1) Cogita quia sic forte melius est pro tua probatione et patientia, sine qua non sunt multum ponderanda merita nostra. *Imit. de J.-C.*, I, 16.

pas de ce que les hommes ont de la malignité, ce que nous ne devons pas même penser facilement, mais de ce qu'elle se tourne contre nous plutôt que contre les autres, qui en ont moins de besoin. D'ailleurs ce qui nous semble une malignité n'est peut-être qu'un penchant qui les afflige encore plus qu'il ne nous choque : ils le combattent vivement, et ils le surmontent dans cent occasions pour une où ils en sont vaincus. Nos défauts, qui pour le moins sont aussi fâcheux que les leurs, ne les troublent point : ils les supportent avec tant de patience, qu'ils n'en paraissent souffrir que parce que nous en souffrons. Pourquoi donc nos yeux, offusqués par la colère, regarderaient-ils les faiblesses de nos frères comme capables d'effacer toutes leurs bonnes qualités, tandis que le Dieu des miséricordes les leur pardonne en considération de leurs vertus, et des efforts qu'ils font pour se corriger ? Ces réflexions faites à loisir rendraient notre zèle plus retenu et moins incommodé, nos corrections plus rares et moins hasardées, notre commerce plus édifiant et moins difficile, et notre paix intérieure plus profonde et moins exposée.

IX. — L'exemple de la patience de Dieu devrait servir de frein à l'empressement impétueux qui nous fait perdre la paix. Il voit sans émotion, il tolère sans inquiétude une infinité de maux qu'il condamne toujours sans passion et qu'il punit dans leur temps sans se troubler. Dira-t-on que ce Dieu patient ne tolère le mal que dans les réprouvés, sur lesquels il exerce déjà une terrible justice en les abandonnant aux indignes maîtres qu'ils ont choisis, tandis que malgré eux il fait servir à la sanctification des justes la haine qu'ils leur portent ? Que de défauts Dieu ne voit-il pas dans ces justes mêmes à l'égard desquels ces imprudents censeurs sont inexorables, sans doute parce qu'ils voient bien que la critique maligne qu'ils font de la vertu ne peut retomber sur eux-mêmes ! Ce sont quelquefois dans les justes mêmes des défauts grossiers dont ils rougissent dans la suite ; et Dieu non-seulement les souffre en eux, mais encore il ne les leur reproche pas. Il ne les leur découvre que peu à peu, parce que sa sagesse toujours tranquille veut opérer insensiblement. Elle ne développe leurs misères à leurs propres yeux que lentement, à proportion qu'ils ont corrigé ce qu'il leur en avait fait connaître ; et pour ne point les décourager, sa bonté ne leur découvre la vaste carrière de la perfection qu'ils doivent fournir, que successivement et à mesure qu'ils avancent. Mais notre ardeur inconsidérée voudrait faire tout à la fois : et cependant c'est elle-même

qui est le plus grand obstacle à la correction du mal contre lequel elle est si animée. Celui qu'elle nous fait n'est pas médiocre, puisqu'elle nous donne des émotions qu'il n'est pas facile d'apaiser. S'il fallut du temps, du silence et le son d'un instrument au prophète Elisée pour calmer son esprit agité par le mouvement du zèle le plus légitime, et pour le remettre en état d'entendre la voix de Dieu et de discerner sa lumière (1), changerons-nous facilement en calme l'impétuosité du torrent qui nous emporte, qui étourdit, qui trouble, qui ébranle, qui renverse et qui submerge souvent ce qu'il n'aurait dû qu'arroser ?

X. — Un des plus grands exemples que Jésus-Christ nous ait donnés pendant sa vie mortelle est celui du support des défauts des hommes. Il a souffert avec bonté les faiblesses, l'ignorance, les jalousies, les disputes ambitieuses de ses apôtres : il les a repris avec douceur de leurs défauts les plus grossiers, que les malintentionnés auraient pu faire retomber sur lui : il a attendu avec patience le fruit tardif de ses instructions ; et il semble avoir choisi ses disciples de la lie du peuple, sans éducation, sans lettres et avec peu de vertu, et les avoir laissés dans cet état pendant tout le temps de sa vie mortelle, pour nous enseigner à vivre en paix avec des gens grossiers, intéressés, timides et enfin pleins de défauts. Aurions-nous bonne grâce, nous qui sommes chargés de péchés, ou tout au moins remplis d'imperfections, de ne les point supporter dans les autres, tandis que Jésus-Christ les supporte avec tant de bonté dans les hommes qu'il a honorés de sa confiance ? Dieu, tout jaloux qu'il est de sa gloire, souffre avec patience, depuis le commencement du monde, ce déluge de crimes dont il est inondé. Quoiqu'il soit affligé des défauts qu'il voit en nous, dans les autres, et dans ceux mêmes qu'il a le plus comblés de ses faveurs, il les dissimule, et sa paix n'en est pas altérée.

XI. — Après ces exemples, quel sera le défaut que nous ne pourrions pas supporter ? Il en est, à la vérité, quelques-uns qui paraissent insupportables à ceux mêmes qui en sont les plus remplis : mais chacun s'accorde-t-il à condamner le même ? Nullement. Nous avons tous une opposition personnelle à quelque défaut, comme un penchant particulier pour quelque autre. Preuve certaine du dérèglement de notre jugement, comme celui de notre conduite. Ce que nous condamnons le plus n'est pas ce qu'une raison désintéressée nous représente comme le plus condamnable, mais

(1) IV^e Liv. des Rois, III.

ce dont le subtil amour-propre nous persuade que nous sommes exempts. L'un se révolte contre un manque de raison ; l'autre regarde comme un crime l'ingratitude dans les plus petites choses. Celui-ci pardonne facilement une première et une seconde faute, mais les fréquentes récidives poussent sa patience à bout : celui-là fait grâce d'une faute dont on ne cherche pas à se disculper ; mais veut-on en excuser une, dès lors elle lui paraît inexcusable. On en voit qui passent presque tout à certaines personnes, tandis qu'ils frémissent, qu'ils s'emportent contre quelques-uns de leurs manquements qui sont contraires à l'esprit et aux devoirs de leur état.

Mais quel est de tous ces défauts celui qui ne nous parût pardonnable, si nos réflexions le rapprochaient de nous autant que le fait notre faiblesse ? Sera-ce le manque de raison ? Eh ! sommes-nous sans défaut ? et tout défaut n'est-il pas un manque de raison ? L'esprit de l'homme n'est-il pas sujet à s'égarer ? Il serait aussi ridicule de s'armer d'indignation contre l'égarement d'un esprit déraisonnable que contre l'infirmité d'un corps qui boite. Il n'est point de défaut moins connu et moins volontaire, ni par conséquent plus pardonnable, que celui de s'écarter de la raison. Sera-ce l'ingratitude ? C'est, à la vérité, le vice contre lequel nous nous réunissons tous, tant il porte un caractère odieux ; et cependant c'est celui que nous aurions tout intérêt d'excuser, puisque aucun de nous n'en est exempt. Il nous est aussi naturel d'être ingrats, qu'il nous l'est d'être amateurs de nous-mêmes jusqu'à rapporter tout à nous. Nous nous attachons au bienfait qui nous est utile, jusqu'à oublier le bienfaiteur, et même à le haïr en quelque façon parce que nous lui sommes redevables ; il est bien rare que nous témoignions quelque gratitude, si la reconnaissance du bienfait ne nous en fait espérer un autre. Les récidives nous révoltent, nous qui ne pouvons réfléchir tant soit peu sur nous-mêmes que nous ne trouvions une opposition continue entre nos pratiques et nos résolutions. On ne mérite aucune grâce, dites-vous, quand on ne veut point s'avouer coupable. Êtes-vous donc d'une autre nature que les enfants d'Adam, qui a transmis à tous ses descendants, avec l'inclination au mal, l'art de l'excuser ? Pouvons-nous nous dissimuler que nous avons une forte opposition à la honte et à l'aveu sincère de nos désordres ? Ne la retrouvons-nous pas en nous jusque dans le tribunal sacré où nous nous portons pour accusateurs de nous-mêmes ? Les fautes contre les devoirs de l'état sont impardonnables ! Eh ! ne péchons-

nous pas à toute heure contre les nôtres? Ne manquons-nous pas souvent de recueillement dans les prières, de sincérité dans les paroles, de fidélité dans les promesses? Sommes-nous toujours amis zélés, débiteurs exacts, citoyens fidèles? Combien de fois ne nous sommes-nous pas retrouvés maîtres sans bonté, supérieurs sans condescendance, inférieurs sans égards!

Peut-être ne sont-ce là que des fautes ordinaires, et que ce qui vous choque dans les autres sont de très-grands défauts; mais n'est-ce pas le plus grand de tous les défauts que d'être livré au plus grossier amour-propre, et ne savoir pas même qu'il y ait un amour-propre, ou ne savoir pas le reconnaître lorsqu'il se montre tout entier? Si nous le connaissions bien, nous saurions qu'il diminue autant nos fautes à nos propres yeux qu'il nous grossit celles des autres pour nous préférer à eux; et ainsi, après avoir diminué les leurs de la moitié, et doublé les nôtres, nous craindrions encore l'injustice et l'illusion. Au reste, il n'y a aucun risque à préférer tout le monde à soi, mais il y en a toujours beaucoup à se préférer à un seul (1).

XII. — Je n'ai garde d'inspirer ou d'approuver ici une molle tolérance dans ceux à qui Dieu présente les moyens de corriger ou d'arrêter les méchants, et moins encore en ceux à qui leur état en fait un devoir. Que ne puis-je plutôt les porter à préférer un trouble utile à une funeste paix? Au lieu de s'opposer comme un mur d'airain au torrent du désordre, ils se détournent pour éluder son choc, ou s'amollissent pour éviter le bruit. Ils croient faire beaucoup s'ils savent plier à propos, comme de faibles roseaux, pour n'être pas entraînés, eux qui devraient faire tout plier sous le poids de leur ministère. Ils veulent la paix avant toute chose, au lieu qu'elle ne doit venir qu'après le devoir. Malheur à cette paix! C'est celle des faux prophètes, qui, ne voulant point s'exposer à la malice ou à la décision des méchants, les laisse jouir tranquillement de leurs désordres, et qui préfèrent un nom de modération et d'anges de paix, qui leur nuit autant qu'à ceux qui le leur donnent, à la confusion que les méchants attachent au zèle qui les veut sauver, mais que les vrais ministres de Jésus-Christ recueillent avec joie, comme le précieux apanage de leur divin ministère (2). Les véritables anges de paix pleurent amère-

(1) Non nocet si omnibus te supponas; nocet autem plurimum si vel uni te præponas. *Imit. de J.-C.*, I, 7.

(2) Dicentes: Pax, pax, cum non esset pax. Confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt. *Jérém.*, II, 12.

Est confusio adducens gloriam et gratiam. *Ecclés.*, IV, 25.

ment de ce que ceux-ci ne pleurent pas (1). Ce que j'inspire donc, c'est la paix intérieure, qui, se possédant toujours, sait prendre le temps et les mesures propres pour reprendre avec fruit, et qui du moins en retire toujours de grands avantages, qui consistent dans la mortification des passions; et ce que je blâme, c'est le zèle impatient d'un naturel indompté, qui fait d'un égal un téméraire, et d'un supérieur un turbulent.

XIII. — Ne laissons donc pas troubler la paix de notre âme par le chagrin de voir les défauts du prochain, et par l'impatience de les corriger. Lorsque nous en venons à la correction que nous sommes autorisés à faire, lorsque notre activité s'est émoussée avec le temps par nos réflexions et que nous avons tout médité devant Dieu, observons de près tous nos mouvements, pour ne pas laisser troubler la paix de notre cœur; pesons toutes nos paroles, réglons toutes nos manières pour ne pas la troubler dans les autres. Parlons peu. Une parole qui part du fond de la modestie, du recueillement et de la charité, dit tout et fait beaucoup; mais un grand nombre ne fait qu'offusquer, et n'opère rien; c'est une ardeur qui s'évapore. L'on sent d'abord tout ce que vous voulez dire, et ce qui vous oblige de le dire. Ne vous épuisez donc pas sans nécessité, et avec risque, à étaler toutes vos pensées, lorsqu'une seule parole est quelquefois de trop. Si vous trouvez quelque résistance, paraissez ne pas vous en apercevoir, et ne pensez pas que vous ayez perdu votre peine. La terre qui résiste à la charrue n'est pas la plus stérile; le grain qu'elle engloutit et semble anéantir germera dans son temps.

L'amour naturel de l'ordre est ordinairement trop actif; l'amour de Dieu et du prochain est toujours tranquille (2). Préférez le dernier au premier. Ce que vous pourrez dire utilement sur le ton de l'instruction, gardez-vous bien de le dire sur celui de la correction, qui a toujours quelque chose de rude. L'instruction, qui l'emporte sur la correction, le cède au conseil, et le conseil à l'exemple. On ne parle jamais trop, et on ne parle guère sans quelque fruit quand on ne parle qu'aux yeux. Instruisons, conseillons, reprenons par nos pratiques: c'est l'instruction la plus modeste, le conseil le plus efficace, la seule correction dont personne ne peut être offensé. Opérons avant de dire aux autres qu'il faut opérer.

Le grand secret pour ne pas reprendre les défauts de notre

(1) *Angeli pacis amare flebunt. Is., XXXIII, 7.*

(2) *Charitas patiens est, benigna est...; non inflatur. I^{re} Epît. aux Cor., XXI, 4.*

prochain au préjudice de la paix de notre âme , mais pour nous rendre toujours utile la correction qui l'est rarement à autrui, c'est d'observer la pratique que saint Grégoire dit être commune à tous les justes (1). Humilions-nous au dedans de nos propres fautes, tandis qu'au dehors nous reprenons celles des autres; pensons que celles-ci sont beaucoup moindres que celles-là. Ce sera souvent avec vérité, et toujours avec utilité que nous le penserons. Cette idée répandra dans nos âmes une douceur qui corrigera le venin de la suffisance et qui guérira l'enflure de l'autorité, et sur nos paroles et nos manières un air de grandeur, de charité et de retenue qui gagnera notre prochain. Supportons du moins avec une gaieté apparente ce qui nous déchire le cœur. Cette pratique est surtout nécessaire, dit saint Augustin, lorsque celui qui est repris, ayant la coutume à opposer à notre avis, se croit autorisé à le rejeter avec indignation, comme une téméraire singularité.

XIV. — Je conclus donc sur les fautes de votre prochain comme j'ai conclu sur les vôtres, d'après saint François de Sales, que vous devez les regarder plutôt avec compassion qu'avec indignation, et avec plus d'humilité que de sévérité. Car la charité ni la raison ne vous permettent pas plus de rigueur pour les autres que pour vous-même; et si vous ne pouvez avoir la paix intérieure sans supporter tranquillement vos défauts, parce que vous en êtes rempli, vous ne sauriez la conserver sans souffrir patiemment ceux des autres, parce que vous en êtes environné. Que votre zèle soit limité, mais que votre paix soit sans bornes. Ou Dieu ne vous a pas chargé de ses intérêts, ou du moins il ne veut pas que vous les preniez avec plus de feu que lui-même; mais plutôt, sacrifiant en quelque manière sa gloire à votre avancement, il veut que votre patience à supporter des péchés qui l'offensent soit pour vous un exercice de vertu qui vous sanctifie.

CHAPITRE VIII

Modérer son activité en toutes choses.

ARTICLE I^{er}. — Modération de l'activité dans les désirs.

I. — Ne vous livrez pas d'abord à tous les désirs qui vous paraissent louables, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-*

(1) *Justi, et si foris increpationes per disciplinam exaggerant, intus tamen dulcedinem per charitatem servant. Præponunt sibi in animo ipso plerumque quos corrigunt; meliores existimant ipsos quoque quos judicant. Quod videlicet agentes, et per disciplinam subditos, et per humilitatem custodiant semetipsos. S. Grégoire.*

Christ, et ne rejetez pas du premier mouvement ceux qui vous paraissent ne pas l'être. Ne vous exposez pas, en prévenant vos réflexions par votre choix, aux erreurs qu'elles pourraient vous faire apercevoir, et aux regrets qui pourraient les suivre. Quand même ces désirs seraient indubitablement bons et en eux-mêmes et dans toutes leurs circonstances, ce qui ne peut se reconnaître sans un examen raisonnable, quelquefois même fort long, vous ne devriez pas vous y livrer d'abord et sans retenue. Cette activité inconsidérée entraîne ordinairement avec elle de fâcheux inconvénients. Le premier est que l'on agit souvent d'une manière tout humaine, que l'on ne cherche pas Dieu en Dieu même, et que l'on ne fait que sa propre volonté dans les choses mêmes qu'il veut que nous fassions. Le second, que, lorsque l'on agit en vue de Dieu et par son mouvement, on se recherche avec lui, et l'on se met à son côté. Le troisième, que l'on se dissipe par sa précipitation. Le quatrième, qu'étant peu réglé dans sa conduite, on scandalise le prochain. Le cinquième, que si l'on vient à rencontrer des obstacles à son empressement, on s'inquiète, on se trouble, et l'on fait quelquefois plus de mal par là que le désir même ne faisait espérer de bien. Le sixième, que l'on ne fait jamais qu'imparfaitement ce que l'on veut faire trop subitement. Le septième enfin, qui est celui que nous considérons particulièrement ici, c'est que cet empressement fait perdre la paix intérieure, qui ne peut habiter au milieu de l'agitation d'un cœur bouillant.

II. — Il est donc essentiel de ne point suivre avec impétuosité ses meilleurs désirs. Mais ce n'est pas tout : il faut les observer tous de près lorsqu'ils commencent à se former en nous, et ne les laisser croître que par degrés, afin que, s'ils sont bons, ils puissent se fortifier et jeter dans le cœur de plus profondes racines, et qu'accoutumés dès leur naissance à la soumission, ils ne nous entraînent pas avec rapidité, comme malgré nous, lorsqu'ils seront dans toute leur force ; et que, s'ils sont mauvais, nous puissions les rejeter sans efforts et sans trouble, et nous épargner leurs retours inquiétants ; ce qui ne peut se faire lorsqu'ils ont pris un certain empire sur nous. C'est sans doute dans cette vue que l'auteur du *Combat spirituel* veut que nous mettions une sentinelle à la porte de notre cœur, afin que, du plus loin qu'elle verra paraître quelque nouveau désir, elle nous avertisse pour lui en interdire l'entrée. Je ne sais si saint François de Sales ne fait pas allusion à cette pensée lorsqu'il dit que la paix est le passe-port des saintes âmes. Car,

de même que la garde qui est aux portes des villes examine les passe-ports de ceux qui veulent y entrer, pour voir s'ils ne viendraient pas d'un pays ennemi ou infecté de la contagion ; ainsi, à la paix que les désirs portent dans nos âmes, ou au trouble qu'ils y excitent, on reconnaît s'ils viennent de Dieu ou du démon. Mais encore, après avoir reconnu qu'ils sont bons, et que c'est Dieu qui nous les envoie, il ne faut les laisser entrer qu'avec beaucoup de précaution. C'est comme si, après avoir fermé la porte pour examiner les passe-ports, on n'ouvrait que le guichet pour laisser passer le voyageur, de crainte qu'il n'entrât avec lui une troupe de gens suspects ou d'animaux dangereux. Et certes l'amour-propre se présente presque toujours en habit déguisé, pour entrer dans notre cœur dès qu'on l'ouvre à un désir, quelque bon qu'il soit ; et l'empressement peut bien être mis au nombre des reptiles que sainte Thérèse dit être toujours à la porte du château de l'âme.

III. — Lorsque quelque désir vous presse, dites-vous à vous-même : Qu'est-ce que je veux, et qu'est-ce qui me presse si fort ? Car on manque souvent et on s'égare avec de bonnes intentions, parce qu'on ne s'approfondit pas soi-même. L'on ne saurait trop mettre de netteté dans ses idées et d'ordre dans ses projets. Le démon et l'amour-propre, qui se cachent dans les replis de notre cœur, ne craignent rien tant que ces regards de nous-mêmes, par lesquels nous nous sondons sans nous flatter. Nous cherchons alors nos véritables intentions dans nos meilleurs désirs ; nous tâchons de découvrir nos vues par nos mouvements, et nous nous développons tout entiers à nos propres yeux. Sans cela l'on n'aura jamais un discernement juste de ce qui regarde la vie intérieure, on se recherchera secrètement en mille occasions, et l'on donnera dans bien des illusions. Demandez-vous donc à vous-mêmes, lorsque votre activité vous remplit de désirs, et que vos pensées se présentent en foule et précipitamment à votre cœur : Quel est mon but, et qu'est-ce que je cherche avec tant d'empressement ? La gloire de Dieu ? mon avancement spirituel ? celui de mon prochain ? Tout ce que je puis désirer chrétiennement se réduit là, et tout ce qui ne revient pas à ce but n'est que néant ou corruption. Encore ces trois objets se réunissent-ils en un seul, qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu, puisque je ne dois procurer sa gloire que de la manière qu'il le veut, que mon avancement consiste à me rendre de plus en plus conforme à sa volonté, et que je ne dois travailler au salut du prochain qu'à mesure qu'il m'y appelle, et par les

moyens qu'il m'offre. Mais la volonté de Dieu est-elle ardente et empressée comme je le suis? Sa force n'agit-elle pas de concert avec sa douceur? Moi-même ne désiré-je pas une infinité de choses en vue de cette volonté adorable avec beaucoup de tranquillité? C'est sans doute que ce qui m'occupe maintenant intéresse secrètement mon amour-propre, toujours inquiet et toujours impatient. Vous ne vous trompez guère dans ce jugement. Fût-il même quelquefois trop sévère, il ne peut que vous être utile. Il vous rendra humble et circonspect, quoiqu'il ne doive pas vous rendre timide, lent et irrésolu; et peut-être n'aurez-vous pas beaucoup à chercher dans les replis de votre propre cœur pour trouver ce qui vous émeut et ce qui vous fait perdre le repos. Car pour moi je pense que, quoique l'activité naturelle puisse elle seule nous jeter dans l'empressement, il est rare que notre amour-propre n'y ait quelque part. Il n'y a du moins que lui seul, et les passions dont il nous remplit, qui puisse pousser l'empressement jusqu'au trouble.

IV. — Un piège dans lequel on ne manque guère d'être pris, c'est le désir de la santé, du crédit, des talents, que nous croyons nécessaires pour faire réussir les pieux desseins que nous avons formés. Il est rare que ce désir, qui en entraîne après soi plusieurs autres, ou qui se multiplie en une infinité d'objets, ne jette dans l'empressement, dans l'inquiétude et dans le trouble, lorsque avec peu d'expérience et de discernement on a quelque zèle pour le bien, et de la vivacité dans le naturel. Mais un peu de lumière dissipe bientôt l'illusion. Si Dieu veut que je m'emploie à une bonne œuvre, il me donnera la santé qui m'est nécessaire pour cet effet. S'il veut que j'y réussisse, il m'en fournira les moyens, ou lui-même sans moyens; et contre tous les moyens opposés, il fera secrètement son œuvre; et si les difficultés ne me la font pas abandonner, je la trouverai toute faite entre mes mains lorsqu'elle semblera désespérée. S'il veut que je n'y sois que pour le dessein et pour l'entreprise, et peut-être pour la confusion qui me reviendra devant les hommes d'avoir trop entrepris, et pour la mortification que je ressentirai en moi-même de n'avoir rien pu faire, je dois être content d'aller jusqu'où Dieu veut, et de ne point passer outre: il me doit suffire d'avoir commencé par son mouvement, d'être entré dans les voies qu'il m'a ouvertes, et d'avoir suivi les pas de sa providence, sans jamais la devancer. Que si Dieu ne veut pas même que je fasse les premières démarches pour les plus beaux projets,

pourquoi voudrais-je travailler à sa vigne sans y être appelé, et faire mon œuvre de la sienne? Car nous devons être bien persuadés que, quoique tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché, soit son ouvrage, tout ce qui s'appelle bonnes œuvres, et surtout celles qui regardent le salut des âmes, sont singulièrement l'œuvre de sa providence et l'exécution de ses grands desseins sur ses élus. C'est à ce point que tout le reste se rapporte. Il en est jaloux, et il ne veut pas que personne y mette la main que lui et ceux qu'il y emploie, afin que personne ne se glorifie, mais que la gloire du dessein et de l'exécution lui revienne tout entière.

Vous êtes arrêté par une maladie ou par quelque autre accident lorsque votre affaire prenait le meilleur train du monde. Soyez tranquille. Si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne lui êtes point nécessaire; et si ce n'est que la vôtre, vous devez être bien aise de ne plus perdre votre temps et vos soins. Assurément, vous n'entreprendrez jamais un aussi grand ni un aussi saint ouvrage que l'établissement de la religion chrétienne dans le monde, et vous n'y serez jamais aussi nécessaire et aussi utile que l'était l'apôtre saint Paul à cette œuvre divine. Il est cependant retenu dans les fers durant plusieurs années, et sa sollicitude pour toutes les Eglises ne l'empêche pas de jouir d'une profonde paix. Il sait que Dieu a ses moments et ses moyens, souvent bien différents des nôtres: il les attend sans vouloir les deviner ni les prévenir. Son objet est, non pas de finir heureusement son ouvrage, mais de consommer fidèlement sa course, dont Dieu a placé les bornes. S'il craint quelque chose, ce n'est pas la prison qui l'arrête, les tourments qui l'épuisent, ou la mort qui met fin à ses projets et à ses travaux; mais c'est de ne pas remplir avec assez de zèle et d'exactitude le ministère de la parole que le Seigneur Jésus lui a confié, et de ne pas rendre un témoignage assez éclatant à l'Évangile de sa grâce (1). En un mot, tout son désir est de répondre fidèlement aux desseins de Dieu sur lui, et de remporter la couronne qui lui est destinée (2), en courant dans la lice de sa vocation. Ce n'est pas qu'il ne pense qu'à lui-même: son zèle pour le salut du prochain est un feu qui le dévore (3), mais qu'il n'entretient qu'autant que Dieu le veut, qu'il con-

(1) *Nihil horum vereor, dummodo consummam cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu, testificari Evangelium gratiæ Dei. Act., xx, 24.*

(2) *Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis. Epît. aux Philipp., III, 14.*

(3) *Quis scandalizatur, et ego non uror? II^e Epît. aux Corinth., XI, 29.*

tient dans les bornes où Dieu le veut, et toujours sans préjudice d'une profonde paix intérieure, parce que Dieu le veut.

V. — Si vous faisiez attention, âme chrétienne, que tout votre bonheur consiste dans le repos en Dieu seul, que toute votre vertu est de ne regarder et de ne posséder que Dieu seul, que votre vie doit être une vie cachée en Dieu seul; si vous pensiez sérieusement que tout ce qui vous tire de cette occupation, emplois, charges, entretiens, études, affaires, est plus pour les autres que pour vous, et que tout ce qui vous en tire avec empressement est ordinairement un effet de l'amour-propre, à qui Dieu seul ne suffit pas; si vous étiez toujours en garde contre les suggestions de ce subtil ennemi de nous-même, qui veut toujours se produire et qui ne peut se souffrir seul et dans l'oubli, qui se recherche secrètement presque en tout, et qui se retrouve quelquefois tout entier dans les choses mêmes où il semble s'oublier entièrement pour ne penser qu'aux autres; si vous étiez bien convaincue que tout ce qui ne tend pas à Dieu seul et qui ne vous conduit pas à l'oubli de vous-même, esprit, talents, naissance, crédit, autorité, etc., est moins utile que dangereux pour vous; l'on ne vous verrait pas si empressée à poursuivre les affaires que vous avez entreprises, à cultiver vos talents, à ménager votre crédit, à maintenir votre autorité. Votre goût pour les affaires, au milieu desquelles vous devriez être toujours gênée et dans une situation violente, prouve que vous ne connaissez pas l'excellence, les douceurs, la nécessité même du silence et de l'oubli, après lesquels vous devriez sans cesse soupirer, et auxquels vous devriez toujours revenir par penchant, et quelquefois même par distraction.

Jesais que les saints ont distingué deux sortes de vies : une vie de repos et de séparation, et une vie d'action et de ministère. Mais, à le bien prendre, cette distinction n'est que dans les fonctions particulières, les unes extérieures et publiques, les autres intérieures et secrètes, et nullement dans le fond de la vie chrétienne, qui est pour tous, selon l'Apôtre, une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ (1) : de sorte que, quelque importants que soient nos emplois, quelque publiques que soient nos fonctions, quelque bien que nous espérons de nos projets, nous devons nous élever au-dessus de tout, être cachés en esprit, consentir à être oubliés autant qu'il est possible sans manquer aux desseins de Dieu sur

(1) *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Epît. aux Coloss., III, 3.*

nous, et nous regarder comme aussi seuls que s'il n'y avait que Dieu et nous dans le monde. Mais que c'est une chose bien difficile ! Cependant, pour goûter le repos au dedans de nous-mêmes, et pour éviter les dangers où nous jettent les actions du dehors, il est nécessaire de contenir notre activité, qui veut toujours de l'extérieur et du mouvement, sous prétexte d'agir pour Dieu, mais, en effet, souvent parce qu'elle ne sait pas se reposer en Dieu, ni attendre ou discerner l'ordre de Dieu pour allier l'action avec le repos.

L'apôtre saint Paul a attendu cet ordre pour s'engager dans les fonctions de la vie publique ; et nous devrions l'attendre comme lui, et, après l'avoir reçu, ne nous produire qu'en tremblant et par pure obéissance, en gémissant à la vue de la sûreté que nous quitterions, et des dangers auxquels nous irions nous exposer : dangers parmi les proches, dangers parmi les étrangers, dangers jusque dans la solitude, où les images importunes que nous y porterions obsèderaient notre esprit (1). Oui, il y a autant de dangers dans la vie publique qu'il y a de sûreté dans la vie privée.

Saint Paul l'ermite, ne recevant point cet ordre d'agir et de se communiquer, reste seul avec Dieu seul dans un vaste désert durant près de cent ans, ignorant tout ce qui se passe dans le monde, l'établissement de la religion, les révolutions des empires, et jusqu'à la succession des temps : connaissant à peine les choses dont il ne peut absolument se passer, le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, et le pain miraculeux dont il se nourrit. Que pouvait-il faire dans ce grand loisir ? diront peut-être avec les mondains dissipés ces âmes actives qui croiraient ne pas vivre si elles n'étaient dans un mouvement perpétuel. Ce qu'il faisait ? Hélas ! on pourrait avec bien plus de sujet vous demander ce que vous faites vous-mêmes lorsque vous ne faites pas ce que le ciel et la terre font, la volonté de Dieu. N'est-ce donc rien faire que de ne faire que ce que Dieu s'est proposé en nous donnant l'être, le contempler, l'adorer, l'aimer ? Est-ce être oisif et inutile dans ce monde que d'y être uniquement occupé de ce que les bienheureux font dans l'autre, de ce que Dieu même fait et de ce qu'il peut faire de mieux ? Ce qui suffira à tous les Anges et à tous les saints pendant l'éternité tout entière, ce qui suffira toujours à Dieu même, ne pourrait-il suffire

(1) *Periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, etc. II^e Epît. aux Corinth., XI, 26.*

à l'homme durant cette courte et misérable vie? Faire autre chose, s'il ne se rapporte au même but, si Dieu n'en est le principe comme la fin, si nous ne le faisons dans une dépendance continuelle de sa divine volonté, qui nous demande toujours plus le cœur que la main, et le repos de l'âme plus que son activité, qu'est-ce, sinon se détourner de sa fin, perdre son temps, et demander le néant dont Dieu nous a tirés?

VI. — Vous avez des talents et du crédit, trop peut-être pour vous; vous avez de la naissance, de l'autorité, une réputation bien établie de génie, de savoir et de droiture, la confiance du public. Saint Arsène en manquait-il? Et cependant avec tous ces grands talents, avec les sciences des Grecs et des Romains, comme il dit lui-même, avec tout le crédit possible à la cour de l'empereur, dont l'estime et la confiance le mettaient à portée de faire tant de bien dans tout l'empire pour l'Eglise et pour l'Etat, il se dérobe au pieux empressement du prince, qui le fait chercher en vain sur terre et sur mer; il va se cacher dans un désert affreux, et ne veut pas même voir les anges terrestres qui l'habitent. Il a moins d'égard au grand bien qu'il aurait pu faire, qu'à la volonté de Dieu, sans laquelle on ne peut rien faire de bien. N'est-ce pas assez pour fermer la bouche à notre présomption, qui est infinie en raisons plausibles pour se tirer de l'obscurité qui la confond, et du saint repos qui l'ennuie? Les talents, l'autorité, le crédit et la confiance du public, et tous les autres moyens de faire du bien, dont on se prévaut tant pour tirer une âme de la retraite, n'en sont pas une raison suffisante, loin de lui en faire une nécessité, comme on le prétend. Dieu, qui ne mérite pas sans doute qu'on ne lui abandonne que le rebut des hommes et ceux qui ne sont bons à rien dans le monde, donne souvent les talents, l'autorité, le crédit, comme les richesses, les plaisirs et les commodités de la vie, non pour en user, mais pour lui en faire le sacrifice. Et qui osera dire que ce soit être un serviteur inutile que de ne faire que ce que Dieu veut? Le talent que l'on enfouit par son ordre est un grain que l'on met en terre, et qui produit au centuple, comme on le voit dans les Arsène, les Nil et tant d'autres.

Mais, sans multiplier ici les exemples des saints, qui sont sans nombre, celui du Saint des Saints est sans réplique. De trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, il en a passé trente dans l'obscurité d'une vie privée et d'une humble condition, malgré le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes

dont son âme était embrasée, malgré les désordres et les scandales sans nombre qui lui perçaient le cœur. La Sagesse éternelle ne rompt le silence et ne sort de l'obscurité qu'à l'heure qui a été arrêtée dans les desseins de Dieu, et elle rejette avec sévérité la prière de sa mère selon la chair, parce qu'elle semble vouloir prévenir cette heure (1) : et nous, nous céderons aux moindres persuasions humaines, sans consulter beaucoup la volonté de Dieu, pour nous engager dans les œuvres extérieures et dans les ministères périlleux ; ou plutôt nous nous laisserons séduire par notre amour-propre, qui nous persuade, souvent sans beaucoup de fondement, que nous devons nous y livrer, et que nous sommes en état d'y réussir ! Les faveurs de la Providence sont-elles donc une raison suffisante pour nous tirer de son ordre ? et suffit-il d'avoir des mains et des forces avec une bonne volonté, pour se mettre à cultiver la vigne du Seigneur.

VII. — La gloire de Dieu est l'objet de votre œuvre ; mais l'empressement avec lequel vous la désirez doit vous faire craindre que votre propre gloire ne soit l'objet de votre cœur. Le moyen d'épurer votre intention et de modérer par là votre désir, c'est de n'envisager dans cette bonne œuvre que ce qu'elle a ou peut avoir de mortifiant pour vous, des travaux sans fin, des mépris, des persécutions, des médisances, des calomnies pendant toute votre vie et jusque après votre mort, et tout ce que l'enfer peut susciter pour traverser votre projet, ou pour s'en venger sur vous ; cela bien médité fera tomber tous vos désirs, s'ils ne viennent que de votre fonds, ou vous sera une preuve qu'ils vous viennent d'en haut, s'ils vous répondent, comme l'Apôtre, qu'ils ne craignent rien de toutes ces contradictions : *Nihil horum vereor.*

Vous voulez entreprendre une affaire dont vous espérez beaucoup de bien ? Prenez garde que votre empressement ne vous fasse beaucoup de mal, ne gâte vos desseins comme dans leur germe, et ne vous fasse perdre pour vous-même tout ce que vous ferez de bien pour le prochain.

Vous voulez corriger un abus ? Le dessein est louable ; mais souvenez-vous que la prière est le premier moyen, et la douceur le second.

Vous souhaitez une entrevue avec une personne d'une haute piété, dont vous espérez tirer de grands secours pour votre progrès spirituel ? Si c'est pour cela seul que vous la

(1) Quid mihi et tibi est, mulier ? Nondum venit hora mea. *S. Jean*, II, 4.

cherchez, et si rien ne peut raisonnablement vous interdire cette recherche, allez; mais ne vous empressez point par la crainte de manquer l'occasion, elle ne manquera jamais à Dieu; et s'il ne permet pas que des recherches paisibles vous fassent parvenir à ce que vous souhaitez, c'est sans doute qu'il ne vous a pas destiné ce moyen d'avancement.

Vous souhaitez de vous pourvoir de quelque objet de dévotion, de quelque bon livre dont on vous a parlé, que sais-je? d'instrument de pénitence; car, hélas! l'homme se retrouve partout, et ne sait rien faire ni désirer avec la modération convenable. Deux ou trois jours de plus ou de moins n'y font rien: attendez, quand ce ne serait que pour attendre et pour mortifier votre activité.

Enfin, quelque bonne œuvre que vous ayez en vue, et de quelque conséquence qu'elle puisse être ou pour vous ou pour le prochain, souvenez-vous que la paix intérieure est la marque des bons désirs, et doit être le fruit des meilleures œuvres. Si elles ne sont pas d'une grande conséquence, il n'en est pas de même de la paix intérieure. Il semble même qu'elle est plus exposée, et que nous devons prendre plus de précautions pour la conserver dans les petites choses, parce qu'elles reviennent plus fréquemment, qu'elles nous passionnent insensiblement, et qu'elles ne font pas sur nous des impressions assez fortes pour nous avertir du dérangement qu'elles y causent.

Appliquez-vous ce que saint François de Sales dit à une religieuse: « Il faut attendre le mot de... (c'était une réponse décisive sur une bonne œuvre d'une grande conséquence), et cependant demeurer en paix; et quand le mot sera venu, demeurez en paix; et quoi qu'il dise, demeurez en paix de tout votre pouvoir. » Ailleurs le même saint recommande dans les termes les plus touchants de conserver cette paix, et de n'éviter rien tant que ce qui peut la faire perdre.

Il faut être homme de désirs, et de grands désirs, comme Daniel, *vir desideriorum*. Car Dieu les voit avec complaisance, et les récompense toujours par quelque faveur. Mais, comme ce prophète, il faut en attendre longtemps l'accomplissement sans se troubler, et être même content d'en laisser le fruit à une postérité fort reculée, si Dieu le veut ainsi. L'impatience que vous témoignez est comme une fumée qui vous offusque, et qui, s'élevant du fond de votre cœur, vous fait connaître que le feu qui vous anime n'est pas celui d'un zèle bien épuré. Si vous n'aviez que le Sei-

gneur en vue, les désirs ne vous donneraient guère d'empressement, ni les succès de vanité, ni les contradictions de trouble.

ART. II. — Modération de l'activité dans toutes les actions.

I. — Ne commencez aucune action, grande ou petite, sans avoir élevé votre esprit à Dieu, pour le prier de vous faire connaître si c'est ce qu'il veut de vous dans ce moment, pour le référer à sa gloire lorsque vous aurez reconnu sa volonté, et pour implorer son secours afin de vous en acquitter d'une manière qui lui soit agréable. Cette élévation, qui doit être ordinairement plus ou moins longue, à mesure de la conséquence de l'action, de la difficulté de reconnaître la volonté de Dieu, et du besoin de vous mettre dans la sainte indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de vous, amortira votre activité, vous accoutumera à agir par réflexion et non par humeur, rectifiera vos intentions et épurera vos mérites. Cette pratique est si utile, que je vous la conseille jusque dans les actions où la volonté de Dieu est toute décidée par les devoirs. Vous les remplirez ainsi d'une manière plus exacte et plus relevée; et, en réfléchissant sur ce qui semble demander le moins de réflexion, vous vous formerez, comme le saint homme Job (1), une louable habitude d'entrer en défiance de vous-même, et pour les actions que vous ferez, et pour les intentions dont elles seront animées. Commencez tranquillement, continuez et finissez de même. Si vous vous sentez impatient de faire une action qui peut sans inconvénient être renvoyée à un autre temps, prenez le dernier parti, et lorsque aucune nécessité ne vous presse, donnez toujours la préférence aux occupations qui vous laissent le plus libre et qui vous passionnent le moins.

II. — En faisant vos actions, arrêtez-vous de temps en temps pour modérer votre activité, qui se réveille dans les naturels vifs dès qu'ils reprennent leurs occupations. Assujettissez et réduisez à son rang cette suivante indiscreète et dangereuse, *periculosa pedisequa*, qui presse la volonté, qu'elle devrait se contenter de suivre pas à pas, et qui, dans son impatience, s'efforce même de la devancer, *præire conatur*. Mortifiez-la, sans la faire mourir. Elle est utile si elle est bien réglée. Sans elle, dit saint Grégoire de Nazianze, on ne fera guère rien de grand; mais on fera beaucoup de chemin avec un naturel plein de force et d'ar-

(1) Verebar omnia opera mea. *Job*, ix, 28.

deur, s'il est bien dompté. Si, malgré toutes vos précautions, vous voyez que votre activité s'enflamme, éteignez-en le feu par la cessation de tout désir empressé, qui en est l'aliment, et non par des efforts qui l'enflammeraient davantage, comme si l'on secouait fortement une mèche allumée, croyant par là l'éteindre.

Il vous tarde d'avoir fini; lorsqu'il n'y a que votre empressément démesuré qui le demande, ne finissez point d'abord. Outre le mérite de la mortification, vous gagnerez par là l'empire sur vous-même et le détachement de tout ce que vous ferez. Si, lorsque vous rentrerez en vous-même pour voir si le mouvement du dehors ne se communique pas jusqu'à l'intérieur, vous vous sentez pressé d'en sortir pour reprendre au plus tôt l'occupation que vous avez suspendue, restez-y plus longtemps. La nécessité en est toute décidée par le dégoût que vous en ressentez. Ces suspensions sont si utiles pour modérer l'activité et pour conserver la paix intérieure, qu'il est bon de les faire même pendant la prière. Outre qu'elles servent beaucoup à renouveler la pureté des intentions et à relever le cœur, qui par son poids retombe toujours vers la terre, on en retirera un fruit considérable de recueillement et de ferveur.

Si vous êtes d'un naturel lent, faites, pour ranimer votre activité, des retours que je conseille à ceux qui ont besoin de l'amortir. L'indolence est pour le moins aussi contraire à la paix intérieure que l'ardeur et l'empressément. Cette paix est le fruit de la ferveur, que l'empressément porte trop loin, mais que l'indolence détruit.

III. — Quand vous aurez fini une action, ne passez pas à une autre sans réfléchir un peu sur la manière dont vous vous serez acquitté de celle-ci, et en particulier sur la tranquillité et sur le dégagement avec lesquels vous l'aurez faite. Vous reconnaîtrez l'une et l'autre, et au calme intérieur que vous aurez toujours conservé, et à la disposition continuelle de quitter cette action sans peine et sans retour importun, pour vous porter à une autre au premier signe de la volonté de Dieu. C'est le moyen de vous rendre un homme exact, délicat sur les mouvements intérieurs, plein de discernement dans les voies de l'âme. Ces examens fréquents vous rendront encore humble, par la vue des fautes que vous connaîtrez même dans vos meilleures œuvres; ce qui vous donnera occasion de vous confondre de ce qui d'ailleurs flatterait le plus votre vanité. Cependant, à l'égard de ces fautes, la sévérité ne doit pas être excessive, mais raisonnable : sans s'en dissimuler aucune, il ne faut point

les exagérer. Il ne faut, dit saint François de Sales, ni s'accuser ni s'excuser légèrement : l'un produit la pusillanimité, et l'autre la présomption.

IV. — Il paraîtra peut-être à des personnes peu versées dans la vie intérieure et peu soigneuses de se tenir dans le recueillement, dans la paix et dans la ferveur, que cette grande attention sur elles-mêmes, et les examens presque continuels de leurs actions extérieures et de leurs mouvements intérieurs, ne peuvent être qu'une source de scrupules, et une contention gênante qui ne laisse pas assez de liberté pour la société et pour les affaires; mais ceux qui en ont l'usage savent que rien n'est plus propre à conserver la ferveur et la paix, qui dissipe les scrupules, bien loin de les faire naître; et que, quand on s'est fait une heureuse habitude de cette attention sur soi-même, elle devient aussi familière et aussi peu gênante que le sont à une personne bien élevée la modestie, la discrétion, les manières civiles, les égards, le maintien honnête, qui paraissent si gênants à celui qui a toujours vécu d'une manière libre, grossière et rustique.

Les affaires ne souffriront nullement de cette circonspection : si l'on sait bien la prendre, elles ne s'en feront que mieux; et c'est à tort qu'on en prendrait occasion de décrier les dévots comme des gens inutiles à tout à force d'être avec eux-mêmes. Ce serait comme si l'on disait qu'un homme n'est bon à rien parce qu'il a toujours les yeux ouverts pour se conduire. Rien n'est, au contraire, si arrangé, si prévoyant, si exact, au milieu d'un chaos d'affaires, qu'une personne tranquille, qui possède les affaires, bien loin de s'en laisser posséder, et qui se possède elle-même. Mais celui qui s'empresse et qui se trouble par la multitude des affaires s'embarrasse lui-même et s'y perd : il ne sait plus où il en est; il s'agite violemment, il multiplie sans nécessité ses mouvements et ses courses, il ruine sa santé, il presse les autres autant qu'il se presse lui-même, il les envoie, les rappelle à tout instant, et avec tout cela ne fait rien à propos.

L'on ne doit pas craindre non plus que ces retours sur soi-même et ces examens de ses mouvements et de ses actions absorbent beaucoup de temps; car, à mesure qu'ils sont plus fréquents, ils deviennent aussi plus aisés et plus subtils; de sorte qu'à peine dans toute une journée rempliront-ils un quart d'heure, qui sera bien employé même pour vos devoirs extérieurs, parce qu'il vous disposera et à bien diriger vos affaires et à bien remplir le reste de votre temps.

V. — Cette attention à observer les mouvements de son âme dans toutes ses actions ne paraît pas aux maîtres de la vie spirituelle, et en particulier à l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* (1), une application ou peu nécessaire ou trop gênante; parce qu'ils savent combien notre corruption est grande (2); que souvent dans la même action notre intention n'est pas toujours la même; que l'on finit souvent par la chair ce que l'on a commencé par l'esprit. Ils savent que l'activité, si elle n'est bien ménagée et assujettie, ou gêne en nous l'œuvre de Dieu, ou se l'approprie, croyant y avoir beaucoup de part.

Il faut pourtant avouer qu'il est des circonstances où les affaires viennent en si grande foule, qu'il est comme impossible que ces réflexions, ces suspensions et ces examens les précèdent, les accompagnent et les suivent toutes. Alors il n'y a qu'à se livrer à l'esprit de Dieu, pour l'accomplissement de sa seule volonté; remplir ces différents devoirs avec toute sorte de soin, sans précipitation au dehors et sans trouble au dedans; s'arrêter tout court de temps en temps lorsqu'on se voit le plus actif, pour calmer l'âme, qui s'enflamme dès qu'on l'agite; pour dégager le cœur, qui, comme par une glu naturelle, s'attache à tout ce qu'il touche (3); et pour modérer le mouvement jusque dans le corps, d'où il se communique facilement à l'âme. Il suffit donc alors de rentrer dans son intérieur, et de voir d'un coup d'œil si la paix y règne, comme une personne qui, sans négliger son ménage, traite de diverses affaires, les quitte de temps en temps, et rentre dans son domestique pour voir si tout est tranquille et si chacun fait son devoir et ensuite va rejoindre son monde et reprendre le fil des affaires.

VI. — Le moyen de se posséder en paix au milieu des occupations les plus multipliées et les plus appliquantes, c'est de ne tenir à aucune, d'être, comme dit l'auteur de *l'Imitation* (4), toujours au-dessus d'elles, et jamais au-des-

(1) Proh dolor! statim post modicam recollectionem foras erumpimus, nec opera nostra districta examinatione trutinamus *Imit. de J.-C.*, II, 31.

(2) Ubi jacent affectus nostri, non attendimus; et quam impura sint omnia, non deploramus. *Ibid.*

(3) Limosa quidem et glutinosa nostra substantia videtur, et facile cor humanum omnibus quæ frequentat adhæret. *S. Bernard.*

(4) In omni loco et actione seu occupatione externa sis intimus, liber, et tui ipsius potens: et sint omnia sub te, et tu non sub eis;

Un sis dominus actionum tuarum et rector, non servus; nec emptitius, sed magis exemptus, verusque Hebræus, in sortem ac libertatem transiens filiorum Dei;

Qui stant super præsentia, et speculantur æterna;

sous ; toujours maître de soi-même et de ce que l'on fait , et jamais esclave ni de ses passions ni de ses affaires ; d'agir en tout en véritable Israélite , affranchi de toute servitude et établi dans la liberté des enfants de Dieu ; de se tenir toujours debout entre les choses éternelles et les présentes , ayant celles-ci sous les pieds , et les yeux arrêtés sur celles-là. S'il faut donner quelque attention à ce qui se passe , ne le regarder que de l'œil gauche , tenant toujours l'œil droit fixé sur les biens célestes , qui ne finiront jamais : loin de se laisser entraîner par les choses terrestres , les élever à soi-même pour s'en servir , et non pas s'y attacher , les regardant toutes et en usant selon les desseins de Dieu , qui sont remplis d'ordre et de sagesse ; envisageant toujours ses desseins adorables , et non tant les actions que l'on fait pour les remplir , ou le fruit que l'on en espère ; n'atteindre les choses que de la pointe de l'âme , de sorte que rien ne nous touche et ne nous remue dans le fond. Mais ceci demande un détail que nous ferons ailleurs : nous ne considérons ici ce dégagement que par rapport à la tranquillité dans la multitude des occupations.

VII. — Je ne sais ce qui peut nous presser si fort , et nous donner dans nos occupations cette ardeur impatiente que nous ne pouvons contenir. Le naturel y a beaucoup de part ; mais je crois qu'il n'est guère seul à nous piquer si vivement , surtout lorsque cela va jusqu'au trouble ou à quelque secrète impatience : et cependant nous retrouvons en nous cette ardeur inconsidérée jusque dans les actions qui semblent devoir le plus écarter l'inquiet amour-propre , et nous porter au saint repos.

Je le dis à ma honte ; mais la vérité me force à cet aveu public , et l'espérance qu'il me sera utile par les secours des prières qu'il me procurera , me le rend consolant. Hélas ! je parle de la paix , que je ne possède pas , et de la saine liberté , que je possède moins encore. Je m'empresse à écrire contre l'empressement ; il me tarde d'avoir fini ceci. Mes amis , qui savent que j'y travaille , me pressent de le leur livrer , et je me presse encore plus moi-même. S'il me vient quelque chose d'utile à y mettre hors les heures où j'y suis appliqué , quelquefois pendant la prière , je le saisis avec ardeur et je crains de le perdre. Je quitte la plume à regret , je la reprends avec une joie sensible. Je m'afflige de la sté-

Qui transitoria sinistro intuentur oculo , et dextro cœlestia ;
 Quos temporaria non trahunt ad inhærendum , sed trahunt ipsi magis ea
 ad bene serviendum , prout ordinata sunt a Deo , et instituta a summo Opifice ,
 qui nihil inordinatum reliquit in sua creatura. *Imit. de J.-C.*, III , 38.

rilité qui m'arrête, comme de ma mauvaise santé, qui m'oblige souvent de suspendre mon travail.

Eh ! Seigneur, qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce mon ouvrage, ou le vôtre, votre volonté, ou la mienne ? Si c'est pour vous seul que je travaille, dois-je regarder mon temps comme perdu lorsqu'un esprit ingrat et une santé ruinée me font souffrir une inaction et un ennui plus mortifiant que le travail ? Pensé-je que vous ne compterez que les lignes que j'aurai écrites, et non la bonne intention que j'aurai eue et la peine que j'aurai soufferte ? ou souhaité-je de compter avec quelque autre que vous ? Et si c'est en vous et non en moi que je mets ma confiance pour un petit opusculé sur la paix intérieure, et votre règne dans cette paix, qui est bien plus votre ouvrage que celui de tous les hommes et de tous les Anges, dois-je craindre de perdre les réflexions utiles, mais déplacées, que j'éloigne de mon esprit lorsque vous l'appliquez ailleurs ?

VIII. — Si je ne cherche que Dieu dans ce travail, je m'y appliquerai comme à celui des mains, avec la même indifférence pour tout ce que Dieu peut demander de moi, et la même disposition à le quitter pour quelque autre chose que ce puisse être, au premier signe de sa volonté, sans penser quand je pourrai le reprendre. Je le suspendrai pour vingt ans avec autant de tranquillité que si je devais m'y remettre dans le quart d'heure ; et après ces vingt années, je le reprendrai sans plus ni moins de goût que si je venais de le quitter. Je penserai alors que je dois faire la volonté de Dieu et non un livre ; y travailler pour plaire à Dieu, qui le veut, et non pour l'avancer ou pour le finir, me bornant au moment présent sans penser à celui qui doit le suivre, qui peut-être n'aura pas lieu pour moi. Je dois être aussi content lorsque je me vois arrêté que lorsque j'avance beaucoup ; parce que je dois avoir en vue d'accomplir la volonté divine, et non de remplir du papier. Je ne dois point me livrer à un plaisir fort sensible lorsqu'il me vient quelque chose de bon à y mettre, puisque cela ne vient pas de moi, et que ce n'est pas pour me l'approprier que Dieu me le donne. Quand j'aurai fini cet ouvrage, je ne devrai pas me livrer à une satisfaction ordinaire et tout humaine : je dois, au contraire, me mettre dans la disposition de le recommencer avec le même goût que j'y travaillai la première fois, si ceux en qui je me confie le jugeaient à propos, parce que c'est le bon plaisir de Dieu qui doit être tout le mien.

Si mes examinateurs jugent que je n'ai travaillé que pour

le feu, je dois exécuter tranquillement leur sentence ; et s'ils l'exécutent eux-mêmes, leur savoir bon gré de m'en avoir épargné la peine. Mon travail alors ne sera pas perdu, s'il ne l'est déjà, le mérite de ce que l'on fait pour Dieu ne dépendant pas de l'effet. Si, au contraire, mes examinateurs se trompent, et que le public ne fasse aucun cas d'un ouvrage qu'ils auront cru pouvoir lui être utile, je dois être charmé de son équité et de son discernement, et remercier le Seigneur de ce qu'il ne permet pas qu'un ouvrage inutile occupe les saintes âmes, et remplisse le temps précieux de leurs lectures de piété. Ces dispositions intérieures qui doivent diriger mon travail ne peuvent opérer en moi que la paix. Assurément je serais moins empressé que je ne le suis, si j'étais aussi détaché que je devrais l'être. Si ceci peut voir le jour et en soutenir l'éclat, je conjure les bonnes âmes qui le liront de prier pour moi et pendant ma vie et après ma mort, afin que le Seigneur me corrige et me pardonne.

Je les conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de faire, toutes les fois qu'elles liront ce livre, au moins cette courte élévation à Dieu pour moi. « Seigneur mon Dieu, faites miséricorde à cet homme faible dont vous vous êtes servi pour me donner ce livre : accordez-lui la contrition parfaite et l'entière rémission de ses péchés, l'esprit religieux, l'humilité et la simplicité, la paix intérieure dans ce monde, et la paix éternelle dans l'autre. »

IX. — Quoique je ne donne ici que des maximes communes à toutes les actions, sans parler d'aucune en particulier, parce que la nécessité d'y conserver la paix est toujours égale, et que les moyens en sont à peu près les mêmes, il en est pourtant une qui demande des avis particuliers, parce qu'elle revient souvent, et que la paix du cœur y court un grand risque : c'est le repas. Il n'est guère d'action où l'empressement soit si ordinaire et si funeste. La raison et la nécessité commencent peut-être seules, mais la sensualité et l'activité ne tardent guère de se joindre à elles, et bientôt elles prennent leur place. Ces passions font tant de ravage dans l'âme, qu'en un moment elle devient méconnaissable. Une seule intempérance ruine en vous tout ce que la sobriété, la retraite, le recueillement et l'entretien avec Dieu avaient pu faire durant bien du temps, comme elle détruisit chez les Hébreux tout ce que leur saint législateur avait fait avec Dieu durant quarante jours sur la sainte montagne (1). Un grand saint dit que la gourmandise ouvre la porte de notre âme, et

(1) *Quadragesima dierum laborem ac perseverantiam, Dei servo continuo jejunante ac orante, una populi ebrietas cassam irritamque reddidit. S. Basile.*

qu'alors nos ennemis y entrent en foule. Le silence et le calme peuvent-ils encore y régner ? Non, sans doute. L'un et l'autre règneraient plutôt dans une place où une armée qui l'assiège entre précipitamment ou tumultueusement par une porte qu'elle a trouvé le secret d'ouvrir. Aussi une des maximes des anciens solitaires était qu'en vain on travaillait à extirper les autres vices, si l'on n'avait commencé par déraciner celui-ci.

Arrêtez-vous donc tout court dès que vous vous apercevez de votre empressement. Élevez votre cœur à Dieu, et gémissiez devant lui de ce que vous êtes si facile à répandre votre cœur sur des aliments terrestres, *tam effusus super cibum* (1), et demandez-lui la grâce d'en user avec plus de détachement et de retenue. Arrêtez-vous pour quelque temps ; privez-vous vous même de quelque petite chose , si vous le pouvez : et certes il est peu de personnes qui ne le puissent. Peu de chose suffit à la vraie nécessité : et après tout on ne sera pas plus rassasié pour une bagatelle que la mortification peut sacrifier, mais que la gourmandise réclame ; et en général observez par mortification tout ce qui est prescrit en ceci par la bienséance. La civilité et la sobriété ne diffèrent que par les motifs. Je ne puis me dispenser de vous donner ici quelques autres avis, peut-être un peu déplacés, mais très-importants, et qui ne sont point étrangers à la paix intérieure, laquelle ne peut que souffrir beaucoup des excès dans ce genre, qui reviennent tous les jours.

Ne pensez pas que la goumandise ne trouve son compte que dans la délicatesse et dans la variété des mets. Elle se satisfait quelquefois mieux en usant des plus grossiers et des plus communs, par goût, sans contrainte et sans mesure, dans une compagnie libre et dans un repas rustique, qu'en mangeant des viandes les plus délicieuses dans un festin somptueux et bien ordonné, mais au milieu d'une compagnie respectable qui gêne la dissolution, tandis que les mets exquis irritent l'intempérance.

Observez toujours inviolablement cette grande maxime de saint Jérôme : Que votre appétit ne finisse point avec votre repas (2). La piété, encore plus que la médecine, vous défend toute réplétion. Un estomac chargé de nourriture affaiblit bien plus la vigueur de l'âme que celle du corps (3). Un ancien

(1) *Imit. de J.-C., IV.*

(2) *Sic edat ut semper esuriat. S. Jérôme.*

(3) *Quotidiano experimento probatur... ciborum nimietate vigorem cordis hebetari, ita ut delectatio edendi etiam corporum contraria sit salutis. S. Léon le Grand.*

disait que l'on ne ferait jamais rien de grand dans sa république tandis que l'on y ferait deux bons repas par jour. Lorsque l'Église ne vous en permet qu'un, c'est pour vous mortifier par le jeûne, et non pour vous appesantir par excès. Ce dernier, dans un seul repas, ferait de ce saint temps de pénitence et d'oraison des jours d'intempérance et d'assouplissement. Saint Antoine défendait à ses disciples de boire même de l'eau avec quelque excès, et saint François n'osait pas en boire assez pour étancher sa soif. La nécessité et l'intempérance sont limitrophes, et les bornes qui les séparent sont imperceptibles : il est comme impossible de ne point donner dans celle-ci, si l'on veut satisfaire à celle-là dans toute son étendue.

X. — Il est des occasions qui demandent une certaine activité et dans lesquelles une froide tranquillité serait une retenue ridicule. Vous ne devez pas être au dehors, ni tout à fait même au dedans, lorsque le feu prend à votre maison tel que vous êtes en sortant de la sainte table, ou lorsque vous recevez chez vous nombre d'amis comme lorsque vous accompagnez un convoi funèbre. Soyez actif, ardent même quand il le faut et autant qu'il le faut; mais soyez-le par réflexion, et non par saillie. Que votre raison pique votre activité; mais, loin de se laisser emporter à son ardeur, qu'elle la dirige toujours à son gré, et qu'il soit toujours en son pouvoir de l'arrêter quand elle le voudra. Soyez actif comme l'est l'apôtre saint Jean dans une occasion bien capable d'intéresser son zèle et de réveiller toute sa ferveur. On lui apprend que le sépulcre de Jésus est ouvert et tout vide, et que l'on ne trouve plus son corps. Il part, il court, il vole pour s'en assurer par lui-même. Son agile jeunesse laisse derrière et assez loin saint Pierre déjà vieux; mais sa raison tranquille l'arrête tout court à l'entrée du saint caveau, pour déférer au prince des apôtres l'honneur d'y entrer le premier : le désir le plus légitime et le plus ardent ne lui donne pas un empressement capable de lui faire commettre l'incivilité la plus légère et la plus pardonnable.

CHAPITRE XI

Détachement universel.

ARTICLE I^{er}. — Détachement des biens terrestres et des plaisirs sensibles.

I. — On donnerait en vain des préceptes pour contenir l'activité, si on ne l'attaque dans sa source. Ce qui nous remplit de désirs inquiets et toujours renaissants, ce qui nous passionne dans toutes nos actions, même les plus

louables en elles-mêmes, c'est notre intérêt secret ou même sensible, que nous ne discernons pas, ou que nous n'avons pas le courage de sacrifier. « Tous désirent la paix, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), mais tous ne prennent pas le véritable moyen de se la procurer. Le moyen le plus propre et le plus court est de ne s'attacher qu'à Dieu seul, de ne désirer rien hors de lui, et de n'avoir d'autre vue dans toutes ses actions et dans tous ses projets que de le glorifier et de lui plaire. L'homme ne se livre jamais à un désir déréglé, qu'il ne se donne du chagrin et de l'inquiétude, » dit encore le même auteur (2), que je cite souvent et que je citerai surtout dans ce chapitre, parce qu'il semble n'avoir dans tout son livre d'autre objet que la paix intérieure, ni en reconnaître presque d'autre moyen que le parfait détachement, qu'il tourne en mille manières, et qu'il ramène presque partout. « Le repos intérieur, dit-il, fut toujours inconnu à l'orgueilleux et à l'avare ; mais pour le pauvre et l'humble d'esprit, ils jouissent d'une paix profonde. Celui qui n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est facilement tenté, et presque aussitôt vaincu par les plus petites choses. Un homme encore faible dans la vie de l'esprit, et en qui celle des sens n'est pas bien éteinte, a beaucoup de peine à se dégager des désirs terrestres ; aussi est-il souvent porté à l'indignation lorsqu'on veut le priver de ce qu'il aime encore et à la tristesse lorsqu'il veut s'en priver lui-même. S'accorde-t-il ce que son cœur désire, il se sent déchirer par les remords de sa conscience, parce qu'il a suivi sa passion sans pouvoir trouver la paix qu'il souhaitait. C'est donc en résistant à ses passions que l'on trouvera la paix du cœur, et non en s'en rendant esclave. Non, elle ne sera jamais pour l'homme sensuel et dissipé, mais pour celui qui est spirituel et fervent.

II. — C'est sans doute un grand effort du cœur humain que de s'élever ainsi au-dessus de toutes les choses sensibles, et de se tenir comme en l'air entre le ciel et la terre ; ou plutôt c'est un grand coup de la grâce, que de faire mourir ainsi un homme vivant à toutes les choses par lesquelles il vit, ou pour lesquelles il semble vivre ; de le rendre parfaitement exempt de toutes les illusions qui séduisent les hommes, et de le mettre par l'esprit dans une telle élévation, qu'il ne désire ni ne craigne rien de ce monde, et qu'il soit au-dessus de toutes les vicissitudes humaines (3).

(1) *Liv. III, chap. 25.* — (2) *Liv. II, chap. 6.*

(3) *Magnum opus gratiæ, ut cum suis amoribus et erroribus et terroribus vincatur hic mundus. S. Augustin.*

Il n'y a que Dieu qui puisse élever ainsi une âme et la maintenir dans cette élévation (1). Sans un secours tout particulier et une fidèle coopération à ce secours, elle rampera au lieu de voler, elle languira au lieu de vivre et de se fortifier, elle tournoiera dans le labyrinthe de ses imperfections au lieu d'avancer dans les routes de la vertu (2). Eût-elle les ailes de la colombe, que le roi-prophète demandait pour s'envoler dans le sein de Dieu, qui est le centre de son repos; tandis qu'elle restera attachée, ne fût-ce que par un fil, elle ne fera que voltiger, que se débattre, que se tourmenter autour de ce qui la retiendra. Que son état sera digne de sa compassion! Une bagatelle, un rien l'arrêtera, après qu'elle aura peut-être brisé des chaînes énormes; mais ce rien lui fera un grand mal, en l'empêchant d'avancer dans la vertu. Car il importe peu de quel objet on soit esclave, dès que l'on n'est pas libre; il n'y a que la honte de plus à être vaincu dans de petits combats après avoir terrassé des ennemis formidables. C'est le cas des vierges folles (3). Mais aussi si cette âme a enfin le courage de rompre ces misérables liens, quels progrès ne fera-t-elle pas dans la perfection! Elle fera plus de chemin et avec moins de peine par le parfait dégagement, qu'elle n'en a fait dans tout le temps qu'elle traînait à grande force le poids de ses convoitises; rien ne retardera sa course ni ne troublera sa paix. Qu'y a-t-il, en effet, de plus tranquille que l'œil simple, et de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre (4)?

III. — D'où vient que les saints ont fait de si grands progrès dans la vie intérieure et dans la paix du cœur, sinon de ce qu'ils ont d'abord renoncé à tout, et que leur ferveur n'a regardé que comme le premier pas dans la vertu ce dénûment total par lequel, hélas! notre lâcheté s'estimerait heureuse de pouvoir finir? C'est maintenant que je commence d'être disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de ce qui peut tomber sous les sens, disait saint Ignace martyr (5). Peut-être que notre amour-propre, subtil à nous tromper, nous persuaderait que c'est là une ferveur extraordinaire, plus propre à nous étonner et à nous humilier qu'à

(1) Ad hoc magna requiritur gratia, quæ animam levet. *Imit. de J.-C.*, IV, 31.

(2) Diu parvus erit, et infra jacebit. *Ibid.*

(3) Ideo etiam fatuas appellavit: quia majori certamine superato, in faciliore totum perdiderunt. *S. Jean Chrysostome.*

(4) Quid simplici oculis quietius? quid liberius nihil desiderante in terris? *Imit. de J.-C.*, III, 31.

(5) Nunc incipio Christi discipulus esse, nihil de his quæ videntur desiderans. *S. Ignace, martyr*, II.

nous instruire, si la sentence de Jésus-Christ n'y était formelle : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Si nous devons renoncer par un entier dégagement du cœur à tout ce que nous possédons, à plus forte raison devons-nous renoncer à ce que nous ne possédons pas, et par conséquent à tout. Jésus-Christ court comme un géant; il faut être libre et débarrassé pour le suivre : ce serait même lui manquer de respect que de vouloir jouir, à sa suite, de quelque superfluité, tandis qu'il manque du nécessaire, jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête. Les saints se sont dégagés de tout, et c'est ce qui les a conduits rapidement à la contemplation, à l'union divine, et à la profonde paix qu'elles opèrent; et nous, nous sommes privés de ces grands biens, parce que nous tenons encore à la terre (1) : et cela, non par l'empire du monde, ou par quelque autre chose de fort grand, si toutefois il est quelque chose de grand dans le monde; mais peut-être, ô misère, ô honte du cœur humain ! par des attachements méprisables, que nous n'avons ni le courage de rompre, ni l'humilité de nous avouer.

IV. — Quelle source de regrets pour une âme à l'heure de la mort, de voir que, pour n'avoir pas voulu se défaire de quelques amusements et de quelques bagatelles, elle a perdu la sainteté (2), le parfait amour de Dieu, et un poids immense de gloire pour toute l'éternité ! De plus, elle n'a fait que languir et souffrir beaucoup toute sa vie dans cet état partagé entre Dieu et la créature. En quittant tout, elle aurait trouvé tout; le renoncement à ses petites cupidités lui aurait procuré les délices du saint repos et toutes les vertus qui l'accompagnaient (3). Malheureusement pour elle, le mauvais exemple, le préjugé, peut-être même, hélas ! une autorité utile quand elle conduit à la perfection, funeste quand elle en éloigne, ont balancé en elle la doctrine et les exemples des saints : son mauvais penchant a déterminé son cœur, et elle ne reconnaît son égarement que quand il n'est plus temps d'y remédier.

V. — Vos secrets attachements sont comme de certaines

(1) Ideo pauci inveniuntur contemplativi, quia pauci sciunt se a perituris creaturis ad plenum sequestrare. *Imit. de J.-C.*, III, 31.

(2) « Il est facile de comprendre que je ne parle là de la sainteté que dans le sens où on la prend communément, c'est-à-dire pour la perfection de la justice, et nullement pour la justice essentielle et pour l'état de grâce. Je n'ai jamais prétendu qu'on déchût de cet état pour de légères imperfections. Le poids immense de gloire qu'elles font perdre n'est que celui qui répond à la perfection qu'on aurait pu acquérir en renonçant aux amusements. »

(3) Dimitte omnia, et invenies omnia; relinque cupidinem, et reperies requiem. *Imit. de J.-C.*, III, 32.

maladies lentes, qui, sans vous faire mourir, vous font souffrir beaucoup, et, pour ainsi dire, ne vous laissent pas vivre. Malade, inquiet et ridicule, vous cherchez du repos, vous tournant tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, murmurant sans cesse contre le lit sur lequel vous vous roulez, au lieu de vous en prendre à la fièvre qui vous dévore. *Versa et reversa* (S. Augustin), tournez-vous et retournez-vous, jamais il n'y aura de repos pour un cœur qui conserve, en ce qu'il ya de terrestre; un levain de fermentation. Le duvet et le coton seront trop durs pour son infirmité, *dura sunt omnia*; il n'y pourra trouver le repos, qu'un homme saint trouve jusque parmi les ronces. Sainte Thérèse souffrit durant vingt années un si cruel tourment dans cet état de faiblesse et de langueur intérieure, qu'elle était surprise, dans la suite, d'avoir pu le supporter un mois entier; et jamais elle ne put trouver de soulagement qu'en se dépouillant entièrement du vieil homme (1). Dès qu'elle commença de pratiquer ce qu'elle a enseigné depuis, se regardant comme seule avec Dieu seul en ce monde, elle éprouva, dans le fond d'une paix toute divine, que Dieu tient lieu de tout à ceux qui, pour lui plaire davantage, se détachent de tout (2).

VI. — Détachez-vous donc de toutes les choses sensibles, de vos biens, de vos emplois, de votre rang, de tout ce qui vous environne; renoncez aux plaisirs; privez-vous des commodités, autant que votre état peut le permettre; ne satisfaites à la nécessité qu'avec discernement; ne prenez de toutes les choses créées que le vrai besoin, et, pour ainsi dire, n'y touchez que légèrement et en passant, comme Jonathan prend du miel au bout de sa lance, sans s'arrêter; laissez aux gens du siècle leurs divertissements, leurs affaires, leurs intrigues, vains amusements pour une âme qui sait penser : *Dimitte vana vanis* (3). Le royaume de Dieu est au dedans de vous-même : que pouvez-vous souhaiter de plus ? Si vous en bannissez tous les usurpateurs, Dieu règnera tranquillement en vous, et vous jouirez en lui d'une paix profonde; mais tant que vous entretiendrez dans votre cœur deux puissants rivaux, l'amour de Dieu et l'amour-propre, vous souffrirez les débats intérieurs et les douleurs de Rébecca (4). Si vous pouvez donner du repos à un malheureux appliqué à la torture, dans laquelle on le tire vio-

(1) Voyez le chap. VIII de sa Vie.

(2) *Erit ipse omnia in omnibus qui pro ipso omnia reliquerunt. S. Bernard.*

(3) *Imit. de J.-C.*, I, 20.

(4) *Gen.*, XXV, 22.

lement en haut tandis que des poids énormes l'attirent en bas, vous pourrez espérer de goûter la paix de l'âme dans un état où le ciel vous attire et la terre vous retient.

VII. — Ne vous souciez pas même de voir ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir (1). Fermez aux objets extérieurs les avenues de vos sens. Une âme qui est toujours aux fenêtres ne peut être recueillie et en paix. *Quid hic circumspicis, cum iste non sit locustuæ requietionis?* (Imit. de J.-C.) Etranger, passez votre chemin; regardez votre patrie, et hâtez-vous d'y arriver. S'il faut vous communiquer aux créatures, que ce soit à la porte de votre cœur, sans l'ouvrir, et comme à travers la grille. Dès que vous aurez suffisamment répondu, tirez le rideau et oubliez tout. Rentrez tout seul dans votre cellule intérieure, si vous voulez y trouver du repos. Vous ne serez pas exempt des agitations du siècle, si vous vous occupez, dans votre retraite, des frivolités dont il vous aura entretenu. La seule inutilité des pensées nuit beaucoup à la vie intérieure. L'oisiveté de l'âme est comme une rouille qui en ternit tout l'éclat et qui la détruit même beaucoup plus que l'action. Qui pourrait faire revenir ces temps heureux des anciens solitaires, nous montrerait des hommes si recueillis en eux-mêmes, qu'ils pourraient compter toutes les pensées étrangères qui leur viendraient, et qu'ils les marqueraient, en effet, sur leurs tablettes pour en rendre compte à leur directeur. Une des marques des âmes tièdes, dit saint Bonaventure, c'est qu'elles ne sentent point le mal que font les pensées inutiles.

ART. II. — Détachement des amis.

Détachez-vous des amis de votre ancienne dissipation, qui la feraient bientôt revenir, et avec qui l'époux sacré ne veut point partager votre cœur. Sainte Thérèse fut longtemps retardée dans son avancement spirituel par un attachement trop naturel pour une amie qui n'était pas selon Dieu. Ceux mêmes qui sont les plus parfaits ne vous conduiront à la perfection qu'autant que vous en serez détaché jusqu'à vous en séparer sans peine et sans délai pour toute votre vie au premier signe de la volonté de Dieu. Plus l'attachement à un ami paraît innocent, plus il faut s'en méfier. De même qu'il n'est rien de comparable à un bon ami, selon le Sage (2), aussi rien ne vous sera si nuisible qu'un ami dissipé ou tiède qui ne connaîtra point votre attrait, ou qui

(1) *Quid vis videre quod non licet habere? Imit. de J.-C., I, 20.*

(2) *Amico fideli nulla est comparatio. Ecolés., VI, 15.*

voudra le gêner. Vous ne sauriez conserver la paix avec lui et avec Dieu. Les entretiens avec les amis pieux sont utiles ; mais ils peuvent facilement dégénérer en amusement et en dissipation : souvent, après avoir ranimé la ferveur dans le premier quart d'heure, ils la refroidissent dans le second, et l'éteignent dans le troisième. Ecoutez ici le sage auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*(1) : « Cherchez la retraite, aimez à demeurer seul avec vous-même. Ne désirez la conversation de qui que ce soit, mais appliquez-vous plutôt à prier avec ferveur, afin de vous conserver dans la componction du cœur et dans la pureté de la conscience. Regardez comme un néant toutes les créatures ; car, tandis que vous chercherez de la consolation en quelqu'une, vous ne pourrez en goûter dans l'entretien avec Dieu. Vous devez donc vous éloigner de vos amis et de vos connaissances, et vous interdire généralement toute satisfaction naturelle. Un esprit encore faible et infirme ne comprend pas ce que c'est que d'avoir ainsi le cœur dégagé de toutes choses ; et l'homme animal ne connaît pas la liberté de l'homme intérieur : cependant, s'il veut devenir véritablement spirituel, il faut qu'il renonce tant à ses proches qu'aux étrangers. » L'on rapporte de ce pieux auteur, que lorsqu'on voulait l'engager dans de trop longs entretiens, il avait accoutumé de dire : On m'attend dans notre cellule (2). L'on entendait son langage, et l'on respectait son attrait. Suivez le vôtre, et rendez-vous à Dieu, qui vous attend au fond de votre cœur.

ART. III. — Détachement et oubli de tous les hommes.

On se plaint souvent des distractions et des troubles que l'on souffre dans la compagnie des hommes. J'avoue que c'est avec raison, puisque les saints mêmes s'en sont plaints ; et à leur exemple il faut fuir la compagnie autant qu'on le peut : mais il faut avouer aussi que les hommes ne nous détournent si fort, que parce que nous sommes nous-mêmes trop hommes, et que nous ne voyons en eux que des hommes. Si, tels que l'aveugle à demi éclairé de l'Évangile, nous ne les regardions que comme des arbres qui se remuent (3), nous ne serions guère plus distraits au milieu du tumulte d'une grande ville que parmi l'agitation d'une vaste forêt. Que ces machines soient mues tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, qu'elles soient près ou loin de vous, qu'elles aient des yeux ou non, que vous importe ? Ne cher-

(1) *Liv. III, 53.*

(2) *Est qui me expectet in cellula.*

(3) *Video homines velut arbores ambulantes, S. Marc, VIII, 25.*

chez point leurs regards ; mais aussi ne les craignez pas , et ne faites pas plus de cas de leur langue que de leurs yeux. « Si vous vivez en homme spirituel et intérieur , vous prendrez peu garde à des paroles qui volent et qui n'ont rien de solide , et vous ne ferez point dépendre votre paix des discours des hommes , qui ne mettent ni ne changent rien en vous (1). » Leur estime ne vous rend pas meilleur , ni leur mépris plus mauvais ; leurs louanges ni leurs blâmes ne font pas que vous les méritiez.

Ayez une bonne idée de tout le monde sans vous en beaucoup occuper , excusez leurs fautes sans beaucoup raisonner , estimez leur vertu sans trop subtiliser : préférez-les tous à vous sans trop vous comparer : c'est le moyen d'éviter une infinité de tentations. Présentez-vous seul devant Dieu seul , et vous n'y trouverez que recueillement , qu'humilité , que charité. Il y a souvent du danger , et plus souvent encore de l'inutilité à juger de soi par comparaison avec les autres. Quoi qu'il en soit d'eux , vous êtes toujours le même. S'ils sont tous des saints , vous n'en êtes pas plus méchant ; et fussent-ils tous des méchants , vous n'en seriez pas plus juste. Nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes par rapport à Dieu , disait saint François. On s'unit à ce Dieu à mesure que l'on oublie les créatures. Pour trouver l'Époux céleste , il faut laisser après soi non-seulement ceux qui , dans la ville , sont plongés dans le sommeil , mais encore ceux qui veillent à sa garde (2).

ART. IV. — Détachement de soi-même.

I. — Après vous être détaché de tout ce qui vous environne , de tout ce qui pique la curiosité , de tout ce qui flatte la vanité , de tout ce qui entretient la mollesse , des inutilités qui vous amusent , des affaires qui vous distraient , des amis qui vous gênent , des hommes qui vous dissipent , et enfin de tout ce qui n'est point pour vous une nécessité reconnue , détachez-vous surtout de vous-même ; et sachez qu'il n'est rien au monde dont vous deviez vous défier davantage (3) , parce que rien n'est aussi près de vous , ni aussi dangereux pour vous , et que dans le fond le renoncement aux choses extérieures n'est si nécessaire que parce qu'elles servent d'aliment à l'amour de vous-même. Si vous

(1) *Imit. de J.-C.*, III, 28.

(2) *Cant. des cant.* 3.

(3) *Oportet eum a nemine magis cavere quam a seipso. Imit. de J.-C.*, III, 53.

pouviez une fois vous délivrer de ce ver intérieur qui vous agite au dedans et qui vous donne une faim insatiable des choses du dehors, vous jouiriez d'une paix profonde et d'une tranquillité inaltérable (1). Le malheur des hommes et la cause de leur peu de progrès dans les voies de la paix, c'est qu'au lieu de sortir entièrement d'eux-mêmes, ils restent toujours enveloppés et enlacés dans les plis et replis de l'amour-propre (2) : car celui qui veut marcher délibérément dans ces voies toutes saintes, doit mortifier toutes ses affections dérégées et ne tenir à aucune créature par les liens de la cupidité.

II. — Renoncez donc à vos goûts, à vos humeurs, à votre volonté propre, à cette complaisance en vous-même qui s'admire en tout, jusque dans le désir et la résolution de s'oublier; à cet amour-propre délicat qui affecte toujours le merveilleux et le singulier, qu'une conduite commune désespère, et qui veut exceller et l'emporter sur les autres jusque dans l'austérité et dans l'humiliation; à cet intérêt humain qui cherche à se placer dans tout ce qu'il dit et à se retrouver dans tout ce qu'il fait, et qui serait peut-être sans force et sans action s'il était assuré de n'avoir que Dieu seul pour témoin et pour récompense; à cette prudence de la chair, qui est ennemie de Dieu, et qui anéantit la sage folie de la croix : à cette manière de penser fine et délicate qui subtilise en tout, et qui subsiste jusque dans une profession ouverte de piété; au mépris de la simplicité, qui en fait le principal caractère; à ce goût fastueux d'ordre et d'arrangement, dont on est quelquefois plus entêté dans la retraite et dans la dévotion que dans la magnificence du luxe et dans la vanité du siècle; à cette bonne idée de votre façon de penser, qui fait que les pensées des autres vous trouvent toujours prévenu; à cette finesse dans le commerce, même entre des personnes de piété : vraie politique, que les gens un peu droits détestent jusque dans les mondains. Enfin, renoncez à tout ce qui vous éloigne de Dieu à mesure qu'il vous ramène à vous-même. Vous trouverez la paix intérieure dans le renoncement aux choses du dehors, et vous trouverez la source même de cette paix dans

(1) Ex hoc vitio quod homo seipsum nimis inordinate diligit, pene totum pendet quidquid radicaliter vincendum est; quo devicto et subactò malo, pax magna et tranquillitas erit continuo. *Imit. de J.-C.*, III, 53.

(2) In se implicati remanent, nec supra se in spiritu elevari possunt. Qui autem libere tecum ambulare desiderat, necesse est ut omnes pravas et inordinatas affectiones suas mortificet, atque nulli creaturæ privato amore concupiscenter inhæreat. *Ibid.*

l'union avec Dieu, où vous conduit le renoncement à vous-même (1).

III. — Une chose dont les personnes même vertueuses ne sont pas toujours assez détachées, c'est leur santé ; et l'amour-propre ne manque pas de beaux prétextes pour justifier le soin excessif qu'elles en prennent. Si vous écoutez ce séducteur familier, vous n'aurez jamais un moment de repos. Vous craindrez toujours ou de ruiner votre santé, ou de ne vous donner pas assez de soins pour la rétablir, ou de vous en donner d'inutiles, ou de ne vous donner pas précisément ce qu'il faut. Les veilles vous échaufferont, les jeûnes vous affaibliront, l'oraison vous épuîsera. Il faudra souvent réparer vos forces pour mieux servir Dieu, comme si le service de Dieu ne demandait pas le sacrifice même de vos forces ; et ce beau zèle pour vous mettre en état de pratiquer la vertu fera que vous ne la pratiquerez jamais.

Vous êtes sans cesse à réfléchir sur ce qui convient à votre santé, ou sur ce qui lui est contraire. Eh ! vous êtes-vous donc mis au service de Dieu pour devenir bon médecin par le discernement de ce qui est utile au corps, ou pour devenir bon chrétien par la pratique de ce qui sanctifie l'âme ? Qu'importe que les exercices de celle-ci affaiblissent celui-là, qui n'est fait que pour elle ? Faut-il la force d'un athlète pour emporter le ciel ? ou faut-il de l'embonpoint pour servir Dieu, comme pour servir les rois de Babylone ? Juif timide et sensuel, allez bâtir des maisons commodes, planter des vignes délicieuses, vous livrer à l'oisiveté et aux plaisirs domestiques : vous n'êtes pas propre à cette guerre sainte sans laquelle on ne peut avoir la paix (2). Point d'excès dans les austérités, mais encore moins de timidité et de mollesse. L'attrait et le directeur doivent régler vos pratiques, et le zèle, plus que le régime, doit régler votre fidélité. Ayez toujours pour maxime que la vie la plus courte, si elle est fervente, vaut mieux que la plus longue tiédeur.

ART. V. — Détachement des moyens de vertu.

Ne soyez pas esclave des secours et des moyens que Dieu vous donne pour pratiquer la vertu, puisqu'il saura bien en substituer d'autres si ceux-là vous manquent, et qu'après tout ce n'est pas pour vous y attacher qu'il vous les donne,

(1) *Fili, quantum a te vales exire, tantum in me poteris transire. Sicut nihil foris concupiscere, pacem internam facit, sic se interius relinquere, Deo conjungit. Imit. de J.-C., III, 56.*

(2) *Doutéron., xx. — 1^{er} Liv. des Machab., III.*

mais pour vous conduire à l'union avec lui seul. Imitez saint Sérapion le Sindonite, qui, après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, leur donne enfin le livre des Evangiles, d'où il prenait le sujet de ses méditations, qui le consolait de la perte de tout le reste, et s'écrie, plein d'une consolation encore plus pure : J'ai tout quitté, même le livre qui m'a appris à tout quitter. Détachez-vous ainsi de tout moyen particulier de vertu, pour ne plus tenir qu'à la vertu même. Les exercices spirituels, les pratiques de mortification, la retraite, le directeur, ne sont des moyens de perfection qu'autant que l'on n'y tient pas. Ce dernier vous dit pour lui et pour tout le reste, comme saint François de Sales à une personne qu'il dirigeait : Serait-il possible que je vous fusse un objet d'attachement, moi qui ne vous suis utile qu'autant que je vous conduis au détachement de tout objet créé? Vous ne serez jamais si riche que quand vous ne le serez que de dépouillement et de pauvreté, comme on l'a dit d'un grand saint, *Vir ditissimæ paupertatis*; et vous ne serez jamais si tranquille et si content que quand vous embrasserez nu la croix toute nue (1). Car il n'y a point d'autre voie pour arriver à la véritable paix intérieure que celle de la croix et d'une mortification totale et continue (2).

ART. VI. — Détachement des consolations de la vertu.

Le goût et le plaisir que l'on ressent à servir Dieu est le dernier objet dont on se détache; et il est même rare que l'on s'en détache tout à fait, soit une espèce de sensualité raffinée qui veut goûter les plaisirs de l'âme si elle renonce à ceux du corps, soit erreur qui prend ces goûts de la vertu pour la vertu même, ou qui du moins les regarde comme une forte preuve qu'on la possède, puisque l'on en fait les actions avec tant de facilité et de plaisir. Nous croyons avoir suffisamment dévoilé cette illusion en traitant des moyens d'acquérir la paix. Si donc vous prenez beaucoup de goût à pratiquer la vertu, ne vous en élevez pas en vous-même, puisque vous n'êtes pas pour cela meilleur; et si vous n'y trouvez que du dégoût et de la répugnance, ne vous en affligez pas, puisque vous n'en êtes pas plus mauvais. Si le Seigneur vous console par sa présence, ne vous livrez pas à une joie excessive, puisqu'il pourra bientôt s'éloigner; et quand il s'éloignera, ne vous abandonnez pas à la tristesse,

(1) *Nudam crucem nudus amplectar. S. Jérôme.*

(2) *Non est alia via... ad veram internam pacem, nisi via sanctæ crucis et quotidianæ mortificationis. Imit. de J.-C., II, 12*

puisqu'il pourra bientôt revenir ; et jamais ne fondez votre paix sur des goûts sujets à tant d'alternatives, mais sur la croix qui ne peut jamais vous manquer.

Ne vous attendez qu'à souffrir beaucoup et de toutes les manières, et vous ne serez jamais troublé, ou vous le serez bien peu, et pour peu de temps (1). Si, lorsque Dieu retirera de vous ses consolations, bien loin d'en murmurer, d'en gémir, vous adorez sa conduite, et vous offrez à souffrir toujours davantage, vous voilà dans le grand et droit chemin de la paix (2) : et si enfin vous en venez jusqu'à l'oubli total et au parfait mépris de vous-même, sachez que vous jouirez alors de la plus profonde paix qu'on puisse goûter dans ce misérable exil (3).

ART. VII. — Détachement de la vertu même en un certain sens.

Ce n'est pas encore assez de vous être détaché des moyens particuliers de vertu, et des consolations sensibles que l'on goûte quelquefois dans sa pratique, si vous ne vous détachez encore de la vertu même, non par indifférence ou par dépouillement réel, mais par désappropriation et par une continuelle dépendance de la volonté de Dieu. Reconnaissez, mais sincèrement, et non par une idée superficielle de votre esprit, mais par un sentiment intime de votre cœur, que ce que vous en avez, vous le devez à la miséricorde divine, et non pas seulement ou principalement à vos soins et à vos travaux, quoique vous vous en soyez donné beaucoup pour l'acquérir, et que vous ne deviez jamais vous relâcher à cet égard. Ne vous en attribuez pas plus que vous n'en avez : rabattez même toujours beaucoup de l'idée que votre amour-propre vous en donne, et voyez sa médiocrité sans dépit, et l'éminence de celle d'autrui sans envie. Ne soyez point jaloux de la conservation de celle que vous avez acquise avec les secours de Dieu, jusqu'à refuser de l'exposer pour son service. Quoique l'épouse ait lavé ses pieds, elle ne doit pas craindre de les poser à terre pour aller où l'époux l'appelle (4). Laissez à Dieu le soin de conserver, avec votre coopération, ce qu'il y a opéré de même,

(1) In multa patientia erit pax tua. *Imit. de J.-C.*, III, 25.

(2) Si fueris tam fortis et longanimis in spe, ut substracta interiori consolatione, etiam ad ampliora sustinenda cor tuum præparaveris, nec te justificaveris... sed me in omnibus dispositionibus .. sanctum laudaveris, tunc in vera et recta via pacis ambulas. *Imit. de J.-C.*, III, 25.

(3) Quod si ad plenum tui ipsius contemptum perveneris, scito quod tunc abundantia pacis perfrueris, secundum possibilitatem tui incolatus. *Imit. de J.-C.*, *ibid.*

(4) *Cant. des cant.*, 5.

et faites sans hésiter tout ce qu'il demande de vous : voilà la véritable abnégation (1).

ART. VIII. — Ne croire pas être parvenu à ce détachement parfait, mais travailler continuellement à se détacher toujours davantage.

I. — Ne vivre jamais pour soi, se perdre entièrement de vue, se servir des créatures sans s'y arrêter, les fouler toutes aux pieds pour s'élever à Dieu, les oublier toutes tandis qu'elles entrent en nous par tous nos sens, pour ne s'occuper que de Dieu, qu'aucun sens ne peut atteindre; écouter continuellement sa voix au fond de son cœur, ne vouloir que lui pour témoin de ses œuvres et pour juge de ses intentions, se regarder enfin comme seul avec lui seul dans ce monde : que cet état est sublime ! et que nous devons bien peu nous flatter d'y être parvenus, ou de pouvoir y parvenir avec des grâces communes et par des efforts ordinaires ! Aussi lâches que présomptueux, nous ne faisons presque rien de ce que nous croyons pouvoir faire, et souvent nous pensons avoir tout fait lorsqu'à peine nous avons commencé, ou que nous en avons eu l'idée et formé le dessein. Mais si l'on se plaint que la sainteté et les miracles sont fort rares aujourd'hui, on doit savoir que le parfait détachement ne l'est pas moins.

« Qui trouvera ce véritable pauvre d'esprit, dégagé de l'amour de toutes les créatures ? C'est un trésor qu'il faudrait aller chercher au bout du monde (2) ! »

Où trouver, en effet, ces âmes fortes qui dans tous les mouvements s'élèvent au-dessus de tout ce qui les environne et au-dessus d'elles-mêmes, renoncent aux plaisirs des sens, se privent des commodités de la vie, et usent de ce monde comme n'en usant pas ? Qu'il est rare de trouver de ces athlètes parfaitement dépouillés, sur lesquels le monde, la chair et toutes les puissances de l'enfer n'ont aucune prise pour les renverser ni pour les ébranler ! Ce sont aujourd'hui autant de miracles que ces anges terrestres, ou ces hommes célestes, qui, cachés en Dieu comme dans une solitude inaccessible à toutes les créatures, jouissent sans cesse de lui, et représentent aux yeux du monde la vie des bienheureux, si néanmoins le monde, indigne de les posséder, n'était pas aussi incapable de discerner une si haute perfection et un si grand bonheur.

II. — Courage donc, âme fidèle ! Ce n'est pas à une triste

(1) *Volo te addiscere perfectam abnegationem tui in voluntate mea, sine contradictione et querela. Imit. de J.-C., III, 56.*

(2) *Imit. de J.-C., II, 11.*

et honteuse pauvreté qu'on vous exhorte, mais à un dégage-
ment noble et délicieux. Vos attachements font votre esclavage, et votre esclavage ne peut faire que votre malheur. Si l'on vous demande tout pour cette perle évangélique, c'est qu'elle vaut elle seule plus que tout le reste : toutes les richesses de la terre, tous les honneurs du monde, tous les plaisirs du corps, tout l'éclat des talents, ne sont auprès d'elle que de l'ordure, du limon et des amusements puérils ; et même presque tous les autres biens spirituels, les pratiques de piété, les austérités corporelles, les autres vertus morales ne sont pas comparables à ce renoncement parfait et tout apostolique, dont saint Pierre ose bien demander au Sauveur quelle pourra être la récompense ; à quoi ce bon maître répond par la promesse d'une place non-seulement parmi les saints, mais parmi les juges mêmes des saints (1).

On vous appelle à une vertu sublime ? Ne craignez rien. Elle n'a pas moins de sûreté que d'élévation : ou plutôt, hors d'elle il n'y a aucune véritable assurance, mais des agitations continuelles et de fréquents dangers. Tandis que notre amour-propre se répand sur une infinité d'objets comme par autant de branches, nous sommes le jouet de tous les vents du siècle. *Præcidite ramos ejus* (2). Otez tout ce branchage orgueilleux, et vous jouirez de l'immobilité au milieu des plus violents orages.

III.— Ne regarder que Dieu, c'est une vie évangélique ; ne regarder que les créatures, c'est une vie animale ; ne regarder que soi-même, c'est une vie diabolique. Choisissez. La délibération vous fait horreur. Le mélange de choses si opposées pourrait-il ne pas vous en faire ? Craindriez-vous d'être trop à Dieu, qui veut être tout à vous si vous voulez être tout à lui ? Si vous saviez combien, par cet entier renoncement, vous serez agréable à sa divine majesté, terrible aux démons, édifiant pour le prochain, combien votre vie sera heureuse et votre mort tranquille, combien vous vous épargnerez de tentations et vous pratiquerez de vertus, combien vous abrégerez votre purgatoire et vous enrichirez votre couronne, l'on ne vous verrait pas disputer ainsi pour une bagatelle entre la grâce et la cupidité. Car, je le dis encore, et encore je crains de ne pas le dire assez, c'est souvent un rien qui nous arrête après que nous avons renoncé aux grands objets. Le solitaire tient quelquefois plus à un vil animal domestique qu'un grand pape à toute la

(1) *S. Matth.*, XIX, 28.

(2) *Dan.*, IV, 11.

gloire et à toute l'opulence du souverain pontificat. L'amour-propre sait bien changer l'objet sans changer lui-même. Il se retranche et se renferme tout entier dans un coin du cœur : il se rapetisse sans se mutiler ; il sait souffrir le besoin et vivre de peu dans sa retraite, en attendant le moment favorable de regagner le terrain et de se remettre dans l'abondance.

Vous n'avancerez votre édifice intérieur qu'à proportion de votre dépouillement : quand il ne vous restera plus rien, vous y mettrez le comble. Pour les édifices matériels il faut de grands préparatifs et beaucoup de dépenses : pour celui-ci, la pauvreté et le dénûment en sont les matériaux ; la confiance en Dieu et sa grâce, avec notre coopération, les mettent en œuvre. Celui qui, avant de commencer, ne se propose pas un dépouillement total, ou qui ensuite n'a pas le courage de l'exécuter, ne fait, dit le Sauveur, qu'un ouvrage imparfait et ridicule, qui lui attire la dérision et le mépris (1). Essayez - vous donc sur tout ; ne vous dissimulez rien, ne vous passez rien. Le plus petit détail n'est pas, devant Dieu, d'un petit mérite. Il n'est désagréable qu'à l'orgueil, qui ne veut que de grands objets, et à l'amour-propre, qui craint d'être découvert dans les plus petits. Veillez sans cesse, pour empêcher que ce dernier ne vous dérobe une partie de votre sacrifice ; mais priez encore plus pour éviter ses surprises et pour résister à ses violences : car, quoique toute sagesse vienne de Dieu, le parfait dénûment est singulièrement un ouvrage de la prière et de la grâce.

Prière pour demander à Dieu le parfait détachement.

Seigneur, vous demandez de moi le détachement total des créatures, afin que vous puissiez prendre une possession entière et paisible de mon cœur. J'en reconnais la nécessité, je vous en offre le désir, je vous en demande la pratique. Enseveli dans le limon des choses terrestres où j'enfonce d'un côté tandis que je me dégage de l'autre, comment pourrais-je en sortir par mes seuls efforts ? Pieds et mains liés, comment pourrais-je me délier moi-même ? Venez donc à mon aide, ô mon Dieu, et hâtez-vous de me secourir. Brisez mes liens, et je vous offrirai un véritable sacrifice de louanges ; car c'est l'âme parfaitement détachée qui vous loue digne-

(1) Quis... volens ædificare turrim, non prius sedens computat sumptus, ne posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident incipient illudere ei ? Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, etc. S. Luc, xiv.

ment. Elle fait voir que toutes les créatures ne sont rien devant vous, puisqu'elle les abandonne toutes non-seulement pour n'être pas entièrement abandonnée de vous, mais encore pour vous plaire davantage. Que mes besoins vous touchent, que votre présence me console, que votre grâce me délivre; que le reste de mes attachements excite votre compassion, au lieu d'irriter votre colère. Eloignez de moi tout ce qui m'éloigne de vous. Entrez en maître dans mon cœur, et faites-vous vous-même justice de tous les usurpateurs qui veulent vous en disputer la possession ou la partager avec vous. *Ure, seca; non parcas* : brûlez, coupez, consommez sans miséricorde, ou plutôt par une grande miséricorde, tout ce qui choque vos regards sur cet indigne serviteur, ou qui empêche son union avec votre sainteté infinie. Que je n'aime désormais que vous seul : que je ne cherche ou que je ne trouve que vous seul, quelque part que me conduisent mes devoirs, ou de quelque côté que se tourne mon inconstance. Hélas ! pourriez-vous jamais me paraître borné et ne pas me suffire ? et pourrais-je être si insensé que de demander des néants pour achever de remplir le vide que votre majesté infinie me semblerait laisser dans l'étroite capacité de mon cœur ? Anathème à toute âme qui n'aime pas le Seigneur, et malheur, trouble, remords, inquiétude, toujours dans ce monde et longtemps dans l'autre, à celle qui en l'aimant veut encore aimer quelque autre chose ! Qu'y a-t-il pour moi que vous seul dans le ciel ? et que puis-je désirer que vous sur la terre ? Mon cœur n'est fait que pour vous seul, et si vous lui offrez les créatures, ce n'est que comme des degrés pour élever sa faiblesse, et non comme des objets propres à partager son amour. Vous, mon Dieu, vous voulez être son unique partage ; et je vous prie, je vous conjure par Jésus-Christ, par vous-même, de faire que je n'en aie point d'autre pour le temps ni pour l'éternité.

CHAPITRE X

Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.

I. — Si la ferveur est nécessaire, la liberté intérieure l'est davantage. La contrainte qui détruit celle-ci, même pour entretenir celle-là, n'est qu'une source de troubles et une pure illusion. Rien de si tranquille, de si susceptible des mouvements de la grâce, de si prompt à les seconder, qu'une âme uniquement attachée à la volonté de Dieu, qui, loin de nous gêner intérieurement et de nous rendre esclaves, nous conduit à la liberté des enfants. Cette âme est douce,

simple, modeste, pliante, sociable, unie, toujours disposée à l'oraison. Mais dans la contrainte nous sommes roides, inflexibles, chagrins, pleins de hauteur, dévots par système et par méthode plutôt que par grâce et par fidélité. Comme la liberté vient de notre application unique à la volonté de Dieu et de son amour qui nous conduit, la contrainte vient de l'attachement à notre volonté et de l'amour-propre qui nous égare. C'est ce qui nous donne cet arrangement invariable, ce maintien forcé, cette mesure dans les mouvements, que j'appellerais presque une dévotion cadencée; ces manières composées, précieuses, gênées, puérides et tout à fait vaines, qui déplaisent à Dieu, et qui n'édifient pas beaucoup le prochain, lorsqu'elles viennent à se rendre sensibles. C'est l'illusion ordinaire des jeunes dévots si entêtés de cette économie intérieure et extérieure, qu'ils se révoltent contre ce qui la dérange le moins du monde, et qu'ils sont prêts alors à tout abandonner, comme s'ils perdaient tout avec elle; et parce qu'elle souffre des atteintes continuelles au dedans et au dehors, ils ne possèdent jamais la paix. Saint François de Sales peint d'après nature cet esprit de contrainte (1).

II. — On vous interrompt fréquemment. On vous force de laisser, de différer, de suspendre vos exercices. Votre règle de conduite vous échappe à tout moment. Ici des affaires, là des bienséances, partout des assujettissements et des distractions. C'en est fait de votre paix intérieure, si vous la faites dépendre des exercices de votre piété. Vous la conserverez parmi ces mouvements, si elle a pour fondement la liberté de votre âme. Qu'on aille et qu'on vienne autour de vous, que l'on vous pousse et que l'on vous repousse, qu'on vous tourne en tout sens, si vous êtes fidèle sans être esclave, vous ne perdrez que la contrainte dans toutes ces agitations : vous y gagnerez la liberté de l'âme, et le repos intérieur sera le fruit de cette liberté. A force d'être froissé, vous deviendrez souple. Vous aurez la paix au milieu de ces troubles extérieurs : poursuivie sans relâche au dehors, elle se confirmera dans le fond de votre âme. A l'homme purifié, vide des créatures et désabusé de lui-même, il ne faut que de l'ordre, de la retraite et du silence. C'est ce qui lui est ordinairement nécessaire, quoiqu'il sache s'en passer. A celui qui n'est pas encore mort à lui-même, l'importun est plus utile que l'homme discret; le dérangement involontaire, plus que l'ordre symétrisé;

(1) *Lettre 1, l. 2.*

et un directeur qui sait être austère, plus que celui qui ne connaît que la douceur. A une terre toute préparée il ne faut plus que le bon grain; à celle qui n'a pas encore eu ses façons, il faut le soc et la herse.

III. — Vous vous êtes trop livré à votre ferveur, et vous en êtes affaibli et gêné. Vous êtes entré dans les celliers peut-être de votre naturel plutôt que de l'époux, et vous vous y êtes livré à toute votre avidité. Vous avez trouvé du miel, vous en avez mangé avec excès, et il vous donne des nausées (1). Ce rassasiement vous fait perdre le repos de l'âme (2). Vous n'avez plus cette agilité d'âme, cette liberté d'esprit, cette délicatesse de sentiment qui vous rendaient prompt à tout et susceptible des moindres impressions de la grâce. Vous n'êtes pas sans mouvement; vous n'en avez peut-être que trop; mais il est impétueux et forcé, et incapable de céder à un autre mouvement plus doux et plus pur. Sortez, promenez-vous, faites un peu d'exercice pour digérer cette plénitude; et n'oubliez pas à l'avenir que la paix intérieure ne se conserve que dans la sobriété. La sérénité de l'âme est préférable aux goûts de la ferveur. L'époux invite l'épouse à la douceur du printemps, et non aux feux de la canicule (3). Le vin qu'il donne est tempéré (4), et quand il fait boire jusqu'à la sainte ivresse, elle ne produit que le doux repos de l'âme et le tranquille mouvement du cœur (5).

CHAPITRE XI

Fidélité à suivre l'attrait intérieur.

I. — L'on n'aura jamais de véritable paix tant que l'on résistera à Dieu; et malheur à qui trouverait quelque tranquillité dans cette opposition à ce que Dieu demande de lui, puisque, ne cédant pas à l'impression de l'Esprit-Saint, ce serait l'Esprit-Saint qui céderait à sa résistance. Et quel malheur n'est-ce pas que Dieu nous traite comme ces nations auxquelles il ne manifeste plus la sainteté de ses voies et les desseins de sa sagesse! Allez donc, comme les animaux mystérieux d'Ezéchiël, partout où le mouvement de

(1) Mel invenisti; comede quod sufficit tibi, ne forte satiatas evomas illud. *Prov.*, IV, 16.

(2) Saturitas divitis non sinit eum dormire. *Ecclés.*, V, 11.

(3) Propera et veni... Jam enim hiems transit, flores apparuerunt, vox turturis audita est, fœcus protulit grossos suos, vineæ florentes dederunt odorem suum. *Cant. des cant.*, II,

(4) Bibite vinum quod miscui vobis. *Prov.*, IX, 5.

(5) Bibite, et inebriamini, charissimi. Ego dormio, et cor meum vigilat. *Cant. des cant.*, V.

l'esprit de Dieu vous porte (1), et, comme eux, marchez toujours devant vous, sans demander où il mène, et sans revenir sur vos pas (2). Vous craignez souvent qu'il ne vous conduise trop loin; mais lorsque le mouvement est conforme aux maximes de la perfection, et qu'il n'est point opposé aux règles de la prudence, et qu'au contraire la crainte qui vous retient est favorable à l'indolence, à l'amour-propre ou à la cupidité, il est facile de reconnaître de quel principe part cette certitude, et le seul doute doit vous déterminer. Ne regardez point les autres. L'Esprit de Dieu souffle où il veut. Personne ne voit ce qui se passe et ce que Dieu opère dans le cœur de l'homme, que l'esprit de l'homme même. Et après tout, quels que puissent être les desseins de Dieu sur les autres, et leur manière d'y répondre, vous serez toujours comptable des mouvements de sa grâce; et il vous sera dur et funeste de regimber contre son aiguillon, qui vous piquera sans cesse (3). Mais parce que la paresse et le démon vous font souvent craindre lorsqu'il n'y a aucun sujet de crainte, voici les marques auxquelles vous pourrez discerner le véritable attrait d'avec le faux.

II. — 1° Le véritable attrait respecte les lois et les supérieurs qui les ont faites. Le faux, au contraire, se préfère aux lois, et regarde en pitié ceux de qui elles sont émanées. 2° Le véritable attrait veut toujours obéir, tant que la conscience n'y est point intéressée, et laisse à Dieu le soin de faire ce qu'il ne peut faire lui-même sans résister à une autorité légitime. Le faux, ou n'obéit pas, ou n'obéit qu'au dehors, et en murmurant, et en regardant l'obéissance non comme une sainte subordination qu'il doit respecter, mais comme une dure tyrannie dont il cherche à secouer le joug avec quelque bienséance. 3° Le véritable attrait ne veut qu'une conduite ordinaire, mais il veut la perfection de cette conduite. Le faux affecte toujours la singularité, et va tracer au loin un plan de perfection, tandis qu'il néglige celle de son état. 4° Le véritable attrait veut temporiser et consulter, non pour résister à Dieu, mais pour éprouver les esprits. Le faux veut tout précipiter, et ne veut prendre conseil de personne, ou n'en prend que de ceux qui adoptent toutes ses idées. 5° Le véritable attrait veut prier, et prier beaucoup, et prier avec une parfaite soumission aux ordres du Seigneur. Le faux ne prie point, ou prie avec une disposition toute déci-

(1) Ubi erat impetus Spiritus, illuc gradiebatur. *Ezéch.*, I, 12.

(2) Unumquodque eorum coram facie sua ambulabat; nec revertebantur cum ambularent. *Ibid.*

(3) Durum est tibi contra stimulum calcitrare. *Act.*, xxvi, 14.

dée, et se contente d'une courte prière, où il cherche plutôt un prétexte à son entêtement qu'une règle à sa conduite. 6° Le véritable attrait est constant et uniforme, et s'affermi avec le temps. Le faux est peu ferme et peu égal, et se dissipe insensiblement de lui-même. 7° Le véritable attrait porte à l'humilité, à la patience, à la douceur. Le faux est impérieux, turbulent et plein d'amertume. 8° Le véritable attrait nous met intérieurement en silence et en paix. Le faux nous trouble et nous fatigue. 9° Le véritable attrait nous donne des idées claires et des images nettes des choses qu'il nous propose et de celles qui en dépendent. Le faux confond ou obscurcit toutes les idées et toutes les images de ces choses, par une espèce de nuage qu'il fait élever du fond de l'âme à force de remuer les passions. 10° Le véritable attrait nous fait sentir notre incapacité, et en même temps nous donne du courage. Le faux nous remplit de présomption, ou nous jette dans le désespoir.

III. — Si votre attrait a tous les caractères du véritable, s'il est doux, paisible, patient, humble, obéissant, modéré, suivez-le sans hésiter et sans relâche : il vous conduira loin, mais il ne vous conduira qu'à Dieu. On voit tous les jours des personnes privées de tout secours humain faire de grands progrès dans la vertu par la seule fidélité à ces mouvements intérieurs, et avancer plus l'ouvrage de leur sanctification par le renoncement continuel à elles-mêmes pour suivre l'impression de l'Esprit divin, que par tous les préceptes et toutes les méthodes des maîtres de la vie spirituelle (1). L'onction divine leur enseigne toutes choses, comme dit l'apôtre saint Jean (2). Le Saint-Esprit qui réside dans une âme juste est un grand directeur, quand on veut l'écouter et qu'on sait l'entendre. Et proprement c'est lui seul qui dirige. Les hommes qu'il emploie à ce saint ministère ne sont que ses interprètes : toute leur autorité se borne à faire reconnaître aux âmes qu'ils conduisent ses desseins sur elles, et à leur faire discerner sa voix. Pour l'entendre, il faut être attentif, et avoir sans cesse l'oreille à la porte du cœur : car c'est dans le cœur qu'il parle (3), et comme à l'oreille (4). Cette attention n'est pas une application pénible, mais un silence tranquille et heureux. Toujours renfermée

(1) Plus proficiant relinquendo omnia, quam studendo subtilia. *Imit. de J.-C.*, III, 43.

(2) Et vos unctionem quam accepistis ab eo maneat in vobis... Sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus, etc. *1^{re} Epît. de S. Jean*, II, 27.

(3) Loquar ad cor ejus. *Osée*, II, 14.

(4) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam. *Ps. XLIV.*

en elle-même, toujours unie à Dieu; attentive à ses paroles, souple à ses impressions, une âme jouit d'une paix continue, dont elle ne saurait exprimer la douceur ni estimer le prix (1). Toujours dirigée par l'Esprit divin, qui ne cesse point d'inspirer quand on ne cesse point de répondre à ses inspirations, ses désirs sont justes et modérés, ses actions réglées et saintes, ses passions assujetties, ses discours sérieux, ses manières graves, ses intentions pures, et enfin sa vie toute divine. Ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle.

Il est temps de finir ce traité, déjà fort étendu. Je ne rappelle pas ici bien des choses dont j'ai parlé dans la théorie, parce que la pratique en est facile, ou que l'on en trouve les règles dans les livres de piété, bien plus répandus sans doute que celui-ci ne le sera. Je finis par la prière pour demander à Dieu cette paix : car c'est toujours à la prière qu'il faut revenir, après toutes les spéculations et toutes les maximes, puisque ces spéculations et ces maximes doivent être elles-mêmes le fruit de la prière, et que sans la prière on ne saurait ni les bien comprendre ni les bien pratiquer.

Prière pour demander à Dieu la paix intérieure.

Dieu tout-puissant, que rien ne peut empêcher de donner le calme à mon cœur; Dieu tout bon, qui, avec la fidélité à vos lois, ne nous demandez que le repos de nos âmes; Dieu tout aimable, dont le règne en nous n'est qu'amour et que paix, formez vous-même dans mon âme ce silence que vous attendez pour vous communiquer à elle. Je n'y vois qu'ardeur impatiente, que confusion de mouvements, que trouble. L'action tranquille, le désir sans passion, le zèle qui agit sans s'agiter, ne peuvent nous venir que de vous, sagesse éternelle, activité infinie, repos inaltérable, qui êtes le principe et le modèle de la véritable paix. Elle est si précieuse, que votre amour et votre libéralité nous la promettent dans l'autre vie comme la suprême récompense de la fidélité avec laquelle nous vous aurons servi dans celle-ci. Elle est si délicate, qu'elle ne peut être parfaite que dans le ciel. Elle est si délicieuse, que l'éternité entière ne saurait nous en dégoûter. C'est de vous seul, Père des lumières sans changement et sans vicissitude, que peut descendre un présent aussi précieux et un don aussi parfait. Vous nous l'avez promise par vos prophètes, envoyée par votre Fils, assurée par

(1) Utinam sic tecum esset, et ad hoc pervenisses, ut... ad nutum meum pure stares! Tunc... tota vita tua in gaudio et pace transiret. *Imit. de J.-C.*, III, 32.

l'effusion de votre Esprit. Ne permettez pas que l'envie de nos ennemis, le trouble de nos passions, les scrupules de notre conscience nous fassent perdre ce don céleste, qui est le gage de votre amour, l'objet de vos promesses, le prix du sang de votre Fils. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

QUE NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS, FIT A LA GLOIRE DE DIEU, POUR TOUTE AME FIDÈLE A JÉSUS-CHRIST (1)

De l'ère chrétienne 1170.

I. — Je crois en vous avec une vive foi, et je vous adore, Père, Fils et Saint-Esprit, nature incréée, immortelle, créateur des Anges, des hommes et de tout ce qui existe.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

II. — Je crois en vous avec une foi vive, et je vous adore, Lumière indivisible, Unité sainte en trois personnes, Divinité unique. Vous qui avez créé la lumière et dissipé les ténèbres, écarterez de mon âme les nuages dont elle est obscurcie par mes péchés et par mon ignorance; éclairez mon esprit dès ce moment même, afin que ma prière soit conforme à votre volonté, et que vous exauciez mes vœux.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

III. — Père céleste, vrai Dieu, qui avez envoyé votre Fils bien-aimé pour ramener la brebis égarée, j'ai péché contre le Ciel, j'ai offensé votre majesté suprême; recevez-moi comme l'enfant prodigue, et revêtez-moi de l'innocence, ce premier vêtement dont le péché m'a dépouillé.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

IV. — Fils de Dieu, vrai Dieu, qui êtes émané du sein du Père, qui avez pris un corps dans les flancs de la sainte Vierge Marie pour notre rédemption, qui avez été attaché à la croix, qui avez été enseveli, qui êtes ressuscité des morts, et qui êtes monté vers le Père, j'ai péché contre le Ciel, j'ai blessé vos regards; daignez vous ressouvenir de moi comme du larron pénitent, lorsque vous viendrez prendre possession de votre royaume.

(1) Traduites du latin.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

V. — Esprit de Dieu, vrai Dieu, qui êtes descendu sur le Jourdain et dans le cénacle, qui avez répandu sur moi la lumière par les eaux du saint baptême, j'ai péché contre le Ciel, j'ai résisté à vos inspirations; purifiez-moi de nouveau par votre feu divin, comme vous purifiâtes vos apôtres par des langues de feu.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez - moi le pardon de mes iniquités.

VI. — Nature incréée, j'ai péché contre vous par les dérèglements de l'esprit, par les pensées du cœur et par les révoltes de la chair; oubliez toutes mes fautes passées; pour la gloire de votre saint nom.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

VII. — Œil perçant à qui rien n'échappe, j'ai péché contre vous par pensées, par paroles et par actions; effacez ces caractères de mort dont mes crimes avaient gravé l'empreinte en moi, et écrivez mon nom dans le livre de vie.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

VIII. — Scrutateur des pensées les plus secrètes, j'ai péché contre vous volontairement et malgré moi, avec une pleine connaissance et par pure ignorance: je suis coupable; accordez-moi par grâce la rémission de mes crimes; car, depuis ma régénération par le baptême jusqu'à ce jour, je n'ai cessé d'offenser votre divinité par la révolte de mes sens et de tous les membres de mon corps.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

IX. — Seigneur, qui veillez à la conservation de tous les êtres, couvrez mes yeux du voile de votre crainte salutaire, afin qu'ils ne se fixent point sur des objets qui puissent les séduire: bouchéz mes oreilles, de peur qu'elles ne soient avides d'entendre des discours capables de les corrompre; mettez un frein à ma bouche, afin qu'elle ne profère aucun mensonge; remplissez mon cœur de votre amour, pour qu'il ne se livre point à ses mauvais penchants; retenez mes mains, en empêchant qu'elles ne deviennent des instruments d'iniquité; renfermez mes pieds dans des entraves qui ne me permettent pas de marcher dans les voies de la corruption; mais réglez leurs mouvements en sorte qu'ils ne soient dirigés en toutes choses que par vos sages préceptes.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

X. — Christ qui êtes un feu vivifiant, embrasez mon âme des flammes de ce divin amour que vous avez répandu

sur la terre : qu'il consume les maladies de mon esprit, qu'il répande la clarté dans mes pensées, qu'il purifie mon corps de ses souillures, et qu'il allume le flambeau de votre science dans mon cœur.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XI. — Jésus, sagesse du Père, accordez-moi la grâce qu'à toute heure je ne pense qu'au bien, je ne parle que du bien, je ne pratique que le bien sous vos yeux, et préservez-moi du mal dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XII. — Seigneur qui aimez le bien, qui disposez des volontés, ne permettez pas que je suive la corruption de mon cœur, mais conduisez-moi toujours dans les sentiers que me trace votre volonté sainte, qui n'a pour but que le bien.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XIII. — Vous qui réglez dans les cieux, accordez-moi une place dans votre royaume, dont vous avez promis la possession à vos bien-aimés; fortifiez mon cœur dans la haine du péché, soyez l'unique objet de son amour, et que votre volonté soit son guide.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XIV. — Vous dont la providence s'étend sur toutes les créatures, par le signe de votre croix adorable préservez mon esprit et mon corps des attrait du péché, des attaques du démon, de la perversité des hommes, et de tous les périls qui menacent mon esprit et mon corps.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XV. — Christ, conservateur de tous les êtres, que votre protection soit mon appui pendant le jour et pendant la nuit, assis dans ma maison, marchant dans les chemins, soit que je dorme, soit que je veille, de peur que je ne chancelle.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XVI. — Dieu que j'adore, vous qui en ouvrant votre main comblez toutes les créatures des trésors de votre miséricorde, je remets mon âme entre vos mains : que vos soins vigilants préviennent tous les besoins de mon esprit et de mon corps pendant cette vie passagère et pour l'éternité.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XVII. — Pasteur vigilant qui ramenez les brebis égarées, détournerez-moi de mes mauvaises habitudes, pour me donner de meilleurs penchants; gravez dans mon âme le jour ter-

rible de la mort, inspirez-lui la crainte des tourments éternels, rendez-lui toujours présent le désir de la céleste patrie ; afin que, brisé de douleur à la vue de mes crimes, je ne m'écarte jamais de la justice.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XVIII. — Source de l'immortalité, faites jaillir dans mon cœur une source de larmes qui produisent en moi les fruits d'une pénitence aussi sincère que celle de la pécheresse, afin que je sois purifié des taches de mon âme avant que je sorte de ce monde.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XIX. — Vous qui d'une main libérale répandez les trésors de votre miséricorde, accordez-moi la grâce de conserver la foi orthodoxe, de persévérer dans la pratique des bonnes œuvres, et de participer à la communion de votre corps et de votre sang avant de voler dans votre sein.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XX. — Seigneur prodigue des bienfaits, confiez-moi à la garde d'un Ange tutélaire, qui conserve mon âme en paix, qui me délivre des pièges que me tendent à chaque pas les démons qui infestent l'étendue des airs.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XXI. — Christ, lumière véritable, faites que mon âme devienne digne de contempler dans le sein de la joie l'éclat de votre gloire, au jour que vous avez marqué pour m'appeler à vous, et qu'en attendant le grand jour de votre dernier avènement, elle repose, avec l'espérance des bons, dans les tabernacles des justes.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XXII. — Juge infiniment juste, lorsque, revêtu de la gloire du Père, vous viendrez juger les vivants et les morts, n'entrez point en jugement avec votre serviteur ; mais délivrez-moi du feu éternel, et faites-moi entendre les concerts harmonieux des justes dans les royaumes éternels.

Ayez pitié de moi, car je suis un très-grand pécheur.

XXIII. — Seigneur, dont les miséricordes sont sans bornes, versez-les sur tous ceux qui croient en vous, sur les miens et sur les étrangers, sur ceux que je connais et sur ceux qui me sont inconnus, sur les vivants et sur les morts : pardonnez à mes ennemis et à ceux qui me haïssent toutes les injures qu'ils m'ont faites ; dissipez les complots qu'ils tramant contre moi, afin qu'ils deviennent dignes de votre miséricorde.

Ayez pitié de vos créatures, et accordez-moi le pardon de mes iniquités.

XXIV. — Seigneur éclatant de gloire, recevez l'humble prière de votre serviteur, et accomplissez à mon avantage les vœux que je vous fais par l'intercession de la très-sainte Mère de Dieu, de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne, premier martyr, de saint Grégoire notre brillante lumière, des saints apôtres, des prophètes, des saints martyrs, des docteurs, des patriarches, des anachorètes, des saintes vierges, et de tous vos saints qui sont dans le ciel et sur la terre.

Et vous, Trinité sainte et indivisible, soyez glorifiée et adorée dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TRAITÉ

DE LA

JOIE DE L'ÂME CHRÉTIENNE

AVERTISSEMENT

Après avoir dissipé les troubles qui vous désolent quelquefois, âme chrétienne, je consacre le peu de temps et de forces qui me restent à combattre la tristesse qui pourrait encore vous jeter dans l'accablement, afin que non-seulement la paix de Dieu, mais encore sa joie, habite pour jamais en vous.

Réjouissez-vous dans le Seigneur, réjouissez-vous en lui dans tous les temps; il vous invite à cette sainte joie; il vous présente les moyens les plus propres à l'établir dans votre cœur: C'est toute la préface et le plan de cet ouvrage.

Je l'ai fait peu volumineux, parce que je souhaite que vous le portiez sur vous, afin d'avoir toujours dans vos mains un antidote contre la tristesse, qui

est le poison mortel de nos âmes (1). J'écris d'un style simple et familier, pour ne pas perdre de temps à choisir des mots et à les arranger ; ce qui pourrait bien rendre mon style plus exact, mais qui ne rendrait pas mon livre plus utile. La joie ne souffre rien d'artificiel et de composé : la manière d'en parler doit être simple et naturelle comme elle est. Je n'ai point à m'excuser auprès du public de ce qu'ayant donné des maximes de vertu, et enseigné une mortification exacte, je viens maintenant inspirer la joie. Un auteur estimable à tous les égards a cru devoir faire son apologie dans un cas semblable ; et moi, qui n'ai pas certainement son mérite, je ne crois pas devoir l'imiter.

Rien de si naturel que de faire venir la joie et la gaieté à la suite de la vertu, dont elle est le fruit. La joie est la fille de la paix. La tristesse ne fut jamais une vertu ; elle diminuerait plutôt qu'elle n'augmenterait le prix de nos sacrifices. Dieu, dit l'Apôtre, aime qu'on lui donne avec joie (2). Rien ne fait plus honneur à son joug que la sérénité sur le front de ceux qui en soutiennent tout le poids.

(1) *Tristitiam longe repelle a te, multos enim occidit tristitia. Ecclés., xxx, 24 et 25.*

(2) *Hilarem enim datorem diligit Deus. II^e Epit. aux Cor., ix, 7.*

CHAPITRE I

La joie est bonne et louable.

I. — La joie est, après la vertu et la paix, dont elle est la source, le plus grand bien de l'homme dans ce monde. Le Sage l'a dit : Après avoir considéré toutes les occupations des hommes, et ce qui fait l'objet de leurs recherches et de leur empressement; après avoir moi-même essayé de tout ce qu'ils vantent le plus, les plaisirs, l'opulence et la gloire, j'ai reconnu qu'il n'était rien de mieux dans le monde que de se réjouir en pratiquant le bien (1). La vertu et la joie sont donc deux biens intimement unis; et c'est un dérèglement extrême que de les séparer.

Faire le mal et se réjouir, c'est le propre des impies, que les passions enveloppent de leurs ténèbres, qui les empêchent de discerner les sentiers de la justice et du vrai bonheur. Elles les plongent dans une espèce d'ivresse qui leur donne de la gaieté, en même temps qu'elle leur fait perdre l'usage de la raison (2). Faire le bien, et ne pas se réjouir, c'est le sort d'un sauvage chargé d'or, de diamants et de perles dont il ne connaît pas le prix, et qui ne ressent aucun plaisir de sa jouissance. Mais faire le bien et goûter les douceurs de la joie, c'est le bonheur de l'homme sage.

II. — Il y a une joie naturelle, mais innocente, qui est un don du Ciel, un fruit précieux de la paix avec Dieu, un soulagement dans les misères de cette vie, et quelquefois même un secours pour la vertu abattue, qui s'élève par ce degré.

Jouissez des biens que la nature vous a donnés, et de ceux que vous avez acquis par votre travail; ils sont tous

(1) *Cognovi quod non esset melius, nisi lætari et facere bona in vita sua. Ecclés., I, 12; III, 12.*

(2) *Qui relinquunt iter rectum et ambulant per vias tenebrosas, lætantur cum mala fecerint, et exultant in rebus pessimis. Prov., II, 13, 14.*

des présents de la Providence (1). C'est d'elle que vous avez reçu et vos héritages et vos talents pour les augmenter : et l'usage des dons de Dieu ne peut être vicieux, pourvu qu'on se renferme dans les bornes qu'il prescrit. L'usage de ces biens doit nécessairement porter la joie dans le cœur de l'homme ; sans quoi ce ne seraient plus des biens véritables, mais des dépôts onéreux. La joie est donc un plaisir légitime, et surtout celle qu'on goûte en Dieu. C'est votre meilleur partage en cette vie, si vous la passez suivant ses desseins (2). C'est un présent de sa bonté, que vous ne devez ni suspecter ni négliger. C'est un talent dont il gratifie vos services, faites-le valoir, il vous conduira au centuple. L'or, les perles ; et toutes les richesses de la nature et de l'art, le commerce des amis, les événements heureux, ne sont précieux à l'homme que par l'impression de joie qu'ils font en lui. Sans cette impression agréable, l'or serait comme le plomb ; les amis seraient comme les indifférents, et tout comme des libations faites à une idole. Que lui importe une offrande pour laquelle elle est incapable d'aucun sentiment et d'aucun goût (3) ?

III. — Ne vous livrez pas à une joie effrénée et à une humeur folâtre ; c'est un excès que Dieu condamne, et c'est de cet excès qu'il faut entendre les endroits de l'Écriture sainte où la joie est appelée une folie. Mais une joie modérée, grave et retenue, est une des plus grandes faveurs dont il plaît au Seigneur de récompenser la vertu dès cette vie (4).

IV. — Ne faites pas consister votre joie, même naturelle, dans l'usage immodéré des biens périssables. Dieu veut que vous soyez sobres en tout (5), et ce n'est que cette sobriété de jouissance qui vous fera trouver un véritable plaisir dans ces biens. L'usage excessif allume les passions, et les passions sont insatiables. Cet usage, comme celui du vin, excite la soif qu'il devrait éteindre. Ce n'est qu'en domptant les passions qu'on parvient à la paix de l'âme et à la joie du cœur.

V. — Cette joie que vous trouviez dans l'usage discret

(1) Omnis enim homo qui comedit et bibit, et videt bonum de labore suo, hoc donum Dei est. *Eccles.*, III, 13.

(2) Deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem in opere suo, et hanc esse partem illius. *Eccles.*, III, 22.

(3) Quid proderit libatio idolo ? Nec enim manducabit, nec odorabit. *Eccles.*, XXX, 19.

(4) Homini bono in conspectu suo dedit Deus sapientiam et lætitiã. *Eccles.*, II, 26.

(5) Sobrii estote. *I^{re} Epît. de S. Pierre*, v, 8. — Nos qui Dei sumus, sobrii simus. *I^{re} Epît. aux Thessal.*, v, 8.

des biens terrestres, mais honnêtes, n'est pas encore celle qui fait le principal objet de mon livre. Celle-ci est toute céleste et divine; et celle-là, quoique innocente, est naturelle et humaine. Celle-là est de l'homme, et celle-ci du chrétien. Celle-là est en partie dans les sens, où elle prend sa source, et de là découle dans le cœur, où elle n'entre qu'à demi; celle-ci naît dans le cœur et s'y entretient, et ne se communique au dehors que parce qu'elle surabonde au dedans. L'une est sujette à des alternatives continuelles, comme les biens qui la font naître et qui l'entretiennent; l'autre est solide et permanente, comme la vertu d'où elle naît. L'une peut être troublée par nos ennemis visibles ou invisibles; mais pour l'autre, personne ne peut nous l'ôter que nous-mêmes. Elle est comme une participation de celle des bienheureux, qui sera sans alternative comme sans fin (1). C'est ce qui fait dire aux chrétiens, avec bien plus de fondement qu'aux anciens philosophes, que personne ne peut nous rendre malheureux que nous-mêmes (2). Tandis que nous sommes contents et joyeux, et que notre contentement est raisonnable, nous sommes heureux. Ce que nous appelons malheurs ne sont tels que lorsqu'ils nous font perdre la joie. Fussions-nous dans la dernière misère, nous ne serions pas misérables si nous étions contents de notre sort, et nous devons l'être toujours. Une âme bien chrétienne et bien raisonnable ne se trouble jamais pour les accidents de la vie, dans lesquels elle reconnaît la conduite de la divine Providence, toujours adorable et toujours aimable, puisqu'elle se propose toujours notre plus grand bien.

VI. — Je ne m'arrête pas à prouver que le vrai bonheur ne consiste pas dans la jouissance des plaisirs sensibles, des biens terrestres, de la gloire humaine, parce que j'écris pour des gens persuadés de cette vérité. Ils abhorrent les joies grossières, et leur malheur ne consiste qu'à ne pas se connaître, ni le trésor qui est caché dans leur cœur. Ils perdent le plus grand de tous les biens; et ils se rendent, par leur chagrin, les plus malheureux de tous les hommes. Ils doivent dire avec le Prophète: *Mon âme a refusé les consolations humaines*: que n'ajoutent-ils avec lui: *Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été rempli de joie* (3)! Ils ne cherchent que Dieu, ils ne veulent que lui, et dès lors ils le

(1) *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis. S. Jean, xvi, 22.*

(2) *Nemo læditur nisi a seipso.*

(3) *Renuit consolari anima mea: memor fui Dei, et delectatus sum. Ps. LXXVI, 3.*

possèdent ; mais ils ne savent pas jouir de ce bien infini , ni goûter la paix profonde de la sainte joie qu'il porte dans l'âme (1).

VII. — Les méchants ne peuvent goûter aucune véritable joie ; elle est toute réservée aux âmes justes. Si les premiers ont encore la religion dans le cœur, par combien de cuisants remords ne trouble-t-elle pas leurs joies et leurs plaisirs ! S'ils n'ont point de religion , ou s'ils en ont étouffé le cri à force de le réprimer, leur état doit faire horreur, loin d'être digne d'envie. Et d'ailleurs leur joie, ne pouvant être que dans leur imagination enflammée et dans leurs sens agités, et non dans le fond d'un cœur tranquille, est toute turbulente et n'est rien moins que la véritable joie. La justice de Dieu, qui les poursuit et par ses menaces et par leurs alarmes, ne leur permet pas de goûter le doux repos au milieu de leurs plaisirs les plus sensibles. Ils rient et se réjouissent au dehors, tandis que le chagrin et l'effroi les troublent au dedans : c'est la joie de Balthasar, qui chante au milieu d'un festin, tandis que Dieu imprime dans son cœur et trace devant ses yeux, en caractères visibles, l'arrêt de sa condamnation (2). Si Dieu, par un juste mais terrible jugement, permet que dans leur endurcissement ils goûtent quelque espèce de repos, c'est le sommeil d'un Sisara, qui ne finit souvent, comme celui de ce général des armées d'Azor, que par une mort tragique, et plus souvent encore par une mort éternelle.

CHAPITRE II

La joie est utile.

I. — Oui, elle est utile et très-utile, et il faudrait n'en avoir jamais ressenti l'impression, ni celle du chagrin, et par conséquent être moins un homme qu'un automate, pour ne pas convenir de cette vérité. La joie est utile à la vertu, utile aux affaires, utile à la société, utile à tout bien. Utile à la vertu : sans elle nous ne sommes vertueux qu'avec crainte et par effort. Nous pratiquons nos devoirs, mais sans les goûter ; les uns sont trop pénibles, les autres sont assujettissants ; ceux-ci demandent trop de contention, ceux-là reviennent trop fréquemment. Il n'y a pas jusqu'aux heures destinées à nos oraisons et à nos prières qui ne soient des heures de dégoût et d'ennui. On soupire pour en voir la fin ; et le seul contentement sensible qu'on y

(1) *Fructus Spiritus est gaudium, pax, etc. Epît. aux Galat., xxii.*

(2) *Daniel, v, 24.*

trouve, c'est d'en être débarrassé. L'homme le plus solidement vertueux, s'il n'a que de la vertu, dévore ces amertumes; mais si sa vertu est accompagnée de la joie, il les convertit en douceurs. La vertu surmonte les difficultés, la joie les aplatit.

II. — La joie est utile aux affaires. Avec son secours on supporte sans peine le travail; on en démêle les difficultés, on en trouve le nœud, on découvre avec beaucoup plus de facilité les moyens pour le succès. Un homme triste et chagrin n'est rien moins qu'un homme propre aux affaires: tout le dégoûte, tout le dépîte; la moindre difficulté le déconcerte. Il abandonne bientôt le travail, ou son ouvrage se ressent de l'obscurité et de la langueur qu'il a dans l'âme.

III. — La joie est utile à la société: elle fait la communication des âmes, le plaisir des compagnies, le lien de l'amitié. Un homme qui, avec des talents et de la vertu, a de la gaieté dans le caractère, est aimable et liant, gagne tous les cœurs, comme l'aimant s'attache toutes les petites parties de fer qu'on en approche; en se les attachant, il les réunit nécessairement entre eux, malgré leurs défauts et leurs inégalités, comme le ciment qui unit entre elles les pierres les plus brutes, et qui en fait un tout bien lié et bien poli.

IV. — Tant que vous serez dans la joie, votre esprit sera plus fécond et plus saillant, vos idées plus nettes, votre imagination plus vive, votre cœur plus content, votre humeur plus gaie, votre commerce plus agréable, votre santé plus ferme ou moins mauvaise, votre piété plus tendre, votre vertu plus généreuse: vous serez agréable à Dieu et aux hommes, et bon à tout.

CHAPITRE III

La joie est nécessaire à l'homme.

I. — Oui, la joie n'est pas seulement utile, mais encore très-nécessaire à l'homme. Comment pourrait-il sans elle supporter toute la vie les travaux de la pénitence, vivre dans la solitude, s'il y est appelé, soutenir une guerre continuelle contre les ennemis de son salut? Comment pourrait-il vivre en paix avec les hommes? Comment pourrait-il rendre à son prochain les services auxquels la charité l'oblige, et les lui rendre d'une manière à adoucir ses peines et à faire naître dans son cœur des sentiments d'une charité réciproque? Comment remplirait-il le précepte de saint

Paul, qui ordonne d'exercer d'un air joyeux les œuvres de miséricorde (1)? La joie donne de l'agrément à tout ce qu'on dit et à tout ce qu'on fait; au lieu que l'amertume du cœur rend tout insipide, et ôte presque tout le prix aux grands services. Elle gâte le caractère, obscurcit les talents, et défigure même l'homme le plus aimable d'ailleurs. Ne m'appellez plus Noémi, c'est-à-dire belle, disait une sainte femme; mais appelez-moi Mara: car j'ai le cœur plein d'amertume (2).

II. — Mettez un homme aux prises avec la mauvaise fortune, et ôtez-lui la joie, vous le jetez dans le dernier malheur, et vous le conduirez peut-être à l'abîme du désespoir: c'est un Antiochus qui perd le sommeil, qui sèche et qui dépérit. Rendez la joie à cet homme, ses idées changent avec la disposition de son cœur. Il considère la brièveté de la vie, le mérite de la patience, la récompense éternelle que Dieu lui a promise: c'est un Job qui, tombé du faite de la fortune, est content et bénit Dieu sur son fumier.

III. — Ames pieuses, votre vertu m'édifie, et je compatis aux terribles tentations que vous devez nécessairement éprouver, et que vous éprouvez en effet. Vous avez dû vous préparer à ces épreuves lorsque vous êtes entrées au service de Dieu: *Fili, accedens ad servitutem Dei, sta... et præpara animam tuam ad tentationem* (3). Et déjà vous avez reconnu que la ferme résolution et la confiance en Dieu, avec la joie qu'elles font naître dans le cœur, vous remplissent de force dans les plus violentes secousses de la tempête. Je vous vois dans un nuage épais, qui forme une nuit au milieu du jour, tantôt élevées jusqu'aux cieux, tantôt abaissées jusque dans les abîmes, par les différentes impressions des orages et des vents; tantôt poussées vers le port, tantôt rejetées par les vagues; mais votre sérénité et le calme de votre âme déconcertent vos ennemis, et la tempête apaisée, vous jouissez d'un repos tout divin. Je vous vois quelquefois craindre, hésiter, trembler, et, à ce moment enfoncées dans les eaux; mais dès que Jésus-Christ parle et que la joie revient avec la confiance, je vous vois, comme le prince des apôtres, marcher à pied ferme sur les vagues des tentations soulevées par vos ennemis.

IV. — Rien de plus affligeant qu'une longue et fâcheuse maladie, qui nous sépare des hommes, nous interdit tous

(1) *Qui miseretur in hilaritate. Epît. aux Rom., XII, 8.*

(2) *Ne vocetis me Noemi (id est pulchram), sed vocate me Mara: quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. Ruth., I, 20.*

(3) *Ecolés., II, 1.*

les plaisirs, joint l'amertume des remèdes à l'aigreur du mal, et ne nous laisse aucun soulagement à de cuisantes et continuelles douleurs. C'est l'état sans doute le plus capable de nous faire perdre la joie, qui ne nous fut cependant jamais plus nécessaire. Si le noir chagrin s'emparait de cet homme, dévoré par la cruelle maladie, que n'y aurait-il pas à craindre pour sa vie et pour son salut ? Mais vous, mon Dieu, qui êtes tout proche des âmes affligées (1) pour les consoler dès qu'elles se tournent vers vous, vous faites luire à propos un rayon de votre lumière dans ce cœur, et la joie revient, il est content au milieu des souffrances. C'est un Ezéchias qui adore votre conduite, et qui baise tendrement votre main sur le lit de sa douleur.

V. — S'agira-t-il de consoler une personne affligée, c'est une des plus grandes fonctions de la charité : mais comment pourrons-nous remplir ce devoir, si nous sommes affligés nous-mêmes ? On n'inspire aux autres que les sentiments dont on est pénétré. Le cœur parle au cœur comme la langue à l'oreille, et l'esprit à l'esprit. L'abord d'une personne sérieuse et morne glace même les cœurs dilatés par la joie, bien loin de pouvoir bannir la tristesse. Je veux bien que vous pleuriez avec ceux qui pleurent, comme saint Paul vous y exhorte, et que par conséquent votre joie soit tempérée par votre compassion ; vous offenseriez la personne affligée, si vous ne lui montriez que de la gaieté : mais il faut que, de même que le soleil dissipe peu à peu le nuage qui le couvrait, et ramène d'abord une sérénité qui réjouit, et bientôt après une chaleur qui ranime ; ainsi la joie, renfermée dans votre cœur, perçant insensiblement le voile de deuil qui le couvre, porte d'abord la lumière dans l'esprit de l'homme affligé, et ensuite la douce paix dans son cœur.

VI. — La tristesse trouble l'esprit et affaiblit le jugement (2) ; elle nous rend soupçonneux, ombrageux, timides, incapables de conduire les autres, et plus encore de nous conduire nous-mêmes.

CHAPITRE IV

Dieu veut que nous soyons toujours dans la joie.

I. — Dieu vous a créés à son image, et il veut que vous lui ressembliez en tout, autant que vous en êtes capables. Vous la défigurerez, cette image divine, par la tristesse : Dieu est la joie, comme il est la charité : *Deus charitas est.*

(1) *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde. Ps. xxxiii, 19.*

(2) *Non est sensus ubi est amaritudo. Ecclés., xxi, 15.*

La suprême félicité qui nous attend consiste dans la joie inaltérable du Seigneur. *Intra in gaudium Domini tui.* L'affliction et le chagrin ne peuvent jamais approcher de son trône. Il jouit de lui-même dans une profonde paix et une joie infinie. C'est dans cet état qu'il a mis l'homme en le créant, autant que l'homme en a été capable. Il en est déchu par le péché; il en a été relevé par le Rédempteur : la paix (1) et la joie (2) sont revenues.

II. — Dieu avait créé l'homme parfait; tous ses ouvrages sont parfaits dans leur genre. Il lui avait donné la force et la santé du corps, les lumières de l'esprit, la vivacité de l'imagination, la solidité du caractère, la paix et la joie du cœur, la sainteté de l'âme, l'assemblage de toutes les vertus; tous nos soins maintenant doivent être de nous rapprocher de cet état autant qu'il nous est possible. Les différents degrés de la piété ne consistent que dans le plus ou le moins que nous nous approchons de cette perfection primitive.

III. — Dieu vous a créés pour participer à son bonheur; et tant que vous serez tristes, vous serez malheureux. Fusziez-vous couverts de gloire, environnés de tous les plaisirs, riches jusqu'à l'excès, la tristesse empoisonnera tout par ses amertumes.

IV. — Le bonheur éternel consiste dans la joie (3). C'est à participer à sa joie éternelle que Dieu invite ses saints. « Bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grands biens : entrez dans la joie de votre Seigneur (4). » Ce que Dieu dira alors pour toute l'éternité, il le dit maintenant pour le temps et pour tous les temps. Les justes et les saints sont dans le même ordre, quoique non dans le même lieu. Les saints sont dans le ciel, et les justes sur la terre; mais il y a entre eux une correspondance continuelle par le moyen des Anges qui descendent et qui remontent, qui portent sur la terre la joie du ciel, et qui portent au ciel les gémissements de la terre.

Ils sont tous les enfants du Père céleste. Si la joie du Seigneur fait le bonheur éternel de ses saints, elle fait aussi le bonheur de ses serviteurs dans cette vie : la félicité temporelle n'est qu'une participation et comme un écoulement de

(1) Pax hominibus bonæ voluntatis. *S. Luc.*, II, 14.

(2) Evangelizo vobis gaudium magnum. *Id.*, *ibid.*, 10.

(3) Beatitudo est gaudium de veritate. *S. Augustin.*

(4) Enge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. *S. Matth.*, xxv, 21.

celle de l'éternité. C'est une vérité si connue des chrétiens, qu'elle a passé jusqu'aux philosophes (1).

V. — Dieu veut être servi avec joie (2). C'est la gloire et le plaisir des bons maîtres; la tristesse et le chagrin de leurs serviteurs déshonoreraient et décriraient leur service.

VI. — Nous sommes faits pour la société : Dieu veut que nous nous communiquions mutuellement et que nous nous entr'aidions. Un mélancolique est insociable; il ne sent pas le plaisir de l'amitié, il ne connaît pas le prix des services. Il fuit les hommes, et il a raison : que porterait-il dans les compagnies, que le sérieux et le deuil ? Les gens du monde le fuient à leur tour; et si les personnes solidement vertueuses le recherchent, ce ne peut être que pour avoir le mérite, très-agréable aux yeux de Dieu, ou de supporter son délire avec patience, ou d'y remédier avec charité. La mélancolie fait d'un ménage assez bien assorti d'ailleurs un lien d'esclavage; d'un maître, un tyran; d'un homme, un misanthrope.

VII. — Quoi! tandis que toute la nature fait éclater ses plus vifs transports d'allégresse en présence de son Créateur; que les forêts et les montagnes, les collines et les rochers bondissent de plaisir; que les torrents et les fleuves, coulant rapidement vers le lieu où il leur est ordonné de se rendre, applaudissent à sa gloire par leur doux murmure, qui est comme leur battement des mains (3); vous, âmes insensibles à la joie de tout l'univers, vous resterez dans un morne silence! Quoi! les cieus publient sa gloire : *Cœli enarrant gloriam Dei*; et vous êtes sourdes à leur puissante voix! L'univers entier crie à tout le monde qu'il est aimable : *Cœlum et terra, et omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem, et non cessant omnibus dicere* (S. Augustin); et vous n'en dites pas un mot!

D'où vient que nous sommes inaccessibles à cette joie toute divine, et froids au milieu de ce tressaillement du monde entier et de cette chaleur universelle? C'est que nous sommes tous dissipés, inattentifs à l'ordre de la Providence, sourds à la voix des créatures, rampants sur la terre comme le serpent qui nous a séduits, et qui nous a rendus semblables à lui par le dérèglement, de semblables à Dieu que nous étions par la justice. Semblables encore à des poissons muets, qui ont une bouche et qui ne disent rien,

(1) *Nemo nisi æternæ felicitatis participatione beatus. Sénèque.*

(2) *Servite Domino in lætitia. Ps. xcix, 2.*

(3) *Exsultabunt omnia ligna silvarum a facie Domini. Ps. xcvi, 12. Flumina plaudunt manū, simul montes exsultabunt. Ps. xcvi, 8.*

qui ont du sang sans en avoir la chaleur : *Pisces sunt, qui præsentem enavigant vitam* (S. Grégoire le Grand), nous avons en nous les principes et les sujets de la joie sans en avoir l'expression ni le sentiment. Tout ressent l'expression de l'infini, infiniment aimable, infiniment bienfaisant, qui agit sur tout, qui se communique à tout, qui applique à tout l'empreinte de sa sagesse, et qui répand sur tout les effusions de sa bienfaisance; qui donne l'être, le mouvement, et, pour ainsi dire, du sentiment à tout : tout tressaille de joie en sa présence; et l'homme, seul capable de se porter à lui par réflexion et par amour, restera immobile et glacé au milieu de ce mouvement et de cette ardeur universelle! Interprète infidèle des sentiments de toute la nature, qui doit remonter par lui à son Créateur, ne semble-t-il pas les désavouer, ces sentiments, et disputer même à Dieu la gloire qui lui en revient? Croit-il que son indolence soit indifférente à Dieu, et que ce feu éternel et consumant, qui l'environne et qui le pénètre, se mette peu en peine de l'échauffer (1)?

VIII. — Dieu vous couvre de ses ailes comme une poule couvre ses poussins (2); et vous ne savez pas même imiter ces petits animaux qui, tout joyeux de se sentir couverts, réchauffés, protégés par cette bonne mère, font éclater leur joie par leurs petits cris et par leurs mouvements; vous restez froids et indifférents là où le roi-prophète tressaillait d'allégresse (3)! O insensibilité! ô stupidité de l'homme charnel et terrestre! ô scrupuleux et timide, qui est couvert de Dieu, et qui ne l'aperçoit pas; qui vit en Dieu, et qui ne le connaît pas; qui est comblé des bienfaits de Dieu, et qui ne s'en réjouit pas et ne l'en remercie pas! O âmes terrestres et rampantes! Eh! si vous ne pouvez vous élever jusqu'au ciel parce que le poids de la chair vous entraîne toujours vers la terre, disons mieux, parce que les liens des convoitises vous y tiennent attachées, que ne considérez-vous du moins Celui qui est autour de vous, au milieu de vous, plus présent à vous que vous-mêmes! Et vous, âmes timorées, mais trop timides, que ne vous réjouissez-vous en lui, puisqu'il vous y invite (4), et que ne goûtez-vous le fruit de la droiture de votre cœur (5)!

IX. — Notre joie est si agréable à Dieu, pourvu qu'elle

(1) *Ipsè enim quasi ignis conflans. S. Matth., III, 2.*

(2) *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis. Ps. xc. Quemadmodum gallina congregat pullos sub alas. S. Matth., xxiii, 37.*

(3) *In velamento alarum exsultabo. Ps. lxxii, 8.*

(4) *Lætamini in Domino, et exsultate, justi. Ps. xxxiii, 11.*

(5) *Et gloriâmini, omnes recti corde. Ibid.*

n'ait d'autre objet que lui ou ce qui est de lui, qu'elle est un moyen assuré pour en être exaucés dans nos prières (1). Si nos cœurs sont dilatés devant lui par la joie et par la confiance, il n'est rien que nous ne puissions obtenir de sa bonté (2). Mais ceci est trop essentiel pour n'être touché qu'en passant : nous en parlerons ailleurs plus au long.

X. — Dieu est tout-puissant; il règne sur tout : le ciel et la terre lui obéissent; et vous ne vous réjouissez pas de son empire, qui fait la joie de la terre jusqu'aux îles les plus reculées (3)! Et vous dites que vous l'aimez! Enfant dénaturé ou insensible, vous avez un père infiniment puissant, infiniment parfait, infiniment bienfaisant; qui est partout, et qui partout fait éclater sa gloire et sa puissance, à qui toutes les nations rendent hommage, et à qui les rois mêmes obéissent comme les derniers de leurs sujets : et vous ne vous en réjouissez pas, vous qui, dans les transports de votre joie, devriez inviter tout le monde et les créatures même insensibles à célébrer sa gloire et votre bonheur!

XI. — Entrez-vous dans nos temples, qui sont des maisons d'oraison, la joie doit y entrer avec vous; elle vous y suivra, si vous ne vous obstinez à la chasser contre l'ordre de Dieu, qui veut qu'elle y règne (4).

XII. — Faites-vous vos offrandes au Seigneur, que la joie du cœur accompagne le mouvement de la main. Imitiez en cela la ferveur du peuple de Dieu, qui fit la consolation de David (5), du pieux roi Ezéchias (6), et du saint prêtre Esdras (7).

XIII. — Ouvrez tous les livres saints, et vous trouverez partout, ou pour les pécheurs de puissantes sollicitations de se convertir, ou pour les justes des exhortations pressantes et continuelles à se réjouir. Il faut donc ou que vous vous reconnaissiez pour un pécheur obstiné dans le crime, et alors nous vous exhorterons à revenir à ce Dieu de miséricorde qui vous appelle, qui vous ouvre son sein paternel, et qui après sa gloire ne désire rien tant que votre bonheur; ou que vous reconnaissiez votre injustice et votre

(1) *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui. Ps. xxxvi, 4.*

(2) *Quoniam in me speravit, liberabo eum. Ps. xc, 6.*

(3) *Dominus regnavit, exsultet terra : lætentur insulæ multæ. Ps. xcvi, 1.*

(4) *Lætificabo eos in domo orationis. Is., lvi, 7.*

(5) *Lætatus est populus, cum vota sponte promitterent, quia corde toto offerebant ea Domino. Sed et David rex lætatus est gaudio magno. 1^{er} Liv. des Paralip., xxix, 9.*

(6) *Laudaverunt eum (Dominum) magna lætitia. II^e Liv. des Paral., xxix, 30. Lætatusque est Ezechias. Ibid., 36.*

(7) *Immolaverunt in die illa victimas magnas, et lætati sunt : Deus enim lætificaverat eos lætitia magna. II^e Liv. d'Esdr., xii, 42.*

erreur, si vous ne vous réjouissez pas dès que vous êtes converti ou que vous en avez un désir sincère, qui est en vous un mouvement divin, et le principe de votre salut et de votre félicité.

XIV. — Justes, réjouissez-vous, tressaillez de joie dans le Seigneur; c'est à vous qu'il appartient de le louer dignement dans les vifs sentiments d'une religieuse allégresse (1). Prenez la lyre et la harpe; joignez aux accords de ces instruments les accents de vos voix, et que les sentiments de vos cœurs, toujours plus vifs, exprimés par l'éclat de vos chants harmonieux, fassent retentir les airs de cantiques toujours nouveaux en son honneur.

XV. — Parmi les livres divins, les Psaumes surtout sont pleins de notre sujet. Lisez-les, méditez-les, chantez-les, et vous y trouverez une source inépuisable de joie et de consolation.

XVI. — Justes, la joie est donc votre bien, et c'est un bien inestimable; personne ne peut vous en contester la possession, puisque Dieu, à qui elle appartient en propre, veut bien que vous la possédiez avec lui; cependant les pécheurs vous la ravissent, et vous ne vous hâtez pas de la revendiquer. C'est à eux d'être tristes, et à vous de vous réjouir; leur joie est une folie extrême, et votre tristesse est une pitoyable erreur.

XVII. — Revenez donc de votre prévention, âmes d'une piété sèche et austère, qui n'oseriez vous dérider, et qui pensez que pour plaire à Dieu il faut être toujours d'un sérieux morne, et que rire est un péché; et détrompez par votre gaieté les gens du monde, qui regardent les dévots comme une nation insociable, dure et presque sauvage.

XVIII. — Quoi! rire, dit ici une âme timide et scrupuleuse. Eh! pourquoi non, pourvu que ce soit sans ces éclats que la bienséance même ne permet pas, et sans ces excès que la vertu condamne en tout genre; pourvu que la modestie conserve tous ses droits et que la charité ne soit point blessée; que les propos soient décents et honnêtes, et qu'une satire maligne ne réjouisse pas la compagnie en révélant les petits ridicules des absents?

XIX. — Rire est une propriété naturelle de l'homme, et par conséquent l'ouvrage du Créateur. Le péché n'a gâté cet ouvrage que par l'excès; ôtez l'excès, et conservez l'ouvrage.

(1) *Exsultate, justi, in Domino: rectos decet collaudatio... Confitemini Domino in cithara; in psalterio decem chordarum psallite illi. Cantate ei canticum novum; bene psallite ei in vociferatione Ps. xxxii, 1-3.*

XX. — La joie est un grand bien, dont tous les hommes ne sont pas également pourvus; ceux qui en ont en abondance doivent en faire part à leur prochain. Tout bien cherche à se communiquer, et celui-ci surtout; et la joie se communique par le rire, les entretiens agréables et les affections du cœur, comme les biens de la fortune par l'aumône et par les présents.

XXI. — Sara ne fut reprise d'avoir ri que parce qu'elle l'avait fait par un manque de foi aux promesses de l'ange: et si le Saint-Esprit condamne le rire (1), ce n'est que dans les éclats indécents (2). Une joie immodérée, qui nous fait rire sans retenue, est comme un feu trop vif qui s'allume tout à coup sous un vase, et qui y excite une ébullition qui fait répandre de toutes parts la liqueur qu'il renferme (3).

XXII. — Si Jésus-Christ notre divin maître n'a jamais ri, c'est que la plénitude de sa perfection le mettait au-dessus de toutes les imperfections humaines; et le rire en est une, mais inséparable de notre condition, et que Dieu ne condamne point, parce que nous ne sommes pas des dieux ni des anges. Le rire vient d'une joie subite que cause la vue ou la pensée d'un objet agréable et nouveau, ou nouvellement rappelé. Ainsi notre divin Sauveur, à qui tout était sans cesse présent, n'était pas susceptible de cette joie subite que cause la nouveauté: d'ailleurs son âme, jouissant sans cesse de la vision béatifique, n'était capable que des sentiments divinement humains; mais aussi, s'il n'a jamais ri, il n'a jamais été triste; c'est le prophète Isaïe qui le dit: *Non erit tristis neque turbulentus* (4)! Si la veille de sa Passion il dit qu'il est accablé d'une tristesse mortelle, cela ne doit s'entendre que de l'impression de la tristesse sur l'imagination et sur les sens, et non de la tristesse même, dont son âme, toujours bienheureuse, n'était pas susceptible.

XXIII. — D'où vient que le Seigneur a si fort embelli ce monde? Pourquoi tant de créatures qui ne sont d'aucun usage, sinon pour nous donner l'agrément de la variété, le plaisir des recherches et le délassement des récréations? Jouissons-en donc, puisqu'il le veut bien; mais jouissons-en dans les vues de sa sagesse, dans les sentiments d'une tendre reconnaissance et dans les réserves de la sobriété.

XXIV. — Savants, hommes de cabinet, gens d'affaires,

(1) *Risum reputavi errorem. Ecclés., II, 2.*

(2) *Fatuus in risu exaltat vocem: vir autem sapiens vix tacite ridebit. Ecclés., XXI, 23.*

(3) *Sicut sonitus spinarum ardentium sub olla, sic risus stulti. Ecclés., VII, 7.*

(4) *Is., XLII, 4.*

délasser-vous : c'est un soulagement nécessaire à votre santé, et utile même à ce qui fait l'objet de votre application. Un esprit tendu détruit le corps et se détruit lui-même, comme un arc toujours tendu perd sa force.

XXV. — Dieu est un bon père, qui veut bien que ses enfants se récréent, jouent, pourvu que ce soit entre eux et en sa présence, et non loin de lui avec une jeunesse volage et évaporée, qui gâterait leur caractère et qui compromettrait leurs mœurs.

XXVI. — Le monde entier est à nous (1), et la plus grande partie est plus pour notre spectacle et pour nos récréations que pour nos usages.

Vous semble-t-il, âmes austères et stoïques, que je donne ici une idée de Dieu peu digne de sa grandeur et de sa sainteté ? Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ce vaste univers, qu'un rien, qu'un jeu pour un Dieu créateur et une puissance infinie : *Ludens in orbe terrarum*, et jeu qu'il nous a donné à deviner ? C'est, si j'ose le dire, comme un jouet que ce bon père a fait pour ses enfants : car l'homme sera toujours enfant dans cette vie, et il n'atteindra l'âge parfait que dans le ciel (2). Il s'est réservé le secret de cette machine, fort petite pour lui, quoique fort grande pour nous qui sommes infiniment plus petits.

Il se plaît à voir nos systèmes et nos recherches (3), pourvu que nous les lui rapportions, que nous adorions en tout sa sagesse, et que nous n'ayons pas la présomption de croire que nous avons découvert le secret qu'il s'est réservé (4).

Le dirai-je ? Dieu semble jouer avec nous. Il se plaît en notre compagnie, et même au milieu de nos plaisirs innocents : et il ne veut pas que sa présence nous gêne (5). Ingrats, nous le fuyons, et nous nous ennuyons en sa compagnie ! Hélas ! ô père digne d'avoir de meilleurs enfants ! Rien de si simple, de si tendre, de si communicatif que lui, pourvu que nous l'aimions, que nous lui obéissions, que nous nous aimions entre nous, comme des enfants bien nés aiment leur père et s'aiment entre eux ; que nous soyons simples, bons, tendres, doux comme lui : car il veut,

(1) *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I^{re} Epît. aux Corinth., III, 23.*

(2) *Donec occurramus omnes... in virum perfectum. Epît. aux Eph., IV, 13.*

(3) *Mundum tradidit disputationi eorum. Ecclés., III, 11.*

(4) *Ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. Ibid.*

(5) *Ludens in orbe terrarum : et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 31.*

comme tout bon père, que ses enfants lui ressemblent (1); surtout il veut que nous soyons les images de sa bonté et de sa bienfaisance (2).

XXVII. — J'aime à me représenter un père plein de tendresse, qui, ayant des enfants déjà bien formés et bien élevés, leur dit : Mes enfants, je vous vois pleins de sentiments de religion, d'honneur et de probité; allez, venez, récréez-vous, usez de la liberté que je vous donne. Quand on joint à une bonne éducation des caractères dociles et des naturels heureux, à votre âge on peut se produire. Je m'en fie à vous du choix de vos compagnies; vous savez déjà combien les mauvaises sont dangereuses. Faites vos parties de plaisir, je fournirai à la dépense. Je serai de vos fêtes sans prétendre gêner votre joie; soyez seulement sobres envers vous-mêmes, équitables envers les autres, et surtout religieux envers Dieu. J'aurai soin de vous pourvoir quand il en sera temps. Je consulterai pour cela votre goût, et vous consulterez votre raison et votre religion. En attendant, ne vous familiarisez pas avec ce que vous ne devez pas aimer, et vous ne devez jamais aimer que ce que vous devez aimer toujours. Les attraits sont séduisants, l'innocence échoue, et l'homme se perd. Faites-moi honneur par la noblesse de vos sentiments, par la pureté de vos mœurs, par la décence de votre conduite. Ne dégénérez pas de votre extraction par des inclinations basses, qui feraient votre opprobre et le mien. Un tel père paraîtra sans doute, aux yeux même des mondains, bien bon et bien raisonnable envers ses enfants; et des enfants qui trouveraient ce père trop dur, parce qu'il ne les livrerait pas à toute l'impétuosité de leur jeunesse, paraîtraient des insensés. Qu'ils mettent Dieu à la place de ce père, et les hommes à la place de ces enfants, ils auront toute l'idée de la morale du christianisme; et après cela, je laisse à leur conscience à décider si Dieu exige trop de nous. Il veut que nous rendions ce qui est dû à sa souveraineté; que, faits à sa ressemblance, nous ne déshonorions point son image: que nous aimions les autres hommes, parce qu'ils sont comme nous ses enfants; que nous respections leurs droits, puisque nous sommes si jaloux des nôtres; que nous obéissions à nos maîtres, parce

(1) Vos autem filii Excelsi omnes. *Ps.* xci, 6.

Filios non decet esse degeneres. *S. Cyprien.*

(2) Ideo novimus hominem ad imaginem Dei conditum, ut imitator sui esset auctoris, et hanc esse naturalem nostri generis dignitatem, si in nobis, quasi in quodam speculo, divinae benignitatis forma resplendeat. *S. Léon le Grand.*

qu'il les a établis pour nous gouverner : que nous soyons sobres, tranquilles et raisonnables en tout ; après quoi il nous livre à nos goûts, il fournit à nos plaisirs, et notre joie devient la sienne.

XXVIII. — Usez donc de la liberté que Dieu vous donne, et soyez toujours dans la joie. Vous vous porterez à son service avec plus de zèle, à vos devoirs avec plus de goût, et à vos affaires avec plus de succès.

XXIX. — Le théâtre est la source de la corruption des mœurs. La danse est une vraie momerie. Est-ce un plaisir sensé que de remuer les pieds, de sauter et de faire divers gestes ? Ce n'est propre qu'à des baladins et à des pantomimes ; et il est tout à fait étonnant que, dans une nation sensée, on puisse tourner cela en art, en faire l'âme des fêtes publiques et particulières, et une partie de la belle éducation. La danse n'a lieu qu'entre la jeunesse des deux sexes, preuve évidente qu'elle est corrompue dans son principe et dans ses effets.

XXX. — Tous les animaux jouent, surtout dans leur enfance, et presque tous naissent chasseurs. La raison, qui distingue l'homme des autres animaux, et qui l'élève au-dessus de tous, ne détruit pas l'animalité qu'elle gouverne, elle lui devient même tributaire. Il faut que l'homme se donne par raison les récréations que les animaux prennent par instinct. La raison est une lumière céleste, et l'instinct est, si j'ose le dire, une raison machinale. Le péché a obscurci la première ; malgré cela, c'est toujours à elle à conduire la seconde, qui est toujours aveugle.

XXXI. — Vieillards respectables, vous ne serez pas de trop dans la compagnie des jeunes gens, pourvu que vous ne soyez pas austères. Votre présence contiendra leur légèreté excessive, et le feu de leur imagination ranimera votre froideur. Parlez, il est juste que la jeunesse vous écoute : mais ne l'empêchez pas de parler à son tour ; donnez-lui une entière confiance. Jouez et chantez avec elle, si vous le pouvez, ou du moins voyez leurs jeux d'un œil complaisant, et écoutez leurs chants d'un air satisfait, pourvu que rien n'y blesse la modestie (1).

XXXII. — On vous critiquera peut-être. Des dévots sombres ou par tempérament, ou par illusion, diront que vous êtes d'une piété trop aisée, d'une humeur trop agréable et d'un caractère trop liant. On vous objectera l'austérité de quelques saints, sans dire les circonstances qui la rendaient

(1) Loquereſ, major natu : decet enim te primum verbum diligenti ſcientia, et non impediſ musicam. *Ecoli.*, xxxii, 5.

nécessaire, les intervalles de gaieté qu'ils y mettaient, et l'attrait extraordinaire qui les tirait de la voie commune; sans faire attention surtout que les saints avaient toujours la joie dans le cœur, quoiqu'elle ne se manifestât pas toujours également au dehors. Ils étaient toujours unis à Dieu, avec qui la tristesse n'habite pas (1). Peut-être encore que, comme il arriva à saint Paul, de faux frères examineront d'un œil critique toutes vos paroles et toutes vos démarches, et voudront absolument vous ramener à l'esclavage (2) : mais, quoi qu'ils puissent dire, ne perdez pas un moment votre joie et votre liberté (3); prenez seulement garde que cette liberté ne dégénère pas en dissipation, et moins encore en licence avec les personnes dangereuses pour votre fragilité (4).

XXXIII. — La joie surtout est l'apanage de votre état et l'assortiment de vos fonctions, ministres du Seigneur, qui devez vous faire tout à tous; évitez les petitesse de la timidité, les caprices de l'humeur et les langueurs de la tristesse; faites honneur à la religion par la noblesse de votre conduite; montrez même plus par votre maintien que par vos discours que la vertu n'a rien de farouche ni de dur : attirez-y tout le monde par la douceur de vos manières. Faites surtout entendre aux âmes timides et peignées, si dignes de votre compassion, que Dieu ne les a pas appelées à un dur esclavage, mais à une sainte liberté (5); qu'elle est le caractère de son esprit, qui réside en elles, mais qu'elles gênent par leurs perplexités; qu'elle est la source de notre bonheur en cette vie (6), et qu'elle augmente en nous à proportion de nos progrès dans la vertu : comme à mesure qu'on avance sur les montagnes, on respire un air plus pur, et on sent un jeu plus doux et plus libre dans tous les ressorts du corps. Faites-leur bien entendre que la joie n'a rien que de bon, dès qu'elle ne produit ni la révolte des passions, ni l'intempérance de la langue, ni la dissipation de l'esprit, ni le dégoût de la mortification et des saints exercices, ni la trop grande liberté dans le maintien. La joie d'un chrétien doit

(1) Tu facis cor jucundum, et magnam pacem, lætitiâque furtivam. *Imit. de J.-C.*, III, 54.

(2) Propter subintroductos falsos fratres qui subintroierunt explorare libertatem nostram quam habemus in Christo Jesu, et nos in servitutem redigerent. *Epît. aux Galat.*, II, 4.

(3) Quibus neque ad horam cessimus subjectione. *Ibid.*, v, 5.

(4) Tantum ne libertatem in occasionem detis carnis. *Epît. aux Galat.*, v, 13. In libertatem vocati estis. *Ibid.*

(5) Ubi spiritus Domini, ibi libertas. *II^e Epît. aux Corinth.*, III, 17.

(6) Qui autem perspexerit in legem perfectam libertatis, et permanserit in ea, hic beatus in facto suo erit. *Ep. de S. Jacques*, 1, 25.

être de tous les temps (1), mais elle doit être modeste (2), édifiante (3), et modérée par le respect qu'il doit à la présence de Dieu.

CHAPITRE V

Que tous les saints ont été dans la joie.

I. — Dieu veut que nous soyons toujours dans la joie, nous venons de le voir; et nous ne pouvons lui plaire ni être saints, qu'autant que nous accomplissons sa volonté (4). La joie est un des fruits du Saint-Esprit (5), et la plénitude du Saint-Esprit, qui fait les saints, fait aussi la plénitude de la joie. C'est à cette plénitude que le disciple bien-aimé nous exhorte (6). Tous les autres apôtres nous donnent le même conseil, et leurs épîtres ne respirent que la sainte joie. Leurs exhortations étaient soutenues de leur exemple; ils souffraient des persécutions, des tourments, des peines de toute espèce; mais ils surabondaient de joie dans toutes ces tribulations (7). Ce n'est pas seulement une merveille que nous devons admirer, mais encore un modèle que nous devons suivre (8). Nous devons nous former sur leurs modèles (9), et nos plus grandes peines non-seulement ne doivent pas troubler notre joie, mais encore elles doivent en être le motif le plus sensible (10).

II. — A l'exemple des apôtres, et conformément à leurs exhortations, les martyrs étaient comblés de joie devant les tribunaux où ils étaient proscrits, dans les prisons obscures où ils étaient renfermés, au milieu des tourments que la cruauté des tyrans leur faisait souffrir. Jamais, leur disaient-ils, nous n'avons goûté autant de plaisir dans les festins les plus délicieux, que nous en ressentons dans nos tortures (11). Leur tristesse aurait fait le triomphe de leurs ennemis, leur joie faisait leur supplice et leur honte : c'est alors qu'ils s'avouaient vaincus. En effet, ce n'est pas triompher de la

(1) *Fratres, gaudete in Domino semper. Epît. aux Philip., IV, 4.*

(2) *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Ibid.*

(3) *Dominus enim prope est. Ibid.*

(4) *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta. Epît. aux Rom., XII, 2.*

(5) *Fructus Spiritus est... gaudium. Epît. aux Galat., V, 22.*

(6) *Gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum. I^{re} Epît. de S. Jean, I, 4.*

(7) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. Epît. aux Cor., VII, 4.*

(8) *Quæ audistis et vidistis in me hæc agite. Epît. aux Philip., IV, 9.*

(9) *Imitatores mei estote... sicut habetis formam nostram. Ibid., III, 17.*

(10) *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incidieritis. Epît. de S. Jacques, I, 2.*

(11) *Nunquam tam jucunde epulati sumus.*

vertu des hommes, que de les faire mourir; mais c'est en être vaincu, que de ne pouvoir fléchir leur constance.

III. — Les solitaires, au milieu des déserts, goûtaient les douceurs de la joie, que les grands du monde ne goûtent pas dans les délices de l'opulence, dans le faste des cours et dans la faveur des princes. Cette joie était peinte sur leurs visages; leur cœur en était inondé; elle s'exprimait par leurs paroles, et respirait dans toutes leurs manières. On peut voir dans leurs Vies combien ils étaient ennemis de la tristesse, et quels soins ils prenaient pour la bannir de leurs cœurs. Ces vastes solitudes, ces déserts inhabités et inhabitables, qui auraient fait le chagrin et le désespoir des mondains, faisaient les délices de ces anges terrestres et de ces hommes célestes. Lorsque la persécution les força quelquefois d'abandonner leurs déserts et de se réfugier dans les grandes villes, ils s'y regardèrent comme dans le plus rude de tous les exils; tels que le peuple de Dieu dans la captivité de Babylone, ils soupiraient sans cesse pour leur retour dans leur chère solitude, mais ils ne s'affligeaient pas. Leur était-il permis d'y rentrer, les grands et le peuple, la cour et les citoyens étaient témoins de leur joie et enviaient leur bonheur. On peut en voir un exemple bien touchant dans les grands frères et les autres solitaires chassés de leurs déserts par la persécution de Théophile d'Alexandrie, réfugiés à Constantinople auprès de saint Jean Chrysostome, et rétablis dans leur solitude par saint Epiphane.

IV. — Reconnaissez le caractère et l'humeur de ces saints dans la célèbre entrevue de saint Paul ermite, chef des anachorètes, et de saint Antoine, père et instituteur des cénobites. Celui-ci apprend, par révélation, que le premier habite seul depuis longtemps dans le désert (1), et qu'il y mène une vie plus angélique qu'humaine. Il part à l'instant pour aller voir cet habitant de la terre, déjà en esprit citoyen du ciel. Il s'enfonce dans cette vaste solitude, sans autre guide que sa confiance en Dieu, et sans autres armes contre les monstres qui infestaient cette région sauvage, que le signe de la croix. Il arrive à la cellule du saint anachorète, qui lui en ferme la porte, ne sachant pas d'abord quel esprit le menait. Antoine le prie, et le prie longtemps avec larmes, de la lui ouvrir. Il proteste qu'il ne partira pas de là sans l'avoir vu; que plutôt il y finira ses jours; que s'il ne veut pas le voir vivant, il le verra mort, et que s'il lui refuse la consolation de se montrer à lui, il aura la peine de l'enterrer.

(1) Il y passa près de cent ans.

Paul ouvre sa porte, se montre à son hôte d'un air gracieux, et lui dit en souriant : « On ne menace pas quand on prie. » Ils s'embrassent tendrement ; ils se connaissent et se nomment mutuellement, sans s'être jamais vus. Celui qui sait le nom de toutes les étoiles leur avait fait connaître réciproquement les leurs. Après un entretien tout divin, ils prient ensemble. Le corbeau arrive : c'était le pourvoyeur de Paul ; tous les jours il lui portait la moitié d'un pain ; mais alors il en porta un entier. « Dieu soit béni, dit Paul ; voilà soixante ans que je reçois tous les jours, de la Providence divine, un demi-pain (1) ; soldat de Jésus-Christ, je reçois de lui journellement mon étape. Maintenant que nous sommes deux, il a doublé la portion. Mangeons ce pain céleste : mais qui le rompra ? C'est vous, parce que vous êtes étranger. — Non, dit Antoine, vous êtes mon ancien. — Eh bien, rompons-le tous les deux. » Chacun de tirer de son côté. Ils mangent avec une joie divine ce pain miraculeux, et ensuite se penchent sur la fontaine qui était là, pour boire de l'eau. Voilà deux vieillards dont l'un a plus de cent ans, et l'autre en approche ; deux solitaires, deux saints ; et cependant rien de triste, de sauvage ou d'austère.

V. — Après eux, tous les saints, en imitant leur vertu, ont participé à leur joie ; et ceux qui ont suivi de plus près leurs traces ont été les plus embaumés de cette odeur de sainteté qui réjouit le cœur, et qu'ils laissent après eux. Saint Romuald, nourri comme eux dans le désert, était si gai à l'âge de cent vingt ans, qu'il portait la joie partout (2). Sainte Thérèse, fille et mère du Mont-Carmel, renfermée dans son cloître, accablée d'infirmités, persécutée des hommes et des démons, délaissée de Dieu, conservait, au milieu des aridités les plus désolantes, toute la gaieté de son humeur et le liant de son caractère. Elle parle avec éloge d'une de ses religieuses, qui était si gaie, qu'elle réjouissait toute la communauté. Saint François de Sales était si porté à la joie, que ses ennemis lui en faisaient un crime, et que les contradicteurs de sa doctrine relevaient hautement les *joyeusetés* qu'il se permettait de dire. Ses écrits sont pleins de saillies et de traits agréables, qui manifestent le contentement de son cœur.

Toutes les histoires de la Vie de saint François s'accordent en ce point, qu'il était tout aimable et qu'il plaisait à tout le monde ; que la joie, la sérénité, la bonté, la modes-

(1) Sexaginta anni sunt cum accipio quotidie dimidii panis fragmentum, nunc ad adventum tuum militibus suis Christus duplicavit annonam. S. Jérôme.

(2) Adeo læto erat vultu, ut intuentes exhilararet.

tie étaient toujours réunies sur son visage, et qu'il était naturellement doux et honnête, compatissant, bienfaisant. Quel modèle pour nous, et quel reproche pour tant de personnes qui font profession ouverte de piété, et dont on admire en effet la vertu, mais dont on croit ne pouvoir pas toujours louer le caractère et la manière d'être vertueux !

Voilà l'éloge de la joie, son utilité, sa nécessité, sa conformité à la volonté de Dieu : le tout prouvé par la raison, par les divines Ecritures et par les exemples des saints. Venons maintenant aux moyens.

CHAPITRE VI

Moyens pour se conserver toujours dans la joie.

ARTICLE PREMIER. — PREMIER MOYEN

Se maintenir dans la justice.

SECOND MOYEN

Occuper son esprit de ce qui peut réjouir le cœur.

I. — Le premier moyen d'être toujours dans la joie, le plus nécessaire, et sans lequel tous les autres seraient infructueux, et même funestes, est sans doute d'être toujours dans la justice et de pratiquer constamment la vertu. Une âme dont la conscience est tranquille et bien réglée est continuellement comme dans la joie d'un festin : *Scoura mens quasi jube convivium* (1). Mais je ne m'arrête pas ici à faire voir la nécessité de ce moyen, parce que je l'indique en bien des endroits, et je la suppose partout. Ce livre n'est fait que pour les âmes justes qui se laissent aller à une tristesse tout à fait déraisonnable. Nous n'avons garde d'exhorter à la joie les pécheurs obstinés dans leurs crimes; nous leur dirons bien plutôt avec l'apôtre saint Jacques (2) : « Pleurez, poussez des cris semblables à des hurlements, à la vue des misères qui doivent fondre sur vous. Vous vous amassez un trésor de colère pour les derniers jours... vous avez vécu sur terre dans les délices et dans le luxe : vous vous êtes engraissés comme des victimes préparées pour le jour du sacrifice : vous avez persécuté et condamné le juste, sans qu'il vous ait fait aucune résistance; vous paierez chèrement le plaisir que vous avez eu en commettant ces crimes. »

(1) *Proverb*, xv.

(2) *Ep.*, v, 1.

Mais, pour le juste, nous lui disons, et c'est de la part de Dieu que nous lui disons que tout va bien, et qu'il doit se réjouir : *Dicite justo quoniam bene* (1), et nous lui en montrons les moyens.

Le second moyen qui se présente pour se mettre dans la joie et pour s'y maintenir, c'est d'occuper son esprit de ce qui peut réjouir le cœur, et d'en éloigner tout ce qui peut porter à la tristesse. Occuper son esprit de ce qui porte la joie dans le cœur, ce n'est pas sans doute ce qui flatte la sensualité, la vanité ou l'ambition : les réflexions sur ces objets ne pourraient qu'exciter des désirs, et des désirs toujours inquiétants : tout au plus fournir des ressources à l'intrigue, et l'intrigue ne produit rien moins que la joie, mais plutôt les craintes, les défiances et les troubles. Tout ce qui flatte les passions vous dégrade ; votre âme, naturellement droite et née avec les sentiments de sa dignité, ne peut jamais trouver sa véritable joie dans ce qui fait sa honte. Elle répète sans cesse ce mot d'un ancien philosophe : *Major natus sum, et ad majora natus*, etc. Que vos réflexions se tournent vers ce qui fait votre véritable grandeur et votre bonheur suprême, et une joie sensible, solide et intime, en sera le fruit. La seule vue de ces objets fait une impression douce et agréable : que sera-ce de l'espérance de les posséder ? Cherchons en nous-mêmes la source de notre joie : tout ce qui est hors de nous est moins que nous. Rien n'est au-dessus de nous s'il n'est divin et surnaturel ; et tout ce qui est divin et surnaturel est à nous. La dignité de notre âme, son extraction divine, sa ressemblance avec son principe, son éternelle destinée : voilà votre gloire, voilà votre bonheur, voilà le sujet de votre véritable joie (2).

II. — *La dignité de notre âme.*

Avez-vous jamais bien considéré la dignité de cette âme, qui est un souffle divin (3), qui vous anime, et qui participe en quelque manière à l'infinité du principe d'où elle émane ? Infinité dans son esprit, qui peut toujours acquérir de nouvelles connaissances. Infinité dans sa volonté : ses désirs et son amour ne peuvent être bornés que par l'infini. Infinité dans son prix : toutes les richesses du ciel et de la

(1) *Is.*, III, 40.

(2) *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine; dedisti lætitiã in corde meo. Ps.* IV.

(3) *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. Genèse*, II, 7.

terre ne peuvent l'égaliser; l'âme du dernier des hommes vaut elle seule plus que l'univers entier. Infinité dans sa durée; après sa création elle est éternelle. Infinité dans sa capacité et dans son activité: en un instant elle parcourt le ciel et la terre; elle se transporte, sans milieu, d'un bout du monde à l'autre; ses idées se multiplient sans se confondre; les histoires et les époques sont arrangées dans les trésors de sa mémoire; elle les en tire et les remet, sans que rien se dérrange.

III. — *L'amour de Dieu pour nous.*

Dieu voit cette créature avec complaisance: c'est le chef-d'œuvre de ses ouvrages dans ce monde. Il est charmé de sa beauté: il l'aime, il la chérit, il la conduit avec des ménagements qu'il traite lui-même de *grand respect* (1); il l'adopte, il aime mieux porter à son égard le titre de père que celui de maître et de souverain. En vertu de cette adoption, tous les biens du Père céleste sont à elle. Les Anges sont ses frères, les saints ses amis, le paradis son héritage, et Jésus-Christ même son cohéritier (2).

IV. — O Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous l'éleviez à une si haute dignité (3). Et comment daignez-vous fixer sur lui vos regards et les complaisances de votre amour (4)? Vous lui avez soumis toutes les créatures visibles, et les invisibles même sont à lui, en servant par votre ordre à l'ouvrage de sa sanctification (5). Avez-vous oublié la boue dont vous avez pétri son corps, et le néant dont vous avez tiré son âme? Vos Anges sont autour de lui pour l'instruire de vos desseins, pour le conduire dans vos voies, pour le protéger contre ses ennemis (6); vos saints s'occupent de lui dans le ciel; vous vous en occupez vous-même avec eux; et tandis que sur la terre il ne s'occupe lui-même souvent que d'objets méprisables, souvent même de crimes, vous, mon Dieu, dans le sanctuaire éternel, avec vos Anges et avec vos saints, vous vous entretenez de lui et vous cherchez le moyen de le sauver.

V. — O homme, si grand et si relevé par le bienfait de Dieu, comment pouvez-vous vous ravalier si fort par vos

(1) Cum magna reverentia disponis nos. *Sag.*, XII, 18.

(2) Cohæredes autem Christi. *Épît. aux Rom.*, VIII, 17.

(3) Quis est homo quia magnificas eum? *Job*, VII, 17.

(4) Aut quid apponis erga eum cor tuum? *Id.*, *ibid.*

(5) Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura; omnia enim vestra sunt. *Ire Épît. aux Cor.*, III, 22.

(6) Immittet Angelus Domini in circuitu timentium eum, et eripiet eos. *Ps.* XXXIII, 8.

passions et par vos inclinations toutes terrestres ? Elevé à la condition des Anges, vous vous rabaissez jusqu'à celle des bêtes, et vous devenez plus méprisable encore, parce qu'elles ne sont que ce qu'elles peuvent et doivent être (1). Dieu vous couvre de ses ailes (2) ; il vous éclaire de sa lumière ; il vous nourrit de son pain (3) ; il ne veut pas que vous considériez tant en lui la qualité de maître et de souverain que celle de père, qu'il prend à votre égard ; et c'est le premier mot de la prière qu'il vous a enseignée. Le monde entier est fait pour vos usages ; le soleil vous éclaire, la terre vous porte et vous fournit des aliments ; tous les animaux sont faits pour votre service, ou pour votre nourriture, ou pour votre récréation, quelques-uns pour votre châtiment, nécessaire à votre salut.

VI. — Direz-vous que ces biens sont communs à tous les hommes ? en sont-ils moins à vous ? Quand Dieu les aurait faits pour vous seul, en auriez-vous joui davantage ? La lumière vous eût-elle plus éclairé, la terre mieux soutenu, le ciel mieux couvert ? De quelle utilité vous eussent été les richesses, si vous eussiez été seul dans le monde ? Eh ! qui vous les aurait procurées ? Auriez-vous pu en même temps tirer l'or et tous les métaux des entrailles de la terre, les perles et le corail du fond de la mer, couper le bois dans les forêts, les mettre en œuvre, et enfin exercer tous les arts ? Si Dieu a créé d'autres hommes, qui usent avec vous de ces bienfaits, ce sont des coadjuteurs qu'il vous a donnés et des ministres de sa providence. Il nous a faits les uns pour les autres, et tous pour lui. Lorsqu'il créait ces biens, ne vous avait-il pas en vue ? S'il ne vous eût pas eu en vue, il n'aurait pas eu en vue un autre homme ; car devant lui tous sont égaux. Il aurait donc agi au hasard, et créé sans dessein, et sans y penser, une infinité de choses qui servent si bien à vos besoins. Il a vu ces rapports, ils lui ont plu ; il les a voulus, il les a faits. Toutes les créatures sont donc à vous. Eh ! quels trésors ! quelle abondance ! Vous en abusez, Dieu ne les détruit pas ; elles se refusent à votre service, ou gémissent de leur esclavage (4), Dieu les force à porter le joug.

(1) Homo cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* LIII, 13.

(2) Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis. *Ps.* xc, 4.

(3) Panem cœli dedit eis, panem angelorum manducavit homo. *Ps.* LXXXVII, 24 et 25.

(4) Omnis creatura ingemiscit et parturit. *Epît. aux Rom.*, VIII, 22.

Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam. *Ibid.*, 20.

VII. — Dieu vous recommande à vos semblables, et sa recommandation est si expresse et si forte, qu'il vous met à sa place. Si l'on vous offense, on l'outrage lui-même; on le blesse dans la prunelle de ses yeux (1). Si l'on vous fait du bien, c'est à lui qu'on le fait, c'est lui qui veut en être comptable (2). O hommes, ô créatures célestes par nature, terrestres par inclination, jusques à quand oublierez-vous votre condition, votre destinée, votre Dieu? Il vous aime, et vous ne l'aimez pas! Ce n'est pas un amour vague, stérile et dénué de sentiments, c'est un amour affectif, un amour d'amitié et de tendresse (3). On ne se plaît qu'avec ceux qu'on aime tendrement, et Dieu fait ses délices d'être avec vous (4).

VIII. — Je viens de dire que Dieu vous a donné tout ce qui est dans ce monde; j'ajoute, tout ce qui est dans l'autre: ses anges pour vous garder, son Fils pour vous racheter, son paradis pour votre éternelle demeure. Ses trésors sont à vous; il vous en confie la clef, et il est charmé que vous en fassiez usage. Cette clef est la prière (5), et la prière peut tout et obtient tout (6). Votre confiance est si fondée, que Dieu vous en fait un commandement des plus exprès (7); et afin que vous ne doutiez pas de sa bonne disposition à vous exaucer, il ajoute le serment à la promesse (8).

IX. — Dieu prend un soin extraordinaire de votre conduite. Vous étiez encore un enfant caché au sein de votre mère, que, sans se fier à elle, tout affectionnée qu'elle était, il vous portait dans ses bras (9). Il vous a aidé à former vos premiers pas, et il vous a toujours conduit dans la suite comme par la main (10). S'il a permis que vous ayez fait quelque chute, pour vous faire sentir votre faiblesse, elle n'a pas été mortelle; vous êtes tombé sur sa main, et

(1) Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. *Zach.*, II, 8.

(2) Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *S. Matth.*, xxv, 40.

(3) Participes facti sunt amicitiae Dei. *Sag.*, VII, 14.

(4) Deliciae meae esse cum filiis hominum. *Proverb.*, v, 13.

(5) Oratio justi clavis est caeli. *S. Augustin.*

(6) Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. *S. Jean*, xv, 7.

(7) Omnia quaecumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. *S. Marc*, xi, 23.

(8) Amen dico vobis... omnia quaecumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *S. Matth.*, xxi, 22.

(9) Ab ubera portabimini... quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *Is.*, LXVI, 12, 13.

Qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse et usque ad canos ego portabo. *Is.*, XLVI, 3, 4.

Tu es spes mea ab uberibus matris meae. *Ps.* XXI, 10.

(10) Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me. *Ps.* LXXII, 24.

il vous a retenu (1). Si vous êtes tenté, il vous assiste (2); si vous êtes ébranlé, il vous affermit (3); si vous péchez, il vous supporte; si vous vous convertissez, il vous pardonne; vous livrez-vous au sommeil, il veille sur vous (4). Etes-vous malade, il est autour de votre lit, à droite et à gauche, pour vous consoler, de quelque côté que vous vous tourniez. C'est là qu'Ezéchias le trouva, le pria, et en fut exaucé. Il tempère pour vous les ardeurs du jour et les mauvaises influences de la nuit (5). Jamais père n'a autant aimé ses enfants que Dieu vous aime (6). Vos défauts vous défigurent aux yeux des autres hommes, qui souvent ne peuvent vous supporter; mais votre Père céleste trouve toujours ses enfants aimables. Il aime tous ses ouvrages (7); mais il aime singulièrement l'homme, qu'il a fait à sa ressemblance (8).

X. — Direz-vous encore à Dieu, comme la nation choisie et privilégiée, mais souvent impie et toujours ingrate : Comment nous aimez-vous ? en quoi nous manifestez-vous votre amour (9) ? Eh ! en quoi ne vous le manifeste-t-il pas ? Que pouvait-il faire davantage ? Est-ce de vous donner ses biens et sa vie ? Il l'a fait. Fallait-il, pour vous mieux témoigner son amour et le désir qu'il a d'être uni à vous de la manière la plus intime, vous donner sa chair à manger, son sang à boire ? Il l'a fait encore, et vous n'en doutez pas. Voudriez-vous qu'il se transformât en vous ? Il ne le peut : sa sainteté et l'infinité de son être s'y opposent. Voulez-vous donc qu'il vous transforme en lui ? Il le fera si vous le secondez ; c'est l'amour qui opère cette transformation : aimez Dieu, et vous ne serez, selon l'expression de Jésus-Christ même, qu'une même chose avec lui (10).

XI. — Vous êtes donc l'objet de l'amour et de la tendresse de Dieu, des attentions de sa providence, de ses recherches empressées, et, si j'ose le dire, de ses inquiètes

(1) Si ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam. *Ps.* xxxvi, 24.

(2) In tentatione Deus illum conservabit, et liberabit a malis. *Eccli.*, xxxi, 1.

(3) Si dicebam : Motus est pes meus, misericordia tua, Domine, adjuvabat me. *Ps.* xciii, 18.

(4) Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel. *Ps.* cxx, 4.

(5) Per diem sol non uret te, neque luna per noctem. *Ps.* cxx, 6.

(6) Tam pater nemo. *Tertullian.*

(7) Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti. *Sag.*, xi, 25.

(8) Creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem Dei creavit illum. *Genèse*, i, 27.

(9) Dilexi vos, dicit Dominus, et dixistis : In quo dilexisti nos ? *Malach.*, i, 2.

(10) Rogo ut omnes unum sint sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, etc. *S. Jean*, xvii, 20, 21.

sollicitudes, et vous ne vous livrez pas à la joie ! et vous pourriez encore être susceptible de quelque atteinte de tristesse ! Eh ! que manque-t-il à celui qui possède Dieu ? Et celui qui a Dieu pour lui qu'a-t-il à craindre (1) ? S'il n'y a pas entre vous et lui une correspondance parfaite, n'est-ce pas votre faute ? N'en cherchez la cause que dans vos péchés, dans votre négligence, dans votre dissipation, dans votre oubli de Dieu, de cet état parfait, qui devrait occuper votre esprit et captiver votre cœur. Il vous comble de ses bienfaits ; il l'a permis ; il le veut ; il le fait. Sa grâce vous touche ; vous le sentez, vous vous endurcissez à ce mouvement. Sa miséricorde remplit tout l'univers (2), et, comme la lumière du soleil, remplit les espaces immenses depuis lui jusqu'à nous : ouvrez vos fenêtres, la lumière vous éclaire, et il en entre autant que vous pouvez en contenir (3). Sa grâce, qui entrera dans votre âme, en étendra même la capacité, comme l'air dilate l'ouïe où il est renfermé, dès qu'il n'est pas contenu par une force extérieure.

XII. — Dieu vous dit qu'il vous aime, vous devez l'en croire ; vous qui en croyez un honnête homme sur sa parole, vous n'en croyez pas Dieu sur la sienne ! Fiez-vous à ce qu'il vous dit ; ne cherchez pas à approfondir les mystères impénétrables de sa grâce, ni les abîmes sans fond de ses jugements (4). Croyez que sa sagesse, sa bonté, son équité sont sans bornes : étant éternel et infini, et existant par lui-même, il ne peut être que l'Être souverainement parfait. Tenez-vous-en là, et n'allez pas plus loin. Aimez de tout votre cœur un être si aimable, et n'allez pas lui disputer son amour en lui objectant les effets de sa justice. Elle doit nécessairement être infinie comme sa miséricorde. Réjouissons-nous de ce qu'il est infini en toutes sortes de perfections ; prenons ses intérêts à cœur ; il le mérite bien, puisqu'il prend tant de soin des nôtres ; ne redoutons pas sa justice, si nous nous livrons à son amour.

XIII. — Raisonneriez-vous encore contre sa bonté et contre sa parole ? Quoi ! Dieu vous dit qu'il vous aime ; vous le sentez, vous vous voyez comblé de ses faveurs, et vous disputez sur son amour pour tous les hommes, afin d'en conclure contre son amour pour vous ! Si le roi vous avait comblé de ses bienfaits, promis une grande fortune, pardonné bien des infidélités, élevé à la plus grande faveur,

(1) Si Deus pro nobis, quis contra nos ? *Épît. aux Rom.*, VIII, 31.

(2) Misericordia Domini plena est terra. *Ps.* XXII, 5.

(3) Unicumque secundum propriam virtutem. *S. Matth.*, XXV, 15.

(4) Judicia tua abyssus multa. *Ps.* XXXV, 7.

vous ne cesseriez d'exalter sa bonté, quand d'ailleurs il ne serait pas le même pour tous; vous prendriez la défense de sa bienfaisance contre ceux qui voudraient la lui disputer; vous seriez charmé de tout ce que vous pourriez découvrir de favorable à sa cause; vous vous sauriez mauvais gré à vous-même de ce que votre esprit vous objecterait contre elle. Et à l'égard de Dieu, vous faites tout le contraire: il vous aime, il vous en assure; ses bienfaits vous en répondent; et vous dites: Il n'aime pas tout le monde. Ingrat! d'homme à homme vous seriez extrêmement choqué de ce reproche; mais l'ingratitude envers Dieu ne vous touche pas; vous voulez toujours raisonner contre lui: il faut donc que je raisonne contre vous malgré moi. Ici je n'ai besoin que de la raison qu'il m'a donnée, et de sa parole qui m'éclaire; la justice de sa cause triomphera par elle-même.

XIV. — Vous m'objectez tant d'âmes qui périssent, et moi je vous oppose tant d'âmes qui se sauvent: elles seraient toutes arrivées au même terme si elles avaient toutes voulu suivre la même route. Si des voyageurs s'égarent, est-ce la faute du chemin où ils s'engagent, ou de la lumière qui les éclaire, ou des voyageurs qu'ils n'ont pas voulu interroger, ou dont ils ont méprisé les avis et tourné en dérision les exemples? Combien de fois ne leur a-t-on pas déclaré que le chemin qu'ils suivaient menait à la perdition! Jésus-Christ même leur a dit: « Je suis la voie, la vérité et la vie; » ils se sont détournés de cette voie, ils ont combattu cette vérité, ils ont refusé cette vie.

Je vous entends: vous allez m'objecter tant d'infidèles qui naissent, qui vivent, qui meurent dans les ténèbres de l'erreur. Vous êtes tout plein de votre objection, et vous la croyez triomphante. Si je vous en démontre le faible, aurez-vous encore quelque confiance aux autres? Ces infidèles, Dieu ne les éclaire-t-il pas intérieurement, lui qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde (1)? Il veut les sauver, lui qui veut le salut de tous les hommes (2), et il le veut sincèrement, car il n'y a point de vellétés en Dieu, comme en nous, hommes faibles, timides et irrésolus: ce qu'il veut, il le veut bien. Il les éclaire, il les excite. Soleil de justice, aux illustrations de l'esprit il ajoute le mouvement de la volonté et la chaleur du cœur, et tout le monde s'en ressent (3). Ah! si vous pouviez discerner l'économie de sa grâce, les mouvements intérieurs qu'elle excite dans les

(1) *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. S. Jean, I, 9.*

(2) *Vult omnes homines salvos fieri. 1^{re} Epît. à Timoth., II, 4.*

(3) *Nec est qui se abscondat a calore ejus. Ps. XVIII, 7.*

âmes des sauvages les plus grossiers, des infidèles les plus obstinés, des pécheurs les plus endurcis, vous admireriez cette bonté que vous contestez maintenant.

XV. — Mais la religion n'est pas établie chez eux ? Eh ! ne l'ont-ils pas refusée quand elle leur a été offerte, ou n'en ont-ils pas secoué le joug après l'avoir reçue ? Engeance de vipères, ils ont déchiré le sein de la sainte Eglise, leur mère, pour en sortir ; tous les hérétiques ont acquis leur fatale indépendance, les armes à la main ; leur schisme a presque toujours répandu du sang ; la guerre, et la guerre la plus cruelle, en a été le principe ou le fruit.

XVI. — C'est la faute de leurs pères, me direz-vous peut-être : oui ; mais les enfants ont-ils droit de revendiquer les provinces que leurs pères ont perdues dans une guerre injuste de leur part ? Ont-ils plus droit de se plaindre de la perte de la religion ?

Mais encore, cette religion ne leur est-elle pas annoncée journellement ? L'Eglise catholique n'envoie-t-elle pas ses ministres aux nations les plus reculées, et jusqu'aux extrémités de la terre ? Ceux-ci ne sont-ils pas contredits, rejetés, maltraités, mis à mort, sans que ces mauvais traitements ralentissent le zèle de ces nouveaux apôtres, qui, comme les premiers, se réjouissent à leurs yeux d'être jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, qu'ils sont venus leur annoncer ?

XVII. — Ces nations infidèles ne sont-elles pas mêlées avec nous ? La sainteté de notre morale, la pureté de nos mœurs, j'ose même dire la divinité sensible de notre doctrine, ne doivent-elles pas les frapper, les toucher, et ne les réuniraient-elles pas à nous, s'ils étaient un peu attentifs ? L'Anglais, le Hollandais, les peuples du Nord, qui nous égalent dans les sciences et les arts, qui lisent nos livres sur ce sujet, et qui, à leur tour, nous en donnent de très-bons à lire, que ne lisent-ils ceux que nous leur présentons sur la religion ? S'ils les lisaient, et les lisaient sans prévention, ne rentreraient-ils pas dans le sein de l'Eglise ? Est-il rien de plus lumineux que nos principes, ni de plus incontestable que nos conséquences ? Ils sont donc eux-mêmes les malheureux artisans de leur perte éternelle. C'est la négligence, l'indifférence sur l'affaire du salut, le peu de sentiments qu'on a pour Dieu, et pour soi-même dans l'ordre de Dieu, ou les passions qui étouffent ces sentiments, qui font cette multitude d'infidèles et d'hérétiques qui inondent la terre.

XVIII. — Disons tout : ils ne sont pas si malheureux ces

peuples dont vous déplorez le sort ; peut-être le sont-ils moins que nous. Cette religion toute sainte, qui fait notre gloire devant les hommes, ne fait-elle pas notre condamnation devant Dieu ? Ne vaudrait-il pas mieux, pour ceux qui n'en prennent pas l'esprit et qui n'en remplissent pas les devoirs, et c'est incontestablement le plus grand nombre, ne vaudrait-il pas mieux qu'ils ne l'eussent jamais connue ? Tyr et Sidon, ces nations infidèles, seront traitées plus doucement au jugement de Dieu que Corozain et Bethzaïde, que nous qui avons connu Dieu, et qui l'avons offensé ; qui avons discerné le bien, et qui ne l'avons point pratiqué ; qui avons cru la vérité de notre religion, qui l'avons même défendue contre ses adversaires, et qui n'en avons pas rempli les devoirs.

XIX. — Ces infidèles n'ont ni Moïse ni les prophètes, peut-être : mais n'ont-ils pas au fond du cœur la loi qui a sauvé les hommes, et qui a fait des saints avant les prophètes et avant Moïse (1) ? S'ils observaient cette loi, elle les conduirait à Moïse et aux prophètes, ceux-ci à Jésus-Christ, Jésus-Christ à l'Eglise, et l'Eglise au ciel.

XX. — Le dirai-je encore ? Mais peut-être que je l'ai déjà dit, et que je vais me répéter. N'importe, on ne doit pas craindre de se répéter quand on dit des choses essentielles, auxquelles la multitude des hommes ne pense pas. J'ose assurer, et c'est sur la foi de la miséricorde infinie que je l'assure : peut-on exiger de moi un meilleur garant ? j'ose assurer, dis-je, que si les infidèles les plus éloignés de nous, les sauvages les plus grossiers étaient fidèles à la lumière divine qui les éclaire intérieurement, ils viendraient à nous, ils croiraient comme nous, ils serviraient Dieu avec nous : et s'ils étaient toujours fidèles à cette lumière, ils le serviraient mieux que nous, qui souvent lui résistons, et ils remporteraient la couronne qui nous était préparée. Tout le malheur des hommes est qu'ils ne suivent pas cette lumière qui les éclaire, et le mouvement divin qui les presse (2). Voilà la solution de ce problème que vous regardez comme insoluble : *Dieu veut le salut de tous les hommes : d'où vient donc qu'il y en a si peu de sauvés ?* C'est qu'il veut nous sauver librement ; c'est qu'il nous parle doucement ; c'est qu'il nous meut suavement ; c'est qu'il veut faire son ouvrage en nous par des aspirations tranquilles, et non par des impressions violentes : nous voudrions qu'il ne laissât rien à faire à notre liberté, disons

(1) *Ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum. Epît. aux Rom., II, 15.*

(2) *Charitas Christi urget nos. Epît. aux Corinth., V, 15.*

mieux, à notre lâcheté, et qu'il nous enlevât tout à coup au ciel comme Elie; au lieu qu'il nous ordonne de marcher en sa présence comme Abraham (1).

XXI. — Maintenant je vous demande si c'est savoir bien estimer toutes choses, discerner vos vrais intérêts, vous aimer véritablement vous-même, avoir la saine raison, que de vous livrer à la sombre tristesse, et de ne pas, au contraire, faire éclater les transports de votre joie, tandis que Dieu vous aime, et que vous n'en pouvez douter; que tous ses biens sont à vous; que son héritage éternel vous est destiné; que ses anges vous gardent; que toutes ses créatures vous servent; que sa providence vous couvre comme un rempart inébranlable; que tout l'enfer vous redoute, et n'oserait rien entreprendre sur vous.

XXII — Si un jeune prince héritier d'une belle couronne, chéri du roi son père, environné d'une cour brillante qui respecterait en lui sa haute destinée, et qui s'empresserait à lui témoigner son affection, sachant qu'elle doit partager avec lui sa fortune; si ce jeune prince, au lieu de se rendre digne de ses augustes destinées, se livrait aux inclinations les plus viles, n'aimait que les sociétés les plus rustiques, ne témoignait que les sentiments les plus bas, ne diriez-vous pas qu'il semble avoir été fait pour ramper dans la poussière plutôt que pour être assis sur un trône? Ainsi vous dégradez-vous, âmes basses et rampantes, qui, pour la jouissance ou la perte des choses du néant, vous livrez alternativement aux transports d'une noire tristesse, au lieu de vous posséder vous-mêmes dans le sentiment tranquille d'une joie toujours égale, pour la possession et le goût des biens infinis et immuables.

DEUXIÈME MOYEN DE SE TENIR TOUJOURS DANS LA JOIE

La demander à Dieu.

I. — Eh! pourquoi ne la demanderions-nous pas, si elle est un vrai bien, si elle nous est nécessaire pour nous soutenir dans la pratique de la vertu, si tous les saints l'ont possédée, et si Dieu veut que nous la possédions, comme nous l'avons déjà fait voir? C'est un bien surnaturel, que nous ne pouvons par conséquent obtenir que par le secours de Dieu; et la prière est le moyen d'obtenir ce secours. Le roi-prophète demandait à Dieu cette joie intime comme une preuve de sa réconciliation avec lui et un moyen de se maintenir dans sa justice.

(1) Ambula coram me, et esto perfectus. *Genèse*, xvii, 1.

II. — Le Fils de Dieu nous l'a apportée du ciel cette joie sainte, et le prophète Isaïe surtout nous l'avait annoncée dans les termes les plus magnifiques, en prédisant la venue du Messie. Alors, dit-il, la solitude même tressaillira de joie, et les déserts les plus arides fleuriront comme le lis (1). Cette terre sèche et stérile produira des fruits en abondance; elle se réjouira, et les transports de sa joie produiront des cantiques de louange (2). La gloire du Seigneur y éclatera (3); les mains tremblantes et énervées seront fortifiées pour lui applaudir, et les genoux chancelants seront affermis pour tressaillir d'allégresse en sa présence (4). Alors le boiteux bondira de joie comme le cerf, et la langue du muet sera déliée pour louer le Seigneur (5). Plus de tristesse qui accable, plus de gémissement qui dessèche, plus de chagrin mortel qui dévore les cœurs, comme les bêtes féroces dévorent les corps (6). Ceux que le Seigneur aura rachetés et délivrés du cruel esclavage, viendront dans Sion pleins d'allégresse en chantant les louanges du Seigneur, et leur joie sera éternelle (7).

III. — Si la joie est le fruit de notre rédemption, ne doit-elle pas faire l'objet de nos prières? Si le Fils de Dieu l'a apportée du ciel, ne devons-nous pas la porter avec lui, et ne devons-nous pas nous en remplir toujours de plus en plus en sa présence? Nos communications avec lui ne doivent-elles pas bannir la tristesse qu'il est venu dissiper? Dites-lui donc souvent avec l'Eglise, et dites-lui avec beaucoup de ferveur : « O sagesse increée, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, vous qui remplissez le monde, et qui touchez toutes ses extrémités, qui arrangez toutes choses avec une force infinie, mais avec une égale douceur, venez nous montrer la voie que la prudence dirige, et que le chagrin et l'amertume ne dégradent pas. O Adonaï (8) et prince de la maison d'Israël, vous qui avez apparu à Moïse, non dans un tourbillon qui trouble, mais dans une flamme qui réjouit, venez nous délivrer de l'esclavage, de la tristesse et de l'en-

(1) *Lætabitur deserta et invia, et exsultabit solitudo, et florebit quasi lilium. Is., xxxv, 1.*

(2) *Germanans germinabit, et exsultabit, lætabunda et laudans. Ibid., 2.*

(3) *Ipsi videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri. Ibid.*

(4) *Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate. Ibid., 3.*

(5) *Tunc saliet, sicut cervus, claudus, et aperta erit lingua mutorum. Ibid., 6.*

(6) *Non erit ibi leo, et mala bestia non ascendet per eam, et ambulabunt qui liberati fuerint... et venient in Sion cum laude. Is., xxxv.*

(7) *Lætitia sempiterna super caput eorum : gaudium et lætitiâ obtinebunt, fugiet dolor et gemitus. Is., x.*

(8) *Adonaï... c'est-à-dire Etre souverain.*

nui. O libérateur sorti de la race de Jessé selon les promesses, vous que toutes les nations invoquent, et devant qui tous les rois sont dans le silence, hâtez-vous et ne tardez plus de venir nous délivrer de la servitude qui abat nos cœurs, et briser les chaînes qui nous accablent; tirez-nous de la prison obscure et lugubre où nous sommes retenus, et venez dissiper les ombres de la mort qui nous environnent. O soleil de justice et lumière éternelle, dont l'éclat dissipe les ténèbres et réjouit le cœur, portez dans nos âmes votre divine chaleur, qui, en dilatant nos cœurs, nous fera courir dans la voie de la justice (1). »

TROISIÈME MOYEN

L'amour de Dieu et la ferveur dans son service.

I. — Non, une âme tiède et lâche ne possèdera jamais cette joie qui est une manne cachée (2), réservée à ceux qui ont dompté les passions et surmonté la mollesse. La parfaite charité chasse la crainte servile qui nous plonge dans la tristesse et dans l'abattement (3). Dieu aime ceux qui l'aiment, et il leur fait part de ses dons les plus précieux, parmi lesquels la joie tient un des premiers rangs, puisque c'est elle qui fait valoir tous les autres, et que sans elle tout languit en nous. C'est elle qui met en œuvre les talents, qui fait fleurir les vertus, qui nous fait faire des progrès dans la voie de la sainteté, et qui déconcerte nos ennemis, comme notre tristesse et notre abattement font leur triomphe.

II. — O mon Dieu, comment pourrait-on être triste quand on vous aime? On vous trouve partout; on vous possède entièrement; vous remplissez tout notre cœur, et il sent que rien ne lui manque. Mais aussi comment, sans cet amour, pourrait-on goûter quelque joie? joie superficielle, joie momentanée, joie perfide, qui, en nous mettant dans une espèce d'ivresse, nous fait courir en riant vers l'abîme où nous allons nous précipiter. Le cœur de ceux qui cherchent véritablement le Seigneur sera toujours dans la joie (4); et un cœur parfait possèdera toujours devant lui la joie parfaite (5).

III. — L'oraison est le grand remède à la tristesse (6);

(1) *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. Ps. CXVIII.*

(2) *Vincenti dabo manna absconditum. Apoc., XII, 47.*

(3) *Perfecta charitas foras mittit timorem. 1^{re} Epît. de S. Jean, IV, 18.*

(4) *Lætetur cor quærentium Dominum. 1^{er} Liv. des Paralip., XVI, 10. Ps. CIV, 3.*

(5) *Ut lætemur coram te corde perfecto.*

(6) *Tristatur aliquis vestrum? oret. Epît. de S. Jacques, V, 15.*

mais l'oraison demande une âme pure, qui goûte Dieu, qui ne goûte que lui, qui se plaît à converser avec lui, qui est là comme dans son centre, qui languit partout ailleurs; qui, ne mettant point de milieu entre Dieu et elle, en s'enveloppant dans les créatures qui l'entourent (1), s'unit immédiatement à l'infini, source nécessaire et inépuisable de toute consolation. Ce contact immédiat, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'âme à son Dieu, doit nécessairement exciter en elle une sensation toute céleste et toute divine, qui lui fait goûter des délices ineffables; au lieu qu'une âme terrestre, qui ne voit Dieu qu'à travers le limon dont elle est toute couverte, ne le connaît que très-superficiellement, ne l'aime que très-imparfaitement, le goûte très-peu, et languit en sa présence.

Ce troisième moyen nous conduit au quatrième, que je viens présenter, mais qui doit être plus développé.

QUATRIÈME MOYEN

Se mettre, par un entier dégagement, dans la véritable liberté.

I. — La joie ne peut être le partage des esclaves, et l'on est esclave tant qu'on est attaché : fût-ce par des chaînes d'or, elles n'en seraient que plus dures et plus pesantes; elles brilleraient à nos yeux, mais elles feraient gémir notre cœur, qui n'aime rien tant que la liberté.

II. — Ici j'entends le cri du cœur humain, et il ne m'est pas fort difficile de l'entendre. Hélas! je n'ai qu'à m'écouter moi-même. Quoi! il faudra tout sacrifier, du moins par le sentiment et par le détachement du cœur, pour goûter cette joie! c'est la tenir bien chère : qui pourra espérer de la posséder? Mais si nous ne pouvons l'obtenir à un plus bas prix, ne faudra-t-il pas tout sacrifier pour elle, puisque même rien ne nous est bon que par le contentement et la joie qu'il nous donne? La solitude d'un cœur tout isolé, loin de le rendre triste, fait sa joie et son bonheur; et ce serait une erreur grossière que de penser pouvoir y parvenir par une autre voie (2).

III — Toutes les fois que vous vous attacherez à quelque objet qui ne sera point Dieu, vous sentirez un affaiblissement et un trouble intérieur. Si vous étiez enfant de la terre,

(1) *Quid enim sunt terrena omnia, nisi quædam corporis indumenta?* S. Grégoire le Grand.

(2) *Qui extra se voluerit gloriari, vel in aliquo privato bono delectari, non stabilietur in vero gaudio, neque in corde suo dilatabitur; sed multipliciter impediatur et angustabitur.* *Imit. de J.-C.*, III, 9.

comme un géant fabuleux, vous prendriez des forces et un nouveau courage toutes les fois que vous la toucheriez ; mais parce que vous êtes enfant de Dieu, vous ne vous sentirez ranimé qu'à mesure que vous vous rapprocherez de lui. Epouse de Jésus-Christ, âme fidèle, vous avez lavé votre cœur par vos communications avec l'Époux céleste, et jusqu'à vos pieds par la sainteté de vos démarches en sa présence ; dès que vous les poserez à terre, vous les salirez de nouveau. Vous vous êtes dépouillée de tout ; tant de fois vous avez protesté à Dieu que vous ne désiriez plus que lui, qu'il était votre unique partage : voudriez-vous lui redemander ce que vous lui avez donné, et reprendre ce dont vous vous êtes dépouillée ?

IV.— Enfants des hommes, jusques à quand aurons-nous le cœur appesanti et tout incliné vers la terre, autant par son propre poids que par les objets auxquels il s'attache ? Inconséquents et sans raison, jusques à quand éloignerons-nous de nous cette joie que nous cherchons : la désirant toujours avec ardeur, mais aimant mieux en être privés que de la chercher où elle se trouve ; n'aimant rien que par rapport à la joie, et nous attachant à une infinité de choses qui la détruisent ? Esclaves des sens et de la cupidité, tout ce qui ne les flatte pas nous révolte. Créatures célestes, dégradées par les inclinations les plus basses, nous écoutons assez tranquillement des préceptes qui ne passent pas les bornes d'une philosophie tout humaine ; mais dès qu'on nous parle d'une joie divine, d'un contentement tout chrétien, d'un bonheur céleste, c'est nous proposer, comme aux Israélites, la manne du désert en place des oignons de l'Égypte. L'homme terrestre et animal n'entend rien à ce langage, si familier à l'homme spirituel et chrétien ; la terre, dont nous sommes formés, nous attire vers la terre. En vain l'âme, fière de son origine, qui vient d'en haut, résiste à la loi du corps ; en vain elle nous rappelle que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu : on dirait que c'est Dieu que nous voulons rendre semblable à nous, au lieu de travailler sans cesse à perfectionner en nous son image, en nous rendant de plus en plus semblable à lui.

CINQUIÈME MOYEN

Ne prendre jamais trop sur soi-même.

I. — On exige souvent trop de soi-même ; on s'efforce, on s'impose bien des devoirs arbitraires, et on les remplit avec une excessive rigidité. On en est quelquefois excédé : n'im-

porte, on veut achever sa tâche. De là l'accablement et la tristesse, l'humeur et le dépit. Vous avez souvent entendu dire de certaines dévotes qu'elles sont plus inquiètes que les gens du monde, et qu'après avoir longtemps prié Dieu à l'église, elles vont faire du train au logis. Est-ce qu'elles sont plus méchantes que les autres? Nullement. Suivez-les, vous les trouverez plus sages, plus réservées, plus équitables, plus sobres, plus retenues, plus appliquées à leurs devoirs que ne sont les femmes du monde; leur aigreur, à certains moments, et surtout lorsqu'elles reviennent des lieux saints, ou qu'elles sortent des tribunaux sacrés, ne vient que des scrupules qui les dévorent, ou de l'excès de leur application aux saints exercices, qui a trop tendu leurs nerfs et qui les a disposés à s'ébranler dès qu'on les touche. Si, au lieu d'être trois à quatre heures de suite à l'église, elles s'étaient contentées d'y rester une heure, elles en seraient sorties plus gaies et plus sociables.

II. — On veut être de toutes les confréries, pratiquer quantité de bonnes œuvres, suivre toutes les fêtes publiques ou particulières, et s'y porter avec beaucoup de ferveur; on s'efforce, et on est abattu; on aime le travail, on s'y livre avec excès: on détruit le corps et l'âme. On souffre quelque besoin ou quelque douleur, qu'on veut supporter sans se donner les secours ou les soulagements qui se présentent. Si c'était par une véritable inspiration de la grâce, à la bonne heure, Dieu nous conserverait la joie au milieu de la peine. Mais souvent la propre volonté est satisfaite, et la joie est perdue. Le prophète-roi conservait ses forces pour servir Dieu; et nous devrions, à son imitation, conserver toujours la liberté de notre âme, pour nous élever à Dieu, et la force de notre corps pour travailler à son service. Cette rigide exactitude est un piège que le démon vous tend pour vous dégoûter du service de Dieu en vous le rendant si pénible, ou pour ruiner votre santé. Quand elle sera ruinée, vous ne pourrez plus vaquer à vos exercices de piété; et votre ennemi, vous voyant accablé et sans armes, redoublera ses efforts, et vous risquerez tout. Ne vous tourmentez donc jamais vous-même dans vos pratiques libres, et évitez soigneusement le dégoût de l'ennui. Variez vos exercices et vos occupations, faites succéder la prière au travail, et la lecture à la prière. C'était la maxime des anciens solitaires, et c'était ce qui les mettait en état de rester toute leur vie dans de vastes déserts (1). Tout, hors le de-

(1) Nunc lege, nunc ora, nunc cum fervore labora.
Sic erit hora brevis, et labor ipse levis.

voir rigoureux, doit céder à la liberté intérieure, à la paix et à la joie.

III. — Chaque exercice de piété en particulier est louable, mais tous réunis nous accablent sans nous sanctifier. Tous les aliments sont bons, mais l'excès est nuisible. Le bon régime est d'en prendre toujours moins qu'on n'en pourrait digérer; et la bonne conduite en matière de pratique arbitraire est de s'en imposer toujours moins qu'on n'en pourrait remplir, ou du moins de les laisser sans scrupule dès qu'on s'en trouve fatigué. De cette manière on les fait sans dégoût, on les reprend sans répugnance, on les remplit beaucoup mieux, et un air de contentement nous accompagne partout. Là où est l'esprit de Dieu, là règnent la liberté et la joie (1); et là où est l'esclavage, là domine la tristesse. Surtout il faut s'abstenir des austérités excessives, qui, en détruisant la santé, nous font perdre la joie et le goût même des saints exercices. Si vous vous apercevez, dit saint Anselme (2), que l'austérité de votre vie intéresse votre santé, modérez-la; car il vaut mieux faire quelque chose avec la joie que donne la bonne santé, que d'être obligé de tout abandonner, ou de s'acquitter mal, quand le tempérament sera ruiné, de ce que vous faites toujours bien quand vous le faites avec joie.

SIXIÈME MOYEN

Se contenter de peu.

I. — Rien ne trouble tant l'homme et ne lui fait tant perdre la joie que le désir d'avoir ce qu'il n'a pas. Un cœur plein de désirs est toujours dévoré par la tristesse. Personne n'est, au contraire, si content que celui qui est toujours trop bien à son gré. Crésus est dans la plus grande opulence, et Tellus est réduit à la plus médiocre fortune: mais si Tellus est content, et que Crésus ne le soit pas, qui sera le plus heureux? Si le religieux austère, après un souper frugal, goûte un doux repos sur une couche dure, et que le mondain, après un repas splendide, ne puisse pas prendre le sommeil sur le coton et sur le duvet (3), qui se portera le mieux, et de quel côté sera la véritable joie?

II. — Tout parmi les hommes, leur état, leurs plaisirs,

(1) Ubi spiritus Domini, ibi libertas. II^e *Épît. aux Corinth.*, III, 17.

(2) Melius est enim ut, cum salute corporis, læto animo aliquid faciatis, quam per ægritudinem, ab his quæ cum lætitia bene facitis, deficiatis.

(3) Dulcis est somnus operanti, sive parum, sive multum comedat, saturitas autem divitis non sinit eum dormire. *Écolés.*, V, 11.

leurs talents, leur fortune, n'est que du plus au moins. Ou tous doivent être contents de leur partage et s'en estimer heureux, ou personne ne le sera. Si vous n'êtes pas content d'une fortune honnête, parce que vous en voyez de plus riches que vous, ceux-là ne le sont pas non plus, parce qu'il y en a de beaucoup plus opulents. En les passant tous l'un après l'autre, vous remonteriez comme par degrés jusqu'au faite de la fortune, et vous trouveriez encore là un malheureux, s'il avait des désirs. Si vous ne vous contentez pas du vrai nécessaire, vos désirs n'auront plus de bornes, et ils vous tourmenteront sans fin. Les vrais besoins sont les bornes que le Créateur leur a données; si vous les passez, vous ne voyez plus de terme.

III. — Le grand secret pour être toujours content et heureux dans quelque rang qu'on se trouve est de regarder au-dessous de soi, au lieu de porter ses vues plus haut, comme nous faisons toujours; ce qui fait que nous nous regardons tous comme misérables, et que nous le sommes en effet. Si nous nous comparions à ceux qui sont moins bien partagés, nous serions contents de notre sort, quoique inférieurs à beaucoup d'autres. Nous en trouvons un célèbre exemple dans la Vie des Pères. Un pauvre infortuné (c'est ainsi que l'appelleraient des hommes sans discernement, mais les gens sensés l'appelleront un sage heureux, quoique pauvre) était couché pendant la nuit au milieu de la rue, dans la ville d'Oxynque; tous ses biens, tous ses meubles consistaient en une natte, qui se trouvait assez longue pour qu'il pût se coucher sur une partie et se couvrir de l'autre. Dans cet état un homme aussi pauvre en raison et en vertu que celui-là l'était en biens temporels aurait murmuré contre tout le genre humain qui le laissait dans cette misère, et peut-être blasphémé contre la Providence, dont il se serait regardé comme délaissé. Celui-ci, au contraire, rend grâces à Dieu de l'avoir si bien partagé. « Seigneur, disait-il, je vous remercie de tous vos bienfaits, qui rendent mon sort beaucoup plus heureux que celui de bien d'autres. Plusieurs sont dévorés par des maladies aiguës qui ne leur laissent pas un moment de repos, et je jouis d'une santé parfaite; d'autres sont confinés dans des prisons obscures et infectes, chargés de fers, bannis de la société des hommes, et dans le plus dur des esclavages; au lieu que je suis libre, que je vais où je veux, que je change d'air et de lieu, et que je mendie mon pain sans que personne m'en empêche. Cette natte sur laquelle je me couche, et dont je puis encore me couvrir, est un nouveau présent de votre bonté :

combien ne s'en trouve-t-il pas qui n'en ont pas une semblable? » Soyez comme ce pauvre, sans passions et sans désirs, et vous serez heureux; la joie vous accompagnera jusque dans les déserts, sur le fumier et dans les prisons. Saint François, qui, par sa haute sagesse et son parfait dénuement, a fait l'admiration de tous les siècles qui l'ont suivi, nous fournit plusieurs exemples de cette philosophie chrétienne qui se trouve heureuse partout, et qui, comme l'Apôtre, croit posséder tout lorsqu'elle manque de tout (1). En voici un qui convient singulièrement à mon sujet. Dans un de ses voyages il veut prendre un peu de nourriture; il s'assied auprès d'une fontaine, tire un morceau de pain de sa poche, le place sur une pierre qui se trouvait à portée, et se met à bénir le Seigneur des effusions de sa providence sur lui. « Mon père, lui dit agréablement son compagnon, nous devons assurément remercier Dieu de ses bienfaits, quels qu'ils soient, et reconnaître sincèrement devant lui qu'ils surpassent nos mérites; mais pour ce moment je ne vois pas que nous soyons dans cette abondance dont vous vous réjouissez. — Quoi! mon cher frère, lui répond le saint, ne voyez-vous pas ce morceau de pain que Dieu nous donne; cette pierre qui se trouve là bien à propos, et qui est comme une table qu'il nous a dressée dans cette solitude; l'eau de cette fontaine dont nous pouvons boire à discrétion, ce gazon sur lequel nous sommes assis? » Alors le saint, pénétré des bienfaits de Dieu et enflammé de son amour, se met à le louer avec des transports extatiques. Depuis la création du monde Dieu nous a destiné et préparé un royaume; encore quelques jours, et nous allons en prendre possession; et nous nous attacherions aux bagatelles qui nous environnent (2)!

SEPTIÈME MOYEN

La confiance de Dieu.

I. — Ayez confiance en Dieu de toute l'étendue de votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre propre prudence. Pensez à lui dans toutes vos voies (3), et il dirigera lui-même vos pas. Voilà l'abrégé de toute la vie chrétienne.

(1) Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes. II^e Ep. aux Cor., VI, 10.

(2) Possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. S. Matth., XXIII, 34.

Dejectæ mentis est qui familiaris rei meminit cum vocatur ad regnum. S. Pierre Chrysologue.

(3) Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos. Prov., III, 5.

Ayez une pleine confiance en Dieu , et alors votre cœur se dilatera ; il laissera une libre entrée à ce Dieu qui ne désire rien autant que d'y entrer et d'en prendre une possession éternelle.

Dans quelque état que vous soyez, dans quelque disposition que vous vous trouviez, pensez à Dieu, et vous trouverez dans cette pensée la lumière de votre esprit, la consolation de votre cœur, et la force de votre âme.

Quoi que ce soit que vous voulez entreprendre, consultez Dieu, et il vous éclairera pour l'entreprise, et vous aidera pour l'exécution.

Quelque part que vous alliez, il conduira lui-même toutes vos démarches, si vous n'en faites aucune que par son mouvement.

Quelque revers qui vous arrive, pensez à lui, reconnaissez que tout vient de lui, ayez recours à lui, n'attendez du secours que de lui, quoique vous en demandiez aussi aux hommes, parce qu'il le veut, et vous recevrez de lui de l'assistance. Jamais vous ne tomberez d'aussi haut et aussi bas que Job ; si, comme ce patriarche, vous pensez à Dieu et vous le louez dans votre disgrâce, vous verrez comment, par sa miséricorde, il mettra fin à votre affliction et couronnera votre patience (1).

Si tout vous prospère dans ce monde, si vous y avez des biens en abondance, si vous jouissez de la plus grande faveur, n'y comptez pas trop, et ne vous appuyez pas sur ces roseaux fragiles, qui cassent sous votre main et qui vous la percent ; mais mettez toute votre confiance dans le Seigneur, qui vous fera user avec sobriété et avec mérite des biens qu'il vous a accordés avec profusion.

Si vous vous trouvez dans des perplexités qui vous présentent plusieurs partis à prendre, et qui ne vous permettent d'en prendre aucun, *pensez à Dieu*, vérité éternelle, lumière infinie ; et votre âme éclairée changera bientôt ses doutes en résolutions. Personnes scrupuleuses, si vous aviez une entière confiance en Dieu, vous ne vous *appuieriez pas sur votre propre prudence* (2) ; si vous ne vouliez pas vous conduire vous-mêmes, ou plutôt vous laisser emporter par votre imagination ; si vous vous adressiez à Dieu avec une *pleine confiance*, et si vous obéissiez à ses ministres avec une entière soumission, que vous jouiriez d'une

(1) Sufferentiam Job audistis, et finem Domini vidistis, quoniam misericors est Dominus et miserator. *Épît. de S. Jacques*, v, 11.

(2) Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. *Prov.*, III, 5.

paix solide et que vous vous épargneriez de peines ! Avez-vous péché et beaucoup péché ? Revenez à Dieu avec une *pleine confiance* ; il vous pardonnera , puisqu'il l'a promis, et cette confiance même l'y engagera puissamment.

Ames dévotes , vous cherchez un bon directeur : le voilà, c'est lui-même qui s'offre , et qui vous assure que si vous le *consultez dans toutes vos voies, il dirigera lui-même vos pas* (1). N'est-ce pas lui qui a dirigé les Madeleine sur la Sainte-Baume, les Marie Egyptienne dans leur vaste solitude, les Paul ermite dans leur cellule, tous les anachorètes dans leur désert ? Et que sommes-nous , nous ses ministres, que les interprètes de ses volontés et de ses desseins sur vous , par les lumières que nous devons surtout aller puiser en lui, et que vous pourriez bien y puiser vous-mêmes , si vous vous adressiez à lui avec une *pleine confiance* (2) ? Ah ! que son esprit qui réside en nous est un grand directeur, quand on veut bien le consulter et qu'on sait l'entendre ! Mais vous voulez absolument un directeur que vos yeux voient et que vos oreilles entendent : nous voulons bien vous l'accorder ; et il en faut, en effet, un dans la voie ordinaire et pour les principales circonstances de la vie ; mais un mot de sa part devrait vous suffire, et vous en demandez cent , et Dieu vous en dit intérieurement cent, dont peut-être vous n'écoutez pas un. Nous aimons trop à communiquer avec des hommes, et pas assez avec Dieu. Pour être sauvés, et même pour nous rendre saints, il n'y a que ces deux mots : *Faire dans chaque moment ce que Dieu veut, et le faire de la manière qu'il le veut*. Si vous le consultez en tout, il ne manquera pas de vous faire connaître ce qu'il veut et de quelle manière il le veut, et il vous donnera les secours nécessaires pour l'accomplir, si vous les lui demandez avec une pleine confiance.

II. — Ayons de grandes idées et de vifs sentiments de la bonté de Dieu ; remplissons-nous de confiance en lui, et il se manifestera à nous (3), et sa vue, qui n'est dans le monde que l'impression de sa présence, qui élève à lui notre esprit, nous donnera la joie. Nous devons singulièrement l'inspirer cette confiance et cette joie aux malades, l'abattement où ils se trouvent les rendant plus susceptibles

(1) In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos. *Prov.*, III, 6.

(2) Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. *Sag.*, I, 1.

(3) Quoniam invenitur ab his qui non tentant illum, apparet autem eis qui fidem habent in illum. *Ibid.*

des impressions de la crainte, qui causent la tristesse. La faiblesse du corps conduit à la timidité de l'âme, comme on le voit dans les enfants et dans les vieillards. Surtout il faut inspirer cette confiance aux mourants, et l'on ne saurait trop leur en inspirer, principalement si ce sont des gens qui aient grand sujet de craindre les jugements de Dieu. Le démon les pousse alors vers l'abîme du désespoir, et le penchant est rapide. Il faut craindre pendant la vie, et beaucoup espérer à la mort. Quand nous sommes pleins de santé et de force, il faut que la crainte retienne notre inconstance et abatte notre orgueil. Dans un mourant nous n'avons à craindre ni la présomption ni la rechute. Ses péchés vont finir avec sa vie, et la terreur des jugements de Dieu ne laisse pas lieu à la présomption. La tristesse est presque inséparable de leur situation, et la perte de l'espérance est souvent l'effet de cette tristesse (1).

III. — Notre Père céleste veut des enfants dociles et soumis, mais non timides et tristes. Il est de sa bonté et de sa gloire de faire des heureux, et non des esclaves et des misérables. C'est un bon père, qui nous traite comme il veut que les pères traitent leurs enfants, n'usant que sobrement des menaces, crainte qu'ils ne tombent dans la pusillanimité (2). S'il menace les pécheurs, ce n'est que pour les sauver par l'amour, après les avoir convertis par la crainte; dès qu'ils reviennent à lui et qu'ils ne sont plus terrestres et mercenaires, il ne leur parle plus de crainte et de châtiements, mais d'amour et de récompense (3).

CHAPITRE VII

Des maux que cause la tristesse.

I. — « Ayez pitié de votre âme, en vous rendant agréable à Dieu; réprimez tous vos mauvais désirs; réunissez tous les sentiments de votre cœur dans la sainteté de Dieu; et rejetez bien loin de vous la tristesse; car elle en a tué plusieurs, et elle n'est d'aucune utilité (4). » C'est le conseil du Sage, ou plutôt du Saint-Esprit. En faut-il davantage

(1) Felix qui non habuit animi sui tristitiam, et non excidit a spe sua. *Ecclesi.*, XLIV, 2.

(2) Ut non pusillo animo flant. *Epît. aux Coloss.*, III, 21.

(3) Regnum quidem, ut oculis cernatur, concedit; gehennam autem minime. Quoniam rudioribus atque ineptioribus illud necessarium fuisset. Sed cum illi probi essent ac perspicaces, satis fuit eos a melioribus confirmari. Hoc etiam multo magis ipsum decebat. S. *Jean Chrysostome*.

(4) Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine; congrega cor tuum in sanitatē ejus, et tristitiam longe repelle a te. Multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illa. *Ecclesi.*, XXX, 24, 25.

pour nous porter à y donner toutes nos attentions et à faire tout ce qui dépend de nous, et à demander le secours divin pour le mettre en pratique ?

II. — Le Seigneur ne veut pas ici user d'autorité, crainte sans doute que les préceptes et les menaces ne saisissent votre cœur et ne le ferment à la joie qu'il veut y introduire. Il prend la voie de la persuasion, afin que vous preniez de vous-même le parti qu'il souhaite et qui doit faire votre bonheur. Ayez pitié de votre âme, vous dit-il d'abord, c'est votre bonheur que je cherche. Rendez-vous agréable à Dieu, et réunissez en lui tous les sentiments de votre cœur. En vous éloignant de lui, ou en vous partageant entre lui et la créature, vous vous rendriez misérable, parce que vous n'auriez ni les plaisirs des sens, interdits par la vertu, ni ceux de l'esprit, réservés aux saintes âmes.

III. — Vous êtes-vous entièrement donné à Dieu, soyez content, puisque Dieu l'est, et que la joie soit votre partage. Votre ennemi, jaloux de votre bonheur, ne manquera pas de vous porter à la tristesse sous les plus spécieux prétextes, parce qu'il sait combien elle est utile à ses desseins; mais rejetez-la loin de vous comme un poison mortel. Combien n'en a-t-elle pas fait périr pour le temps et pour l'éternité (1) !

IV. — Oui, la tristesse fait périr pour le temps; elle ruine la santé, énerve l'homme le plus robuste (2), dessèche jusqu'à ses os, abrège ses jours et le fait vieillir avant le temps par les sombres réflexions qu'il roule sans cesse dans son esprit (3). Il ne faut qu'un chagrin pour faire périr en peu de jours celui qui possédait la santé la plus ferme. Il perd le sommeil; et la nuit, qui délasse les autres, fait son plus grand tourment, parce qu'elle le livre tout entier à son chagrin. Il ne prend que très-peu de nourriture, et le peu qu'il prend se convertit en corruption. Son esprit est émoussé, son imagination tendue de peintures lugubres; rien ne se présente à lui que d'affligeant, tout le choque, jusqu'aux choses les plus agréables qu'on lui dit pour le réjouir (4). Sa tristesse est comme une plaie universelle (5), qui affecte toutes les puissances de son âme et toutes les parties de son corps.

La joie, au contraire, semble nous rajeunir tous les jours,

(1) Multos enim occidit tristitia. *Eclés.*, xxx, 25.

(2) Spiritus tristis exsiccat ossa. *Prov.*, xvii, 22.

(3) Ante tempus senectam adducet cogitatus. *Eclés.*, xxx, 26.

(4) Acetum in nitro, qui cantat carmina cordi pessimo. *Prov.*, xxv, 20.

(5) Omnis plaga tristitia cordis est. *Eclés.*, xxv, 17.

en nous donnant la santé et la force, les agréments, la vivacité du premier âge (1). Elle nous console dans nos peines, nous soulage dans nos travaux, nous fait une aimable compagnie dans nos voyages, nous fournit des songes agréables dans le sommeil, adoucit nos maux, et répand comme un baume salubre sur tous les accidents de la vie. Mais c'est trop m'arrêter à prouver une vérité que la raison, la médecine et l'expérience nous démontrent tous les jours, et que Dieu même nous dit dans cent endroits des divines Ecritures.

V. — La tristesse nous fait périr pour l'éternité, et c'est là le comble de tous les malheurs, et la mort éternelle que le Saint-Esprit a eue sans doute en vue en nous avertissant que la tristesse en avait tué plusieurs. En effet, êtes-vous tenté : si la tristesse s'empare de votre cœur, votre âme perd ses forces, votre ennemi triomphe (2), et bientôt vous serez vaincu. Votre vertu passée vous aurait défendu, votre tristesse présente vous accable (3). Vos armes seraient la prière, la confiance en Dieu, la mortification, la fréquentation des sacrements; mais la prière vous dégoûte, la confiance en Dieu vous abandonne, la mortification vous devient impraticable, et la fréquentation des sacrements est pour vous alors un sujet de scrupule. Avez-vous péché : que l'espérance du pardon ranime bientôt votre joie affaiblie par la première impression du crime, et vous ramène à Dieu, qui dans cette joie vous fera trouver votre salut (4). N'est-ce pas la tristesse qui causa la mort et qui consumma la réprobation d'Antiochus ? Il était plein de santé, couvert de gloire, vainqueur des nations les plus belliqueuses, à la tête d'une puissante armée : quelques mauvais succès le plongent dans une langueur extrême, il se meurt de chagrin. Il rentre alors en lui-même, confesse ses injustices (5), reconnaît que c'est pour le punir que Dieu l'a frappé (6). Il lui demande pardon de ses crimes, promet de rétablir son culte, d'y fournir même de ses revenus, et de réparer tous les maux qu'il a faits à Jérusalem. Voilà, ce semble, de beaux sentiments de pénitence; mais parce que la tristesse tombe sur lui à grands flots (7), et une tristesse qui

(1) *Animus gaudens ætatem floridam facit. Prov., xvii, 22.*

(2) *Qui tribulant me exsultabunt si motus fuero. Ps. xii, 3.*

(3) *Nonnunquam quidquid gaudii, quidquid virtutis fovere videbatur, subito in pavore tentationis amittitur; et tristis animus solo mœrore possidetur. S. Grégoire.*

(4) *Redde mihi lætitiã salutaris tui. Ps. l, 14.*

(5) *Reminiscor malorum quæ feci. 1^{er} Liv. des Machab., vi, 16.*

(6) *Propterea invenerunt me mala ista. Ibid., 13.*

(7) *In quantam tribulationem deveni, et in quos fluctus tristitiæ ! Ibid., 11.*

n'avait que son orgueil et son ambition pour principe, il ne peut s'élever à Dieu par la confiance et par l'amour. Sa prière est rejetée (1), et sa pénitence se tourne en désespoir (2).

VI. — Mais ce vice n'est pas seulement funeste au corps et à l'âme, il est encore tout à fait déraisonnable, puisqu'il n'est bon à rien (3). L'avare a son argent; l'ambitieux, ses honneurs; le sensuel, ses plaisirs; le paresseux, son repos: mais une âme triste ne peut espérer de son état que la tristesse même. Lui arrive-t-il quelque revers, elle a beau s'affliger et se livrer à toute l'amertume de son chagrin, il ne remédiera pas au mal, et il sera lui-même son plus grand mal. Est-elle atteinte d'une maladie, la joie diminuerait ou adoucirait ses douleurs, la tristesse les aigrit (4).

VII. — Ame triste, votre état me touche, et tout homme raisonnable en sera touché. Il n'est rien que nous ne voulussions faire pour vous faire prendre le dessus sur cette humeur noire qui vous dévore et qui met même au hasard votre salut. Nous vous avons fait voir que la joie est bonne et louable, qu'elle est nécessaire à l'homme, conforme à la volonté de Dieu et à l'exemple des saints. Vous venez de voir que la tristesse, au contraire, est condamnée de Dieu, inutile à tout, nuisible à votre corps, puis nuisible à votre âme. Mais comme tout ce que nous avons dit jusqu'à présent est générique, et que peut-être vous ne croiriez pas devoir vous en faire l'application, ou que même vous le croiriez insuffisant, ayant des raisons sans nombre à nous opposer; pour vous le rendre plus personnel, plus intéressant, plus concluant, nous voulons bien entrer en conférence avec vous et examiner les raisons de votre tristesse; et nous espérons vous en faire voir le faible, au moyen de votre candeur à nous les proposer, et de votre naïveté à y répondre.

CHAPITRE VIII

Où l'on répond aux objections des âmes tristes.

PREMIÈRE OBJECTION

Vous nous parlez tant de joie et de plaisir, et Dieu, dans cent endroits des divines Écritures, nous exhorte à la tristesse, aux gémissements et aux pleurs.

(1) Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus. II^e Liv. des Machab. IX, 13.

(2) Desperans scripsit ad Judæos. *Ibid.*, 18.

(3) Non est utilitas in illa. *Ecolés.*, xxx, 25.

(4) Animi lætitia interdum corporis dolores mitigat. Quod si ad ægrotationem corporis accedat animi ægritudo, duplicatur infirmitas. S. Jérôme.

RÉPONSE

Oui ; mais aussi dans cent endroits il vous exhorte à la joie et vous avertit d'éviter la tristesse, ordinairement nuisible, souvent très-funeste et toujours très-inutile. Il faut donc accorder tout cela ; car Dieu ne peut être contraire à lui-même. Saint Paul vous en donne le moyen.

La tristesse qui est selon Dieu, dit cet Apôtre, produit pour le salut une pénitence stable ; mais la tristesse mondaine produit la mort (1). Voilà donc deux sortes de tristesses : l'une qui nous fait revenir à nous-mêmes, gémir de nos égarements, rentrer dans la voie du salut et y marcher constamment, et c'est celle qui est selon Dieu ; l'autre qui est tout humaine, qui nous abat, qui nous ôte la confiance en Dieu, la force pour le servir, le goût des saints exercices, et qui enfin détruit l'âme et le corps : et c'est la vôtre et la seule que je combatte.

DEUXIÈME OBJECTION

Le cardinal Bellarmin a fait un livre entier pour nous porter aux gémissements de la colombe, et vous ne parlez que de chants d'allégresse !

RÉPONSE

Fort bien, au gémissement de la colombe, et non au cri lugubre des oiseaux de nuit. Le gémissement de la colombe et de la tourterelle est doux et tranquille, mais point triste et alarmant. Ecoutez cette tourterelle dans une solitude champêtre, comme l'écoute l'épouse des cantiques, à qui elle annonce la fin du triste hiver et le retour d'un délicieux printemps (2). Son chant n'a rien que d'agréable, malgré sa monotonie ; il vous porte au recueillement, à la paix et à une joie intime. Gémissiez, à la bonne heure, comme cet innocent oiseau ; mais gémissiez sans effroi et languissez sans abattement : et c'est là le gémissement auquel le savant et pieux cardinal vous exhorte.

TROISIÈME OBJECTION

Ce monde est pour nous un lieu d'exil et une vallée de larmes, comment pourrions-nous nous y réjouir ? Assis le long des fleuves de Babylone, vrais Israélites, nous ne pou-

(1) Quæ secundum Deum tristitia est, penitentiam in salutem stabilem operatur ; sæculi autem tristitia mortem operatur. II^o Epist. ad Corinth., VII, 10.

(2) Jam hiems transiit, imber abiit et recessit, flores apparuerunt, vox turturis audita est in terra nostra. Cant., II, 11, 12.

vous que verser des torrents de pleurs (1). Eh! comment chanter les cantiques de Sion dans une terre étrangère?

RÉPONSE

C'est le langage des saints et l'expression sincère de leurs sentiments. Mais en vous, âme triste et mélancolique, ce n'est qu'un langage et un prétexte de votre humeur chagrine. Certes, avouons-le sincèrement, et rendons justice à notre divin maître : cet exil où il nous tient est bien doux et bien supportable. Voyez ces maisons superbes, ces jardins délicieux, ces terres fertiles, ces campagnes riantes, ces fleuves rapides qui coulent sans cesse et ne tarissent jamais; cette succession régulière des saisons, qui varie les temps et change presque chaque jour le spectacle de la nature; ce ciel orné de tant d'astres, dont les mouvements sont si différents les uns des autres, et les révolutions si uniformes, que depuis le commencement du monde il n'y a pas eu le moindre dérangement; ce nombre presque infini d'objets qui enchantent nos sens, qui suspendent notre âme, et qui fournissent une matière presque infinie à nos plus agréables réflexions; ces objets, dis-je, si admirables dans leur structure et dans leurs propriétés, que nous serions à toute heure hors de nous-mêmes, si nous étions un peu attentifs, ce sont autant de miracles du Créateur, que nous voyons à tout moment, qui nous environnent de toutes parts, et sur lesquels nous marchons sans cesse : plus grand miracle, nous-mêmes, puisque l'homme est un monde abrégé.

Si parmi tant de richesses et tant de beautés nous sommes dans un rude exil, et nous y sommes en effet, il faut que la dignité de nos âmes soit bien grande, que notre patrie soit bien belle, et que notre Dieu nous aime bien, en même temps qu'il nous exile dans ce monde si admirable. Jamais souverain a-t-il si bien orné ses lieux d'exil et si bien meublé ses prisons d'État? Il n'appartient qu'à un Dieu père, qui aime tendrement ses enfants, qu'il doit nécessairement éloigner de lui pour un temps, d'embellir si fort et de fournir de tant de commodités les lieux où il les exile.

Si c'est le désir de contempler sans voile, de louer sans distraction, d'aimer sans partage, de posséder sans fin un Dieu si puissant, si aimable, si bienfaisant; si c'est, dis-je, véritablement ce désir, et ce seul désir, qui vous fait gémir sur cette terre étrangère, loin de votre céleste patrie, loin

(1) *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus : quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? Ps. cxxxvi.*

surtout de votre Dieu, votre langueur et votre gémissement sont très-louables, et je n'ai plus rien à vous dire, la joie est tout entière dans votre cœur. Il n'est rien de si véhément, mais en même temps il n'est rien de si doux que ce désir de voir Dieu et de le posséder pour toute l'éternité. Saint Paul souhaitait ardemment de voir briser les liens qui le tenaient attaché à la terre, et de se réunir à Jésus-Christ dans le ciel (1); mais en même temps il surabondait de joie dans son exil et dans ses tribulations (2). L'Israélite gémissait dans l'esclavage de ce que son exil était prolongé (3); il priait Dieu de délivrer son âme de cette prison, afin qu'elle allât le louer dans son temple (4). Mais ce désir, joint à l'espérance, et à une grande espérance, dont il est toujours accompagné quand il est bien sincère et bien vif, faisait le sujet de sa joie, bien loin de le rendre triste.

QUATRIÈME OBJECTION

Il est bien affligeant d'être obligé de vivre avec les habitants de Cédar, avec ces hommes intéressés, légers, inconstants, sujets à l'humeur.

RÉPONSE

Eh ! nous sommes presque tout ce que vous venez de dire. Nous en convenons nous-mêmes, nous en gémissons devant Dieu, et nous nous proposons de nous corriger; et, malgré toutes nos résolutions, nous nous retrouvons toujours hommes. Si vous ne pouvez vivre avec nous, allez chercher les anges dans le ciel; car sur la terre vous ne trouverez que des hommes, et si vous vous livrez à la tristesse parce que vous êtes obligés de vivre avec des hommes, vous devenez vous-mêmes plus hommes. Il faut nous supporter mutuellement avec toutes nos faiblesses, nous donner du secours et nous appuyer réciproquement, comme les différentes parties d'une voûte dont chacune en particulier ne peut rien porter ni se soutenir; mais toutes réunies et s'appuyant les unes les autres sont d'une solidité que plusieurs siècles ne peuvent détruire, et d'une force qui supporte les plus grands poids.

Pour vivre content avec les hommes, il faut les aimer; et pour les aimer, il faut s'attacher à la substance et ne pas

(1) *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. Epît. aux Philip., 1, 23.*

(2) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. IIe Epît. aux Cor., VII, 4.*

(3) *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Ps. cxix, 5.*

(4) *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo : me expectant justi donec retribuas mihi. Ps. cxli, 8.*

faire attention aux accidents. La substance est la religion, la probité, la sincérité, la droiture. Si vous trouvez ces qualités, attachez-vous-y, et ne soyez pas trop difficile sur le reste. Souffrez la petite satire, l'humeur, l'inégalité, etc. Jésus-Christ est caché, et vous devez l'adorer sous ces faibles accidents : il y est réellement, puisqu'il y opère des fruits de vertu, et quelquefois les fruits les plus précieux sous les accidents les plus rebutants.

Encore il faut juger des hommes comme des livres, *in globo*. Quand l'ensemble est bon, pourquoi aller subtiliser sur des parties détachées ?

CINQUIÈME OBJECTION

Si les hommes se contentaient d'avoir des défauts, à la bonne heure ; mais ils ne peuvent souffrir qu'on soit meilleur qu'eux. Le mérite leur fait envie, la vertu les révolte, la contrariété de sentiments les offense et les blesse ; il faut, quoique la raison le défende, penser comme eux, ou du moins parler comme eux, si l'on veut avoir la paix. Si l'on se produit, on est incommode ; si l'on se renferme dans la retraite, on est farouche. Déplaît-on à quelqu'un qui soit de quelque conséquence dans le monde, on est abandonné de ses meilleurs amis. Ceux avec qui l'on vivait le plus familièrement craignent qu'on les soupçonne de nous avoir connus, et, du plus loin qu'ils peuvent nous apercevoir, ils nous fuient (1) ; ils nous mettent en oubli, et ils nous effacent dans leur cœur, comme si nous étions morts. Nous devenons à leur égard, selon l'expression du Saint-Esprit, comme un vase brisé qui n'est bon à rien. Le juste, qui l'avait éprouvé dans sa propre personne, en était si affligé, qu'il en séchait de douleur (2) : et vous voulez que dans les mêmes rencontres, au lieu de m'affliger comme lui, je me réjouisse !

RÉPONSE

Si les plus saints d'Israël n'ont pu éviter ces peines, devez-vous être surpris de vous y voir exposé ? S'ils les ont souffertes tranquillement, pourquoi en perdriez-vous la patience ? S'ils ont eu recours à Dieu (3) pour y trouver une

(1) *Super omnes inimicos meos factus sum opprobrium, et vicinis meis valde, et timor notis meis : qui videbant me foras, fugerunt a me.*

Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde : factus sum tanquam vas perditum. *Ps. xxx, 12, 13.*

(2) *Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus. Ps. xxx, 11.*

(3) *Dum convenirent simul adversum me, in te speravi, Domine ; dixi : Deus meus es tu ; in manibus tuis sortes meæ. Ps. xxx, 15, 16.*

ressource assurée et une solide consolation, pourquoi iriez-vous en chercher dans les hommes par vos plaintes et par vos murmures ? Si, au milieu de ces peines, ils ont enfin été comblés de délices spirituelles et ont surabondé de joie, jusqu'à en être étonnés eux-mêmes (1), parce qu'ils ont mis leur espérance dans le Seigneur, ne pouvez-vous pas espérer de trouver les mêmes biens dans la même source, si vous y avez recours ? Le moyen d'allier la plus grande joie avec les peines les plus sensibles, n'était pas une grâce réservée à ce peuple, et un secret pour tout autre qu'un descendant de Jacob : c'est, dit le même prophète, une faveur que Dieu fait à tous ceux qui le craignent et qui mettent en lui leur espérance. Il les cache dans le secret de sa face, afin qu'ils soient supérieurs aux troubles qu'ils pourraient recevoir de la part des hommes (2), et il les protège, afin qu'ils ne soient pas ébranlés par la contradiction des langues. Aimez donc le Seigneur, conclut-il, vous tous qui êtes ses saints (et tous les justes sont ici appelés ses saints), attendez son secours avec une entière confiance ; parce que le Seigneur recherchera la vérité et la justice de votre cause, et qu'il rendra aux superbes qui vous oppriment selon la grandeur de leur orgueil. Agissez cependant avec un grand courage, et que votre cœur s'affermisse, loin de se laisser abattre par la tristesse et par l'ennui (3).

SIXIÈME OBJECTION

Mais que d'affaires désagréables qui se succèdent presque sans relâche ! que d'embarras dont on ne sait comment se démêler !

RÉPONSE.

A cela il n'y a que deux mots à dire : ou ce sont des affaires présentes sur lesquelles il faut prendre son parti, ou ce sont des affaires passées et désagréables, mais sans remède. Si ce sont des affaires présentes, délicates et embarrassantes, certainement la tristesse ne vous sera d'aucun secours ; elle ne fournira ni des lumières à votre esprit pour vous tirer d'embarras, ni de la force à votre cœur pour prendre une

(1) *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te... perfecisti eis qui sperant in te. Ps. xxx, 20.*

(2) *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum : proteges eos a contradictione linguarum. Ps. xxx, 21.*

(3) *Diligite Dominum, omnes sancti ejus, quoniam veritatem requirit Dominus, et retribuet abundanter facientibus superbiam...*

Viriliter agite et confortetur cor vestrum, omnes qui speratis in Domino. Ps. xxx, 24, 25.

résolution courageuse ; elle vous ôtera , au contraire , la liberté de la raison , la vivacité de l'imagination , la sérénité de l'âme , qui vous seraient nécessaires dans ces conjonctures délicates . Si ce sont des coups portés et sans remède , vos réflexions sont tout à fait inutiles et déraisonnables , et votre tristesse ne rendra certainement pas votre sort plus heureux . Dix ans de chagrins ne remédieraient pas à un quart d'heure de peine ; mais , au contraire , ils en rappelleraient le souvenir , et d'une peine ancienne et passée ils feraient une peine toujours présente et toujours nouvelle ; vous perdez votre temps dans vos sombres réflexions , et vous avez déjà perdu une partie de votre jugement , puisque vous poursuivez le serpent qui s'enfuit dans les ténèbres , et la flèche qui s'envole après vous avoir blessé .

Dans ces deux cas , prenez conseil d'un ami judicieux , répandez votre cœur dans le sien ; vous n'y déposerez que votre peine , qu'il partagera avec vous , et toute l'amertume s'évaporerà dans cette transfusion ; mais souvenez-vous que le meilleur de tous les amis , c'est Dieu : vous n'en trouverez jamais d'aussi patient à vous écouter , d'aussi compatissant pour vous consoler , d'aussi puissant pour vous secourir ; mais n'attendez pas , pour recourir à lui , que tout le reste vous manque . Dieu veut être notre ressource et notre refuge ; mais il ne doit pas être notre pis-aller . Cette expression vous paraît un blasphème , elle vous fait horreur : plutôt au Ciel qu'elle fût aussi rare dans la conduite des hommes que dans leur bouche !

Si les peines ne sont pas fort considérables , votre chagrin est tout à fait ridicule . Ce n'est pas d'un homme sage de perdre pour un rien un aussi grand bien que la joie . Il n'est pas communément de beau jour qui n'ait quelques nuages ; ils ornent même le ciel , loin de l'obscurcir : ainsi les petites peines que nous éprouvons rendent les consolations qui leur succèdent bien plus sensibles . S'il se forme quelque orage , souvenez-vous qu'il passera bien vite , et que la sérénité reviendra bientôt .

Considérez la beauté de la patience , le bonheur de ceux qui la possèdent , la paix qu'elle porte dans le cœur , les consolations solides qu'elle prépare pour tous les événements et pour les circonstances les plus fâcheuses . Jamais de plaisir plus pur et qui donne une joie plus véritable (1) .

(1) *Vinum et musica lætificant cor, et super utroque dilectio sapientiæ. Ecclés., xl, 20.*

SEPTIÈME OBJECTION

Mais que d'accidents fâcheux ! que de maladies ! que de pertes ! que de renversements de fortune !

RÉPONSE

Ces malheurs sont-ils arrivés sans que Dieu en ait rien su ? Celui qui préside à tous les événements (1) n'a-t-il eu aucune part à ceux-ci ? A-t-il pu les prévoir de toute éternité ? Les a-t-il en effet prévus ? A-t-il pu les empêcher ? N'y a-t-il pas concouru ? A-t-il eu l'intention de vous faire du mal ? A-t-il perdu de vue en ce moment sa plus grande gloire, et votre plus grand bien, qu'il se propose dans tout le reste ? Serait-ce un plaisir pour lui que de vous voir malheureux ? Un seul de vos cheveux peut-il tomber de votre tête sans sa permission ? Quel est le plus grand sujet de joie que nous puissions avoir dans le monde ? n'est-ce pas le plus grand bien ? Quel est le plus grand bien ? n'est-ce pas l'accomplissement de la volonté de Dieu ? Ce qui vous afflige a-t-il pu arriver sans cette volonté ? Concluez donc maintenant, et considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or, la patience renferme la perfection (2).

HUITIÈME OBJECTION

Nous devons toujours vivre dans la crainte de Dieu, et cette crainte doit glacer le cœur, loin de le dilater.

RÉPONSE

Non, la véritable crainte de Dieu ne nous glace point le cœur, puisqu'au contraire il faut être dans la joie pour posséder cette crainte (3). Celle qui saisit, qui glace, qui trouble, est la crainte des esclaves, qui n'aiment point leur maître, qui ne le servent que par une dure nécessité, qui l'abandonneraient à toute heure s'ils voyaient jour à leur évasion, qui ne soupirent qu'après le moment qui mettra fin à leur esclavage. Ce n'est pas la crainte des chrétiens, qui sont appelés à la sainte liberté des enfants de Dieu (4); celle-ci

(1) Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sag.*, VIII, 1.

(2) Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis : scientes quod probatio vestræ fidei patientiam operatur. Patientia autem opus perfectum habet. *Épît. de S. Jacques*, I, 2, 3, 4.

(3) Lætetur cor meum, ut timeat nomen tuum. *Ps.* LXXXV, 11.

(4) Vos enim in libertatem vocati estis, fratres. *Épît. aux Galat.*, V, 13.

est accompagnée d'amour, a son principe dans l'amour, et l'amour produit nécessairement la joie. Notre cœur n'est jamais forcé d'aimer; il aime parce qu'il veut aimer; il ne se porte vers son objet que parce qu'il lui paraît aimable. Cette vue n'a rien que d'agréable; et en se portant vers cet objet, notre cœur ne fait que suivre son penchant. Joignez, comme vous le devez, l'espérance à la crainte, et vous trouverez dans la miséricorde divine un contre-poids à la terreur de ses jugements.

Quoiqu'on ne discerne pas toujours dans les âmes justes cet amour d'avec la crainte, il y est cependant; mais plus ou moins parfait, à mesure qu'elles sont plus ou moins parfaites elles-mêmes. Les saints craignent de déplaire à Dieu parce qu'ils regardent le bon plaisir de Dieu et l'accomplissement de sa volonté comme le plus grand de tous les biens, et le déplaisir de Dieu comme le plus grand de tous les maux. Cette crainte, qui vient de la parfaite charité, produit la joie parfaite, dilate le cœur, bannit la timidité et le scrupule, remplit de confiance et de courage.

Les justes ordinaires craignent de perdre Dieu; mais ils ne craignent de le perdre que parce qu'ils le regardent comme le plus grand de tous les biens. Le regardant comme le plus grand bien, ils lui donnent la préférence dans leur cœur: ils l'aiment donc par-dessus tout, quoique encore faiblement et avec quelque imperfection. La crainte de Dieu ne trouble donc pas la joie dans notre cœur; mais, au contraire, elle s'allie très-bien avec elle.

NEUVIÈME OBJECTION

Quelles tentations n'éprouvons-nous pas sur cette terre, où il y a une guerre continuelle (1) entre la chair et l'esprit, les hommes et les démons, les passions même qui se combattent entre elles dans notre cœur et qui le déchirent! Nous marchons sur le bord de l'abîme éternel; à toute heure nous pouvons nous y précipiter: le penchant est rapide, glissant et couvert de ténèbres; des ennemis sans nombre nous poussent vers l'abîme, et notre propre poids nous y entraîne (2). La joie nous siérait encore moins qu'à un infortuné qui, surpris de la nuit sur le sommet des plus hautes montagnes, marcherait dans l'épaisseur des ténèbres parmi des rochers escarpés et des précipices affreux.

(1) *Militia est vita hominis super terram. Job, VII, 1.*

Terra locus tentationis est. S. Ambroise.

(2) *Vix illorum tenebræ et lubricum, et Angelus Domini persequens eos. Ps. XXXIV, 6.*

RÉPONSE

Il fallait ajouter qui marcherait sans guide et sans espérance ; car celui qui marcherait parmi les précipices sous la conduite d'un conducteur dont il serait très-sûr, qui, non content de lui indiquer le meilleur chemin et de se tenir toujours tout près de lui, le conduirait encore par la main pour l'empêcher de faire un faux pas ; qui serait en état de le défendre contre tous ses ennemis, et qui le conduirait à la possession d'un empire ; celui-là sans doute se réjouirait : l'épaisseur des ténèbres, loin de l'effrayer, le consolerait, parce qu'elle l'empêcherait de voir toute l'horreur des abîmes ; la fidélité, l'expérience et la force invincible de son guide le feraient marcher aussi tranquillement parmi ces précipices que dans le chemin le plus battu ; et l'espérance du bonheur qui l'attendrait, appliquerait son esprit et réjouirait son cœur, surtout s'il était bien assuré de ne faire aucune chute qu'autant qu'il le voudrait bien. Telle est notre véritable position.

Nous marchons, à la vérité, parmi les précipices et au milieu de nos ennemis ; mais nous marchons sous la conduite de Dieu, qui, non content de nous montrer les sentiers les plus sûrs, nous tient encore par la main (1), pour nous mener à la possession d'un royaume éternel. Que craignons-nous ? Les démons ? Il les dissipe de son souffle comme une légère fumée (2). Ils fondent devant lui comme la cire devant le feu ; la victoire que Dieu remporte, et que nous remportons avec lui, doit nous combler de joie, loin que nos ennemis nous effraient ou que nos combats nous lassent (3). Craignons-nous nos passions ? C'est nous craindre nous-mêmes ; et, en effet, nous n'avons pas de plus dangereux ennemis ; mais la grâce les affaiblit ; elle les dompte ces passions, elle en arrête la violence, et, comme l'eau qui éteint le feu, elle tempère ou refroidit entièrement leurs ardeurs. Il est inouï qu'une piété sincèrement humble, exacte au service de Dieu, attentive sur soi-même, soit ou renversée par le choc de ses ennemis, ou entraînée par le torrent de ses passions. Saint Antoine encore jeune, seul dans un désert, éprouve les plus rudes attaques, il en sort toujours victorieux ; loin de craindre les légions entières des

(1) Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me. *Ps. LXXII, 24.*

(2) Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus.

Sicut deficit fumus, deficiant : sicut fluit cera a facie ignis. *Ps. LXVII, 2, 3.*

(3) Et justi epulentur et exsultent in conspectu Dei, et delectentur in lætitia. *Ps. LXVII, 4.*

démons, il insulte à leur faiblesse (1). Le démon est un géant pour ceux qui le craignent, et un pygmée pour ceux qui le méprisent. Si nous le craignons jusqu'à en perdre la joie, c'est que nous sommes lâches. Jamais la véritable joie ne sera que pour les âmes courageuses. Le soldat qui marche à l'ennemi d'un pas incertain et tremblant est à demi vaincu : son maintien présage sa défaite ; mais celui qui se réjouit d'en venir avec lui aux mains porte avec sa joie le presentiment de sa victoire. Si vous fuyez devant le démon, il vous poursuit. Montrez-vous ferme et résolu, vous le mettez en déroute.

DIXIÈME OBJECTION

Dieu n'est pas connu dans le monde, il y est offensé mille et mille fois à toute heure. Si nous avons quelque amour pour lui, si nous prenons quelque intérêt à sa gloire, ne devons-nous pas être sans cesse pénétrés de la plus vive douleur ? Se réjouir tandis qu'il est si cruellement outragé, ne serait-ce pas insulter à sa majesté par notre indifférence ? Si nous aimons Dieu, nous aimons aussi notre prochain ; car ces deux amours sont inséparables ; et ce prochain que nous aimons s'égaré et se perd. Les âmes, comme il fut révélé à un grand saint, tombent à toute heure en enfer comme des flocons de neige tombent en hiver sur la terre. Celles qui échappent à ce dernier malheur tombent presque toutes au sortir de cette vie dans les flammes du purgatoire, où elles souffrent des tourments inconcevables, quelques-unes pendant plusieurs années, et des siècles entiers ; ce sont nos pères, nos mères, nos proches et nos amis. A peine des sauvages nés dans les forêts et élevés parmi les bêtes féroces pourraient oublier, à la vue de leurs tourments, les personnes qui les touchent de plus près, et se livrer sans pudeur à une joie barbare ; mais des âmes chrétiennes, remplies de religion et d'humanité, seraient-elles capables d'une insensibilité si monstrueuse ?

RÉPONSE

Ces sentiments sont très-légitimes : et plutôt à Dieu qu'ils fussent communs parmi les chrétiens ! mais ce n'est pas de quoi ils s'affligent. Non-seulement ils savent que Dieu est offensé mortellement à toute heure, mais même souvent ils

(1) *Dæmones ita contempsit, ut illis exprobraret imbecillitatem. Quidquid molestiarum exteriori homini forinsecus intulisset ille princeps qui missus est foras, interiori gaudio fleret leve. S. Augustin.*

le voient de leurs propres yeux, sans que leur cœur en soit ému. Leurs frères s'égarèrent visiblement et courent dans la voie de la perdition ; ils y sont insensibles, et ils en parlent froidement. Font-ils eux-mêmes quelque perte, leur manque-t-on en quelque chose, même assez légèrement, ils se livrent au chagrin, aux dépités, aux murmures. Arrive-t-il quelque peine à leurs amis, ils la partagent avec eux ; du moins en font-ils de grandes démonstrations, eux qui sont si peu touchés des offenses de Dieu et de la perte des âmes.

Nous n'avons donc garde de blâmer votre sensibilité sur ces deux objets ; nous souhaiterions qu'elle fût encore plus vive, et en vous et en nous, quand nous en devrions mourir comme quelques saints en sont morts ; mais cette peine ne porte nullement la tristesse dans l'âme. Rien, au contraire, n'est plus doux que cette plaie du cœur. Vous passeriez les jours et les nuits à pleurer et à gémir, que vous posséderiez au fond de l'âme une paix profonde, et que vous ne changeriez pas votre état pour toutes les joies du siècle. Ce n'est donc pas là la tristesse que nous combattons. Celle-ci abat l'âme, fait perdre la confiance en Dieu, le goût de la prière et des autres saints exercices, fait chercher les amusements du dehors pour se distraire de ce qu'on souffre au dedans ; l'autre, au contraire, si vous voulez absolument donner le nom de tristesse à cette peine toute chrétienne, porte à la prière et à la ferveur dans le service de Dieu, répand dans l'âme une onction toute divine, et lui fait chercher la solitude et l'entretien avec Dieu, en qui seul elle trouve sa consolation.

Vous auriez pu ajouter plusieurs autres sujets de peine à ceux que vous venez de nous objecter, et en particulier les souffrances de Jésus-Christ, qui doivent être toujours présentes à un chrétien, et qui ne peuvent que faire dans son âme une plaie profonde ; mais nous vous aurions fait voir une sainte Thérèse, toujours ennemie de la tristesse, lors même qu'un ange perce son cœur d'un trait enflammé pour le faire participer aux souffrances de Jésus-Christ et l'embraser de son amour ; un saint François d'Assise qui fait éclater sa joie et ses transports les plus ardents par des cantiques pleins de feu, après qu'un séraphin lui a percé les pieds, les mains et le côté, pour en faire une image vivante de Jésus-Christ crucifié ; un saint Charles Borromée, qui, loin de trouver une source de tristesse dans la méditation des souffrances du Sauveur, y trouve une agréable occupation dans la solitude, un soulagement dans ses travaux, et

un adoucissement dans les rigueurs de sa pénitence (1). Ainsi tous les saints ont médité sans tristesse, imité sans abattement, prêché sans relâche Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ; et ils y ont trouvé une lumière qui réjouissait leur esprit, et une onction qui adoucissait toutes leurs peines.

ONZIÈME OBJECTION

Les saints sont admirables en tout, et ils sont au-dessus de la voie commune ; ce serait en nous une témérité que de vouloir nous comparer à eux et de nous croire capables de suivre leurs traces. Ils couraient dans la voie de la perfection, et à peine pouvons-nous faire quelques pas dans celle des commandements. Ils ont trouvé la force dans la faiblesse et l'abondance dans la pauvreté. Il n'est pas surprenant qu'ils aient trouvé aussi la joie parmi les plus grands sujets de tristesse. Ils étaient ornés de toutes les vertus, et nous sommes chargés de crimes ; leur conscience leur rendait un témoignage si consolant, et la nôtre nous en rend un si opposé, qu'il nous convient autant d'être accablés de tristesse qu'à eux d'être comblés de joie.

RÉPONSE

I. — Les saints sont admirables, il est vrai, mais ils ne sont pas inimitables. Nous sommes appelés comme eux à la sainteté, et ce n'est que notre négligence qui nous en prive. On n'écrit leurs vies, on ne publie leurs actions, on ne prononce leurs éloges que pour nous exciter à les imiter. Il est en eux des choses qui sont réservées pour les plus grandes âmes : leurs extases, leurs miracles, leurs ravissements ; mais leurs vertus morales, leur humilité, leur patience, leur douceur, leur détachement, la tranquillité de leur âme, la joie de leur cœur sont des biens communs et des sources publiques où nous pouvons tous puiser ; et les grâces mêmes rares et extraordinaires ne leur sont singulièrement propres que parce que nous nous en rendons indignes. Si, au lieu de nous contenter de les admirer et de dire froidement qu'elles ne sont propres qu'à des saints, nous faisons ce qui dépendrait de nous et ce que les saints ont fait pour les mériter, elles ne seraient pas aussi rares.

II. — Les saints, dites-vous, sont admirables en tout. Vous ignorez donc l'histoire de leur vie, les gémissements de leur cœur, les combats qu'ils ont eu à soutenir contre

(1) *In solitudine Varilli montis secessit; ibique voluntaria castigatione asperam, sed Christi dolorum meditationibus suavem vitam ducens, etc.*

les ennemis de leur salut, leurs faiblesses et leurs chutes. Ils n'ont pas été d'une autre nature que la nôtre ; ils ont ressenti les atteintes des mêmes passions ; mais ils les ont domptées (1) ; et si quelquefois ils y ont succombé, ils se sont d'abord relevés avec une résolution toute nouvelle de reprendre le combat et de remporter la victoire. Les égarements de leur jeunesse, les faiblesses de l'âge mûr et les chutes même de leur vieillesse ne les ont pas déconcertés, parce qu'ils savaient que l'homme est la faiblesse même ; que, tout faible qu'il est, il est plein de présomption ; qu'il a par conséquent besoin d'être humilié, et que Dieu pardonne tout, dès qu'on s'en repent. Et vous, parce que vous avez péché, et que votre conscience vous rend un témoignage peu favorable, vous vous livrez à l'accablement et à la tristesse, comme si elle devait être la ressource de vos misères ou le soutien de votre fragilité.

III. — Mais si Dieu veut pardonner aux plus grands pécheurs, mais s'il l'a promis, mais s'il l'a fait en faveur de tous ceux qui se sont repentis très-sincèrement de leurs crimes, pouvez-vous vous refuser à la consolation et à la joie que doit vous donner une si favorable promesse ?

IV. — Dieu veut nous pardonner nos péchés, parce qu'il est infiniment bon et infiniment miséricordieux. Père tendre et compatissant (2), il regarde nos fautes de pure fragilité comme des infirmités qui le touchent, plutôt que comme des offenses qui l'outragent ; parce qu'il connaît ce que nous sommes et de quelle matière nous avons été formés ; il fait attention que nous ne sommes qu'une poussière légère que le moindre vent emporte, et une herbe tendre que le moindre choc renverse (3).

V. — Dieu veut encore nous pardonner les plus grands crimes, parce qu'il est infiniment grand et qu'il est de son infinie grandeur de faire de grandes choses. Vous êtes grands pécheurs : c'est ce qu'il faut à sa grande puissance, comme l'Eglise le reconnaît et veut bien vous le faire reconnaître en vous faisant dire avec elle cette oraison : *O Dieu, qui manifestez surtout votre grandeur en pardonnant et en faisant miséricorde* (4). Et quelle gloire y aurait-il pour lui à

(1) *Cognoscamus illos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantioris : nec vitia nesciisse, sed emendasse. S. Ambroise.*

(2) *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se, quoniam ipse cognovit figmentum nostrum. Ps. cii, 14.*

(3) *Recordatus est quoniam pulvis sumus. Homo, sicut fenum dies ejus : tanquam flos agri sic efflorescit. Ps. cii.*

(4) *Deus, qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas, etc.*

pardonnez des fautes légères ou à écraser un ver de terre, et à appesantir son bras sur une feuille que le vent emporte (1)? Mais de pardonner à ce ver de terre qui s'est insolemment élevé contre ses lois et contre sa puissance, c'est en quoi il paraît grand et ce qui est digne de lui. Il vous attend à la pénitence, afin de se glorifier en vous pardonnant, dit un prophète (2); ainsi son infinie grandeur que vous avez outragée ne doit pas vous effrayer, si vous voulez sincèrement vous convertir, puisqu'elle est le principe et la mesure de sa miséricorde. Il vous pardonnera tout, si vous vous repentez sincèrement de tout. Il ne lui en coûte pas plus de pardonner beaucoup de crimes que d'en pardonner un seul. Il en peut pardonner infiniment plus que vous n'en pouvez commettre. Dix mille talents sont devant lui comme une obole; il remet cette dette immense au serviteur infidèle, dès qu'il l'en prie (3).

VI. — Priez donc ce Dieu de bonté, et priez-le avec une pleine confiance, de vous pardonner tous vos péchés; priez-le encore de vous en remettre toutes les peines, d'en effacer dans votre âme toutes les taches, d'en détruire toutes les traces, et de vous changer en une nouvelle créature (4). Il peut faire tout cela en moins de temps que vous n'en mettez à le lui demander, et en moins que je n'en mets à l'écrire. Il faut demander beaucoup à un être aussi grand, aussi riche, aussi bon. On ne demande pas peu de chose à un prince puissant et généreux; ce serait lui déplaire et le déshonorer que de lui demander des choses de très-peu de conséquence.

VII. — Dieu a promis de pardonner, et de pardonner les plus grands crimes et les plus multipliés. « Oui, dit-il par son prophète, quand vos péchés auraient rendu votre âme aussi rouge que l'écarlate, je la rendrai aussi blanche que la neige (5). Vous êtes tous plongés dans le crime, et je ne vous vois qu'avec horreur. Je ne puis que je ne détourne mes yeux de dessus vous, et que je ne ferme mes oreilles à vos prières; mais convertissez-vous, changez de pensées, de désirs et de conduite; ne faites plus le mal, mais pratiquez le bien, et alors présentez-vous devant moi avec confiance; et si je ne vous exauce pas, élevez-vous contre moi, comme

(1) *Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam? Job, XIII, 25.*

(2) *Expectat Dominus ut misereatur vestri, et ideo exaltabitur parcens vobis. Is., X, 18.*

(3) *Debebat illi decem millia talenta.. omne debitum dimisi tibi, quia rogasti me. S. Matth., XVIII, 24.*

(4) *In novam transferat creaturam.*

(5) *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur. Is., XVIII.*

étant infidèle à ma promesse (1). » Nous pouvons donc, avec le juste israélite, dire à Dieu de se souvenir de ses promesses, et de nous tenir la parole qu'il nous a donnée de nous pardonner nos péchés, parole qui soutient notre espérance dans le souvenir de nos crimes, et sans laquelle nous tomberions dans le désespoir (2).

VIII. — Non-seulement Dieu a promis de nous pardonner nos péchés, mais il l'a juré, et l'a juré par ce qu'il y a de plus grand et de plus sacré, sa vie et son existence. Écoutez-le lui-même s'expliquer là-dessus de la manière la plus forte et la moins équivoque. « Nous sommes, dites-vous, accablés du poids de nos iniquités; nous séchons de frayeur dans l'attente des maux qu'elles doivent attirer sur nous. Comment pourrions-nous espérer encore de vivre? Et moi je vous dis que, comme je suis le Dieu vivant, je ne veux nullement la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Convertissez-vous donc, convertissez-vous; quittez vos voies toutes corrompues. Pourquoi mourriez-vous dans la maison d'Israël? Est-ce que je veux que vous périessiez? Ne veux-je pas plutôt votre conversion et votre salut? Non-seulement je veux vous pardonner vos péchés, mais je veux en empêcher tous les mauvais effets; et l'impiété même ne nuira pas à l'impie, en quelque temps et en quelque jour qu'il se convertisse et qu'il revienne à moi (3). » Vous qui en croyez un honnête homme sur sa parole, hésiteriez-vous à espérer aux promesses de Dieu confirmées par son serment?

IX. — Remarquez que Dieu ne dit pas seulement qu'il pardonnera à un pécheur ordinaire, à celui qui aura été emporté par des passions communes; mais à l'impie, c'est-à-dire à un homme sans foi, sans loi, sans religion; à celui qui s'est insolemment élevé contre Dieu et contre son Christ (4); qui a blasphémé sans cesse, et qui a outragé le Ciel et scandalisé toute la terre par l'impiété et l'horreur de ses discours (5); qui, comme un Manassès, aura détruit le

(1) Cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis, et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam: manus enim vestræ sanguine plenæ sunt.

Lavamini, mundi estote; auferite malum cogitationum vestrarum ab oculis meis; quiescite agere perverse, discite bene facere: quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam, et venite, et arguite me, dicit Dominus. *Is.*, 1, 16, 17, 18.

(2) Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti. *Ps.* cxviii, 49.

(3) *Ezech.*, xxxiii, 10.

(4) Adversus Dominum et adversus Christum ejus. *Ps.* ii, 2.

(5) Posuerunt in cælum os suum, et lingua eorum transivit in terra. *Ps.* lxxii, 9.

culte de Dieu, renversé ses autels, élevé des idoles à leur place; c'est à ce monstre, dont l'idée nous fait horreur, que Dieu promet de pardonner, non après une longue suite d'années de conversion passées dans une pénitence laborieuse, mais au premier jour qu'il se convertira, fût-ce le dernier de sa vie, si son retour à Dieu est bien sincère (1). Et vous, âmes timides et de peu de foi, vous doutez encore que Dieu vous pardonne vos anciens égarements, quoique depuis longtemps vous les pleuriez ou que du moins vous les détestiez!

X. — Mais comment savez-vous ce que c'est que le péché mortel, qu'il vous sépare de Dieu, qu'il vous révolte contre Dieu, qu'il mérite l'enfer, et que l'enfer ne finit pas? C'est, dites-vous d'abord, que la foi vous l'enseigne, et que cette foi est la lumière de votre âme, dirigée par la parole de Dieu (2). Mais la même parole de Dieu et la même foi ne vous disent-elles pas aussi que Dieu pardonne à tout pécheur sincèrement converti? Pourquoi donc tant d'incertitude sur l'un, tandis que vous croyez l'autre avec tant d'assurance? N'est-ce pas ouvertement la manœuvre du démon, qui veut vous ôter par là la sainte joie, la paix intérieure, la vive reconnaissance et le tendre amour de Dieu?

XI. — Oui, si cet homme malheureusement célèbre et trop célèbre, qui est le scandale de son siècle, et qui le sera des siècles à venir par la licence de ses discours et par l'impiété de ses livres répandus dans le public, et portés au loin par les sectateurs de son irrégion; cet homme qui a tourné contre le Ciel les talents dont le Ciel l'avait favorisé, qui a fait blasphémer tant de bouches, qui a fait et qui fera encore tant de libertins en matière de religion; cet homme qui depuis si longtemps a fait gémir l'Eglise, tous les gens de bien et les libertins même qui n'ont pas entièrement étouffé en eux le cri de la raison et les sentiments de la décence; si cet homme, dis-je, était revenu sincèrement à Dieu, il lui aurait pardonné à l'heure même tous ses crimes et toutes ses impiétés (3). S'il se fût adressé à nous, ministres du Très-Haut, nous l'aurions reçu à bras ouverts; et tout aussitôt qu'il nous aurait exprimé les sentiments d'un cœur véritablement contrit et humilié par le désaveu solennel de ses impiétés, et par la réparation authentique de ses scandales, nous lui aurions dit comme Jésus-Christ à

(1) In quacumque die conversus fuerit ab impietate sua. *Ezéch.*, XXXIII, 12.

(2) Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis. *Ps.* CXVIII, 105.

(3) Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. *Ps.* I, 149.

la femme pécheresse de l'Évangile : « Ayez confiance , vos péchés vous seront remis. »

XII. — Si vous aviez longtemps persévéré dans la justice et dans la pratique de toutes les vertus , et que vous vinssiez malheureusement à tomber dans un péché mortel , ne vous croiriez-vous pas séparé de Dieu , ennemi de Dieu et digne des peines éternelles ? Pour quoi donc , quand vous êtes converti , même après de longs désordres , ne vous croyez-vous pas rentré dans le chemin du ciel et réconcilié avec Dieu ? Car il n'y a pas en cela moins de sujet d'espérer que de craindre. De même , dit Dieu , en quelque jour que le juste pèche , sa justice passée ne le délivrera point : aussi , en quelque jour que l'impie se convertisse , son impiété passée ne lui nuira point (1).

XIII. — Si vous aviez vécu sous la loi de Moïse , qui était une loi de rigueur , vous auriez dû espérer , avec tous les autres vrais pénitents , la rémission de vos péchés , promise au changement du cœur et des mœurs ; mais vous n'auriez eu , pour vous rassurer , que la foi dans le Messie et le témoignage de votre conscience , témoignage souvent trompeur et suspect. Aujourd'hui ce n'est pas seulement votre conscience , c'est votre foi aux oracles de Jésus-Christ , c'est la vertu de son sacrement , c'est la décision de celui qui est établi juge de vos dispositions , c'est le baiser de paix que vous avez reçu à la sainte table , qui se réunissent pour vous dire : « Allez en paix. » Pourquoi donc , homme de peu de foi , craignez-vous encore que votre conversion ne soit pas sincère , que votre contrition soit trop imparfaite et votre confession très-insuffisante ? refrain ordinaire des personnes timides et peu généreuses , qui , comme vous , savent plus trembler qu'espérer , et plus craindre Dieu que l'aimer , parce qu'elles ne le connaissent pas et parce qu'elles s'aiment trop elles-mêmes. Mais qu'attendez-vous donc pour vous livrer aux sentiments de la douce confiance qui réjouit le cœur , qui remplit de force et qui plaît tant à Dieu ? N'avez-vous pas changé vos mœurs , confessé vos péchés , réformé toute votre conduite ? Dieu en exige-t-il davantage ? N'est-ce pas la marque la moins équivoque de la conversion sincère de votre cœur , à laquelle le salut de votre âme est essentiellement attaché ? Attendez-vous que Dieu vous envoie un ange pour vous assurer que vos péchés vous sont remis ? Mais un ange serait-il plus autorisé qu'un

(1) *Justitia justi non liberabit eum in quacumque die peccaverit, et impietas impi non nocebit ei in quacumque die conversus fuerit. Ezéch., xxxiii, 12.*

confesseur? Une révélation serait-elle plus sûre que l'enseignement catholique? Vous-même oseriez-vous croire à ce que vous auriez vu et entendu avant l'examen et la décision d'un directeur éclairé, à qui il appartient de faire le discernement des esprits et de prononcer en matière de visions et de révélations particulières, si elles viennent de Dieu ou du père du mensonge? Au surplus, que pourrait vous révéler un ange? Que la conversion des mœurs est la preuve la moins suspecte d'une véritable conversion du cœur! Eh! c'est précisément ce que je ne cesse de vous répéter. Vous dirait-il, au contraire, que le cœur peut être réformé sans que la conduite soit changée? Dans cette supposition, qui est impossible, il faudrait avec saint Paul lui dire anathème (1).

XIV. — Non-seulement vous vous êtes corrigé de vos mauvaises habitudes, mais encore vous avez résisté aux révoltes les plus opiniâtres de vos passions, aux combats les plus violents que l'enfer vous ait livrés pour vous replonger dans le crime. Attribuez-vous ces victoires à votre propre vertu? N'est-ce pas l'effet d'une grâce bien forte, d'une assistance particulière de Dieu, et une preuve sensible de sa présence, de votre réconciliation avec lui?

XV. — Mais il y a plus : c'est que non-seulement vous évitez le crime, mais vous voulez encore pratiquer les bonnes œuvres; et vous sentez un mouvement qui vous presse d'avancer dans la vertu. Ne sont-ce pas les marques d'une nouvelle vie? Un mort a-t-il ces sentiments et ces mouvements? N'est-ce pas une preuve que l'esprit de Dieu habite en vous? Ce feu dont vous vous sentez animé n'est-il pas allumé par son souffle?

XVI. — Vous avez donc des preuves sensibles de la sincérité de votre contrition et de la conversion de votre cœur, et vous ne devez pas attendre une plus grande certitude dans une chose sur laquelle Dieu répand toujours d'utiles ténèbres. Mais vous revenez toujours à vos confessions; et après en avoir fait plusieurs générales, lorsqu'une devait vous suffire, vous craignez encore de ne vous être pas assez expliqué, et vous voulez y revenir. Ne finirez-vous jamais? Préférez-vous toujours vos idées inquiétantes et sans fondements aux avis salutaires et aux décisions solides de vos confesseurs? Attendez-vous, pour goûter la paix et la joie, que votre imagination ne vous dise plus rien? Ah! croyez-moi, dans la disposition où vous êtes de prendre l'alarme

(1) *Épît. aux Galat., I, 8.*

sur tout, son silence vous effraierait encore davantage ; vous l'imputeriez à votre endurcissement.

XVII. — On a tant dit et écrit pour tranquilliser les personnes peinées au sujet de leurs confessions ; voyez entre autres ouvrages : *Traité de la paix intérieure*, 1^{re} partie, chap. VII ; on y établit des principes si lumineux, et on en déduit des conclusions si incontestables, qu'il nous paraît inutile d'employer encore la voie du raisonnement pour calmer l'esprit de ces personnes timides. Ces livres sont entre leurs mains, qu'elles les lisent. Nous essaierons donc ici de la preuve de ce fait, que nous avons souvent employée avec quelque succès dans la conduite des âmes.

La vie de sainte Marie Egyptienne nous fournit une de ces preuves bien fortes : l'histoire en est longue, nous n'en rapporterons que ce qui vient à notre sujet. Cette fille, emportée par la légèreté de la jeunesse et par la violence des passions les plus effrénées, s'échappe de la maison de son père, et s'en va à Alexandrie, où elle s'abandonne pendant plusieurs années. Sans religion comme sans pudeur, elle se met à la suite d'une foule nombreuse de monde de toute espèce et de tout sexe, et arrive avec eux à Jérusalem à l'occasion de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, moins pour adorer Celui qui est mort sur ce bois sacré, sur lequel il a opéré le salut du monde, et qu'on montrait au peuple en ce saint jour, que pour le rendre en quelque sorte le témoin de ses désordres. Mais, ô dessein incompréhensible de la miséricorde de Dieu ! le jour qu'elle se présente à la porte de l'église, voilà qu'une main invisible l'arrête : la foule des fidèles entre sans résistance, elle seule ne peut avancer. En vain elle essaie de se roidir ; plus elle s'efforce, plus elle se sent repoussée. Elle implore l'assistance de ceux qui l'entourent ; mais ces bras de chair ne peuvent rien pour la secourir. Enfin elle lève les yeux au ciel ; rentrant en elle-même, elle comprend que ce sont ses péchés qui ont élevé entre elle et Dieu cette invincible barrière ; elle les déteste dans l'amertume de son âme ; elle se met sous la protection de la Mère de Dieu, refuge des pécheurs ; elle répand devant son fils adorable les larmes d'une sincère pénitence, et aussitôt plus de résistance, plus d'obstacles : elle entre, elle adore la vraie croix, elle confesse ses péchés ; elle en reçoit l'absolution, elle est admise à la communion de la divine Eucharistie ; et sans se tourmenter désormais pour savoir si elle a assez examiné sa conscience, si elle s'est suffisamment expliquée, si elle a senti dans son cœur le trait de la contrition, si on ne l'a pas trop prompte-

ment remise en grâce, elle goûte jusqu'à la mort les consolations et les joies d'une parfaite réconciliation avec Dieu.

Nous voyons dans la *Vie des Saints* grand nombre d'exemples semblables, qu'il est inutile de rapporter ici.

XVIII. — Je n'en voulais point citer d'autre; mais il s'en offre à moi un qui m'a singulièrement frappé, et que je ne crois pas devoir omettre, tant il est propre à désabuser les personnes scrupuleuses de la crainte excessive au sujet de leur confession tant de fois réitérée.

Saint François de Sales avait dans son diocèse un prêtre déréglé et scandaleux. Il va lui parler avec sa douceur ordinaire, et lui représente l'horreur de ses dérèglements d'une manière si pathétique, qu'il le touche et le convertit. Cet homme, pénétré de douleur, se jette aux pieds de son évêque, et le prie de recevoir sa confession. Le prélat, bien satisfait, l'embrasse, l'écoute et l'absout. Ce n'est pas tout, dans le même moment il prie le prêtre de l'entendre à son tour en confession. « Mais comment, Monseigneur, lui dit le pénitent, pourrez-vous avoir encore quelque confiance en ce mauvais prêtre, dont vous venez d'entendre toutes les turpitudes? — Tout cela est effacé par la pénitence, répond le saint, et je ne puis même y penser après que Dieu l'a oublié. »

XIX. — Que voulez-vous davantage, et qu'attendez-vous encore de moi? Mais moi, j'attends de vous, et j'ai droit d'attendre que, dès ce moment, vous vous livriez à la reconnaissance envers Dieu, au sentiment de son amour et à la douce impression de la sainte joie. Mais vous n'en ferez rien si vous n'oubliez entièrement toutes vos idées. Jusqu'à présent vous n'avez fait que gémir, que languir, que craindre, que trembler; et, bien loin de vous remplir de l'espérance, qui est une disposition nécessaire pour entrer dans la justice (1), et de remercier Dieu du bienfait de votre conversion, vous avez même regardé comme une présomption d'oser penser que vous fussiez rentré en grâce avec lui. Quelle religion! ou plutôt quelle pitié! C'est donc par humilité que vous n'oserez remercier Dieu du plus grand de tous les bienfaits! Et c'est par crainte que vous serez ingrats!

XX. — Enfant prodigue, votre père est dans la joie de son cœur depuis votre retour. Tout est en réjouissance chez

(1) Disponuntur ad justitiam, dum excitati divina gratia... a divinæ justitiæ timore, qua utiliter...

Ad considerandam divinam misericordiam se convertendo, in spem eriguntur, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore. *Concile de Trente*,

lui : il met tout en mouvement pour vous bien traiter, pour vous habiller magnifiquement, et pour vous faire en tout un accueil qui puisse bien vous convaincre qu'il a oublié vos désordres ; et vous vous tenez à l'écart dans la salle du festin, tout triste et tout morfondu, vous enveloppant dans cette belle robe qu'il vous a donnée, et dont vous vous faites comme un manteau de deuil !

XXI. — Quoi ! les anges se réjouissent de votre retour vers le Seigneur, et vous ne vous réjouissez pas ! Vous donnez un sujet d'allégresse à toute la cour céleste (1), ou, si vous voulez, Dieu le donne à votre occasion, et vous n'y prenez point de part ! Quelle joie ne serait-ce pas pour un homme que de pouvoir donner une fête à son roi, à tous les princes, à toute la cour ! Vous le donnez à Dieu, à ses anges, à ses saints, et vous êtes triste, et vous restez dans un morne silence, au lieu de vous répandre devant Dieu en louanges et en actions de grâces ! O sensibilité ! ô timidité ! ô manque de foi !

XXII. — Ne vous semble-t-il pas entendre ces esprits bienheureux dire à Dieu, dans les transports de leur joie : « Soyez béni, Seigneur, de ce que vous êtes grand et magnifique en tout, et de ce que vous nous donnez toujours de nouveaux sujets de célébrer vos infinies miséricordes ! Quelle grâce vous venez de faire à ce pécheur ! Il vous offensait avec la dernière hardiesse, et vous l'avez prévenu avec la plus grande bonté : il courait dans la voie de la perdition, et vous l'avez remis dans les sentiers de la justice ; il s'était rendu esclave des démons, vos ennemis et les nôtres, et vous lui avez rendu la liberté de vos enfants, et vous l'avez fait notre frère, notre ami, notre cohéritier. Depuis longtemps nous gémissions sur ses égarements, et nous tremblions de crainte pour sa perte éternelle : nous sollicitons auprès de vous sa conversion et son salut ; et notre sollicitude allait presque jusqu'à nous plaindre amoureuxment de vos délais (2) ; maintenant nous voilà exaucés, et nous n'avons plus qu'à louer votre patience à supporter les égarements de cette âme criminelle, votre longanimité à attendre son retour, la profusion de vos grâces pour la convertir, votre facilité à lui pardonner, et votre tendresse dans le baiser de paix que votre amour paternel lui donne. Les démons vont faire tous leurs efforts pour la ranger

(1) *Gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente. S. Luc, xv, 10.*

(2) *Domine exercituum, usquequo tu non misereberis Jerusalem et urbium Juda quibus iratus es? Zach., I, 13.*

dans leurs chaînes; mais aussi nous redoublerons nos soins pour la défendre de leurs attaques, lui faire éviter leurs pièges et lui découvrir leurs illusions. » Voilà, âme timide, comment on s'entretient de vous dans le ciel, et l'on chante des cantiques à la miséricorde de Dieu sur vous, tandis que vous vous occupez tristement de la crainte de sa justice. Eh ! louez le Seigneur avec ces esprits bienheureux, que vous affligez par votre tristesse après les avoir contristés par vos égarements. Vous n'entendez pas le langage des esprits célestes; vous entendez du moins celui d'un homme, et d'un homme pécheur comme vous et peut-être plus pécheur que vous.

XXIII. — J'ai péché, mon Dieu, et j'ai beaucoup péché. Je ne mérite plus que votre colère, votre abandon et l'enfer. « Mais non, ce n'est pas assez d'un enfer, j'ai mérité mille et mille enfers ajoutés l'un à l'autre, puisque chaque péché mortel m'en a mérité un, et qu'il faut que chaque péché ait sa punition particulière. Mais vous êtes plus miséricordieux que je ne suis méchant. Au premier moment où je reviens à vous, je trouve, non un juge irrité, mais un père tendre; non un Dieu armé de toute sa puissance pour me punir, mais un être souverain, infini en bonté comme en toutes sortes de perfections. Eh ! comment sans cette infinité pouvais-je trouver grâce auprès de vous ? Un ange, un homme à qui vous auriez remis vos intérêts, pourrait-il jamais m'absoudre ? Et pourrait-il même lui venir jamais dans la pensée, si vous ne le lui eussiez révélé, que je pusse être absous, après avoir outragé cent et cent fois le Créateur, le Maître du monde, un Dieu ? Heureusement c'est vous-même que j'ai pour juge. Vous connaissez tous vos droits; vous êtes le maître de vos grâces; mais vous aimez à pardonner. Que n'avez-vous pas fait pour m'empêcher de me perdre éternellement, pour me ramener à vous et pour me sauver ! Tandis que je vous offensais avec la dernière hardiesse, vous me supportiez avec la plus grande patience. Pour pécher avec plus de tranquillité, je disais comme les impies : *Dieu ne verra pas mes actions* (1); ou, si mon cœur et ma langue ne prononçaient pas ce blasphème, mes actions et ma sécurité le disaient assez. Et vous, mon Dieu, qui étiez tout près de moi, et qui voyiez toute l'horreur de mes désordres, toute la corruption de mon cœur, toute l'impiété de mes blasphèmes, bien loin de me frapper de vos foudres, pour confondre mon orgueil, pour justifier

(1) Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. Ps. xciii, 7.
Dixisti : Non est qui videat me. Is., xlviii, 10.

vosre sagesse et pour faire éclater vosre justice, vous sem- bliez, en effet, ne pas vous apercevoir de moi, et vous dé- tourniez en quelque sorte vos yeux pour ne pas voir mes crimes. Je me mettais peu en peine de vosre gloire, de vosre loi, de vosre jugements ; mais vous, mon Dieu, vous étiez en sollicitude pour la conservation de ma vie et pour le salut de mon âme. Comme si ce n'eût pas été assez pour vous de l'œil de vosre providence toujours ouvert sur moi, vous ordonniez à vos anges de prendre bien garde qu'il ne m'arrivât point d'accident qui me donnât la mort et qui me précipitât dans l'abîme. Comme ce bon roi et ce père tendre qui or- donnait à ses officiers de lui conserver un fils ingrat qui cherchait à lui ôter la couronne et la vie, vous, mon Dieu, vous sacrifiez vos intérêts, vosre loi, vosre gloire, à ma conservation et à mon salut.

Que n'avez-vous pas fait pour me convertir ! et que n'ai-je pas fait pour ne pas me rendre ! Vous m'avez appelé, j'ai fait la sourde oreille ; vous m'avez touché, je me suis en- durci ; vous vous êtes présenté à moi, je me suis détourné ; vous m'avez ouvert vos bras et montré vosre sein, je n'ai fait aucun cas de vos invitations ni de vosre tendresse : et maintenant que je reviens à vous, je vous trouve aussi fa- cile à me recevoir que si je me fusse rendu au premier mou- vement de vosre grâce. Je chanterai éternellement vos mi- séricordes avec les esprits bienheureux qui les ont sollicitées pour moi (1) : oui, éternellement, éternellement, car, ne pouvant jamais vous louer assez, je dois vous louer tou- jours sans fin, et dans les perpétuelles éternités.

CHAPITRE IX

Remèdes à la tristesse.

I. — La tristesse est quelquefois passagère et momenta- née, mais fâcheuse par ses fréquents retours. Cette sorte de tristesse est dans la complexion et dans les humeurs, ou dans l'impression du temps, ou dans les caprices de l'imagination, mais sans avoir sa racine dans le caractère ni dans le fond du tempérament. Alors, ou elle se dissipe bientôt d'elle-même, ou il est facile de la dissiper par des moyens connus, que la raison, la réflexion et l'usage fournissent.

II. — La tristesse soutenue est un peu difficile à guérir ; mais il faut l'éloigner à quelque prix que ce soit. Ses effets

(1) *Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. LXXX, 1.*

sont trop funestes au corps et à l'âme pour que nous négligions nos soins pour la détruire. Il faut l'attaquer dans ses sources, et par conséquent s'appliquer à les bien connaître. Les conseils des amis instruits, sincères et désintéressés qui nous fréquentent, qui nous connaissent et qui veulent bien nous dire nos vérités, quoique un peu dures, nous aideront beaucoup à découvrir les sources de notre humeur chagrine. Nous-mêmes, si nous avons un peu de sens commun, nous pouvons en reconnaître les principes, si nous nous examinons sérieusement sans nous flatter.

III. — La source de notre tristesse est quelquefois dans l'âme et quelquefois dans le corps. Un caractère timide, soupçonneux, ombrageux, méfiant, semble marcher toujours sur les épines; et rarement il goûte les douceurs de l'innocente joie. Un revers de fortune, le mauvais succès d'une affaire délicate, la crainte d'une mauvaise issue dans ce qu'on entreprend; l'amour-propre, qui veut toujours plaire et se faire estimer, et qui n'a pas toujours le funeste bonheur d'y réussir: l'infidélité d'un ami, enfin tout ce qui nous prive des biens vrais ou faux que nous désirons, afflige notre âme et nous plonge dans le noir chagrin. Alors c'est la raison et la seule raison, aidée de la grâce, qui doit attaquer le mal, et le combattre en nous, contre nous, mais pour nous; l'âme contre l'âme, l'âme raisonnable et sensée contre l'âme passionnée et inquiète.

IV. — Pensez alors que la tristesse n'est bonne à rien; que, bien loin de remédier au plus petit mal, elle est elle-même un grand mal; qu'elle ruine notre santé, abrège nos jours, nous empêche de goûter la piété et d'avancer dans la vertu, et met même en danger notre salut éternel; qu'elle nous rend désagréables à Dieu et aux hommes, et insupportables à nous-mêmes; que personne n'aime à nous voir tristes, que nos ennemis, et surtout les ennemis de notre salut; que, dans cet état, nous devenons les fléaux des compagnies, la honte de nos proches, l'affliction de nos amis, la dérision de nos ennemis, le rebut de tout le monde. Si nous nous tenons dans la solitude, nous y séchons d'ennui, et si nous nous adonnons aux affaires et aux fonctions de la vie publique, nous y réussissons mal, nous ne sommes bons à rien. Tout nous ennuie, tout nous est insupportable, le temps nous dure trop, et la vie même nous est à charge.

V. — La prière, qui est le grand remède à tous les maux, est particulièrement celui qu'il faut employer contre la tristesse. L'apôtre saint Jacques nous l'indique. *Quelqu'un*

de vous est-il triste, dit-il, qu'il ait recours à la prière(1). Notre âme ne peut communiquer avec Dieu, que la vue de cet objet ravissant ne porte en elle la joie, et qu'elle ne participe au bonheur infini qu'il possède. Ayant promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderions avec les conditions requises, comment rejetterait-il une prière aussi légitime que celle de dissiper en nous la tristesse que l'enfer souffle dans nos cœurs, et qui est le poison mortel de nos âmes; qui nous empêche de le contempler lui-même, de l'aimer, de le goûter comme il le souhaite; et qui, au lieu de tous ces avantages, nous rend durs, fâcheux, presque intraitables pour notre prochain, envers qui il nous a si fort recommandé d'être sociables, serviables, d'un abord facile et prévenant?

VI. — Après la prière, qui est un entretien de l'âme avec Dieu, vient la conversation avec des amis bien choisis, qui, ayant de la vertu, de la raison et des talents, méritent notre confiance, et, connaissant notre âme, sont capables d'en guérir les plaies (2). Un ami fidèle est un bien incomparable, dit le sage fils de Sirach (3); mais il nous est surtout utile dans nos chagrins. Lorsque nous sommes abattus par la tristesse, il ne faut souvent qu'une conversation agréable pour nous rendre la joie (4). On commence l'entretien dans la tristesse; mais peu à peu l'âme se dilate, le poison s'évapore, et la joie revient.

VII. — Si la source de la tristesse est dans le fonds du tempérament et dans une humeur mélancolique, alors il faut quelque chose de plus que de la raison et de la réflexion: les conseils de l'amitié ne suffisent pas, il faut le secours de la médecine. On aurait beau parler raison au corps et disputer contre les humeurs; les maladies de l'âme se guérissent par les réflexions de l'esprit, et celles du corps par les remèdes et par les autres moyens qui font impression sur lui, et qui en remuent le mécanisme. La prière même, qui est un lénitif dans tous nos maux si elle est accompagnée de confiance en Dieu, d'amour pour lui et de soumission à sa volonté, n'est pas toujours suffisante pour l'entière guérison de celui-ci. Elle augmenterait même son mal, si elle était trop prolongée et faite avec une trop grande application d'esprit. Le Très-Haut a formé de la terre tous les

(1) *Tristatur aliquis vestrum? oret. Epit. de S. Jacques, v, 13.*

(2) *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis. Ecolés, vi, 16.*

(3) *Amico fideli nulla est comparatio Ibid., 15.*

(4) *Mæror in corde viri humiliabit illum, et sermone bono lætificabitur. Prov., xii, 25.*

médicaments ; il est de notre prudence de les employer à propos (1).

VIII. — Essayez d'abord des moyens les plus naturels, les plus simples et les plus doux pour dissiper la tristesse. Promenez-vous par de beaux jours, dans les lieux où on respire un air pur, et où le spectacle de la nature enchante l'imagination, et bannit les images sombres et lugubres que des maux réels, ou l'humeur mélancolique, plus dangereuse encore, y avaient empreintes.

La promenade et le ressort de l'air donnent du mouvement au sang et aux autres liqueurs, atténuent les humeurs, et les rendent plus fluides : tous les ressorts de notre corps se remettent à leur jeu naturel ; tout reprend son ton, la mélancolie est dissipée et la joie revient.

IX. — Si cet exercice du corps ne suffit pas : le dirai-je ? mais pourquoi ne le dirais-je pas, puisque je ne parle pas ici en directeur austère, mais en philosophe chrétien ? prenez un peu de vin, mais avec beaucoup de sobriété ; et c'est d'après l'auteur du psaume ciii que je vous le conseille ; et si quelqu'un trouve que je ne suis pas assez sérieux en conseillant de boire du vin, lorsque j'exhorte à une joie toute sainte, j'aurai dans ce prophète et dans les autres écrivains sacrés de bons garants de mes préceptes. Oui, dit cet auteur inspiré, Dieu a créé l'herbe pour la nourriture des animaux qui servent l'homme, et le pain pour l'aliment de l'homme même (2) ; et il faut remarquer qu'il ne se contente pas de nous en marquer la destination, mais qu'il nous en prescrit encore l'usage pour l'effet que nous vous proposons : *Et vinum lætificet cor hominis*. Que le plaisir que vous trouverez à user de ce remède, et l'humeur gaie où il vous mettra, ne vous y fassent pas renoncer ; le plaisir est innocent, préparé par la Providence (3) et goûté par la vertu, pour l'intérêt même de la vertu. L'humeur gaie qu'il vous donnera ne sera ni désagréable à Dieu, ni peu édifiante pour le prochain, dès qu'elle ne vous fera pas passer les bornes de la modestie. Elle vous rendra, au contraire, plus pieux et plus sociable, en vous débarrassant de cette humeur noire qui vous tenait concentré en vous-même.

Si nous usons des remèdes préparés par la médecine pour les maladies beaucoup moins dangereuses que celle que nous attaquons ici, ne devons-nous pas user plus volontiers de

(1) Altissimus creavit de terra medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa. *Ecclés.*, xxxviii, 3.

(2) Producens fenum jumentis, et herbam servituti hominum. *Ps.* ciii, 14.

(3) Vinum in jucunditatem creatum est. *Ecclés.*, xxxi, 35.

celui qui est préparé de la main de Dieu même, et qui n'a rien de dangereux que dans l'excès? Ce n'est pas seulement ni principalement la santé de notre corps que Dieu a eue en vue en nous donnant le vin, mais c'est surtout le bon état de notre âme; et c'est dans cette même vue que vous devez en user (1).

Si saint Paul conseille à son disciple Timothée de boire un peu de vin pour fortifier son estomac affaibli, pourquoi ne le conseillerions-nous pas pour réjouir le cœur et dissiper la mélancolie?

Au reste, il ne faut pas oublier que c'est un remède que nous proposons, et qu'on ne doit pas s'accoutumer aux remèdes; on leur ôterait presque toute leur vertu par l'habitude : on ne les prend avec succès qu'autant qu'on les prend à propos et pour le vrai besoin.

X. — Si l'usage du vin ne suffit pas encore, ajoutez-y le chant et la musique; car vous ne devez rien négliger pour remettre votre âme dans la sainte liberté et dans la joie innocente, que vous ne posséderez jamais tant que la sombre mélancolie vous enveloppera dans ses voiles funèbres. Rien de si capable de les déchirer et de les détruire entièrement, que le plaisir du chant et de la musique, uni à l'action du vin sobrement pris; l'un agit sur le corps, et l'autre sur l'âme, et leur action réunie ne tend qu'à la joie (2). Les plaisirs les plus simples sont les plus innocents, parce qu'ils sont de pure providence, et il n'en est pas d'égal à celui que donne la musique avec l'usage modéré du vin. C'est à ce doux et innocent plaisir que le sage fils de Sirach compare celui que donne le souvenir de Josias, peut-être le seul des rois d'Israël qui soit sans reproche (3).

XI. — Quoique tout le monde ne sache pas la musique, nous pouvons tous nous donner le plaisir qu'elle procure; parce que nous naissons tous avec un goût d'ordre et d'harmonie qui nous fait sentir le plaisir de l'accord et du concert, et qui nous fait d'abord remarquer la dissonance de la cacophonie. Nous sommes tous pourvus d'un instrument qui ne nous coûte rien d'achat, ni d'entretien, ni d'apprentissage; nous le portons partout avec nous, de sorte que nous pouvons en faire usage en tous lieux, seuls ou en compagnie, le jour ou la nuit : tant le Seigneur a voulu nous rendre ce plaisir familier et nous donner, par son

(1) *Sanitas est animæ et corporis sobrius potus. Ecclés., xxxi, 37.*

(2) *Vinum et musica latificant cor. Ibid., xl, 20.*

(3) *Memoria Josiæ... ut musica in convivio vini. Ibid., xlix, 2.*

usage, un moyen toujours prêt à dissiper la tristesse. O merveille du Créateur ! ô bonté de notre Père céleste ! ce seul instrument naturel équivalait à tous les autres ; et tous les autres que l'art a imaginés , combien ne lui sont-ils pas inférieurs pour l'agrément et pour l'usage !

XII. — Le chant nous soulage dans nos travaux , nous désennuie dans nos voyages , et nous donne même une nouvelle ferveur dans nos prières. Il serait sans doute très-indécent de demander à quelqu'un une grâce en chantant ; mais Dieu , notre bon père , nous aime tant , et veut si fort que nous soyons toujours dans la joie , qu'il nous permet de lui demander en chantant ses plus grandes grâces , et même le pardon de nos crimes.

Une personne qui a la voix agréable et qui chante un cantique au milieu d'une troupe de travailleurs , les réjouit , les soulage , et leur fait naître mille bonnes pensées : quand la force du travail leur ôte l'envie et la liberté de chanter , une cadence et une espèce d'harmonie qu'ils forment par les coups qu'ils donnent alternativement sur les métaux ou sur la terre les réjouit et les soulage.

XIII. — Du temps de saint Jérôme , dans la Palestine , les laboureurs en conduisant leurs charrues , et les vigneron en taillant leurs vignes , trouvaient dans le chant de l'*alleluia* et des psaumes la récréation de leur esprit , le soulagement de leur corps et l'édification de leur âme.

Quand nous entendons dans des lieux champêtres les bergers entonner des cantiques à la suite de leurs troupeaux , nous reconnaissons là une jeunesse chrétienne , et nous nous rappelons l'innocence primitive et la vie pastorale des anciens patriarches. Nos rois , toujours très-chrétiens , ont fait entrer cette pratique de religion dans les réglemens de leur police. Ils ordonnent aux bergers de chanter les cantiques de l'Eglise , surtout le saint jour du dimanche , en menant leurs troupeaux aux pâturages , et les ramenant chez eux , afin que tout le monde les reconnaisse pour chrétiens et pour dévots (1).

A cette occasion , nous louerons le zèle des pasteurs des âmes qui enseignent des cantiques à leur peuple. Ils sont utiles à tout le monde , mais surtout aux jeunes gens appliqués à la vie pastorale. Cette vive jeunesse , amie du plaisir , a besoin de ce secours pour occuper saintement son esprit

(1) Illo die , seu sabbato ad vespervas et ad matutinas , seu ad missam , omnes canendo *Kyrie* , *eleison* , decantent. Similiter et pastores pecorum , eundo et redeundo in campum et ad domum , faciant ut omnes eos veraciter christianos et devotos esse cognoscant. *Capit. de Charlemagne*.

et désennuyer son oisiveté, à la suite d'un troupeau qu'il est nécessaire de veiller la plus grande partie du jour et souvent de la nuit, dans le réduit d'un lieu solitaire et monotone, et tout propre à jeter dans la mélancolie. Si, pour éviter les suites funestes de la tristesse et de l'ennui, ils ne savaient pas les cantiques de Sion, ils chanteraient ceux de Babylone, que le démon, certainement plus ardent pour la perte de leurs âmes que nous ne le sommes pour leur salut, ne manquerait pas de leur faire apprendre.

XIV. — Si vous savez jouer des instruments, donnez-vous ce plaisir quand le démon de la tristesse vous obsède, comme David le donnait à Saül pour lui faire secouer la tyrannie de ce méchant esprit. Dieu vous y exhorte dans cent endroits des divines Ecritures; et il veut même que cela fasse une partie de son culte, tant il aime à être servi avec joie (1) : mais comme les instruments ne rendent qu'un son muet, qui flatte à la vérité l'oreille, mais qui ne dit rien à l'esprit ni au cœur, préférez-leur ordinairement le son de la voix, jointe à la lettre touchante de quelque pieux cantique. Votre chant est l'expression de la joie que vous possédez ou que vous cherchez, et il en fait passer le sentiment dans le cœur de ceux qui vous entendent. Vous exprimez des passions légitimes par les divers accents de votre voix, et vous les excitez dans les autres, au lieu que le son d'un instrument n'est regardé que comme l'exercice d'un art qui n'intéresse pas; qui, étant assujetti aux lois reçues et presque usées, dégoûte bientôt et celui qui joue et ceux qui l'entendent; au lieu que vous variez votre chant comme vous voulez, et vous le rendez toujours nouveau.

La voix a encore un autre avantage sur les instruments; c'est qu'ils sont trop bruyants dans certaines circonstances, et que vous ne pouvez pas tempérer leur son comme celui de la voix.

Voilà, je crois, mon plan exécuté et mon dessein rempli. Je devais faire voir que nous devons être toujours dans la joie, et j'en ai fait voir la nécessité pour tous les temps, pour tous les états et pour toutes les circonstances de la vie, et j'en ai présenté les moyens. J'ai exposé aux yeux du lecteur les funestes effets de la tristesse, et j'ai enseigné à la combattre. J'en ai cherché les sources jusque dans la mélancolie et dans le fond du tempérament, et j'en ai prescrit les

(1) *Laudate eum in sono tubæ; laudate eum in psalterio et cithara... in tympano et choro... in chordis et organo... in cymbalis bene sonantibus, in cymbalis jubilationis. Ps. cl.*

remèdes. C'est tout l'objet de ce livre, qui, par conséquent, peut être regardé comme fini. Mais le sujet est si vaste, et il reste encore tant de choses intéressantes à dire, que nous ne pouvons les omettre. Elles n'entreront point dans le corps de l'ouvrage, puisqu'il est fini; mais elles ne lui seront point étrangères, puisqu'elles en regardent directement le sujet. Elles ne seront liées que par le commun rapport au même objet; mais leur liaison serait peut-être moins agréable et moins utile. L'enchaînement des pensées, leur ordre, leur arrangement, gênent nécessairement un auteur qui travaille, et amusent souvent le lecteur qui le suit; les pensées sont moins vives, et le style moins rapide; et souvent encore la liaison des idées entraîne le lecteur là où il devrait s'arrêter pour réfléchir. C'est pour cette raison que le style libre convient surtout aux ouvrages moraux. Plusieurs écrivains sacrés nous en ont donné l'exemple, qui a été suivi par des auteurs des derniers siècles, qui nous ont donné des principes de la sagesse et des maximes des mœurs. Nous suivrons cette marche, nous mettrons tout ce qui nous reste à dire sous le titre simple de *Réflexions et sentiments sur la joie*.

CHAPITRE X

Réflexions et sentiments sur la joie.

I. — Aimez Dieu, et vous aurez la joie; ayez la joie, et vous aimerez Dieu. Nous ne trouvons que du plaisir et de la joie à aimer; et plus l'objet est aimable, plus notre joie est sensible. La joie à son tour nous dilate le cœur, et le rend susceptible des douces impressions de l'amour. Notre esprit se fatigue dans ses opérations, mais notre cœur trouve son soulagement dans les siennes.

II. — Dieu veut être servi avec joie; le prochain veut aussi qu'elle accompagne les bons offices que vous lui rendez. Vous ne le voulez pas moins: car vous voulez trouver votre plaisir en tout. D'où vient donc que vous êtes triste? C'est que vous ne tenez véritablement ni à l'intérêt de Dieu ni à celui du prochain; vous ne tenez qu'au vôtre, que vous ne savez pas vous même bien discerner, moins encore savez-vous le vrai moyen d'y tendre.

III. — Le vrai moyen de tendre à son véritable intérêt et de l'atteindre, c'est le désintéressement; mais que ce désintéressement est rare! Nous-mêmes qui en parlons, qui en voyons l'excellence, qui en prescrivons la pratique, qui la souhaitons pour nous comme pour les autres, oh! que

nous en sommes éloignés ! Nous nous enveloppons en nous-mêmes comme des hérissons, toujours prêts à blesser quiconque en approche. Cependant il ne faut pas le perdre de vue, mais y tendre sans cesse, le demander à Dieu, nous y exercer dans les occasions.

IV. — Si vous refusez la sainte joie que Dieu vous offre dans ce monde, il est bien à craindre que vous n'ayez l'éternelle tristesse dans l'autre.

V. — Si un roi ne demandait que d'être aimé pour ses bienfaits les plus signalés ; s'il pardonnait à un de ses sujets les plus grandes infidélités et les attentats réitérés contre sa personne sacrée, à la seule condition qu'il lui donnerait le baiser de paix, et qu'il serait désormais son ami, il gagnerait tous les cœurs, et l'on ne croirait jamais trouver des expressions assez fortes pour son éloge. Dieu fait cela exactement et à la lettre, et il ne trouve en nous que de l'indifférence (1) !

VI. — Je ne suis plus surpris qu'il y ait un enfer pour punir l'ingratitude d'une créature qui s'est refusée aux tendres recherches d'un Dieu : ce qui me surprend, c'est qu'il ne l'y précipite pas d'abord, et qu'il souffre ses dédains et ses mépris avec tant de patience.

VII. — Ayez une entière confiance en Dieu, et ne cherchez que lui, et vous serez toujours dans la joie. Ce qui la trouble, ce sont les désirs et les craintes. Celui à qui Dieu suffit ne désire rien ; et celui qui a Dieu pour lui, que peut-il craindre ?

VIII. — Ce que la teigne est aux habits et le ver au bois, la tristesse l'est à notre âme ; elle la ronge et la rend inutile à tout (2). Quel ouvrage pourra-t-on faire d'un bois vermoulu, et quel bien pourra-t-on espérer d'une âme triste ?

IX. — Cette bête monstrueuse, dont Job parle, qui dort à l'ombre et se tient cachée dans les lieux humides et ténébreux, est la figure de l'ennemi de nos âmes, qui les dévore dans la tristesse et dans la mélancolie (3).

X. — C'est durant la nuit que les bêtes féroces sortent des

(1) In hoc maxime ostendisti mihi dulcedinem charitatis tuæ, quia cum non essem fecisti me, et cum errarem longe a te, reduxisti me ut servirem tibi, et præcepisti ut diligerem te.

O fons amoris perpetui, quid dicam de te ? Quomodo potero tui oblivisci, qui mei dignatus es recordari, etiam postquam contabui et peri. *Imit. de J.-C.*, III, 10.

(2) Sicut tinea vestimento et vermis ligno, ita tristitia viri nocet cordi. *Prov.*, XXV, 20.

(3) Sub umbra dormit in secreto calami et in locis humentibus.

Protegent umbæ umbram ejus, circumdabunt eum salices torrentis. *Job*, XL, 16, 17.

forêts épaisses et se promènent partout avec une entière liberté. Dès que la lumière revient et que le soleil, se montrant sur l'horizon, ranime tout et réjouit tout, elles rentrent dans leurs sombres retraites, et l'homme reprend ses forces et travaille avec courage le long du jour (1).

XI. — Donnez-vous bien de garde du scrupule : c'est le piège le plus séduisant que votre ennemi puisse vous tendre. Il ne présente que de l'exactitude dans les devoirs, de la sainteté dans les vues, et de l'assurance pour le salut, et il ne produit que le trouble, l'abattement et le désespoir. C'est une fosse profonde, couverte d'un gazon verdoyant : il est rare que les personnes simples et sans expérience, sans guide et sans docilité n'y tombent. C'est, je crois, le plus méchant et le plus artificieux des démons qui est chargé de cette partie. Il s'attache aux plus saintes âmes, et il les attaque après que tous les autres y ont échoué ; et si elles ne sont bien sur leurs gardes, et surtout bien dociles à leur directeur, elles donnent dans ses filets, et il leur fait des maux infinis.

XII. — Quand le démon voit qu'une âme veut se donner entièrement à Dieu, d'abord il dresse contre elle ses batteries ordinaires : il la sollicite par le plaisir des sens, et tâche de l'ébranler par la violence des passions ; il s'efforce de la détourner de la vertu par la contradiction des hommes. Si tout cela ne lui réussit pas, il lui cause mille peines intérieures, afin de la dégoûter du service de Dieu, en le lui faisant envisager comme un dur esclavage, qui doit durer autant que sa vie. On doit bien se donner de garde de cette tentation, à laquelle ont succombé bien de bonnes âmes qui marchaient à grands pas dans le sentier de la vertu, avec beaucoup de joie et de courage, et qui donnaient les plus belles espérances pour leur sanctification. Les ministres du Seigneur ne sauraient assez représenter la légèreté de son joug (2) et les douceurs de son service. Il n'est rien, en effet, de si doux, puisqu'il nous unit intimement au Dieu de toute consolation. Si l'on voit des personnes pieuses plongées dans la tristesse, c'est qu'elles prennent mal la piété, ou qu'elles donnent dans le piège du démon dont nous parlons ici. Mais les gens bien expérimentés sont toujours joyeux et contents.

(1) Posuisti tenebras, et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiae silvæ. Catuli leonum rugientes, ut rapiant... Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur.

Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam usque ad vesperum. Ps. CIII.

(2) Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. S. Matth., XI, 30.

XIII. — Il faut un plaisir à l'homme : s'il n'en trouve pas dans le service de Dieu, il ira le chercher dans les folles joies du monde (1). Il sent qu'il est fait pour être heureux ; il cherche à atteindre sa destinée. Si la tristesse l'accable, d'abord il charme son ennui par la pensée des vanités humaines qu'il devrait oublier, ensuite par le souvenir des plaisirs du monde auxquels il ne devrait jamais penser, et par la fréquentation des compagnies dont il devrait s'éloigner ; enfin, par l'image des voluptés qu'il devrait même ignorer. La pensée est suivie de la complaisance, et celle-ci du consentement, et le crime est bientôt consommé. Et c'est là souvent le fruit, non d'un esprit gâté ou d'un cœur corrompu, mais d'une austérité outrée, d'une piété mal entendue, d'un scrupule de rien, mais grossi par le démon, qui se sert de tous ces moyens pour jeter une âme dans la tristesse, comme dans des halliers, dont elle ne sait plus se dégager qu'en franchissant toutes les bornes, et en brisant tous les liens sacrés qui la tenaient unie à son Dieu.

XIV. — Non, vos frayeurs, vos saisissements, vos accablancements, que vous appelez crainte du Seigneur, ou effets de cette crainte, ne sont rien moins que cela : car la crainte du Seigneur est non-seulement le commencement de la sagesse (2), mais elle en est encore la racine et la plénitude. Elle est la véritable gloire et un juste sujet de se glorifier pour celui qui en est pénétré. C'est pour lui une source de joie et une couronne d'allégresse. Oui, la crainte du Seigneur réjouira le cœur du juste ; elle lui donnera en même temps la joie, l'allégresse et la longue vie ; et, après l'avoir préservé du péché, elle lui procurera le prix inestimable de la paix et les douceurs des fruits du salut.

XV. — Mais les saints n'étaient-ils pas saisis de cette crainte ? Saint Jérôme, dans sa solitude, ne croyait-il pas entendre à toute heure le son de la trompette terrible et la voix de l'ange qui appellera les morts au jugement dernier ? Saint Arsène ne tremblait-il pas à l'heure de la mort ? et, pendant tout son séjour dans le désert, n'était-il pas saisi de frayeur dans l'attente de cette dernière heure ?

XVI. — Ces exemples particuliers ne concluent rien contre les principes généraux, ni contre les règles communes, qui

(1) Anima sine delectatione esse non potest ; nam aut infimis delectatur, aut summis. *S. Grégoire.*

(2) Initium sapientiæ timor Domini... Radix sapientiæ. . Plenitudo sapientiæ est timere Deum... Timor Domini gloria, et gloriatio, et lætitia ; corona exultationis... Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiã, et gaudium, et longitudinem dierum... Timor Domini expellit peccatum... Timor Domini replens pacem et fructum salutis. *Ecclés., 1.*

sont invariables. Si le grand saint qu'on vient de citer, et plusieurs autres, furent saisis de crainte à l'heure de la mort, d'autres, au contraire, étaient pleins de confiance. Saint Martin, sur le point de rendre l'âme, voyant auprès de lui l'ennemi du genre humain, lui dit avec beaucoup d'assurance : *Que fais-tu ici, cruelle bête? Tu ne trouveras rien en moi qui te soit favorable et qui me soit funeste.* Voyant ses disciples extrêmement affligés de sa perte, il s'adresse à Dieu, et lui dit : *Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne me refuse pas au travail.* C'est ce qui fait dire à l'Église que *ce saint ne craignit point de mourir, et qu'il ne refusa pas de vivre.* Saint Hilarion, aux prises avec la mort, aguerrit son âme à ce dernier combat, et l'enhardit à paraître avec confiance devant Dieu, par le souvenir des années qu'elle a passées à le servir (1). Saint Ambroise était si tranquille et témoignait tant d'assurance dans les derniers moments de sa vie, que ceux qui l'approchaient lui demandèrent s'il ne craignait pas la mort : *Non,* répondit-il avec beaucoup de fermeté, *parce que nous avons affaire à un bon maître.* Il ajouta une chose qui marquait encore plus de fermeté et d'assurance, mais qui ne peut convenir qu'à un grand saint et à un homme extraordinaire comme saint Ambroise, et qui ne pouvait venir que d'une forte impression de la grâce de Dieu sur lui : *J'ai vécu de façon que je n'ai pas lieu de m'en repentir* (2).

XVII. — Saint François de Sales et saint Philippe de Néri n'ont pas voulu, par humilité, dire ce que saint Martin disait par charité : *Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, etc.* Enfin, l'Esprit-Saint nous représente la femme forte qui, en témoignage de ses consolations et de sa joie, termine sa vie par un doux sourire à la mort (3).

XVIII. — Les caractères et les attraites des saints, leur degré de grâce, la conduite de Dieu sur eux, les rendent si différents les uns des autres, qu'on n'en trouverait peut-être pas deux qui se ressemblaient parfaitement. C'est sans doute dans ce sens que l'Église dit de chacun d'eux, *qu'il n'a pas eu son semblable* (4).

Saint Arsène était sérieux et d'un silence si sévère, qu'il éloignait tout le monde : le saint abbé Moïse, au contraire, était si accueillant et si affable, qu'il charmait tous ceux

(1) *Egredere, quid times? Egredere, anima mea, quid dubitas? Septuaginta annis servisti Christo, et mortem times!*

(2) *Sic vixi ut non me pœniteat vixisse; nec timeo mori, quia bonum habemus dominum.*

(3) *Ridebit in die novissimo. Prov., xxxi, 25.*

(4) *Non est inventus similis illi. Ecclés., xlii, 20.*

qui venaient le voir. Parmi les Pères des déserts, les uns ne mangeaient que de trois en trois jours; les autres de deux jours l'un; d'autres mangeaient tous les jours; et d'autres enfin, deux fois le jour. Dans un célèbre monastère (je crois que c'est celui de saint Pacôme) il n'y avait pas un religieux qui ne fût propre; et saint Bernard a fort recommandé cette propreté aux siens. Saint Hilarion, au contraire, disait que c'était chose fort déplacée et fort inutile de chercher la propreté dans un cilice. Aussi ne changea-t-il et ne lava-t-il jamais son habit, qui sans doute par sa rudesse pouvait être regardé comme un cilice. Saint Thomas de Cantorbéry, tout archevêque et primat d'Angleterre qu'il était, se négligeait à cet égard jusqu'au dernier point.

XIX. — Nous pouvons dire des saints, sur ce point, ce que Jésus-Christ disait des scribes et des pharisiens, mais dans un sens tout opposé : *Faites ce qu'ils vous diront de faire, mais n'imites point leurs actions.* Ecoutez leurs préceptes pour votre instruction; mais ne prenez pas leurs exemples pour votre modèle. Les scribes et les pharisiens disaient de faire le bien, et ne le faisaient pas eux-mêmes; les saints, au contraire, faisaient de grands biens, qu'ils ne conseillaient pas aux autres. Saint François était d'une austérité extraordinaire; et il retenait là-dessus la ferveur de ses disciples. Saint Dominique défendait à ses religieux les grandes veilles, et il passait lui-même les nuits en contemplation. Sainte Delphine était fort riche; et elle s'appauvrit tellement à force de faire des aumônes, qu'elle fut obligée d'y avoir recours; mais nous ne savons pas qu'elle ait dit à personne de l'imiter.

Craignez donc, j'y consens, craignez la mort, craignez les jugements de Dieu, craignez vos péchés et vos fautes présentes; mais craignez comme les saints ont craint, sans perdre la paix de l'âme et la joie intime qu'ils ont toujours possédée, même dans les agitations de leur crainte. L'esprit de Dieu porte dans les âmes une désolation pleine de suavité (1).

CHAPITRE XI

Suite des réflexions et des sentiments sur la joie.

I. — La tristesse ne peut produire en nous qu'un bon effet : c'est de nous faire apercevoir que nous sommes peu avancés dans la vertu, puisque le juste n'est jamais triste

(1) Desolatur suaviter. S. Bernard.

pour quelque accident qui puisse lui arriver (1); mais cet effet n'est bon qu'autant qu'il nous humilie sans nous troubler, et qu'il nous porte à avancer d'un pas égal dans le sentier de la justice sans nous empresser.

II. — Une âme saisie de crainte et accablée de tristesse ne produira pas plus de fruits de vertu que le jardin de l'Épouse ne produirait de fleurs odoriférantes et des fruits délicieux tandis qu'il serait glacé par le froid aquilon. Aussi demande-t-elle que ce vent cesse, et que celui du midi souffle pour réchauffer, ranimer, dilater, réjouir, et ramener la fertilité et les délices (2).

III. — L'aimable joie, modérée par la crainte salutaire, est le vin mêlé avec l'eau que la sagesse de Dieu nous prépare et nous exhorte à boire (3) : l'un sans l'autre nous échaufferait ou nous refroidirait trop. C'est encore le baume du Samaritain, composé du vin qui dessèche et de l'huile qui adoucit.

IV. — Tant de fois vous avez contemplé Dieu, vous lui avez parlé, vous avez épanché votre cœur dans le sien, il a versé ses grâces dans le vôtre; et jamais la vue d'un objet aussi ravissant, ses bontés infinies, ses communications ineffables, ne vous auront porté un instant à l'aimer d'un amour pur! Vous avez tant fait d'actes de contrition, et jamais vous n'en avez fait un véritable! Vous avez reçu tant d'absolutions, et pas une n'aura été valide! Cela n'est pas croyable. Or, si vous avez fait un bon acte d'amour ou de contrition, si vous avez reçu une absolution valide, tout ce qui a précédé vous sera remis et ne vous sera jamais imputé pour votre perte éternelle.

V. — Vivez avec la même circonspection et la même humilité que si vous attendiez la mort à chaque instant, et ne pensez pas plus à la mort que si vous ne deviez jamais mourir.

VI. — Sentez-vous les atteintes ou les approches de la tristesse? Egayez-vous, chantez, badinez même innocemment, s'il le faut, pour la bannir entièrement de votre cœur. Quand votre enjouement approcherait un peu de la dissipation, ce ne serait pas un mal, mais un remède, et un remède nécessaire à un grand mal, qui est la tristesse: et par conséquent Dieu n'y sera pas offensé, mais loué. Vous vous remettrez facilement dans le recueillement et dans la ferveur, quand vous aurez été un peu trop gai par nécessité

(1) Non contristabit iustum quidquid acciderit ei. *Prov.*, XXI.

(2) *Cantique des cantiques*, ch. IV.

(3) Bibite vinum quod miscui vobis. *Prov.*, IX, 5.

et par réflexion, au lieu qu'il est difficile de chasser la tristesse d'un cœur dont elle s'est emparée. D'ailleurs la joie, même excessive, nous indispose beaucoup moins aux saints exercices que la tristesse. Si vous passez de l'enjouement à la prière, à l'oraison mentale, à la lecture spirituelle, vous pourrez y être un peu distrait, mais vous vous y porterez avec plaisir. On se fait à tout quand on est dans la joie, au lieu que la tristesse rend tout insipide et dégoûtant. Elle nous rend de mauvaise humeur envers les autres, envers nous-mêmes, quelquefois même envers Dieu.

VII. — Mondains, qu'est-ce qui vous rend tristes ? Car enfin il faut que je vous parle, quoique je ne vous connaisse pas, et que vous me connaissiez moins encore. Vous êtes une nation étrangère pour moi ; mais la charité de Dieu nous rend redevables à toutes les nations. Ambassadeur de Jésus-Christ (1), envoyé par lui aux âmes justes pour leur dire que tout va bien (2), et qu'elles doivent être contentes, puisqu'il l'est, je vous vois en passant rapidement, et votre état me touche. Ne voudriez-vous pas prendre part aux présents que le plus grand des rois envoie à ses serviteurs, et qui, loin de diminuer, augmentent à mesure qu'ils se communiquent ? D'où vient cette tristesse qui vous dévore, ou continuellement, ou par accès, comme la fièvre, et qui vous fait périr à la suite du monde que vous adorez ? Vous voulez lui plaire, et vous ne pouvez y réussir ; ou, si vous y réussissez quelquefois, vous éprouvez d'accablants retours. Il vante les richesses que vous poursuivez, et elles vous échappent. Il vous offre des plaisirs, vous en essayez, et la jouissance vous en dégoûte ; plus ils sont vifs, moins ils sont durables, et le moment où ils finissent est celui où vous les détestez. La gloire vous enchante ; c'est votre ombre que vous poursuivez, et qui fuit à mesure de tout ce que vous faites de chemin pour l'atteindre. Essayez de la joie que je vous offre, et que vous trouverez au fond de vous-mêmes si vous savez y entrer. Si vous ne vous y trouvez pas plus heureux que dans les folles joies du monde, dites... Mais cette supposition ne peut avoir lieu ; l'Esprit-Saint vous en répond par la bouche du Prophète : Goûtez, vous dit-il, essayez le Seigneur, et vous éprouverez combien il est doux (3).

VIII. — Ce monde est une Babylone pour les serviteurs de Dieu, comment pourraient-ils y être dans la joie ? N'ont-

(1) Pro Christo legatione fungimur. II^e Epît. aux Cor., v, 20.

(2) Dicite justo quoniam bene. Is., v, 10.

(3) Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Ps. xxx, 9.

ils pas raison de dire, comme les Israélites captifs : *Comment pourrions-nous chanter les cantiques de Sion dans une terre étrangère ?* Oui ; mais cela même est un cantique. Le Prophète représente le peuple de Dieu qui dit en chantant qu'il n'a aucun goût de chanter. Il y a des chants de deuil et des chants joyeux, selon les différents mouvements de l'Esprit de Dieu, mais toujours le chant est accompagné d'une joie intime ; et jamais on ne chante par un mouvement de tristesse, si toutefois on peut dire que la tristesse a du mouvement, elle qui n'est qu'abattement et qu'inertie.

IX. — Ministres du Seigneur, vous invitez tous les êtres, le ciel et la terre, à le louer (1), et vous ne le loueriez pas ! Ou croiriez-vous pouvoir louer dignement dans la tristesse Celui qui veut être servi avec joie (2) ? Vous exhortez tout le monde à tressaillir d'allégresse (3), et vous êtes toujours tristes et languissants ! Quel héraut de la joie que celui qui est morne et abattu ? de la joie, dis-je, qu'il ne possède pas, et à laquelle il exhorte sans la connaître !

X. — Etes-vous pécheurs, soyez pénitents. Etes-vous pénitents, soyez joyeux, puisque Dieu vous a pardonné. Du moment que vous revenez à lui, il revient à vous. Vous détestez le péché avec lui, il le combat avec vous, il s'unit à vous pour le détruire. Dès lors, dit saint Augustin, vous travaillez avec Dieu : *Facis cum Deo*. Vous vous unissez à Dieu : *Conjungeris Deo*. Dès le moment que le pécheur forme la résolution de confesser à Dieu son péché dans le sentiment d'une véritable pénitence, Dieu le lui pardonne (4)

XI. — Le ciel est le séjour éternel de la joie, et l'enfer celui de la tristesse. L'homme est au milieu ; mais il a l'enfer sous ses pieds et le ciel sur sa tête. C'est vers ce dernier séjour qu'il doit porter ses regards. Dieu le veut ainsi ; et c'est en conséquence qu'il a formé l'homme droit et non penché vers la terre, comme les animaux à quatre pieds. La sombre tristesse est donc une noire vapeur exhalée de l'enfer, qui empeste la terre sur laquelle elle se répand : il faut nous éloigner tant que nous pouvons de ce volcan. Il n'y a proprement que les démons et les damnés qui doivent être tristes, parce que leur sort est décidé pour toujours, et que leur malheur

(1) *Benedicite, omnia opera Domini, Domino. Benedicite, angeli Domini, Domino. Benedicat terra Dominum. Daniel, III. Ps. CXLVIII.*

(2) *Servite Domino in lætitia. Ps. LXXIX.*

(3) *Exsultate Deo adjutori nostro, jubilate Deo Jacob.*

Sumite psalmum, et date tympanum, psalterium jucundum cum cithara. Ps. LXXX.

(4) *Dixi : Confitebor adversum me iniquitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei. Ps. XXX, 5.*

est sans ressource. Les pécheurs obstinés dans le crime participent à leur sort ; et s'il y a de la tristesse sur la terre, c'est à eux seuls qu'elle appartient, puisqu'ils prennent l'enfer pour leur partage.

XII. — On vous voit aller tout triste à la prière et aux autres pieux exercices, et en sortir tout consterné. Est-ce que notre Dieu n'est plus tel que le Sage nous le représente ? Ne retrouve-t-on donc plus que de la sécheresse et de l'amertume dans son entretien, de l'ennui et du dégoût dans le commerce qu'on a avec lui ? Sa présence, qui inspirait tant de joie aux saints, n'inspire-t-elle plus que la terreur ? On le dirait à vous voir. Jusques à quand ferez-vous cette injure à Dieu, et donnerez-vous ce scandale à votre prochain, que vous éloignez de son service ?

XIII. — Quel est le criminel, fût-il dans les cachots les plus affreux, qui ne se réjouirait s'il savait qu'il dépend de lui et de sa seule volonté de briser ses fers, d'ouvrir les portes de sa prison, de renverser tout ce qui s'opposerait à sa sortie, d'obtenir sa grâce, de jouir de son ancienne liberté et de la plus grande fortune ? C'est votre position, quand vous seriez chargé de crimes, et vous ne vous réjouissez pas !

XIV. — Ayez un véritable amour pour Dieu tel que vous l'exigez de vos amis : ce n'est pas trop demander pour l'Être suprême que de le mettre au niveau de nos semblables. Soyez jaloux de ses intérêts, observateur de ses lois, fidèle à ses desseins sur vous, attentif à ses inspirations et à ses mouvements, affectionné à ceux qui le servent, content d'être seul avec lui, du moins quelques heures par jour. C'est à ces traits que vous reconnaîtrez des amis, et que Dieu vous mettra au nombre des siens. Après cela, chantez, réjouissez-vous, livrez-vous aux transports de la joie ; puisqu'en Dieu vous possédez toutes sortes de biens, et que, protégé de Dieu, vous n'avez à craindre aucun véritable mal.

XV. — C'est une chose assez singulière : les gens du monde gémissent et éclatent en plaintes à toute occasion ; ils sont malheureux, ils le sentent, et ils ne veulent pas en convenir. Les personnes vraiment pieuses sont contentes ; et toujours la joie dans le cœur et la gaieté sur le visage, elles s'estiment heureuses et le sont : et elles ne peuvent le persuader aux autres. Le monde veut qu'elles soient malheureuses contre leur sentiment et leur déposition, parce qu'il ne veut pas être heureux avec elles.

CHAPITRE XII

Suite des réflexions et des sentiments sur la joie.

I. — Dieu vous aime, et il ne tient qu'à vous de goûter tous les fruits et de jouir de tous les privilèges de son amour. Fussiez-vous coupable, il aime encore sa créature, quoiqu'il haïsse votre péché, et il désire plus que vous tout ce qui peut faire votre bonheur. Vous êtes devant Dieu, en Dieu même ; il désire ardemment de s'entretenir avec vous, et il en fait ses délices. Quel bonheur que de pouvoir s'entretenir avec Dieu, lui parler à cœur ouvert, avec la dernière simplicité et la plus grande confiance ! Les plus grands, les plus longs et les plus pénibles services nous devraient paraître comme un rien, si nous pouvions à ce prix obtenir la faveur d'une audience de Dieu. Et cette faveur, que nous ne saurions jamais mériter ni assez estimer, Dieu nous l'offre ; il nous invite à en jouir, et il regarde comme un service que nous voulions bien l'accepter : et pour comble de bonté, il veut même que nos entretiens avec lui soient la pénitence de nos crimes.

II. — O Dieu de miséricorde ! ô amour infini ! ô bonté inconcevable ! votre entretien est-il donc si désagréable pour moi, qu'il puisse être la peine de mes péchés ? ou le mien est-il si agréable pour vous, qu'il puisse vous engager à me pardonner ? O Père de miséricorde ! votre tendresse pour vos enfants est-elle si grande, que vous vouliez bien oublier leurs révoltes dès qu'ils vous font jouir du plaisir que vous avez d'être avec eux ? O Dieu digne d'être servi par des esprits toujours attentifs et par des cœurs toujours incapables de la plus légère faute ! Jamais aucune nation s'est-elle avisée d'imaginer un Dieu aussi bon ? Ah ! il n'y a que vous, Être infini, qui puissiez être d'une bonté sans bornes.

III. — Que craignez-vous ? le démon ? Il ne fait peur qu'aux enfants. C'est un chien enchaîné, dit saint Augustin ; il peut aboyer contre vous, mais non pas vous mordre : *Latrari potest, morderenon potest*. Vous le terrassez quand vous voulez. Avec toute sa malice, toute sa force et toute sa troupe infernale, il ne peut vous arracher un seul cheveu. Saint Antoine et les autres solitaires se moquent de ses légions, réunies pour les intimider par leur force. Un d'eux reprocha la pusillanimité à un chrétien timide que les approches de cet esprit infernal effrayaient, et qui invoquait Dieu en tremblant. *Je connais ton Dieu, lui dit le démon ; mais toi, de quoi as-tu peur ?*

IV. — Est-ce le revers de la fortune que vous craignez, et dont la crainte vous afflige ? Si un païen a pu dire : *Quand l'univers entier s'écroulerait, il m'entraînerait dans sa chute, mais ne m'inspirerait point de terreur* (1), que ne doit pas faire un chrétien ! Eh ! que mes biens me soient ravis, c'est un poids énorme dont on me décharge ; que ce monde s'en aille en pièces, c'est ma prison qui tombe en ruine ; que mon corps succombe aux maladies, c'est mon plus cruel ennemi qui est aux abois ; que la mort m'enlève mes amis, ils sont heureux, et je suis content ; que la terre tremble et s'écroule sous mes pieds, je bénirai Dieu dans ses abîmes, et je le bénirai partout. Que peut-il donc m'arriver dont l'événement ou la crainte puisse me rendre triste ? Souffrir ? un moment de tribulation ou de douleur produit un poids immense de gloire : mourir ? le plus tôt sera toujours le mieux.

V. — C'est la perte des biens terrestres qui vous afflige ? c'est, au contraire, leur jouissance qui devrait faire le sujet de votre affliction ; parce qu'elle n'est jamais sans quelque affection dérégulée, ni par conséquent sans quelque péché ; qu'elle augmente votre faim, qu'elle diminue votre liberté et votre dégagement, qu'on se vide de Dieu à mesure qu'on se remplit de créatures, et que si nous avons un peu de foi, les remords de notre conscience doivent nous déchirer le cœur.

VI. — Les tyrans, féconds en inventions pour perdre ou pour faire souffrir les chrétiens, faisaient quelquefois mettre dans la même prison ceux qui avaient confessé leur religion au péril de leur vie, et ceux qui, pour la conserver, avaient renoncé à Jésus-Christ. On voyait alors la joie peinte sur le front des uns, et sur celui des autres toutes les horreurs de la mauvaise conscience ; et l'on pouvait les discerner tous à cette seule marque. Mais vous, seriez-vous facilement reconnu pour un disciple de Jésus-Christ, à cet air morne et consterné que vous portez presque partout ? Ne vous prendrait-on pas peut-être pour un apostat que la justice de Dieu poursuit, et à qui les remords de la conscience déchirent le cœur ?

VII. — La véritable et souveraine joie, dit saint Bernard, est celle qu'on goûte en Dieu, et que personne ne peut nous ôter, puisque nous avons Dieu dans notre cœur, où il la renouvelle sans cesse. Toute autre joie, comparée à celle-là,

(1) *Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.*

n'est que tristesse; toute autre douceur n'est qu'amertume; toute autre consolation n'est qu'affliction; et pour ceux qui goûtent cette joie divine, tout ce qui fait plaisir aux autres est déplaisant et insupportable (1). La joie qu'on goûte dans la jouissance des choses sujettes au changement doit nécessairement avoir des alternatives et des retours affligeants, quand ces choses viennent à changer et à nous manquer. Et de là la sentence du Sage: *Le rire sera mêlé de douleur, et la fin de la joie sera le commencement des larmes.* Pour avoir une joie constante, il faut la chercher dans Celui qui est immuable.

VIII. — La joie est la vie de l'âme, puisqu'elle calme toutes les passions qui la détruisent; de même que l'équilibre des liqueurs, et le jeu exact de tout notre mécanisme fait la vie de nos corps, en écartant toutes les maladies. Aussi le Sage dit que *la joie est la vie de l'homme et un trésor inépuisable*; mais un trésor qui ne nuit pas à la sainteté. Il n'est donc pas nécessaire d'être sombre et rêveur pour être un saint.

IX. — De même que celui qui n'aurait jamais vu la lumière du soleil, et qui, ayant toujours vécu dans une obscure prison, ne penserait pas qu'il peut y avoir d'autre flambeau dans le monde que celui qui l'éclaire lui-même dans ses ténèbres, ou quelque autre semblable; ainsi celui qui n'a jamais éprouvé les saintes délices de la vertu, et la joie pure qu'elle porte dans l'âme, ne conçoit pas d'autres plaisirs que ceux des sens. Mais quand le soleil de justice commence à briller à ses yeux, et lui découvre l'illusion des fausses lueurs qui l'égarèrent, il est aussi étonné de son erreur que cet homme qui passerait pour la première fois de ses ténèbres au grand jour: il rougit de s'être laissé séduire jusqu'à préférer les feux d'un sombre flambeau aux splendeurs du soleil (2).

Il y aurait encore bien à dire sur ce sujet; mais il est temps de finir, ou plutôt de laisser à quelque autre le soin d'achever. Le délabrement de ma santé m'avertit que je tends moi-même à grands pas vers ma fin. Si mon ouvrage

(1) *Illud est verum et summum gaudium quod non de creatura, sed de Creatore concipitur: quod cum acceperis, nemo tollet a te. Cui aliunde comparata omnis jucunditas mœror est; omnis suavitas dolor est; omne dulce amarum est... Omne quod delectari potest molestum est. S. Bernard.*

(2) ... Qui sanctæ non sensit gaudia mentis,
Hæc caro quæ sequitur gaudia sola putat.

At qui lætitiâ novit sensitque piorum,
Protinus huic mundi nil sapit omnis amor.

Jacob Billius.

ne descend pas avec moi dans le tombeau, je prie ceux qui croiront pouvoir en tirer quelque utilité de faire pour moi cette courte prière toutes les fois qu'ils le liront :

Seigneur, faites miséricorde à cet homme fragile; pardonnez-lui ses péchés, remettez-lui-en les peines, et faites-le entrer dans votre joie éternelle.

FIN

TABLE

NOTICE SUR LE PÈRE AMBROISE DE LOMBEZ.	1
PRÉFACE.	3

TRAITÉ DE LA PAIX INTÉRIEURE

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE CETTE PAIX

CHAP. I. La paix intérieure affermit en nous le règne de Dieu.	5
CHAP. II. La paix intérieure nous dispose aux communications divines.	6
CHAP. III. La paix intérieure est très-propre à nous faire discerner les mouvements de Dieu.	7
CHAP. IV. La paix intérieure nous est d'un grand secours contre les tentations.	9
CHAP. V. La paix intérieure nous aide beaucoup à nous connaître nous-même.	11
CHAP. VI. La paix intérieure entretient en nous la simplicité.	12
CHAP. VII. La paix intérieure aide beaucoup au recueillement.	<i>Ibid.</i>
CHAP. VIII. Plusieurs autres avantages.	14

DEUXIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITÉ DES OBSTACLES À LA PAIX INTÉRIEURE ET DES MOYENS DE LES VAINCRE

CHAP. I. La vaine joie et la noire tristesse.	16
CHAP. II. Le zèle impétueux.	18
CHAP. III. L'activité naturelle.	20
CHAP. IV. L'indolence.	22

CHAP. V. La violence des tentations et de la résistance.	23
CHAP. VI. Quelques autres obstacles à cette paix.	24
CHAP. VII. Le scrupule.	25
Prière pour les personnes peinées par des troubles intérieurs.	51

TROISIÈME PARTIE

OU L'ON TRAITE DES MOYENS PROPRES A ACQUÉRIR CETTE PAIX

CHAP. I. L'humilité.	52
CHAP. II. La mortification.	54
CHAP. III. Fidélité à ses exercices.	57
CHAP. IV. Ferveur modérée.	58
CHAP. V. Patience dans les distractions.	59
CHAP. VI. Tranquillité dans les mouvements.	60
CHAP. VII. Souffrir sans inquiétude les aridités de l'âme.	63
CHAP. VIII. Vie de foi.	70
CHAP. IX. L'amour de Dieu.	72
CHAP. X. La conformité à la volonté de Dieu.	73
CHAP. XI. La fréquente communion.	75
CHAP. XII. L'oraison mentale.	<i>Ibid.</i>
CHAP. XIII. Détachement universel.	77
CHAP. XIV. Conclusion de ces trois parties.	78

QUATRIÈME PARTIE

OU L'ON ENSEIGNE LA PRATIQUE DE CETTE PAIX

CHAP. I. Il ne faut point chercher cette paix avec trop d'ardeur.	84
CHAP. II. Ne point chercher la dévotion sensible avec trop d'empressement.	87
ARTICLE 1 ^{er} . Ne point trop s'efforcer de ressentir la ferveur quand on se prépare à la confession.	89
ARTICLE II. Éviter le grand empressement pour la ferveur dans la communion.	91
CHAP. III. Ne point se troubler de ses dégoûts, ni de ses vicissitudes.	98
CHAP. IV. Pour se maintenir dans la paix intérieure, on doit désirer les vertus mêmes avec modération, et les pratiquer sans trop d'ardeur.	104
ARTICLE 1 ^{er} . Modération dans les désirs de la vertu.	<i>Ibid.</i>

ARTICLE II. Modération dans l'imitation de la vertu. — Ne pas entreprendre d'imiter tout ce qu'on voit faire aux autres.	108
ARTICLE III. Modération dans l'exercice de la vertu. .	112
CHAP. V. De la paix intérieure dans les tentations. . .	117
ARTICLE 1^{er}. La paix intérieure est un moyen très-efficace de combattre les plus fortes tentations, et le démon ne gagne pas peu sur nous lorsqu'il réussit à nous la faire perdre.	<i>Ibid.</i>
ARTICLE II. Assurance intérieure dans les tentations de blasphème.	119
ARTICLE III. Assurance intérieure dans les tentations contre la pudeur.	<i>Ibid.</i>
ARTICLE IV. Assurance intérieure contre les tentations de vaine gloire.	121
ARTICLE V. Assurance intérieure dans les tentations contre la foi.	122
ARTICLE VI. Assurance intérieure dans les tentations contre l'espérance.	125
ARTICLE VII. Maximes générales pour conserver égale- ment l'innocence et la paix dans les tentations. . .	132
CHAP. VI. Que l'on ne doit pas même se troubler des péchés que l'on commet.	136
CHAP. VII. Ne pas se troubler des fautes d'autrui. . .	148
CHAP. VIII. Modérer son activité en toutes choses. . .	159
ARTICLE 1^{er}. Modération de l'activité dans les désirs. .	<i>Ibid.</i>
ARTICLE II. Modération de l'activité dans toutes les actions.	169
CHAP. IX. Détachement universel.	177
ARTICLE 1^{er}. Détachement des biens terrestres et des plaisirs sensibles.	<i>Ibid.</i>
ARTICLE II. Détachement des amis.	182
ARTICLE III. Détachement et oubli de tous les hommes.	183
ARTICLE IV. Détachement de soi-même.	184
ARTICLE V. Détachement des moyens de vertu. . . .	186
ARTICLE VI. Détachement des consolations de la vertu.	187
ARTICLE VII. Détachement de la vertu même en un cer- tain sens.	188
ARTICLE VIII. Ne croire pas être parvenu à ce détache- ment parfait, mais travailler continuellement à se dé- tacher toujours davantage.	189
Prière pour demander à Dieu le parfait détachement. .	191

CHAP. X. Liberté intérieure opposée à l'esprit de contrainte.	192
CHAP. XI. Fidélité à suivre l'attrait intérieur.	194
Prière pour demander à Dieu la paix intérieure.	197
Prières de Narsès, patriarche des Arméniens.	198

TRAITÉ

DE LA JOIE DE L'ÂME CHRÉTIENNE

AVERTISSEMENT.	203
CHAP. I. La joie est bonne et louable.	205
CHAP. II. La joie est utile.	208
CHAP. III. La joie est nécessaire à l'homme.	209
CHAP. IV. Dieu veut que vous soyez toujours dans la joie.	211
CHAP. V. Que tous les saints ont été dans la joie.	222
CHAP. VI. Moyens pour se conserver toujours dans la joie.	225
I ^{er} MOYEN. I. Se maintenir dans la justice.	<i>Ibid.</i>
II. La dignité de notre âme.	226
III. L'amour de Dieu pour nous.	227
II ^e MOYEN. Se tenir toujours dans la joie; la demander à Dieu.	235
III ^e MOYEN. L'amour de Dieu et la ferveur dans son service.	237
IV ^e MOYEN. Se mettre, par un entier dégagement, dans la véritable liberté.	238
V ^e MOYEN. Ne prendre jamais trop sur soi-même.	239
VI ^e MOYEN. Se contenter de peu.	241
VII ^e MOYEN. La confiance en Dieu.	243
CHAP. VII. Des maux que cause la tristesse.	346
CHAP. VIII. Où l'on répond aux objections des âmes tristes.	249
CHAP. IX. Remèdes à la tristesse.	272
CHAP. X. Réflexions et sentiments sur la joie.	279
CHAP. XI. Suite des réflexions et des sentiments sur la joie.	284
CHAP. XII. Suite des réflexions et des sentiments sur la joie.	289